This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 829,129

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

OPÉRATIONS

DES ARMÉES ALLEMANDES

PARIS. — Imprimerie de J. DUMAINE, rue Christine, 2.

CAMPAGNE DE 1870-1871

OPÉRATIONS
DES ARMÉES ALLEMANDES

DEPUIS

LA BATAILLE DE SEDAN

JUSQU'A LA FIN DE LA GUERRE

D'après les documents officiels du Grand quartier général

PAR

W. ihelm von BLUME

MAJOR AU GRAND ÉTAT-MAJOR PRUSSIEN

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

E. COSTA DE SERDA

Capitaine d'état-major

Avec une carte générale du théâtre des opérations

(DEUX TEINTES)

PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE J. DUMAINE

LIBRAIRE-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1872

732883 · 190

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Si d'une part, grâce aux communications des deux partis, la lumière commence à se faire sur les événements de la guerre franco-allemande de 1870-71, antérieurs à la catastrophe de Sedan, d'autre part les renseignements publiés jusqu'à ce jour sur la seconde partie de la campagne n'offrent qu'un tableau incomplet, sans suite, inexact même sur beaucoup de points.

L'ouvrage que nous donnons aujourd'hui a pour but de contribuer à faire cesser ce fâcheux état de choses, qui paraît être vivement ressenti non-seulement dans l'armée mais même au delà. Il expose au point de vue de la direction suprême, l'enchaînement logique des opérations des armées allemandes en se servant des documents officiels mis à cet effet à la disposition de l'auteur par le Grand quartier général. Cette source est la seule à laquelle on ait eu recours; et s'il est vraisemblable d'admettre que plus tard, l'étude des archives des généraux en chef et des divers corps de troupes allemandes, jointe

aux éclaircissements que les Français fourniront peut-être encore, aura pour résultat de présenter sous un autre jour maint événement de cette guerre, la voie suivie par l'auteur n'en reste pas moins l'unique moyen de donner à bref délai, un exposé des faits exact quant aux points essentiels.

Berlin, le 1er septembre 1871.

L'AUTEUR.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR.

Nous n'ajouterons que quelques mots à l'avant-propos de l'auteur :

Cet ouvrage, dont la valeur historique est suffisamment indiquée par les sources auxquelles il a puisé, est la première publication d'une série de documents semi-officiels, émanant du grand état-major, et destinés à calmer la légitime impatience de l'Allemagne en attendant l'achèvement des travaux, nécessairement très-longs, que comporte une histoire détaillée de cette gigantesque campagne. Aussi le succès en a-t-il été très-grand chez nos voisins d'outre-Vosges.

L'intérêt qu'il nous offre, à nous autres Français, ne saurait être moins vif. Le premier, il nous expose les causes des événements dont nous ne connaissions encore que les effets, il nous initie aux secrets des opérations, il nous montre enfin en regard de la grandeur des résultats, la grandeur, l'habileté des moyens mis en œuvre.

Puisse donc ce travail être pour nous tous une source de salutaires enseignements; puisse-t-il nous convaincre que les causes même justes, ont besoin d'être appuyées par la force, et que la devise de nos droits :

Liberté, égalité, fraternité.

ne sera toujours qu'une phrase sans portée, si nous oublions le symbole de nos devoirs :

Ordre. travail, discipline.

Tours, le 1er janvier 1872.

LE TRADUCTEUR.

I.

Introduction.

Bien que la guerre avec la France fût prévue depuis longtemps par la Prusse, quand elle vint à éclater brusquement en 1870, elle n'en produisit pas moins une surprise complète.

Mais les préparatifs militaires de la France n'étaient pas à la hauteur de la précipitation de son Gouvernement.

Le 14 juillet, on rappelait toutes les réserves, et le 19, la déclaration de guerre était remise à Berlin. On s'était assuré l'avantage de l'initiative; mais, dès le 2 août, 450,000 Allemands formés en 3 armées, se trouvaient réunis dans l'étroit espace compris en Trèves et Landau; 100,000 hommes venaient derrière eux, et il restait encore dans l'intérieur du pays, outre les garnisons des places fortes, 400,000 hommes des réserves et des dépôts tout prêts à marcher.

Néanmoins, on ne crut pas devoir attendre l'arrivée de ces renforts pour prendre immédiatement l'offensive contre les forces françaises qui étaient disseminées depuis Thionville jusqu'à Belfort.

Dans ce mouvement en avant, il était nécessaire, avant tout, de couvrir le flanc gauche contre les corps ennemis du Haut-Rhin (1).

Le Prince royal de Prusse, à la tête de la III^e^ armée, part donc de Landau et de Germersheim, passe la frontière le 4 août, tombe à l'improviste sur la division Douay à Wissembourg et la met en déroute. — Le maréchal Mac-Mahon rassemble à la hâte son 1^er^ corps à Wœrth, et le renforce d'une partie du 7^e^ corps venant de Colmar; mais avant même qu'il ait pu être appuyé par le 5^e^ corps du général de Failly, il est atteint, à son tour, par le Prince royal, complétement battu, et rejeté dans la direction de Lunéville; vivement poursuivi, il n'essaye pas de se rallier au gros des forces françaises devant Sarrebruck, mais il se replie, en appuyant au Sud, sur l'armée de réserve qui se formait à Châlons, sous le commandement du maréchal Canrobert.

En attendant l'arrivée de la I^re^ et de la II^e^ armée, sous les ordres du général Steinmetz et du Prince Frédéric-Charles, le lieutenant-colonel Pestel, avec 2 bataillons et 4 escadrons, avait tenu en respect, pendant plusieurs jours, devant Sarrebruck, quatre corps d'armée de l'Empereur Napoléon. Le 6 août, sur les hauteurs de Spiecheren, une rencontre a lieu avec le 2^e^ corps (Frossard), renforcé d'une partie

(1) Afin d'éviter des répétitions inutiles, les corps français seront toujours désignés par des chiffres arabes et les corps allemands par des chiffres romains. Quant aux divisions, elles seront indiquées dans l'une et l'autre armée par des chiffres arabes (N. du T.).

du 3e corps (Bazaine). La 14e division n'hésite pas à attaquer immédiatement, dans ses formidables positions, l'ennemi bien supérieur en nombre. La canonnade attire sur le lieu de l'action, les 13e, 16e et 5e divisions; la position de l'ennemi est enlevée et lui-même est repoussé dans le plus grand désordre.

Une concentration du gros de l'armée française en arrière, était devenue dès lors inévitable, et la place de Metz offrait pour ce mouvement, le point d'appui le plus proche. La Garde impériale, les 2e, 3e et 4e corps, renforcés du 6e, appelé de Châlons, sont placés sous les ordres du maréchal Bazaine.

On ne sait pas encore quels étaient les plans que méditaient les chefs suprêmes de l'armée française. Deux défaites, essuyées le même jour, avaient séparé l'armée en deux groupes, et il est probable qu'alors déjà, on projetait la réunion de ces deux groupes à l'armée de réserve du camp de Châlons. C'était, il est vrai, une retraite qui, dès le début de la campagne, abandonnait à l'ennemi de vastes étendues du territoire français, mais qui pourtant était devenue indispensable. De cette façon, on garantissait au moins la capitale, tout en conservant un pied dans l'Est par les fortes places de Strasbourg et de Metz.

Mais avant même que l'armée de Bazaine ait pu gagner la rive gauche de la Moselle, ses queues de colonne étaient atteintes le 14 août, sur la rive droite, à Courcelles, par la Ire armée allemande qui les poursuivait avec une telle impétuosité, jusque

sous les canons des forts de Metz, que le Maréchal se voyait obligé de revenir à leur secours avec une partie de ses forces.

Pendant ce temps, les corps qui avaient été laissés dans l'intérieur de la Prusse étaient appelés, et la IIe armée recevait l'ordre de franchir la Moselle en amont de Metz pour venir attaquer le flanc droit de l'ennemi, au cas ou celui-ci conserverait sa position, et pour se relier en même temps avec l'armée du Prince royal qui poussait vers l'Ouest, et qui n'avait laissé que la division badoise pour observer le Sud. Alors déjà, on pouvait prévoir le siége de Strasbourg, et à cet effet on faisait venir d'Allemagne la landwehr de la garde et la 1re division de réserve.

Le 16 août, alors que les Français reprenaient leur marche sur Verdun, ils se voient attaqués en flanc, du Sud, par le IIIe corps et par les 5e et 6e divisions de cavalerie, sous les ordres du général d'Alvensleben II, avec une violence telle, que toute l'armée est obligée de se déployer. Le maréchal Bazaine engage tous ses corps, même la Garde. Malgré cette supériorité numérique, les troupes prussiennes, dirigées à partir de 3 h. 1/2 de l'après-midi, par le prince Frédéric-Charles en personne, et soutenues par une partie des Xe, IXe et VIIe corps et par la brigade des dragons de la Garde, qui arrivaient successivement, continuent la lutte jusque bien avant dans la soirée. Les pertes furent énormes, il est vrai, mais les résultats étaient proportionnés aux sacrifices. La route directe sur

Verdun était fermée aux Français ; il ne leur restait plus que la voie détournée qui passe par Etain, et en outre, ils étaient à ce point épuisés, qu'il leur fallait vingt-quatre heures avant de pouvoir même essayer de se remettre en marche.

Mais, le 18 août, la I^re^ et la II^e^ armée étaient, elles aussi, réunies sur la rive gauche de la Moselle. Le 1^er^ corps seulement et la 3^e^ division de cavalerie avaient été laissés en observation sur la rive droite. Plus de 200,000 Allemands s'avançaient pour frapper le coup décisif. Le Roi lui-même dirigeait le mouvement de ces masses pour la journée de Gravelotte. Les conditions étaient difficiles, on ne savait pas si le gros des forces françaises se se trouvait encore dans sa position immédiatement à l'ouest de Metz, ou si, au contraire, il était déjà en marche sur la route d'Etain. Pour atteindre à coup sûr l'ennemi, il fallait donc faire avancer l'aile gauche sur sa ligne de marche. Si on le trouvait en mouvement, la droite pouvait alors suivre comme réserve ; si, au contraire, le maréchal n'avait pas quitté sa forte position sur les crêtes de la vallée de la Moselle, l'aile gauche se rabattrait à droite, pour attaquer simultanément avec la droite maintenue immobile, le point qui paraîtrait le plus abordable. La bataille proprement dite ne pouvait donc commencer que dans le courant de la journée.

A la nouvelle de l'approche des puissantes colonnes de l'ennemi, le maréchal avait fort judicieusement abandonné son projet de départ ; il at-

tendait la lutte de pied ferme ; on allait combattre de part et d'autre avec des fronts inversés, et par suite, le résultat devait avoir les conséquences les plus graves pour le vaincu.

On sait qu'à la suite de sanglants efforts, les Allemands enlèvent les positions, et que le Maréchal français, coupé de toutes ses communications avec l'extérieur, est forcé de se rejeter dans Metz.

Le blocus, dans une place de guerre d'une grande étendue et pourvue de toutes les ressources nécessaires, d'une armée, battue il est vrai, mais nombreuse et qui, tout récemment encore venait de fournir dans des combats acharnés les preuves de sa valeur, ce blocus constituait une tâche des plus difficiles qui est confiée au prince Frédéric-Charles. Dans ce but, on met sous ses ordres les I^{er}, II^{e}, III^{e}, VII^{e}, VIII^{e}, IX^{e}, X^{e}, corps d'armée, la 1re et la 3^{e} division de cavalerie, ainsi que le XIII^{e} corps, appelé de Prusse et la division de réserve qui était déjà en marche. La ligne d'investissement avait un développement de 38 kilomètres environ ; la Moselle la coupait en deux endroits, et elle était attaquable partout avec des forces supérieures, car l'adversaire pouvait toujours, sans être vu, masser ses colonnes sous la protection des forts détachés. On s'occupe immédiatement de renforcer cette ligne de circonvallation par des travaux de fortification, et on prend toutes les mesures nécessaires en prévision d'une longue attente.

Bien qu'on se privât ainsi de 160,000 hommes, pour les opérations ultérieures, on n'en était pas

moins résolu à poursuivre directement la marche sur Paris. On pouvait espérer que sur le parcours, on rencontrerait réuni, tout ce qui restait de forces ennemies disponibles dans l'intérieur du pays et qu'on les battrait. En effet, la supériorité du soldat allemand sur le soldat français n'avait cessé de s'affirmer jusqu'alors par des rencontres constamment victorieuses, et sa preuve la plus certaine était fournie par le nombre extraordinaire de prisonniers que l'on ramassait en toute occasion.

Avec les corps de la Ire et de la IIe armée non maintenus devant Metz, et renforcés des IVe et XIIe corps, de la Garde et des 5e et 6e divisions de cavalerie, on forme une nouvelle armée, nommée *Armée de la Meuse,* qui est placée sous le commandement du Prince royal de Saxe. Elle avait pour première mission d'opérer conjointement avec la IIIe armée du Prince royal de Prusse, contre Châlons où se rassemblait une armée de réserve formée du 12e corps nouvellement créé et de gardes nationales mobiles, et où semblait converger également la retraite des généraux Mac-Mahon et de Failly. Un 13e corps de réserve était en voie de formation à Paris.

Afin de faciliter et d'activer autant que possible son mouvement en avant, le Prince royal de Prusse qui n'avait à craindre pour le moment aucune résistance sérieuse, prend un front considérable pour traverser les Vosges et se porter vers la Marne supérieure. Son aile gauche, formée par le VIe corps, atteignait Vassy, le 25 août; sa droite entrait en

communication à Nettancourt avec l'armée de la Meuse qui s'étendait, au Nord, jusqu'à Clermont. Le quartier général du Roi était à Bar-le-Duc. La veille, la 4e division de cavalerie lancée très en avant, avait transmis l'étonnante nouvelle que le camp de Châlons était évacué et que l'ennemi se fortifiait à Rheims. Une marche de l'armée française vers sa gauche ne pouvait avoir pour but que de dégager Metz, mais elle découvrait ainsi la route de Paris, et sa direction, le long de la lisière même de la frontière belge, offrait évidemment de grands dangers.

La mesure paraissait donc douteuse, invraisemblable même; un mouvement ayant pour but de s'y opposer pouvait très-bien être sans objet. Avec l'extension actuelle de l'armée, une conversion à droite demandait du temps. Tous les envois d'approvisionnements avaient été réglés sur l'hypothèse d'un mouvement en avant; une marche latérale devait donc occasionner de grandes difficultés.

Le quartier général avait à prendre une résolution décisive.

En effet, si les troupes de Bazaine devenaient libres sur les derrières de l'armée qui se portait en avant, la marche sur Paris ne pouvait plus être continuée pour le moment. La condition préalable pour l'investissement de la capitale était la destruction ou, au moins, l'immobilisation de toutes les forces qui se trouvaient au dehors. Les journaux rapportaient les discours les plus passionnés

du Corps législatif, qui tous demandaient absolument qu'on ne laissât pas le maréchal Bazaine sans secours. La Régence agissait sous la pression de l'opinion publique, telle qu'elle se manifestait à l'Assemblée de Paris, et la direction suprême de l'armée laissait entrevoir comme non impossibles, des résolutions extraordinaires.

Il est rare que dans une guerre on puisse baser ses dispositions sur une exacte connaissance des positions et des projets de l'adversaire. — Dans la soirée même de cette journée du 25 août, le Roi ordonnait le départ de l'armée vers la Meuse.

Les dispositions de marche des divers corps avaient été réglées de telle sorte que dans tous les cas, l'armée de la Meuse au moins devait venir couper le mouvement de l'ennemi aux environs de Damvilliers, à trois marches de Metz, et prévenir ainsi toute action commune immédiate des deux armées françaises ; si l'ennemi n'avançait que lentement, on le rencontrerait à une plus grande distance de Metz, sur la Basse-Meuse, et on pouvait alors compter qu'une partie au moins de la III^e^ armée serait en mesure d'arriver encore pour le moment décisif.

C'était contrairement à sa propre conviction, très-fondée d'ailleurs, mais sur des ordres formels, que, dès le 23 août, le maréchal Mac-Mahon avait entrepris son mouvement de Rheims avec toutes ses troupes capables de tenir la campagne : le 13^e^ corps avait été expédié par chemin de fer pour le renforcer ; la Garde mobile avait été rappe-

lée de Châlons sur Paris. L'Empereur accompagnait l'armée du Maréchal qui, le 26 août déjà, se trouvait à Réthel, c'est-à-dire presque complétement sur le flanc de l'armée allemande. Mais celle-ci n'avait à parcourir que la corde de l'arc que devait décrire son adversaire.

Malgré le mauvais temps et les chemins défoncés, la marche à travers l'Argonne s'exécute avec la plus grande précision, mais aussi au prix de grandes fatigues pour les troupes.

Le combat de Nouart, le 29 août, vient montrer que l'on avait pris le bon parti ; on était de nouveau en contact avec l'ennemi. Le 30, le 5e corps était surpris à Beaumont et rejeté avec de grandes pertes au delà de la Meuse à Mouzon, ainsi que le 7e corps qui était accouru à son secours. L'armée du Prince royal de Saxe traverse la rivière pendant que, de son côté, la IIIe armée cherche à envelopper les Français au sud et au sud-ouest. La route de Metz était barrée à ces derniers, leurs communications avec Paris étaient elles-mêmes coupées. Acculé à la frontière belge, le Maréchal ne pouvait plus que prendre une position sur la rive droite de la Meuse et y attendre la bataille qui, si l'issue lui en était défavorable, devait décider du sort de la dernière armée que la France eût encore en campagne.

Les Allemands étaient parvenus à réunir, pour ce coup décisif, tous les corps des deux armées, à l'exception du VIe. Dans la soirée encore du 31 août, l'aile gauche de la IIIe armée était poussée de

l'autre côté de la Meuse, de sorte que le lendemain, l'attaque pouvait donc s'exécuter par trois côtés, et qu'il ne devait rester à l'adversaire d'autre parti à prendre, qu'une retraite sur le territoire neutre de la Belgique.

On connaît l'issue de la bataille de Sedan.

Le maréchal Bazaine, prévenu de l'approche du maréchal Mac-Mahon, cherche, le 31 août, à percer la ligne d'investissement allemande dans la direction du Nord, pour tendre la main à l'armée de secours par Thionville. Mais, dans une bataille de deux jours à Noisseville, il est victorieusement repoussé par le général Manteuffel, à la tête du X^{e} corps et de la division Kummer, et il est forcé de se retirer de nouveau derrière les remparts de Metz.

On pouvait considérer la campagne sinon comme terminée, au moins comme décidée. Dans l'espace de quatre semaines, on avait livré et gagné huit grandes batailles. Une des armées françaises était enfermée dans Metz, brisée physiquement et moralement par une lutte sanglante ; l'autre était conduite prisonnière en Allemagne. Le 13^{e} corps seul, qui était arrivé trop tard, avait échappé à la catastrophe. On avait conquis un incalculable matériel ; la route de Paris était ouverte, et l'Empereur s'était rendu à la merci du vainqueur.

II.

Marche de la IIIe armée et de l'armée de la Meuse de Sedan sur Paris.

Il était impossible à la France de créer en temps utile une nouvelle armée active soit pour débloquer Metz dont les approvisionnements ne suffisaient pas pour nourrir plus longtemps des forces considérables, soit pour opposer de la résistance aux troupes allemandes s'avançant de Sedan sur Paris. Quelques régiments de ligne seulement restaient encore disponibles pour combattre en rase campagne ; en Algérie, il n'y avait plus qu'une division d'infanterie, et, à Sedan même, on avait déjà fait prisonniers six régiments de marche formés des quatrièmes bataillons, et une division d'infanterie de marine, tous corps appartenant aux troupes de réserve. La seule force sérieuse existant encore, le 13e corps (Vinoy), ne se composait, à l'exception de deux régiments d'infanterie de ligne (l'ancienne garnison de Rome) et de deux régiments de cavalerie de ligne, que de régiments de marche qui venaient d'être formés tout récemment par la réunion des quatrièmes bataillons, des escadrons de dépôt ou des batteries de réserve. D'autres régiments de marche, constitués au moyen des dépôts de troupes de ligne disséminés dans tout

le pays, étaient en voie de formation. Mais ces dépôts avaient dû être composés en majeure partie, de jeunes gens de la « deuxième portion, » c'est-à-dire d'hommes qui n'avaient reçu pendant la paix qu'une instruction superficielle de quelques mois; pour les compléter, on se procura un nombre relativement très-faible de soldats déjà formés, au moyen de la loi qui déclarait passibles de nouveau du service militaire, tous les hommes non mariés et les veufs sans enfants, âgés de 25 à 35 ans, qui avaient déjà satisfait à leurs obligations militaires. En dehors de ces ressources, on ne disposait plus que de recrues pour compléter les effectifs (1). Ces nouvelles formations étaient donc loin d'avoir la valeur des troupes de ligne.

L'organisation de la Garde nationale mobile d'après le plan Niel, avait été commencée dès le début de la guerre dans toute l'étendue de l'Empire, et on avait en formation 300 bataillons environ, d'une force nominale de 1000 hommes, et 123 compagnies d'artillerie. Mais pendant la paix, on n'avait fait des préparatifs dans ce but que dans quelques départements du Nord-Est. Un nombre très-restreint des grades, même supérieurs, ne pouvait être donné à des militaires de profession, et avant d'être appelés, les hommes n'avaient reçu absolument aucune instruction. Dans de telles con-

(1) Un décret du 26 août avait déjà prescrit la levée et l'incorporation immédiate, du 5 au 19 septembre, des hommes de la classe de 1870, qui ne devaient tomber sous le coup de la loi militaire qu'en 1871.

ditions, il devait donc s'écouler un temps assez long avant que les Gardes mobiles ne pussent devenir des troupes à peu près utilisables.

A l'exemple des compagnies de francs-tireurs des provinces Nord-Est, légalisées par le système Niel, de nombreux corps-francs s'étaient formés au début de la campagne; mais ils n'étaient bons tout au plus que pour la guerre de partisans.

Enfin le 12 août, on avait ordonné la réorganisation générale de la Garde nationale sédentaire chargée de maintenir l'ordre et de coopérer à la défense locale; mais au point de vue de la direction générale de la guerre, la Garde nationale sédentaire qui pour le moment manquait de tout, mais surtout de fusils, ne pouvait être prise en sérieuse considération.

Dans une semblable situation et après le résultat des batailles de Sedan et de Noisseville, le 1er septembre, il n'y avait plus pour la France qu'un bien faible espoir de pouvoir donner une meilleure tournure aux événements. Mais la nation française qui, moins de six semaines auparavant, ne rêvait rien moins que l'entrée triomphale à Berlin, ne pouvait se faire à l'idée qu'elle était vaincue, et pour son malheur, elle n'avait pas un Gouvernement assez fort pour oser tenter la conclusion d'une paix désavantageuse, désormais inévitable. Plutôt que de courir un tel hasard, Napoléon avait préféré la simple captivité du soldat, ce qui n'empêchait pas que la Régence qu'il avait laissée à Paris au moment de son départ pour l'armée, sous

la présidence de l'Impératrice, ne fût mise de côté, le 4 septembre, par une révolution sans effusion de sang. La « gloire » était le piédestal sur lequel la France avait érigé son Empire; il s'écroulait avec le piédestal, et la nation, sans volonté, se jetait dans les bras de ceux qui arrivaient les premiers et qui lui promettaient de sauver « la gloire. »

Un Gouvernement provisoire, formé des membres du parti républicain du Corps législatif et présidé par le général Trochu, saisissait de sa propre autorité le pouvoir suprême, sous le nom de « Gouvernement de la défense nationale » et prenait pour devise : Guerre à outrance.

Depuis Sedan, il ne pouvait plus y avoir aucun doute pour le chef des troupes allemandes, sur le but à poursuivre. La marche sur Paris n'avait été suspendue que pour rechercher les forces ennemies que l'on espérait trouver sur la route, et pour les anéantir. Ce but étant atteint, il était tout naturel de continuer le mouvement sur la capitale, d'autant plus qu'à Sedan, l'empereur Napoléon avait décliné sa qualité de chef de l'État en renvoyant à la Régence qui se trouvait à Paris. La réduction de Paris était le procédé le plus sûr pour briser la résistance d'un pays aussi fortement centralisé, en même temps que la garantie la plus solide pour l'exécution du traité de paix à intervenir; enfin, la continuation d'une offensive vigoureuse était le moyen le plus efficace d'éloigner toute intervention étrangère, qu'un temps d'arrêt dans les opérations n'aurait pas manqué de provoquer.

La capitulation de l'armée française était signée au château de Bellevue près de Sedan, le 2 septembre à 11 heures et demie du matin, et à midi, le Roi envoyait déjà ses ordres préparatoires à la IIIe armée et à l'armée de la Meuse pour la reprise de la marche sur Paris. Le général Von der Thann, avec le Ier et le IIe corps bavarois, était laissé provisoirement pour la garde des prisonniers en même temps que l'on organisait le transport de ces derniers sur Pont-à-Mousson et Etain, ou l'armée de Metz devait les prendre pour les expédier plus loin. Il fallait d'abord dégager la IIIe armée et l'armée de la Meuse de l'étroit contact que la bataille avait rendu nécessaire; la première recevait donc une direction générale vers l'Ouest, la seconde vers le Sud. Le VIe corps qui n'avait pu arriver à temps pour prendre part à la bataille de Sedan, était lancé en avant, avec la 5e division de cavalerie, pour former l'avant-garde dans la direction de Rheims. (1)

Le 3 septembre, les instructions suivantes sont adressées à la IIIe armée et à l'armée de la Meuse pour leurs mouvements ultérieurs :

« Les opérations des derniers jours ont amené « de telles interversions dans les armées, que la « fraction d'armée de S. A. R. le Prince royal de « Saxe va se trouver à la gauche de la IIIe armée

(1) Depuis le 28 août, les 5e et 6e divisions de cavalerie avaient été affectées à la IIIe armée ; la première de ces deux divisions était en observation vers Rheims et la seconde vers Mézières.

« pour la continuation ultérieure de la marche sur « Paris. Cette circonstance, très-préjudiciable au « point de vue de l'ordre qui doit régner dans les « lignes d'étapes, est facile à faire disparaître « promptement dans le mouvement qui va com- « mencer sur un très-large front. — La IIIe armée, « qui, en exécution des ordres donnés hier, a laissé « provisoirement deux corps à Sedan, et qui, au- « jourd'hui déjà, a poussé vers Reims le VIe corps « et la 5e division de cavalerie, se portera en avant « avec le Ve corps, le IIe corps bavarois, la division « wurtembergeoise, la 2e et la 4e division de cava- « lerie, de façon que son aile droite s'avance « par Rethel et Reims sur Dormans. Il faut que « la queue ait débarrassé la ligne Montigny-Ven- « dresse le 4 de ce mois, et la ligne Rethel-Atti- « gny, le 5. Sur l'ordre de S. A. R. le Comman- « dant en chef de la IIIe armée, la 6e division de « cavalerie se mettra en marche par Château- « Porcien sur Laon, où elle attendra les ordres ul- « térieurs de S. A. R. le Prince Royal de Saxe, dont « l'armée a commencé son mouvement de telle sorte « que les têtes de colonne ne dépasseront pas, le 4, « la ligne Malmy-Stonne, et le 5, celle de Poix- « le-Chêne. En conséquence, l'aile droite sera diri- « gée sur Laon, la gauche ne dépassera pas Atti- « gny, Rethel, Château-Porcien, Noisy et Loevre. « La queue devra avoir évacué, pour le 8 de ce « mois, la ligne Poix-Attigny, afin que l'on puisse « alors faire suivre les corps laissés à Sedan. L'aile « droite de ces corps sera donc dirigée par Atti-

« gny. LL. AA. RR. les Princes commandant en « chef voudront bien faire établir le plus prompte- « ment possible les tableaux de marche à organiser « d'après les ordres qui précèdent, afin de mettre « le commandant en chef en état de pouvoir donner « les indications ultérieures pour la marche en « avant à même hauteur sur la ligne Laon-Fresnes- « Dormans et Sezanne. Le Grand quartier général « de S. M. le Roi se transportera, le 4, à Rethel, et « le 5, à Reims. »

En exécution de ces prescriptions, les deux armées commencent, le 4 septembre, leur marche sur Paris. Ce jour même, le VI[e] corps atteignait et occupait Reims, qui avait été évacué pendant la nuit précédente par tout ce qui s'y trouvait encore de troupes ennemies. Ces troupes appartenaient probablement au 13[e] corps, qui réussit à s'échapper et à rentrer dans Paris, bien que, durant les premiers jours, sa trace ait été éventée à plusieurs reprises par les avant-gardes allemandes. A dater du 6 septembre, la 5[e] division de cavalerie passe à l'armée de la Meuse, et on donne l'ordre aux deux armées de pousser aussi loin que possible leur cavalerie renforcée par de l'artillerie à cheval et par de l'infanterie sur des voitures. Dans cette continuation du mouvement en avant, la division wurtembergeoise était momentanément laissée en arrière pour former la garnison de Reims, jusqu'à ce qu'elle puisse être relevée par les troupes suivantes. Jusqu'à nouvelle disposition,

elle était provisoirement placée sous les ordres directs du Grand quartier général.

Le 8 septembre les trois corps de l'armée de la Meuse atteignent la ligne Chaumont-Porcien-Rethel, pendant que le même jour, le VI^e^ corps (de la III^e^ armée) arrivait déjà en avant de Dormans, le V^e^ à Epernay, et le II^e^ corps bavarois à Châlons-sur-Marne. Comme alors la III^e^ armée avait une avance considérable, on décida de diminuer les marches des jours suivants, jusqu'à ce que l'armée de la Meuse fût arrivée à sa hauteur. Dans la continuation du mouvement en avant, l'aile droite de la III^e^ armée devait suivre la Marne, et l'aile gauche de l'armée de la Meuse prendre au nord de la route qui court dans la vallée de cette rivière.

Le 9 septembre, la 6^e^ brigade de cavalerie arrive à Laon. Le commandant de la citadelle capitule; mais à peine le commandant de la division, duc Guillaume de Mecklembourg, est-il entré dans la forteresse avec son état-major et une compagnie du 4^e^ bataillon de chasseurs, que le magasin à poudre situé dans la cour saute tout à coup. La citadelle est presque complétement détruite par cette explosion, et la majeure partie des officiers et des soldats qui se trouvaient dans la cour sont tués ou blessés. Parmi les blessés il y avait aussi une quantité notable de Français appartenant à la garnison.

Le 15 septembre, et sans autres incidents, les armées, continuant leur marche sur Paris, atteignaient les positions suivantes :

1° *Armée de la Meuse.*

VI^e^ corps. — Villers-Cotterets.

Corps de la Garde. — La Ferté-Milon.

XII^e^ corps. — Mouthiers.

5^e^ Division de cavalerie. — Nanteuil-le-Haudouin.

6^e^ Division de cavalerie. — Senlis.

2° *III^e^ Armée.*

VI^e^ corps. — Meaux et Crely.

V^e^ corps. — Farmoutiers.

II^e^ corps bavarois. — Rozoy.

2^e^ Division de cavalerie. — Tournan.

4^e^ Division de cavalerie. — Provins.

Des deux corps laissés en arrière pour garder les prisonniers de Sedan, le XI^e^ arrivait à Reims dans cette même journée du 15 septembre, et le 1^er^ corps bavarois venait à Epernay. La division wurtembergeoise atteignait, de son côté, Château-Thierry.

Le 14 septembre, le Grand quartier général de S. M. le Roi s'était transporté à Château-Thierry, et dans l'après-midi du 15, à Meaux.

Ainsi, le 15 septembre, les armées allemandes s'étaient donc approchées jusqu'à quelques marches de Paris. Avant de poursuivre le récit de leurs opérations, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la situation intérieure de la capitale ennemie.

III.

Organisation de la défense de Paris.

Après la catastrophe de Sedan, les hommes qui, sous le nom de « Gouvernement de la défense nationale », avaient pris en main la direction des destinées de la France, s'étaient efforcés d'organiser avec une hâte fiévreuse tout ce qu'il restait de forces disponibles dans le pays, pour continuer la lutte.

Il n'était plus possible de douter que les Allemands ne marchassent sur la capitale et que dans peu ils ne dussent apparaître sous ses murs. Mais, comme l'impulsion de la résistance dans toute la France ne pouvait venir que de Paris, l'organisation de sa défense était pour le Gouvernement le premier et le plus urgent des devoirs. On pouvait espérer que, derrière les remparts de Paris, il serait facile de rétablir pour un meilleur emploi les troupes désorganisées dont on disposait, et de compléter leur équipement, encore insuffisant, à l'aide des abondantes ressources de la grande ville. En outre, ce n'était que par une défense opiniâtre de la capitale qu'il devenait possible de donner à la province le temps nécessaire pour organiser de nouvelles armées qui, on l'espérait du moins, se-

raient en état de délivrer Paris et peut-être même Metz, et de rejeter ensuite l'envahisseur exécré au delà de la frontière, à l'aide des forces désormais disponibles de la nation tout entière.

Bien que, dès le début de la guerre, on eût commencé à mettre Paris en état de défense, il manquait pourtant encore bien des choses quand la catastrophe de Sedan vint rendre une attaque de la capitale prochaine et inévitable. Il est juste de reconnaître que le Gouvernement de la défense nationale dont le Président, Trochu, avait conservé les fonctions de Gouverneur de Paris qui lui avaient été confiées par l'Empereur, avait su employer avec habileté et énergie, pour compléter tout ce qui manquait encore, le court espace de temps dont il pouvait disposer. Les forts avaient été armés ainsi que le corps de place; tout le matériel qui faisait défaut à l'artillerie avait été reconstitué par l'envoi d'un nombre considérable de pièces de marine du plus gros calibre. Plusieurs ouvrages nouveaux, déjà commencés sur des points avancés et bien choisis, avaient été presque achevés. Afin d'être en mesure de continuer la lutte, même dans le cas où l'on viendrait à perdre l'enceinte principale, une Commission spécialement instituée à cet effet avait élevé dans l'intérieur de la ville un système très-complet de barricades. Le problème de l'approvisionnement d'une aussi grande cité, dont la population, augmentée encore de tous les habitants des environs qui s'y étaient réfugiés, dépassait 2 millions 250,000 âmes, avait été résolu d'une

manière réellement surprenante, grâce à l'emploi des chemins de fer et de la navigation, et aussi parce que l'on s'en était occupé dès le début même de la guerre. Laissant de côté tout ménagement, on avait forcé les habitants de la grande banlieue à quitter leurs foyers ; toutes les ressources en bétail ou en céréales avaient été transportées dans l'intérieur de la capitale ou anéanties. Toutes les routes avaient été coupées ; les ponts, les ouvrages d'art avaient été détruits, et cela dans une proportion beaucoup plus grande que ne l'aurait jugé nécessaire la calme appréciation d'hommes compétents. Dans les établissements publics et privés, on travaillait sans relâche à la fabrication d'armes de toute espèce.

Mais on devait rencontrer des obstacles plus sérieux dans l'organisation de forces suffisantes pour la défense des ouvrages très-étendus de Paris et pour le maintien du bon ordre et de la tranquillité au milieu d'une population toujours portée au tumulte. Les hommes ne faisaient pas défaut, et pour la plupart ils ne manquaient pas de dévouement patriotique, mais l'organisation et l'éducation militaires de ces masses ne pouvaient être qu'insuffisantes.

Le noyau de l'armée de défense que le Gouvernement formait à Paris, se composait du 13^{e} corps (Vinoy), qui s'était replié à marches forcées sur la capitale et qui, mélangé aux débris des divers corps échappés au désastre de Sedan, y était entré assez désorganisé. On avait appelé, en outre, de la province dans Paris, 12 régiments avec la cavalerie

et l'artillerie correspondantes, et on en avait formé, vers la mi-septembre, le 14e corps d'armée. L'effectif total des troupes de ligne réunies dans la capitale était donc de 60,000 à 70,000 hommes.

Dès que le maréchal Mac-Mahon avait commencé son mouvement, on avait transporté aux camps de Saint-Maur et de Vincennes les gardes mobiles rassemblés au camp de Châlons ; ils y avaient été renforcés encore par les mobiles de quelques départements voisins, de sorte que l'on disposait de près de 100,000 hommes de ces troupes pour la défense de la capitale. Ils avaient été ralliés par une grande quantité de corps-francs qui étaient accourus aussi au secours de Paris menacé, et dont le nombre total pouvait s'élever à 10,000 hommes.

18,000 hommes environ de la marine avaient été appelés à Paris, et 4 bataillons d'infanterie de marine, le reste de l'artillerie de marine et des matelots avaient été chargés, concurremment avec l'artillerie de la garde mobile, du service des bouches à feu de place.

Parmi les éléments militaires réunis jusqu'alors, les troupes de ligne étaient désignées principalement pour les entreprises offensives, tandis que les gardes mobiles, les troupes de marine et les corps-francs devaient être employés, de préférence, pour la défense des forts et des ouvrages extérieurs.

La garde et la défense du corps de place, et le maintien de l'ordre dans l'intérieur de la Cité, étaient confiés à la Garde nationale sédentaire, à la Garde de Paris, aux gendarmes appelés de la

province, et à quelques bataillons formés de Douaniers et de Gardes forestiers. Vers le milieu de septembre, le total de ces troupes pouvait être évalué à 200,000 hommes.

D'après tout ce qui précède, l'effectif général des troupes affectées à la défense de Paris, au moment de l'investissement, atteignait donc le chiffre considérable de 400,000 hommes.

Les troupes de ligne, et la majeure partie des gardes mobiles de Paris étaient armées de chassepots; le reste de ces dernières et la Garde nationale sédentaire, avaient le fusil transformé dit « à tabatière » ou le fusil à percussion ordinaire.

Le Gouvernement avait conservé son siége à Paris, mais une délégation, pourvue de pouvoirs étendus, avait été établie à Tours, comme organe central pour les provinces, en prévision de l'investissement imminent de la capitale.

IV.

Investissement de Paris.

Dans la matinée du 15 septembre, le Grand quartier général envoyait aux deux armées l'ordre d'investir Paris de manière à couper toute communication de la capitale avec l'extérieur et à empê-

cher toute tentative de ravitaillement ou de secours.

A cet effet, l'armée de la Meuse devait se porter vers le nord de la ville de telle façon que, le 19, l'investissement soit terminé sur la rive droite de la Seine et la rive gauche de la Marne, par le IV^e^ corps, la Garde et le XII^e^ corps. La III^e^ armée, au contraire, avait pour mission de s'avancer sur la rive gauche de la Marne et de la Seine, pour continuer ensuite son mouvement en avant et étendre son aile gauche à mesure que les corps qui se trouvaient en arrière, arriveraient en ligne; toutefois, elle devait lancer sa cavalerie en avant, aussi promptement que possible, partie vers la Loire, partie pour établir la communication avec les 5^e^ et 6^e^ divisions de cavalerie qui, de leur côté, devaient, si faire se pouvait, franchir dès le 18, la Seine en aval de Paris, et s'étendre ensuite sur la rive gauche du fleuve, depuis Poissy jusqu'aux environs de Chevreuse, en se plaçant sous les ordres du commandant en chef de la III^e^ armée.

Les troupes d'investissement devaient se fortifier sur leur ligne la plus avancée en dehors de la portée efficace de l'artillerie des forts, reconnaître exactement les moyens de défense de l'ennemi et assurer les communications mutuelles en établissant de nombreux points de passage en amont de Paris, tant sur la Seine que sur la Marne. — L'ordre se terminait ainsi : « Si des tentatives de « secours venaient à se produire du côté de « la Loire, il faudrait confier provisoirement l'in- « vestissement de la ville à des troupes moins

« nombreuses, pendant que la IIIe armée avec ses « forces principales se porterait à la rencontre de « l'ennemi, mais sans s'avancer au delà d'une ou « de deux marches, le battrait, et viendrait re- « prendre ensuite un investissement plus rigoureux « et plus sûr. »

Les chefs d'état-major des deux armées étaient appelés au Grand quartier général pour conférer de vive voix sur les détails de ces importantes opérations.

A la suite de ces conférences, les Commandants en chef arrêtaient les dispositions suivantes :

1° *Armée de la Meuse,*

La 6e *division de cavalerie*, à laquelle sera adjoint l'équipage de pont d'avant-garde, une partie de l'équipage de pont du IVe corps, et le 4e bataillon de chasseurs, séjourne le 17 septembre à Beaumont et à Pontoise, marche le 18 sur Poissy, y jette un pont sur la Seine, pousse dans cette même journée du 18 son avant-garde sur la rive gauche, et prend position, le 19, aux environs de Chevreuse, appuyant son aile gauche au chemin de fer de Versailles à Neauphle.

La 5e *division de cavalerie* se porte, le 17, sur Monsoult ; le 18, sur Pontoise et au sud-ouest de cette ville, et le 19, elle prend position entre Poissy et l'aile gauche de la 6e division de cavalerie.

Le IVe *corps d'armée* fait séjour, le 17, à Nanteuil et aux environs, marche, le 18, sur le Ménil-Amelot, le 19, sur Saint-Brice et pousse, le jour même, ses avant-postes sur la ligne Argenteuil (qui sera

occupé par une brigade), — Deuil, — Montmagny, — Sarcelles.

La brigade de uhlans de la Garde sera attachée au IV^e^ corps d'armée, pour surveiller la Seine au-dessous d'Argenteuil et pour établir par Saint-Germain, si c'est possible, la communication avec la 5^e^ division de cavalerie.

Le corps de la Garde séjourne, le 17, à Acy-en-Multien ; se porte, le 18, sur Thieux ; le 19, sur Roissy et établit ses avant-postes sur la ligne Arnouville, Garges, le Blanc-Mesnil, Aulnay-lès-Bondy.

Le XII^e^ *corps d'armée* séjourne, le 17, à Lizy-sur-Oise et aux environs ; marche sur Claye, le 18, et établit ses avant-postes, le 19, sur la ligne Sevran, — Livry, — Clichy, — Montfermeil, — Chelles.

Le Quartier général de l'armée de la Meuse se trouve le 17 à Crouy, le 18 à Saint-Soupplet, le 19 à Thieux.

2° III^e^ *Armée.*

La 2^e^ *division de cavalerie* franchit la Seine, le 17, à Ris, Juvisy et Villeneuve ; le 18, elle se dirige sur Saclay, jette quelques détachements sur la grande route de Paris, et cherche à se mettre en communication, à Chevreuse, avec la cavalerie de l'armée de la Meuse.

Le V^e^ *corps d'armée* se porte, le 17, aux environs de Villeneuve-Saint-Georges, passe la Seine le 18, et va jusqu'aux environs de Palaiseau-Bièvre ; le 19, ce corps d'armée occupe Versailles et pousse le

plus tôt possible, dans la matinée, ses avant-postes vers Saint-Cloud et Sèvres, à peu près sur la ligne de la Seine, de Croissy jusqu'au parc de Meudon, son aile gauche se reliant au IVe corps Prussien et son aile droite au IIe corps Bavarois.

Le IIe *corps bavarois* franchit la Seine près de Corbeil et de Ris, le 17 ; il prend ses cantonnements sur la rive gauche, et le 18, il marche sur Longjumeau, envoyant une brigade sur Montlhéry. Le 19, au point du jour, ce corps s'avance vers Paris, dans la direction de Chatenay, et établit ses avant-postes sur la ligne du parc de Meudon, jusqu'à la Bièvre, près de l'Hay.

Le VIe *corps d'armée* se porte, le 17, aux environs de Roissy et d'Ozouer-la-Ferrières, et le 18, sur Villeneuve-Saint-Georges et Brunoy. Le 19, passage de la Seine ; des avant-postes sont jetés, dès le point du jour, si c'est possible, sur une ligne s'étendant de la Bièvre à l'Hay, jusqu'à la Seine, sur laquelle Choisy-le-Roi sera fortement occupé par une avant-garde. Une brigade, avec 2 escadrons et 1 batterie, restera provisoirement sur la rive droite de la Seine et placera des avant-postes entre la Marne et la Seine, vers Vincennes et le fort de Charenton.

La 4e *division de cavalerie* franchit la Seine, le 17, à Fontainebleau, éclaire le pays dans la direction de la Loire et observe les forces ennemies qui doivent être en voie de formation derrière ce fleuve.

Le Quartier général de la IIIe armée s'établit, le 17, à Chaumes; le 18, à Saint-Germain-lès-Corbeil,

et le 19, probablement aux environs de Palaiseau.

Le Ier *corps bavarois* sera dirigé de manière à atteindre Montlhéry, par Corbeil, le 22; *le* XIe *corps d'armée*, de manière à passer par Meaux pour gagner, le 22 également, Boissy-Saint-Léger.

La division wurtembergeoise reste encore provisoirement sous les ordres directs du Grand quartier général; le 18, elle s'avancera dans la vallée de la Marne, jusqu'à Lagny, à l'exception d'une brigade d'infanterie qui restera à Meaux jusqu'à la matinée du 19, époque où elle suivra le mouvement de la division.

De tout ce qui précède il résulte que, le 19 septembre, on pouvait disposer, pour l'investissement de Paris, de six corps d'armée, une division wurtembergeoise (moins une brigade d'infanterie), et 3 divisions de cavalerie non incorporées à des corps d'armée. La continuité du mouvement en avant n'ayant pas permis aux différents corps de troupes de combler par des renforts les pertes considérables qu'ils avaient subies, les effectifs étaient très-diminués dans la plupart d'entre eux, de sorte que la force totale de l'armée qui exécutait, le 19, l'investissement de Paris, n'était guère que de 122,000 hommes d'infanterie, 24,000 cavaliers et 622 bouches à feu (1).

---

(1) Observation.

	Fantassins.	Cavaliers.	Bouches à feu.
Corps de la Garde	14,219	3,542	90
IVe corps.	19,791	1,302	84
A reporter . . .	34,010	4,844	174

Le corps de place de Paris a un développement d'environ 30 kilomètres ; une ligne passant par les forts aurait un périmètre de 57 kilomètres à peu près. La ligne d'investissement que devaient garder les avant-postes allemands avait, de son côté, une étendue de 83 kilomètres, et les communications télégraphiques directes, destinées à relier les quartiers généraux affectés aux divers corps d'armée, avaient un développement de plus de 150 kilomètres. Si l'on réunit tous ces chiffres, et si, d'autre part, on se rappelle le total des forces, encore très-imparfaitement organisées il est vrai, que renfermait la ville, on sera forcé de reconnaître que l'investissement de Paris était une opération très-hardie. Mais la direction suprême des armées allemandes ne recula pas devant cette tâche, parce qu'elle voyait, dans l'isolement et dans la soumission de la capitale et des nombreux éléments de résistance qui s'y trouvaient rassemblés, le moyen le plus sûr de forcer le pays ennemi à déposer les armes.

	Fantassins.	Cavaliers.	Bouches à feu.
Report	34,010	4,844	174
V^e^ corps.	16,603	1,217	84
VI^e^ corps.	21,309	1,244	84
XII^e^ corps	21,769	3,353	96
II^e^ corps bavarois.	17,552	2,659	96
Division wurtembergeoise. .	11,418	1,116	58
2^e^ division de cavalerie. . .	—	3,108	12
5^e^ division de cavalerie. . .	—	4,137	12
6^e^ division de cavalerie. . .	—	2,647	6
TOTAL.	122,661	24,325	622

En dehors du blocus, un seul procédé aurait pu être mis en usage pour atteindre ce but : celui d'une attaque de vive force ; mais on n'aurait eu que de très-minimes chances de succès contre une place aussi sérieuse, protégée par des forts et par un corps de place, tous à l'abri d'un assaut. Quelque insuffisamment organisées que fussent encore les forces ennemies, elles auraient suffi cependant, grâce à leur nombre triple de celui de l'assaillant, pour opposer derrière leurs remparts et dans les rues de la capitale, une résistance que n'aurait pu surmonter peut-être l'attaque la plus héroïque des troupes même les plus braves. L'infériorité qualitative de l'adversaire aurait été compensée par l'avantage que lui eût donné ses positions fortifiées, dans le cas d'une attaque de vive force. Puis, les conséquences d'un assaut manqué eussent été incalculables. Quel essor aurait pris alors, dans toute la France, l'organisation de la résistance ! La confiance morale du défenseur d'une part, et d'autre part les pertes énormes qu'eût subies l'assaillant dans sa tentative malheureuse, auraient rendu impossible toute entreprise ultérieure ayant pour objet de bloquer Paris. Comme nous le verrons plus tard, tout autre mode d'attaque n'eût su être employé, dans le principe surtout, même en faisant abstraction de cette considération qu'il ne pouvait promettre de résultat complet qu'autant qu'il eût été combiné avec le blocus. Une attaque de vive force aurait donc remis en question tous les grands avantages obtenus jusqu'alors, tandis que

par le blocus on avait choisi la voie qui devait conduire lentement, mais à coup sûr, au résultat définitif.

L'exécution des dispositions prescrites pour le mouvement qui devait amener l'investissement de Paris, ne rencontra aucun obstacle du côté du Nord, dans les journées du 17 et du 18; mais les 5e et 6e divisions de cavalerie ayant trouvé tous les ponts coupés sur l'Oise et sur la Seine, et le matériel de pont qui avait été amené, étant insuffisant, l'établissement des passages sur la Seine les retarda tellement qu'elles ne pouvaient franchir ce fleuve que le 20.

Dans la matinée du 19, le quartier général de l'armée de la Meuse était informé que l'ennemi avait occupé en force, Pierrefite et Montmagny, au nord de Saint-Denis, et qu'établi dans de solides positions, il paraissait vouloir résister. La communication ajoutait que toutes les dispositions étaient prises pour rejeter l'ennemi, dans la journée du 19, si cela était possible, jusque dans les ouvrages de Saint-Denis.

En conséquence, la division wurtembergeoise reçoit l'ordre de marcher immédiatement sur Gournay, de préparer son passage sur la rive droite de la Marne, mais d'attendre de nouveaux ordres, tout en s'éclairant soigneusement dans la direction de Vincennes. Le 19, au matin, S. M. le Roi se rend de Meaux vers le point où l'on s'attendait à un engagement; mais tout se bornait à quelques escarmouches, et le 19, l'armée de la Meuse pou-

vait accomplir dans les formes prescrites, l'investissement du côté nord, sans rencontrer d'obstacles plus sérieux.

En exécution des ordres donnés d'autre part, par le Prince Royal de Prusse pour l'investissement de Paris, dans l'après-midi du 17 septembre, le V^e^ corps d'armée établit un pont de bateaux sur la Seine, au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges, et la 2^e^ division de cavalerie passe aussitôt sur l'autre rive. Afin de protéger l'établissement du pont, le corps d'armée avait fait occuper les hauteurs de Limeil dans la direction de Boissy-Saint-Léger par la 17^e^ brigade d'infanterie, 2 escadrons et 2 batteries. A deux heures de l'après-midi, ce détachement était attaqué dans la forêt de Château-Brevannes, par 6 bataillons et 2 batteries, mais il repoussait l'ennemi en lui faisant subir des pertes qui semblaient assez fortes.

Le 18, le V^e^ corps d'armée traverse la Seine et, appuyé sur son flanc droit par un escadron de la 2^e^ division de cavalerie, il dirige la 9^e^ division sur Bièvre et la 10^e^ sur Palaiseau. Dans ce mouvement, une partie seulement de la 9^e^ division avait à soutenir au nord de Bièvre, aux environs du Petit-Bicêtre, quelques combats sans importance.

Le 19, au point du jour, au moment où le V^e^ corps était sur le point de reprendre sa marche sur Versailles, la 9^e^ division est attaquée très-vivement par des forces supérieures, en avant du Petit-Bicêtre. Cette attaque est cependant repoussée à l'aide de la réserve d'artillerie qui avait été appelée sur le lieu

de l'action et d'une brigade du IIe corps bavarois alors en marche de Longjumeau sur Chatenay, laquelle arrivait assez à temps pour tomber victorieusement dans le flanc gauche de l'ennemi engagé devant Petit-Bicêtre. Une autre brigade de ce corps se porte sur Sceaux pendant que le général de Hartmann envoie une brigade de la 4e division bavaroise vers Bourg-la-Reine, laissant l'autre à la Croix-de-Berny. La 10e division en marche sur Versailles, avait été appelée pour soutenir la 9e division à Villa-Coublay, au moment où ses têtes de colonne atteignaient Jouy. Quand, à 11 heures un quart, l'ennemi se fut replié du Petit-Bicêtre dans la direction de Châtillon, le Ve corps se remet en marche sur Versailles, afin d'exécuter conformément aux ordres reçus, le blocus de ce côté de Paris.

Après le départ du Ve corps, l'ennemi, appuyé sur les ouvrages établis près du Moulin-de-la-Tour, tente du haut des versants des plateaux situés entre Plessis-Piquet et Châtillon, d'empêcher le IIe corps Bavarois de se rapprocher davantage de Paris ; mais après un engagement de plusieurs heures, il est obligé d'évacuer le plateau et il se retire en désordre sur Paris par les forts, abandonnant ainsi les travaux nouvellement exécutés sur les hauteurs de Châtillon, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, tous si importants pour la défense. A 3 heures de l'après-midi, le IIe corps bavarois prenait les ouvrages situés près du Moulin-de-la-Tour, dans lesquels l'ennemi avait laissé sept pièces de 12 de campagne,

vait accomplir dans les formes prescrites, l'investissement du côté nord, sans rencontrer d'obstacles plus sérieux.

En exécution des ordres donnés d'autre part, par le Prince Royal de Prusse pour l'investissement de Paris, dans l'après-midi du 17 septembre, le V^e^ corps d'armée établit un pont de bateaux sur la Seine, au-dessus de Villeneuve-Saint-Georges, et la 2^e^ division de cavalerie passe aussitôt sur l'autre rive. Afin de protéger l'établissement du pont, le corps d'armée avait fait occuper les hauteurs de Limeil dans la direction de Boissy-Saint-Léger par la 17^e^ brigade d'infanterie, 2 escadrons et 2 batteries. A deux heures de l'après-midi, ce détachement était attaqué dans la forêt de Château-Brevannes, par 6 bataillons et 2 batteries, mais il repoussait l'ennemi en lui faisant subir des pertes qui semblaient assez fortes.

Le 18, le V^e^ corps d'armée traverse la Seine et, appuyé sur son flanc droit par un escadron de la 2^e^ division de cavalerie, il dirige la 9^e^ division sur Bièvre et la 10^e^ sur Palaiseau. Dans ce mouvement, une partie seulement de la 9^e^ division avait à soutenir au nord de Bièvre, aux environs du Petit-Bicêtre, quelques combats sans importance.

Le 19, au point du jour, au moment où le V^e^ corps était sur le point de reprendre sa marche sur Versailles, la 9^e^ division est attaquée très-vivement par des forces supérieures, en avant du Petit-Bicêtre. Cette attaque est cependant repoussée à l'aide de la réserve d'artillerie qui avait été appelée sur le lieu

de l'action et d'une brigade du IIe corps bavarois alors en marche de Longjumeau sur Chatenay, laquelle arrivait assez à temps pour tomber victorieusement dans le flanc gauche de l'ennemi engagé devant Petit-Bicêtre. Une autre brigade de ce corps se porte sur Sceaux pendant que le général de Hartmann envoie une brigade de la 4e division bavaroise vers Bourg-la-Reine, laissant l'autre à la Croix-de-Berny. La 10e division en marche sur Versailles, avait été appelée pour soutenir la 9e division à Villa-Coublay, au moment où ses têtes de colonne atteignaient Jouy. Quand, à 11 heures un quart, l'ennemi se fut replié du Petit-Bicêtre dans la direction de Châtillon, le Ve corps se remet en marche sur Versailles, afin d'exécuter conformément aux ordres reçus, le blocus de ce côté de Paris.

Après le départ du Ve corps, l'ennemi, appuyé sur les ouvrages établis près du Moulin-de-la-Tour, tente du haut des versants des plateaux situés entre Plessis-Piquet et Châtillon, d'empêcher le IIe corps Bavarois de se rapprocher davantage de Paris ; mais après un engagement de plusieurs heures, il est obligé d'évacuer le plateau et il se retire en désordre sur Paris par les forts, abandonnant ainsi les travaux nouvellement exécutés sur les hauteurs de Châtillon, Meudon, Sèvres, Saint-Cloud, tous si importants pour la défense. A 3 heures de l'après-midi, le IIe corps bavarois prenait les ouvrages situés près du Moulin-de-la-Tour, dans lesquels l'ennemi avait laissé sept pièces de 12 de campagne,

puis il complétait le blocus sur la ligne qui lui avait été indiquée.

Conformément aux dispositions arrêtées, le VI[e] corps d'armée, laissant une brigade sur la rive droite de la Seine, se portait de l'autre côté du fleuve, près de Villeneuve-Saint-Georges, en faisant passer son avant-garde sur le pont de pontons du V[e] corps et le reste du corps d'armée sur son propre pont de bateaux qui avait pu être achevé pendant ce temps; puis il s'avançait par Villeneuve-le-Roi et Orly vers les ouvrages de la capitale ennemie. Après un léger combat d'infanterie, ce corps établit ses avant-postes sur la ligne Chevilly-Choisy-le-Roi-Bonneuil. De ses ouvrages avancés de Villejuif, l'ennemi essaye plusieurs retours offensifs contre Chevilly; toutes ses tentatives sont repoussées.

De son côté, la division wurtembergeoise entrait également dans la zone d'investissement, entre Seine-et-Marne, à l'aile droite de la III[e] armée à laquelle elle était de nouveau rattachée. Elle plaçait des avant-postes sur les versants de la vallée de la Marne, depuis Noisy jusqu'à Ormesson, se reliant à droite au XII[e] corps, à gauche au VI[e] corps d'armée.

Ainsi, dans la soirée du 19 septembre l'investissement de Paris était donc complet de tous côtés. Dans les affaires de cette journée, la majeure partie des 13[e] et 14[e] corps avait été engagée, usant ainsi ses forces pour des entreprises offensives plus considérables dans un avenir prochain, et laissant

par suite à l'armée d'investissement toute latitude pour s'établir soigneusement dans ses positions, pour les renforcer par des travaux de fortification, pour rétablir les routes, les ponts, les télégraphes nécessaires aux communications, pour remplir ses cadres affaiblis en appelant des hommes des dépôts, pour compléter son habillement, ses munitions, etc., enfin pour organiser définitivement le service des approvisionnements.

Le grand quartier général de S. M. le Roi se transporte le 19, à Ferrières, à huit kilomètres au sud de Lagny. Le quartier général du Prince Royal de Saxe venait, le même jour, au Grand-Tremblay; celui du Prince Royal de Prusse était transféré, le 20, de Palaiseau à Versailles. Notons encore avant de terminer, que dans la soirée du 19, M. Jules Favre, ministre des Affaires étrangères du nouveau Gouvernement français, arrivait à Ferrières en mission extraordinaire. Toutefois, ses pourparlers avec le chancelier fédéral comte de Bismarck demeuraient sans résultat.

V.

Lignes de communication établies sur les derrières des armées allemandes.

Avant de continuer l'étude des opérations des armées allemandes, il est nécessaire de jeter un

coup d'œil sur les communications établies sur leurs derrières et dont l'importance augmentait à mesure que ces armées s'éloignaient du sol natal.

Au moment de la mobilisation, on avait institué pour chacune des trois armées une *Inspection générale d'étapes*, destinée à régler tout ce qui avait trait aux communications sur les derrières. Peu après le commencement des opérations offensives, on avait affecté à chacune de ces trois armées, le nombre de troupes de garnison nécessaire pour assurer la sécurité des lignes d'étapes. Ces troupes qui avaient été amenées de leurs foyers par les voies ferrées, se composaient, savoir : pour la I^re^ armée, de 5 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie, — pour la II^e^ armée, de 8 bataillons, 4 escadrons, — pour la III^e^ armée, de 17 bataillons et 5 escadrons, dont 9 bataillons et 1 escadron de l'Allemagne du Sud. On avait attribué en outre, à chaque Inspection générale d'étapes, une compagnie de génie de place, ainsi que les détachements réglementaires pour la réparation et l'exploitation des chemins de fer et des télégraphes sur les derrières des armées.

Un ordre du Roi en date du 14 août, avait institué des Gouverneurs généraux pour les parties occupées de l'Alsace et de la Lorraine, et leur avait attribué l'autorité supérieure, tant en matière militaire que civile, dans les districts susdits. La sécurité militaire des pays occupés demeurait néanmoins encore dans le domaine des Commandants en chef des armées ou des Inspections générales d'étapes. Le lieutenant général comte de Bismarck-

Bohlen, avait été nommé Gouverneur général de l'Alsace et le général d'infanterie de Bonin, Gouverneur général de la Lorraine. Par suite d'un ordre de Cabinet en date du 21 août, les arrondissements de Sarrebourg, Château-Salins, Sarreguemines, Metz et Thionville, passaient du ressort administratif du gouvernement général de la Lorraine dans celui du gouvernement général de l'Alsace; de telle sorte qu'à partir de cette époque, le district de ce dernier ne comprenait plus à peu près, que les parties du territoire dont la cession devait être demandée plus tard à la France, lors de la conclusion de la paix.

La libre disposition de la ligne ferrée Sarrebruck-Metz, ne présentait aucune difficulté jusqu'à Courcelles; elle put être exploitée même avant l'investissement de Metz. Afin de pouvoir la prolonger plus avant dans la direction de Nancy, on commençait, en même temps que le blocus de Metz, la construction d'une ligne de raccordement partant de Remilly pour aboutir à Pont-à-Mousson (38 kilomètres environ); le travail était terminé le 23 septembre.

La ligne ferrée de Wissembourg par Nancy, était mise en exploitation jusque dans les environs de Toul, dès le 23 août, et elle était affectée provisoirement à l'usage commun de la III^e^ armée et de l'armée de la Meuse. Le prolongement de cette ligne était fermé par Toul, ce qui rendait particulièrement précieux la prompte occupation de cette place. Déjà, le 16 août, par ordre supérieur, le IV^e^

corps d'armée essayait, en passant, de s'en emparer par un coup de main qui échouait. Le 17 août, Toul est donc bloqué par un fort détachement du IIe corps Bavarois qui se portait alors en avant, et auquel se joignait encore le 22 août, un régiment d'infanterie et toute la réserve d'artillerie du VIe corps d'armée; le 23, l'artillerie de campagne ouvre un feu violent contre la place. Cette tentative étant de nouveau demeurée sans résultats, la IIIe armée, dont les forces se trouvaient précisément ce jour-là, dans le cas d'être utilisées ailleurs par suite de leur subite conversion à droite, se bornait provisoirement à faire investir la place par des troupes d'étapes et à faire amener de Marsal quelques pièces de siége françaises et 2 compagnies d'artillerie de place; en même temps on donnait des ordres pour préparer et pour expédier d'Allemagne sur Toul, le parc de siége que ces événements rendaient nécessaire.

La tentative d'un coup de main et d'un bombardement avec des pièces de campagne, que le XIIe corps essayait contre Verdun, le 24 août, dans sa marche en avant, avait aussi peu réussi que l'attaque sur Toul relatée ci-dessus. En conséquence on se bornait à faire surveiller momentanément cette place par de faibles détachements de cavalerie, jusqu'au moment où des sorties réitérées, exécutées contre notre ligne d'étapes qui passait à proximité, vinrent nécessiter des mesures plus sérieuses. On trouva les forces nécessaires à cet effet dans le détachement du général de Bothmer, formé à Sarre-

bourg, à la fin d'août, au moyen du 65e régiment d'infanterie rhénan, des 28e et 68e régiments de landwehr, du 4e régiment de hussards de réserve et d'une batterie lourde de réserve, et qui avait été mise à la disposition de la IIe armée. Cette armée recevait en même temps la mission de surveiller et d'isoler Verdun, Thionville, et Longwy, et aussi, après le 1er septembre, d'occuper Sedan et d'assurer la ligne d'étapes de Sedan sur Metz. En ce qui concernait Verdun, on continuait donc pour le moment, à ne pouvoir disposer que de forces très-faibles qui suffirent cependant pour mettre un terme aux entreprises offensives de la garnison, renforcée par un grand nombre de fuyards à la suite des batailles de Metz et de Sedan.

En dehors des places dénommées ci-dessus, il ne restait au pouvoir des Français, sur les derrières des armées marchant sur Paris, que Phalsbourg et Bitche. Ces deux places, sans importance notable au point de vue des opérations des armées allemandes, restèrent observées par de faibles détachements jusqu'au 12 décembre, jour où Phalsbourg capitula; Bitche, au contraire, ne fut évacué par sa garnison qu'à la suite du traité de paix.

Après que l'armée de la Meuse eut été séparée de la IIe armée, il fallut aussi lui donner une organisation indépendante pour ses communications. En conséquence, on créait pour elle une Inspection générale provisoire d'étapes; la IIe armée lui cédait 4 bataillons et 2 escadrons de ses troupes d'étapes,

et recevait en échange 4 bataillons de landwehr de la Saxe-Royale, appelés d'Allemagne à cet effet.

Plus les armées s'avançaient vers Paris, et plus aussi les communications établies sur leurs derrières devenaient difficiles à protéger. Eu égard aux opérations qui allaient être exécutées, l'effectif de ces armées ne leur permettait pas de distraire des troupes actives pour occuper le pays traversé, et d'autre part les troupes d'étapes dont on disposait ne suffisaient pas pour satisfaire seules et pendant longtemps à cette tâche. Puis, peu à peu les lignes d'étapes devenaient tellement longues, que les Inspections générales n'étaient plus en état de les surveiller et de les protéger autant que cela eût été nécessaire dans le cas surtout, où l'ennemi aurait cherché à les inquiéter.

En conséquence, le 8 septembre, le commandant en chef de la IIe armée recevait l'ordre de mettre en marche le XIIIe corps d'armée (Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin — 17e division d'infanterie et 2e division de landwehr) pour aller occuper la région comprise entre Metz et Paris. Une division de ce corps devait d'abord prendre Toul; l'autre se mettrait en marche dans la direction de Reims et de Châlons. En même temps, le détachement du général de Bothmer (plus tard de Gayl) passait sous le commandement du Grand-duc de Mecklembourg.

Quand, outre toutes ces mesures, on eut prescrit de plus, le 4 septembre, de porter tous les bataillons d'étapes à 6 compagnies de 200 hom-

mes, et qu'on eût donné à chacune des Inspections générales un supplément de 2 escadrons, il devint alors possible de mettre des troupes de garnison à la disposition des Gouverneurs généraux, de confier à ceux-ci le soin d'assurer la sécurité militaire de leurs districts et plus particulièrement celle des lignes d'étapes qui les traversaient, et de rapprocher ainsi les points à partir desquels devait s'exercer l'action des Inspections générales d'étapes. En conséquence et par décision du 13 septembre, le Gouverneur général de la Lorraine recevait de la IIe armée, 4 bataillons et 2 escadrons; celui de l'Alsace recevait de même, de la IIIe armée, 9 bataillons et 4 escadrons; les troupes d'étapes de la Ire armée passaient, jusqu'à concurrence de 3 bataillons et d'un escadron, au détachement du général de Bothmer qui s'élevait ainsi à 13 bataillons, 7 escadrons et 2 batteries. La protection des communications entre Metz et la frontière allemande continuait, comme par le passé, à être confiée aux Inspections générales d'étapes de la Ire et de la IIe armée. Le Grand-duc de Mecklembourg était chargé, avec les troupes mises sous ses ordres, d'assurer en général les communications entre la Moselle, la frontière belge et la ligne Mézières-Rethel-Reims-Epernay-Vitry et plus particulièrement de couvrir la voie ferrée de Nancy à Châlons. Ce n'est qu'à partir de l'ouest de cette ligne, que la IIIe armée et l'armée de la Meuse avaient mission de protéger les communications avec les troupes d'étapes. Par ordre du Cabinet en

date du 16 septembre, le Grand-duc de Mecklembourg était nommé Gouverneur général de tous les pays occupés, non compris dans les gouvernements généraux déjà créés ; le nouveau gouvernement général avait son siége à Reims.

Aussitôt après réception de l'ordre mentionné plus haut, c'est-à-dire le 10 septembre, le commandant en chef de la IIe armée mettait le XIIIe corps en marche pour Pont-à-Mousson. Le 12 septembre, la 17e division d'infanterie arrivait devant Toul ; une brigade de la 2e division de landwehr atteignait Châlons le 18, et l'autre arrivait à Reims le 21.

Quand le parc de siége destiné à Toul fut également arrivé, on commença l'attaque de la place ; celle-ci était forcée de capituler le 23 septembre.

La chute de Toul était un événement très-important au point de vue des opérations, car elle ouvrait la première ligne ferrée allant jusqu'aux abords de Paris. Avant le 23 septembre, on était déjà arrivé à rétablir complétement la section comprise entre Toul et Nanteuil-sur-Marne (60 kil. environ de la ligne d'investissement de Paris) de sorte que le 28 septembre, la ligne pouvait être ouverte depuis Wissembourg jusqu'à Nanteuil, bien que, dans les premiers jours, son service fût encore très-restreint en raison du manque de matériel qu'il fallut faire venir d'Allemagne. Au delà de Nanteuil, la voie avait été rendue inpraticable pour longtemps par la destruction de 2 tunnels et de 3 ponts sur la Marne. Néanmoins, on travaillait avec la plus grande acti-

vité, à surmonter ces obstacles afin d'être en mesure de continuer les transports jusque dans le voisinage immédiat de l'armée d'investissement.

On verra clairement dans la suite de notre exposé, et sans qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point, quelle importance les communications par voies ferrées devaient acquérir pour les armées allemandes, par suite de l'extension de jour en jour plus grande du théâtre des opérations. Grâce au réseau très-complet de ses chemins de fer, l'ennemi était en état de jeter rapidement des masses de troupes d'un point sur un autre, et de réunir dans le plus bref délai, à une station quelconque, autant de matériel de guerre et d'approvisionnements que la marche des opérations le rendait nécessaire. Sa supériorité incontestée sur mer lui permettait de tirer les mêmes avantages, sur l'immense développement de ses côtes, de sa marine qui lui ouvrait en outre les abondantes ressources de tous les pays neutres. On sait quelle énorme quantité d'armes, de munitions, d'approvisionnements de toute nature, fut ainsi débarquée dans les ports français, puis rechargée sur des wagons et amenée dans les camps et aux armées d'opérations.

Si, à tout cela nous comparons les armées allemandes s'enfonçant à une distance de plus de 300 kilomètres, au milieu de ce système de défense essentiellement mobile des Français, dans une zone en forme de coin, longue et étroite, épuisée par les amis et les ennemis, pour aller gagner avec le gros de leurs forces nécessairement concentrées,

le sommet de l'angle, c'est-à-dire Paris, nous serons forcés de reconnaître que le succès ultérieur dépendait essentiellement du rétablissement des voies ferrées qui traversaient les parties occupées du pays ennemi.

Aussi, même après l'ouverture de la ligne Nancy-Châlons-Nanteuil, la direction suprême des armées allemandes continua-t-elle à avoir constamment en vue l'extension de ses communications par railways. On ne pouvait espérer la libre disposition de nouveaux chemins de fer allant de l'Est à l'Ouest, qu'après que les troupes retenues devant Metz deviendraient disponibles et donneraient ainsi la faculté de s'étendre davantage tant dans le Nord qne dans le Sud des pays ennemis occupés, Mais, pour pouvoir alors atteindre rapidement ce résultat, il était nécessaire de ne pas le perdre de vue un seul instant, et d'avancer le travail d'après un plan bien déterminé, autant que le permettaient la marche des opérations et les forces disponibles. En conséquence, on résolut de commencer par chercher à se rendre maître des deux embranchements Châlons-Reims-Soissons-Paris (station de Mitry, avant Paris) et Châlons-Reims-Laon-LaFère-Paris (station de Gonesse, avant Paris). On gagnait ainsi cet avantage considérable, que l'armée de la Meuse qui continuait pendant ce temps à n'avoir comme station la plus rapprochée, que Château-Thierry, situé à près de 40 kilomètres, acquérait de la sorte une communication ferrée directe arrivant jusque sur ses positions. Mais en outre, on travaillait

par le rétablissement de cet embranchement, à l'ouverture d'un nouveau chemin de fer poussant jusqu'à la frontière allemande, car on avait le projet de s'assurer ultérieurement l'exploitation de la ligne Reims-Mezières-Thionville-Metz-Sarrebruck. Pour atteindre ce but, il fallait s'emparer, indépendamment de Metz, des places de Thionville, Montmédy et Mezières, et pour s'ouvrir les deux voies de Reims sur Paris, des places de Soissons et de La Fère. Mais l'importance que l'on attachait à l'acquisition de cette seconde ligne était telle, qu'on ne croyait pas l'acheter trop cher par le siége de 5 forteresses. Nous ne voulons pas dire par là que l'ouverture de cette communication ferrée constituait le motif unique du siége des 5 places nommées ci-dessus, mais c'était assurément le motif déterminant.

D'un autre côté, l'acquisition d'un chemin de fer allant de la frontière jusqu'à Paris, au sud de la ligne Nancy-Paris, présentait d'insurmontables difficultés. Pour l'obtenir, il aurait été nécessaire, indépendamment de Strasbourg et de Schelestadt, de s'emparer aussi de Belfort et de Langres ; c'était là un résultat qui ne pouvait être entrevu que dans un avenir éloigné et qui, de fait, ne fut pas atteint avant la fin de la guerre. De ce côté, on devait se contenter de tendre à l'occupation de l'embranchement Blesme-Chaumont-Châtillon sur Seine-Troyes-Montereau-Paris, et de la ligne latérale Châtillon sur Seine-Nuits-Joigny-Montereau, pour agrandir aussi la zone d'occupation vers le Sud,

si cela était possihle. Nous verrons plus tard que cette mission incomba à la IIe armée dans son mouvement de Metz sur la Loire.

Quant au réseau situé entre Paris, Amiens et Rouen, et aux lignes qui se trouvaient entre Paris et Orléans, et Paris et Chartres, l'exploitation devait en être entreprise successivement à partir de Paris et dans la proportion du terrain que l'on gagnerait dans ces directions.

Conformément au plan précédent, vers la fin de septembre, on commença donc énergiquement à s'occuper de rouvrir les lignes Châlons–Reims et Rethel-Reims–Soissons–Mitry ; après la prise de Toul, le Grand-duc de Mecklembourg recevait, le 26 septembre, l'ordre d'assiéger La Fère ; à cet effet, on mettait à sa disposition le personnel et le matériel employés au siége de Toul. Mézières était provisoirement investi par les troupes du Grand-duc.

Soissons capitulait le 15 septembre. Par suite, l'armée de la Meuse commencait par porter sa tête de ligne de Château-Thierry à Soissons, car la section comprise entre Soissons et Mitry ne pouvait être mise en service qu'après le rétablissement du tunnel détruit à Vierzy, c'est-à-dire le 21 novembre seulement. Le même jour, on parvenait enfin, après des grands efforts, à rétablir également la circulation sur la ligne principale, par delà Nanteuil-sur-Marne, jusqu'à Lagny.

VI.

Plan adopté pour réduire la capitale ennemie.

Revenons maintenant à la situation des choses devant Paris. Le premier mouvement contre la capitale ayant établi par les considérations les plus sérieuses qu'il ne fallait pas songer à une attaque de vive force, il ne pouvait, à plus forte raison, en être de nouveau question dans la suite, car les chances de réussite d'une telle entreprise diminueraient naturellement chaque jour. La question se réduisait donc à savoir si l'on se contenterait de prolonger le blocus jusqu'à ce que la faim, le découragement et peut-être aussi les troubles intérieurs amenassent la capitulation, ou si, au contraire, tout en maintenant le blocus sur un ou sur plusieurs points, on tenterait soit un siége en règle, soit seulement une attaque d'artillerie.

Deux facteurs devaient influer d'une manière prépondérante sur la solution de cette question : — les nouvelles recueillies sur l'ennemi, tant avant l'investissement que dans les premiers jours qui le suivirent, et les moyens dont on disposait pour réduire la capitale.

Le quartier général allemand connaissait en substance tout ce que nous avons relaté précédem-

ment sur l'organisation de la défense de Paris, sur les dispositions prises pour l'armement des ouvrages et sur les forces qui se trouvaient dans la ville. On savait en outre, qu'il n'y avait eu ni troubles, ni dissentiments politiques, et que le Gouvernement n'avait pas rencontré d'opposition. La population paraissait décidée à une opiniâtre constance. L'issue malheureuse du combat du 19 septembre avait provoqué, il est vrai, une panique momentanée, mais la confiance dans le succès final n'avait pas tardé à reprendre le dessus.

Au dehors de Paris, le mouvement pour l'organisation de la résistance allait en progression croissante. La formation de la garde mobile et de la garde nationale sédentaire faisait des progrès sensibles. Comme complément des nombreuses créations énumérées précédemment, on avait décidé de former de nouvelles batteries de campagne au moyen des compagnies d'artillerie de place qui existaient encore, et de rendre disponibles d'autres troupes de marine pour la campagne de terre. Bien qu'il dût forcément s'écouler encore un certain temps avant qu'il devînt possible d'organiser avec ces masses, considérables mais sans cohésion, des corps aptes à opérer activement, il était cependant permis de conclure de l'opinion qui dominait en France, que dans le cas où la capitale saurait prolonger sa résistance, on tenterait les plus grands efforts pour la secourir.

Le point le plus difficile était de se former une opinion exacte sur la grave question de l'approvi-

sionnement de Paris. Des personnes qui connaissaient la situation de la capitale, qui savaient que depuis le commencement d'août on avait déployé une activité extraordinaire pour y amener des subsistances, évaluaient à 6 semaines, à 10 au plus dans le cas d'une excessive économie, le temps pendant lequel ces approvisionnements pouvaient faire face aux besoins.

Si, en regard de cela, nous récapitulons les moyens dont disposaient les chefs des armées allemandes pour réduire la capitale, nous devons rappeler tout d'abord que les forces qui avaient effectué l'investissement, le 19 septembre (122,000 hommes d'infanterie et 24,000 cavaliers), ne pouvaient suffire à le maintenir pendant une certaine durée. En effet, cela ne donnait guère plus d'un fantassin par pas compté sur la ligne d'investissement. On pouvait espérer toutefois que l'ennemi ne s'apercevrait pas immédiatement de notre faiblesse et qu'il lui faudrait à lui-même un certain temps pour organiser ses propres forces avant de pouvoir tenter de grandes entreprises offensives. Mais néanmoins, dans quelques semaines au plus, il faudrait faire entrer en compte cette hypothèse, aussi bien que celle de mouvements destinés à inquiéter les derrières de l'armée de blocus. Si l'on se rappelle, en outre, quelles forces considérables absorbaient chaque jour un service d'avant-postes très-pénible et les travaux nécessaires pour fortifier la ligne d'investissement, il est évident que les renforts en voie de rejoindre, — le XI[e] corps et le

Ier corps bavarois, ainsi que des troupes tirées des dépôts pour compléter les cadres—étaient indispensables si l'on voulait maintenir le blocus, et que même après l'arrivée de ces renforts, on manquerait encore d'infanterie pour entreprendre un siége régulier.

La question de savoir si et quand il deviendrait possible d'appeler d'autres renforts devant Paris, dépendait de la tournure que prendrait la situation militaire dans le reste de la France, et plus particulièrement du cours des événements à Metz et à Strasbourg et du développement qui pourrait être donné aux communications par voies ferrées. En tout cas, il n'était pas permis de compter pour les semaines les plus prochaines, sur des renforts autres que ceux qui étaient déjà en marche pour rejoindre.

Soit que l'on se décidât à entreprendre un siége régulier, soit que l'on se bornât à une attaque d'artillerie, la condition préliminaire indispensable de toute opération contre la capitale était l'arrivée du parc de siége nécessaire. Dès le milieu d'août, on avait eu la prévoyance d'en ordonner la préparation en vue des éventualités qui pouvaient se présenter devant Paris ; mais le transport ne pouvait commencer que quand Toul serait pris et que la ligne de l'Est serait rouverte au moins jusqu'à Nanteuil-sur-Marne, et alors même, il ne pourrait se faire encore que fort lentement. En effet, c'était aussi avec la plus vive impatience que les troupes attendaient de leur côté le moment où le rétablissement de la ligne leur permettrait de recevoir tout ce dont

elles avaient besoin pour se refaire, et peut-être n'était-ce pas également sans inquiétude que l'intendance désirait ce moment dans l'intérêt des subsistances de l'armée établie devant Paris. L'alimentation de masses aussi considérables et aussi étroitement concentrées devait préparer de graves difficultés. A l'exception du vin, il n'y avait pas de ressources sérieuses dans une circonférence de 40 kilomètres autour de Paris. Jusqu'au moment de l'ouverture de la voie ferrée, on en était donc réduit à se suffire avec le produit des petites expéditions tentées au delà de cette zone, et avec ce qu'il était possible de se procurer en payant des prix très-élevés. L'armée vivait ainsi au jour le jour ; peu à peu il avait fallu renoncer même à la création, cependant si nécessaire, de grands magasins de réserve, et on pouvait déjà prévoir que les faibles ressources que l'on parvenait à tirer du pays ennemi seraient bientôt entravées à leur tour par un redoublement de difficultés. Il résultait de tout cela que l'unique chemin de fer dont on pouvait espérer le prochain rétablissement serait absorbé pendant longtemps par l'envoi des approvisionnements les plus urgents et principalement des vivres, et que par conséquent le transport d'un parc de siége aussi considérable que celui qu'exigeait l'attaque de Paris ne serait en mesure d'être effectué que lentement et peu à peu. Mais là ne se bornaient pas les difficultés à surmonter ; il fallait encore amener ce matériel de siége de la dernière station du chemin de fer à son point de destination, et c'est là

que se présentaient les plus grands obstacles. Nous avons vu qu'il avait fallu renoncer pour longtemps encore à rétablir la ligne ferrée au delà de Nanteuil-sur-Marne. Si donc on voulait tenter une attaque contre les fronts Sud ou Nord de Paris, il était nécessaire de faire parcourir au parc de siége, sur les routes de terre, une distance de 80 à 85 kilomètres au moins. En évaluant le parc à 300 pièces de tous calibres, on devait pouvoir disposer d'environ 5,000 voitures à 4 roues pour amener les premiers approvisionnements en munitions (500 coups par pièce) et tous les accessoires qui doivent être en place avant l'ouverture du siége. Si l'on veut bien se rappeler en outre qu'il fallait en même temps, faire parcourir la même distance sur les voies de terre (et même, en ce qui concernait l'armée de la Meuse, à partir de Château-Thierry, jusqu'au moment du rétablissement de la ligne sur Mitry) aux vivres nécessaires à l'armée entière et aux envois de toute nature; si l'on y ajoute que les voitures, toujours lourdement chargées, mettaient 8 jours à faire le voyage d'aller et de retour, et qu'il était presque impossible de trouver en France des charrettes propres à ce genre de transport, il devient évident qu'il fallait se résigner à une très-longue attente jusqu'au moment où tout le matériel de siége serait enfin rendu.

L'ensemble de ces considérations devait donc exercer une action déterminante sur les résolutions arrêtées à Ferrières relativement à l'attaque de Paris. Si l'on eût été certain que la capitale ne fût ap-

provisionnée que pour 10 semaines au plus, on se serait borné au blocus et on aurait aussitôt abandonné l'idée d'amener le parc de siége ; mais comme précisément la réponse à cette question préliminaire paraissait fort incertaine, on se décida, tout en maintenant le blocus, à prendre toutes les dispositions nécessaires pour être en mesure, le cas échéant, de recourir à l'*ultima ratio*, à une attaque.

Les reconnaissances qui furent immédiatement exécutées amenèrent au projet de diriger l'attaque principale contre le front Sud, en la faisant soutenir par une attaque latérale contre le front Nord-Ouest. Sur le front Sud, les forts d'Issy et de Vanves sont dominés de telle sorte par les hauteurs de Meudon, de Clamart et de Châtillon, qui en sont éloignés de 2,400 pas à peine, que l'on pouvait espérer éteindre leur feu du haut de ces positions ; puis en outre, ces forts sont si rapprochés de l'enceinte, que les batteries de siége qui devaient les battre pourraient atteindre également une portion très-notable de la ville. Au commencement de septembre, on entama donc les travaux préliminaires d'attaque, en commençant d'abord par le front Sud. Nous reviendrons sur ce sujet dans la suite de notre récit.

VII.

Événements survenus à la IIIe armée et à l'armée de la Meuse, depuis l'investissement de Paris jusqu'à la fin d'octobre. Première bataille d'Orléans le 11 octobre.

Les troupes de la IIIe armée et de l'armée de la Meuse qui ne se trouvaient pas encore en position au moment de l'investissement de Paris, le 19 septembre, étaient le XIe corps et le Ier corps bavarois encore en marche en arrière, et la 4e division de cavalerie qui battait le pays vers la Loire. Le XIe corps arrivait le 22, à Boissy-Saint-Léger et venait occuper sur le périmètre d'investissement l'espace compris entre Choisy-le-Roi et Ormesson, entre le VIe corps d'armée et la division wurtembergeoise. Par suite, la brigade du VIe corps, qui était restée jusqu'alors sur la rive droite de la Seine, ralliait son corps d'armée sur la rive gauche. Le Ier corps bavarois arrivait le 22 à Montlhéry et prenait ses cantonnements entre cette localité et Longjumeau, formant ainsi la réserve de la IIIe armée. Sur l'ordre du Prince Royal, le général de Tann avait envoyé, le 21, à Melun, au delà de la Seine, dans la direction du Sud, un détachement de 3 bataillons et de 2 batteries pour soutenir la 4e division de cavalerie.

Même après l'arrivée du XIe corps et du Ier corps

bavarois, l'effectif de l'armée d'investissement ne pouvait être considéré comme suffisant pour toutes les éventualités qu'il fallait prévoir. L'aile gauche de la IIIe armée surtout, était particulièrement faible : ainsi le Ve corps avait à surveiller une étendue de près de 12 kilomètres (de Chatou par Saint-Cloud à Meudon); dans la zone de ce corps d'armée, se trouvait en outre Versailles, où était le quartier général de la IIIe armée, et où devait se transporter également, à dater du 5 octobre, le quartier général de Sa Majesté le Roi. En conséquence, le 29 septembre, on commençait par appeler sous Paris la 17e division d'infanterie, qui atteignait alors Reims, en lui assignant pour mission de relever le XIe corps dans sa position de Boissy-Saint-Léger. Les têtes de colonne de cette division arrivaient le 17 octobre, devant Paris. Le commandant en chef du XIIIe corps (Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin), recevait également avis de rallier l'armée de Paris; jusqu'à nouvel ordre, il devait joindre au commandement de la 17e division d'infanterie celui de la division wurtembergeoise. Il était intérimairement remplacé dans ses fonctions de Gouverneur général à Reims, par le lieutenant général de Rosemberg-Grusczinsky, à la disposition duquel on mettait la 2e division de réserve et le détachement Bothmer. Le XIe corps, diminué de la 22e division qui, comme nous le verrons, était employée du côté d'Orléans, venait s'établir dans la section du rayon d'investissement comprise entre Sèvres et Meudon, laquelle

avait été occupée jusqu'alors par le V^e^ corps.

En outre, le 29 septembre, la division de landwehr de la Garde, devenue disponible par la reddition de Strasbourg, était également appelée sous Paris où elle devait être transportée par le chemin de fer et former une nouvelle réserve disponible pour la III^e^ armée. Toutefois, le manque de matériel sur cette ligne qui venait seulement d'être rouverte, joint à divers dérangements dans le service d'exploitation, retarda de telle sorte le mouvement de cette division, qu'elle n'arriva à Nanteuil que successivement, du 9 au 19 octobre. Le commandant en chef de la III^e^ armée lui assigna des cantonnements derrière l'aile gauche du V^e^ corps, principalement vers Saint-Germain et Saint-Cyr.

Le 21 octobre, les troupes disponibles pour assurer l'investissement de Paris et le protéger à l'extérieur avaient donc l'effectif et la composition qui suivent :

1° *III^e^ Armée.*

	Fantassins.	Cavaliers.	Pièces.
V^e^ corps d'armée.	19,790	1,161	84
VI^e^ id.	22,889	1,262	84
XI^e^ id.	17,910	1,038	84
Division de la landwehr de la Garde.	8,946	—	18
17^e^ division d'infanterie.	9,920	1,189	36
I^er^ corps bavarois	19,131	2,177	118
II^e^ id.	20,248	2,759	102
Division wurtembergeoise.	14,402	1,633	54
4^e^ division de cavalerie.	—	3,469	12
2^e^ id	—	2,824	12
5^e^ id	—	4,047	12
6^e^ id	—	2,719	12
TOTAL de la III^e^ armée. . . .	133,235	24,879	628

2° *Armée de la Meuse.*

	Fantassins.	Cavaliers.	Pièces.
Garde	23,991	4,361	90
IV^e^ corps d'armée	21,772	1,174	84
XII^e^ id.	23,032	3,390	96
TOTAL de l'armée de la Meuse.	68,795	8,915	270
TOTAL des deux armées.	202,030	33,794	898

Depuis l'investissement, les défenseurs de Paris s'occupaient avec une activité très-visible d'augmenter et de compléter leurs moyens de défense. Les ouvrages étaient renforcés et leur armement avançait rapidement ; là où le terrain le comportait et où l'adversaire le permettait, des travaux de fortification passagère, ainsi que des batteries, étaient construits en avant des forts et entre les forts eux-mêmes pour les relier. L'organisation, l'équipement, l'armement des troupes étaient l'objet d'améliorations ; la garde nationale s'augmentait encore par la création de nouveaux bataillons ; on s'efforçait de remédier autant que possible au défaut d'instruction militaire, et c'est évidemment dans ce but que l'on dirigeait contre nos avant-postes de fréquentes entreprises partielles. L'artillerie des forts et des batteries avancées canonnait presque sans relâche nos avant-postes et les cantonnements qu'elle pouvait atteindre. Bien que ce feu fût peu efficace et que les troupes eussent promptement appris à s'en garantir, il n'en est pas moins vrai que l'inquiétude constante produite par ce tir incessant auquel on ne pouvait répondre, rendait, à la longue, plus pénible la tâche des troupes de blocus.

Durant les premières semaines de l'investissement, ces troupes se consacrèrent avec une activité toute particulière à fortifier leurs positions. Ces travaux, qui furent continués pendant toute la durée du siége, atteignirent bientôt un haut degré de perfection. Ouvrages en terre grands et petits, emplacements de batteries, tranchées-abris, barricades, blockhaus, abatis, etc., se construisaient en grand nombre ; les villages, les murs, les fermes et les habitations isolées qui se trouvaient dans la zone d'investissement, étaient mis en état de défense par l'emploi de toutes les ressources de l'art, tandis que celles de ces constructions qui gênaient le tir ou qui pouvaient servir d'appui à l'ennemi, étaient démolies ; on abattait, dans le même but, des parties entières de forêts. De bonnes et nombreuses voies de communication étaient ouvertes dans toutes les directions ; des parapets, des places d'armes en partie blindées s'élevaient aux avant-postes ; sur des points choisis, on établissait des observatoires dont les plus importants étaient télégraphiquement reliés entre eux et avec les quartiers généraux. En un mot, tout avait été mis en œuvre pour rendre infranchissable la ligne d'investissement. Dès les premiers jours du siége, on avait découvert et coupé deux câbles télégraphiques destinés à faire communiquer Paris avec la Province, et dont l'un était noyé dans la Seine, et l'autre établi sous terre. L'armée de la Meuse dérivait le canal de l'Ourcq qui fournit à Paris une partie de son eau potable, et l'utilisait pour tendre

une puissante inondation devant le front de la Garde entre Sévran et Dugny. L'augmentation de force ainsi donnée à ce front permettait à l'armée de la Meuse de s'étendre de plus en plus sur sa droite et de renforcer le point de jonction, jusqu'alors un peu faible, avec l'aile gauche de la IIIe Armée. A partir du 11 octobre, le XIIe corps d'armée put donc s'étendre à droite jusqu'à Aulnay; la Garde se tenait derrière la ligne Blanc-Mesnil-Montmagny, ayant son quartier général à Gonesse; le IVe corps transportait son quartier général à Soisy et appuyait davantage vers la droite.

Ce fut le 30 septembre que la garnison de Paris tenta contre le front du VIe corps la première grande sortie. Après un feu très-vif d'une heure et demie, dirigé sur Choisy et l'Hay par les forts de Montrouge, Ivry et Charenton, de fortes colonnes ennemies se portent, à 6 heures du matin, sur Chevilly, Choisy et Thiais; des démonstrations dirigées en même temps contre le front du IIe corps bavarois et du XIe corps appuyaient ce mouvement. A 8 heures l'attaque était repoussée sur tous les points par la 12e division d'infanterie. Le même sort attendait une seconde tentative que l'ennemi faisait vers 9 heures, sur Chevilly, après l'avoir préparée par une nouvelle et violente canonnade. Du côté des assiégés, 2 divisions au moins du 13e corps (Vinoy), avaient pris part à la sortie; leurs pertes étaient sensibles; parmi les nombreux tués se trouvait le général Guilhem; 300 prisonniers non blessés et 200 blessés restaient aux mains du

vainqueur, dont les pertes s'élevaient à 300 hommes environ.

Le 13 octobre, vers 8 heures du matin, de gros rassemblements ennemis se remarquaient derrière Cachan et la redoute de Villejuif. Peu après, les forts de Bicêtre, Montrouge, Vanves et Issy, appuyés par plusieurs batteries de campagne établies en avant, ouvraient contre tout le front du IIe corps Bavarois un violent feu d'obus bientôt suivi d'une attaque exécutée par des colonnes considérables d'infanterie contre Châtillon et Bagneux, et soutenue par une démonstration latérale sur Bourg-la-Reine et Clamart. L'ennemi, qui avait engagé 18 bataillons et 4 batteries de campagne, pénètre jusque dans Châtillon et Bagneux, occupés par les premières troupes bavaroises mais battus à bonne portée par les forts ; néanmoins, dans le premier de ces villages, il ne peut dépasser l'église, tandis qu'à Bagneux les défenseurs se maintenaient opiniâtrément à l'extrémité Sud jusqu'au moment où, vers 2 heures, les troupes de soutien qui, sur l'ordre du général de Hartmann, s'étaient avancées pour attaquer à leur tour, reprennent les deux villages et rejettent les assiégés derrière les forts. Le IIe corps bavarois perdit dans cette affaire 10 officiers et 371 hommes.

Le 21 octobre à midi, 12,000 hommes d'infanterie environ, appuyés par 94 pièces de campagne et par quelques cavaliers, tentent, sous la protection du Mont-Valérien, une sortie contre les avant-postes de la 10e division d'infanterie à la Malmai-

son et à Buzenval; après un combat de plusieurs heures, l'ennemi était repoussé avec des pertes considérables. Quelques compagnies du 1er régiment de landwehr de la Garde accourues de Saint-Germain, et des batteries de campagne du IVe corps avaient également pris part à cette affaire à laquelle assistait le Roi. On enleva aux assiégés 2 bouches à feu et environ 120 prisonniers. Nos pertes s'élevaient à 300 hommes à peu près.

Le 28 octobre de grand matin, la compagnie de la Garde qui était en poste d'observation au Bourget, se voyait attaquée par des forces très-supérieures et chassée du village avant d'avoir pu être soutenue. Puis l'ennemi, appelant à lui des renforts considérables, se préparait à défendre vigoureusement le terrain conquis. Une tentative faite le 29 pour le déloger par une simple canonnade n'avait eu aucun succès. Le Bourget étant le seul poste d'observation en avant du front assez étendu de la Garde, il était à craindre que l'ennemi, une fois maître de cette localité, n'établisse sur les hauteurs, des batteries de position qui inquiéteraient très-sérieusement les lignes de défense de la Garde en arrière de l'inondation du ruisseau de Morée; en conséquence, le Prince Royal de Saxe donne l'ordre de reprendre à tout prix ce village très-exposé il est vrai, par sa position en avant de l'inondation. Le 30 octobre dans la matinée, le lieutenant-général de Budritzki, après avoir fait canonner le Bourget par 5 batteries, l'enveloppe avec 9 bataillons de la 2e division d'infanterie de la Garde formés en 3 colonnes, y

pénètre par trois côtés, et, après un combat de rues très-acharné et de plusieurs heures, en chasse l'ennemi, fort de 5,000 hommes environ, qui se replie en désordre sur Paris. Plus de 1,200 prisonniers restaient aux mains du vainqueur, dont les pertes s'élevaient à près de 400 hommes. Ce combat reçut une portée beaucoup plus considérable que son importance réelle par l'émotion que son résultat provoqua dans la capitale, et qui fut d'autant plus profonde qu'il se trouvait dans les troupes qui occupaient le Bourget, beaucoup d'enfants de Paris. L'ennemi renonça pour longtemps à toute entreprise offensive sérieuse.

Pendant ces événements, *la nécessité de protéger le blocus vers l'extérieur* avait distrait, dans le courant du mois d'octobre, des fractions considérables de l'armée assiégeante, et avait entraîné une série de combats dont quelques-uns n'étaient pas sans importance.

On se souvient que dans son mouvement sur Paris, la IIIe armée avait détaché la 4e division de cavalerie au Sud, pour observer le pays vers la Loire. Le 17 septembre, cette division trouvait détruit le passage de la Seine à Fontainebleau, et elle se voyait obligée de descendre le fleuve jusqu'à Melun pour l'y franchir le 18 seulement. Durant les premiers jours, le mouvement ultérieur de cette division avait été gêné par des bandes de francs-tireurs qui s'étaient embusqués en grand nombre dans la forêt de Fontainebleau, et nous avons déjà dit que dans sa marche sur Paris, le Ier corps bava-

rois avait dû diriger par Melun un détachement de 3 bataillons et 2 batteries pour soutenir cette division. Le 23 septembre, après plusieurs petits engagements, la 4e division arrive à Pithiviers et continue à s'avancer sur la route Paris-Etampes-Orléans; le 25 et le 26, sa marche est marquée par de légères escarmouches avec des troupes de toutes armes, près d'Arthenay. La division s'arrête provisoirement aux environs de Toury, d'où elle envoie des détachements d'observation. — Dans les premiers jours d'octobre, l'ennemi étant signalé comme gardant la tranquillité la plus complète, ces détachements s'étaient repliés, quand le 5 octobre, des colonnes françaises évaluées à 6 ou 8 bataillons avec 3 régiments de cavalerie environ et 2 batteries, s'avancent contre Toury par la direction d'Orléans et de Châteaudun. On avait constaté que derrière ce détachement, de grosses masses ennemies se trouvaient au nord d'Orléans. La division de cavalerie se retire donc lentement, et en combattant sans cesse, sur Angerville, et le 7 octobre, le gros de ses forces était dans Etampes et aux alentours, avec une brigade à Authon et des détachements vers le Sud.

Le 4 et le 5 octobre, une brigade de la 6e division de cavalerie appuyée par de l'infanterie, qui occupait avec ses forces principales Menil-Saint-Denis (entre Versailles et Rambouillet), et qui était chargée d'éclairer le pays vers le Sud-Ouest et principalement dans la direction de Chartres, avait eu à soutenir à Epernon et à Maintenon

de violents combats contre divers petits corps.

Le projet de former derrière la Loire une armée destinée à débloquer Paris était un secret public en France; il était donc connu depuis longtemps par les chefs des armées allemandes. On savait que le 15e corps était en voie de formation à Tours, mais on ignorait encore sa force et sa composition. Il était possible aussi que d'autres troupes se fussent également réunies derrière la Loire et se trouvassent déjà en marche; les divers indices recueillis à ce sujet tendaient surtout à faire croire à l'arrivée de la division que l'on attendait d'Algérie. En tout cas, le mouvement en avant de masses considérables venant de la Loire commandait une grande circonspection, et pour parer à ce danger imminent, le commandant en chef de la IIIe armée donnait, dans la matinée du 6 octobre, les ordres suivants :

1° — Le Ier corps bavarois se portera, aujourd'hui encore, 6 octobre, sur Arpajon et y prendra position en se couvrant d'une petite avant-garde.

2° — Aujourd'hui même, la 22e division d'infanterie marchera sur Montlhéry par Villeneuve-Saint-Georges et Epinay; en ce qui concerne les dispositions ultérieures, elle se conformera aux ordres du général de Tann.

3° — Dans la matinée du 7, la 2e division de cavalerie se réunira à Villemoisson et s'avancera par le Plessis-Paté, dans la direction de Marolles, pour couvrir le flanc gauche du général de Tann, avec lequel elle se tiendra constamment en communication.

4° — La 4e division de cavalerie, qui se trouve en présence de forces assez considérables, se repliera en suivant la grande route de Paris, par Boissy sur Egly, et s'établira à l'aile droite du général de Tann, sous les ordres duquel elle est placée pour la durée des opérations qui pourront avoir lieu postérieurement.

5° — La 6e division de cavalerie agira suivant les circonstances pour essayer d'arrêter les mouvements ultérieurs de l'ennemi dans le pays situé à l'ouest d'Arpajon. Elle aura constamment l'œil sur la route de Dourdan à Limours; tous les renseignements qu'elle pourra recueillir seront transmis au général de Tann.

Dans les journées du 6 et du 7 octobre, l'ennemi n'ayant pas poussé au delà de Toury, le commandant en chef envoie au général de Tann l'ordre de prendre l'offensive avec le Ier corps bavarois, la 22e division d'infanterie, les 2e et 4e divisions de cavalerie, et de chasser l'ennemi de toute la région qui s'étend jusqu'à la Loire. En exécution de cet ordre, le général de Tann s'avance, le 8, jusqu'à la hauteur d'Etampes; le 9, jusqu'à Angerville, sans rencontrer autre chose que quelques bandes de francs-tireurs. Les prisonniers faits le 9 étaient unanimes à déclarer qu'il y avait de 30,000 à 40,000 hommes à Orléans, 10,000 hommes à Châteaudun et 10,000 à Pithiviers. D'autre part, les renseignements transmis par les avant-postes, donnant également à croire que le gros des forces ennemies était concentré à Orléans, le général de Ta-

prend la détermination de poursuivre ses opérations dans cette direction.

Le 10, le Ier corps bavarois vient se heurter, à Arthenay, contre une vigoureuse résistance. Des troupes de toutes armes, paraissant s'élever à une division, essayaient de tenir sur ce point. Une attaque de front, faite par le Ier corps bavarois et soutenue sur les deux flancs par la 2e et la 4e division de cavalerie, a un tel succès, que l'ennemi se replie en désordre sur Orléans avec une perte de 3 canons et de plus de 1,000 prisonniers. Le 11, le général de Tann continue son mouvement sur Orléans, ayant la 22e division et la 2e division bavaroise en première ligne, la 1re division bavaroise en réserve, et les deux divisions de cavalerie sur les ailes pour observer le pays. Dès dix heures et demie du matin, l'avant-garde rencontre l'ennemi. Le 15e corps, nouvellement formé, mettant à profit la nature excessivement difficile et très-propre à la défensive, du terrain situé au nord d'Orléans, y avait pris position et se préparait à une résistance opiniâtre. Les troupes allemandes ne pouvaient donc avancer que lentement, et il était tard déjà dans la soirée, quand on parvenait enfin à déloger le défenseur de toutes ses positions, à le rejeter au delà de la Loire et à s'emparer d'Orléans, dont, fort heureusement, les ponts n'avaient pas été détruits. Plus de 2,000 prisonniers restaient au pouvoir du vainqueur, qui, il est vrai, avait eu à subir des pertes proportionnées à l'importance du succès obtenu. Dans les affaires du 9 et du 10 octobre, le

1er corps bavarois avait perdu 45 officiers et 967 hommes; la 22e division d'infanterie, 14 officiers et 223 hommes.

L'ennemi se retire sur Bourges.— Après la prise d'Orléans, on avait laissé au général de Tann le soin de prendre conseil des circonstances pour diriger ses opérations soit sur Tours, le siége de la délégation du Gouvernement de la Défense nationale, soit sur Bourges, où il existait de grands établissements militaires, surtout pour l'artillerie. Toutefois, en raison de l'ensemble des renseignements recueillis, surtout en ce qui avait trait aux ouvrages défensifs construits à Tours et à Bourges, aux renforts qui arrivaient à l'ennemi et aux dispositions à la résistance de la part des populations, le général deTann ne jugea pas prudent, pour le moment, d'étendre ses opérations au delà d'Orléans, avec les forces dont il disposait. Il adressa un rapport dans ce sens au commandant en chef de la IIIe armée, qui, à la date du 16 octobre, lui envoyait l'ordre de rester jusqu'à nouvelle décision à Orléans avec le 1er corps bavarois et la 2e division de cavalerie, d'éclairer les environs aussi loin que possible et de prendre ses dispositions défensives contre une attaque éventuelle venant de Bourges. Les nouvelles que le général recevait sur l'accroissement des forces ennemies à Tours, l'engagèrent, pour mieux couvrir son flanc droit, à faire cantonner, le 22, une division de son corps à l'ouest d'Orléans, pendant que le reste de ses troupes demeurait dans

cette ville, d'où elles observaient attentivement le pays dans toutes les directions.

La 22e division d'infanterie et la 4e division de cavalerie avaient reçu pour mission de rallier l'armée de blocus en passant par Chartres et Dreux, et de purger d'ennemis le pays qu'elles traverseraient. Ce mouvement devait commencer le 17 et le 18 octobre. — Le 18 à midi, le général de Wittich, avec la 22e division renforcée encore d'une batterie bavaroise, arrivait devant Châteaudun, qu'il trouvait fortement barricadé. Le Polonais Lipowski s'y était établi avec environ 2,500 francs-tireurs et gardes mobiles, et il avait réussi à pousser les habitants de la ville et des environs à opposer une énergique résistance aux troupes allemandes qui s'avançaient. Il en résulta un combat de rues très-acharné; chaque maison dut être successivement enlevée, et ce fut dans la matinée du 19 octobre seulement que la ville, dont la majeure partie était réduite en cendres, se trouva complétement au pouvoir de la 22e division. Le 20, le général de Wittich continuait sa marche sur Chartres, et le 21, il arrivait dans cette ville, que l'on savait occupée par plusieurs milliers de gardes nationaux et de gardes mobiles. Néanmoins, le chef-lieu d'Eure-et-Loir, effrayé par le sort fait à Châteaudun, se soumettait sans résistance; la division Wittich l'occupait le 21. Une fois à Chartres, la 22e division d'infanterie et la 4e division de cavalerie recevaient l'ordre de ne pas continuer leur marche, mais de s'arrêter dans cette localité et aux environs, pour

y former un corps destiné à surveiller le pays, principalement dans la direction de Tours et du Mans. Ainsi placées, ces deux divisions étaient également en mesure, soit de soutenir la 5e division de cavalerie en observation vers Dreux, Evreux et Vernon, dans le cas d'une attaque venant de l'Ouest, soit de coopérer avec le général de Tann et la 6e division de cavalerie si l'ennemi venait à s'avancer de nouveau du Sud.

Pendant que la IIIe armée dégageait ainsi les derrières au Midi et à l'Ouest, l'armée de la Meuse, de son côté, parvenait également, au milieu de petits combats continuels, à agrandir progressivement sa zone d'occupation vers le Nord. Afin de couvrir les magasins de l'armée établis à Chantilly, la division de cavalerie saxonne avait reçu, le 26 septembre, l'ordre de se répartir entre Chantilly, Creil et Senlis; le général major comte de Lippe, commandant cette division, avait été chargé en outre de prendre les dispositions nécessaires pour pacifier le pays au Nord de la zone de l'armée de la Meuse et pour couvrir les voies ferrées de Creil à Compiègne, Clermont et Beauvais. Pour l'accomplissement de cette mission, on avait d'abord adjoint à sa division un bataillon d'infanterie bientôt suivi de nouveaux renforts qui portaient le détachement du comte de Lippe à 3 bataillons (jusqu'au 3 novembre, ils appartenaient à la Garde; ils furent relevés alors par un régiment d'infanterie du XIIe corps d'armée), 16 escadrons et 18 bouches à feu. Le 27 septembre, après un léger engagement, ce détachement occu-

pait Clermont; le 30, Beauvais, et au commencement d'octobre, la zone voisine de Compiègne; il lançait de là vers le Nord des partis qui refoulaient jusque sous Amiens les gardes nationaux et les bandes de francs-tireurs. De toutes parts, dans cette région, la pacification était en bonne voie.

De forts rassemblements se montrant aussi à Beaumont et à Pontoise, l'armée de la Meuse avait envoyé, le 27 septembre, un deuxième détachement chargé de nettoyer le pays et composé de 1 bataillon (du 29e régiment d'infanterie), 4 escadrons (1er régiment de uhlans de la Garde) et 2 pièces. Le 4 octobre, ce détachement était augmenté du 3e régiment de uhlans de la Garde, et placé sous le commandement du prince Albrecht de Prusse (fils). Les bandes s'étaient repliées, à l'approche de ces troupes, vers Gisors et Gournay, d'où elles étaient rejetées jusque sous Rouen par un mouvement combiné du prince Albrecht et du comte de Lippe. Le prince Albrecht, après un combat insignifiant, occupait Gisors le 9 octobre, et Gournay le 10. Afin de pouvoir conserver la zone ainsi conquise, son détachement était renforcé des deux autres bataillons du 27e régiment d'infanterie, et son artillerie était portée à 2 batteries (une à pied, une à cheval).

Néanmoins, les rapports des reconnaissances constataient que sur ces entrefaites des troupes assez fortes s'étaient avancées de nouveau d'Amiens sur Breteuil, et qu'elles occupaient cette dernière ville; le général comte de Lippe et le

prince Albrecht font alors partir de Beauvais et de Clermont, des détachements mixtes chargés de refouler ce mouvement. Après un petit engagement, les contingents ennemis, — environ 3,000 gardes nationaux, — sont repoussés au delà de Breteuil et poursuivis vers Amiens. Leur retraite ne tardait pas à se changer en fuite, et la terreur qu'elle propageait paraît avoir été une des causes de l'attitude presque absolument passive des Français dans le Nord, jusque vers la fin du mois. Comme, d'autre part, les forces allemandes alors disponibles étaient insuffisantes pour permettre d'étendre les opérations jusqu'aux points qui paraissaient constituer les appuis et les débouchés des entreprises de l'ennemi, c'est-à-dire à Rouen et à Amiens, il ne se produisit plus de rencontres sérieuses dans le Nord jusque vers la fin d'octobre. A Montdidier seulement, le 17, 400 gardes nationaux étaient attaqués et dispersés avec une perte de 180 prisonniers.

Vers le Sud-Est aussi, l'armée d'investissement ne laissait pas que d'être inquiétée. Le 21, un détachement bavarois envoyé en réquisition avait été assailli par des francs-tireurs à Nangis, ce qui avait obligé la division wurtembergeoise à porter, par Tournan, vers la Seine, pour assurer ses derrières, un détachement composé d'un bataillon, un escadron et deux pièces. Le 24 octobre, ce détachement occupait Montereau ; le 25, après un combat de deux heures à Nogent-sur-Seine, il mettait en fuite un rassemblement de gardes nationaux et de francs-tireurs, d'une force approxima-

tive de 3,000 hommes. L'ennemi laissait 300 prisonniers.

Ainsi, à la fin du mois d'octobre, l'armée d'investissement avait réussi à étendre sa zone d'occupation : au Sud, jusqu'à la Loire; à l'Ouest, jusqu'à l'Eure; au Nord, jusqu'à la ligne Vernon-Gournay-Breteuil-Montdidier-Soissons. Il s'agissait maintenant de défendre le terrain contre la masse toujours croissante des forces ennemies, jusqu'à l'époque où les armées que la capitulation de Metz rendait disponibles pourraient arriver en ligne et se charger de couvrir le blocus de Paris contre toute tentative de secours.

VIII.

Événements survenus sur le théâtre oriental des opérations jusqu'à la fin d'octobre. Capitulation de Strasbourg, le 27 septembre.

Dans son mouvement vers l'Ouest, la III^e^ armée avait laissé à Haguenau la division badoise; cette division, qui avait pour mission primitive d'observer Strasbourg, était ultérieurement chargée d'assiéger cette importante place d'armes, de concert avec la 1^re^ division de landwehr de la Garde et avec

la 1re division de réserve tirée de Prusse. Le lieutenant général de Werder recevait le commandement du corps de siége ; on lui adjoignait le général de Mertens comme directeur des travaux du génie, et le général de Decker comme commandant de l'artillerie de siége.

Le 13 août, la ville est investie ; le 15 arrivent les premières pièces du parc de siége composé de 200 canons rayés, 88 mortiers et 50 carabines de rempart à aiguille ; 30 compagnies d'artillerie de place devaient servir ce matériel ; 10 compagnies de pionniers de place étaient chargées des travaux du génie.

En face de ces préparatifs d'attaque, la garnison de Strasbourg gardait d'abord une attitude presque complétement passive. Le 18 seulement, elle se décidait à tenter, dans la direction d'Osswald, une sortie qui est repoussée par les troupes badoises. L'ennemi y perd 3 pièces. L'artillerie de la place dirigeait un feu violent et continuel contre la ville et le village de Kehl sur la rive gauche du Rhin. Des incendies s'y déclaraient et une partie des maisons était réduite en cendres.

Toutes les observations adressées à ce sujet au commandant de la place étant demeurées sans effet, le général de Werder ne pouvait hésiter plus longtemps à faire usage du même procédé contre Strasbourg. Dans la nuit du 23 au 24 août, des batteries sont donc construites sur les deux rives du Rhin pour 56 pièces de siége et 54 pièces de campagne, et dans la soirée du 24, commence un vio-

lent bombardement d'un effet extraordinaire. Ce moyen n'ayant pu amener le commandant à capituler, on passe à l'attaque régulière contre le front de la porte de Pierres; la première parallèle est ouverte dans la nuit du 29 au 30. L'inaction des assiégés était telle, que dès la nuit du 11 au 12 septembre, on pouvait déjà ouvrir la 3e parallèle, au pied même des glacis, à la sape ordinaire. Le 15, le couronnement du chemin couvert est exécuté en avant des lunettes 52 et 53; la lunette 53 est enlevée le 20, la lunette 52 dans la nuit du 21 au 22, après une faible résistance. A partir de ce moment, l'assiégé entretient un feu très-vif; toutefois, on n'en arrive pas moins à démasquer les batteries de brèche, le 23 septembre contre le bastion 11, le 27 contre le bastion 12, et, dès la nuit du 27, on commence la descente du fossé en face du premier de ces deux ouvrages. Mais le défenseur n'était pas en état d'attendre l'assaut; Strasbourg capitulait le 27 septembre. La garnison, forte de 450 officiers et de 16,000 hommes, était prisonnière de guerre; un matériel de guerre très-considérable, dans lequel se trouvaient 1,200 bouches à feu, tombait entre les mains de l'assiégeant victorieux. Les pertes des Allemands pour toute la durée du siége se montaient à 45 officiers et 750 hommes.

La chute de Strasbourg rendait disponible pour d'autres opérations la majeure partie du corps de siége. La 1re division de landwehr resta seule pour former la garnison de la place; elle fut renforcée par le 4e régiment d'infanterie de Magdebourg no 27.

appelé de Prusse, et ainsi constituée, elle prit désormais la dénomination de « 1re division de réserve ». La landwehr de la Garde avait trouvé son emploi devant Paris. Quant à la division badoise, réunie à une brigade d'infanterie combinée, formée du 34e régiment d'infanterie (fusiliers) et du 30e régiment d'infanterie, à une brigade de cavalerie combinée composée du 2e régiment de dragons de réserve et de 2 régiments de hussards de réserve, et à 3 batteries de réserve de l'ancienne 1re division de réserve, elle forma le XIVe corps d'armée, qui comptait ainsi 23 bataillons, 20 escadrons et 72 pièces. Le commandement de ce corps fut donné au lieutenant général de Werder, qui venait d'être promu au grade de général d'infanterie, et qui recevait, le 28 septembre, l'ordre écrit de faire marcher son corps le plus promptement possible vers la Seine, en prenant par Troyes et Châtillon-sur-Seine, de profiter de ce mouvement pour étouffer toute tentative de formation de troupes dans les départements des Vosges, de la Haute-Marne et de l'Aube, de désarmer la population et de chercher à rétablir le chemin de fer Blainville-Epinal-Chaumont. Le général de Werder devait se tenir en communication avec les Gouverneurs généraux d'Alsace et de Lorraine, ainsi qu'avec le général de Schmeling, en vue surtout, en ce qui concernait ce dernier, d'une action commune pour se couvrir contre Belfort.

Le général-major de Schmeling avait été nommé au commandement d'une 4e division de réserve;

toute apparence d'une attaque contre les côtes de l'Allemagne du Nord disparaissant de plus en plus, on avait appelé d'Allemagne sur le théâtre des opérations 12 nouveaux bataillons de landwehr (les 1er, 3e, 4e, 5e, 43e et 45e régiments de landwehr), le 25e régiment d'infanterie, le 3e régiment de uhlans de réserve et 3 batteries de réserve, et l'on en avait formé cette division, qui s'était rassemblée à Fribourg dans les journées des 28, 29 et 30 septembre. Le général de Schmeling avait l'ordre, une fois sa division réunie, de franchir le Rhin, puis d'occuper le sud de l'Alsace en se mettant en rapport avec le Gouverneur général d'Alsace et avec le général de Werder, et de s'occuper plus spécialement de bloquer les places de Schelestadt et de Neuf-Brisach, et d'observer le pays vers Belfort. Après la chute de Strasbourg, cette mission avait été encore étendue en ce sens que des ordres, en date du 1er octobre, lui prescrivaient de ne plus se borner à bloquer Schelestadt et Neuf-Brisach, mais de les assiéger en utilisant pour cela le personnel et le matériel de siége devenus disponibles devant Strasbourg.

Du 1er au 3 octobre, la 4e division de réserve effectue le passage du Rhin dans des bateaux et des nacelles à Neuenbourg, en avant de Neuf-Brisach; dans la journée même du 3, elle occupe momentanément Mulhouse sans conflit, et elle détruit la ligne de Belfort. Schelestadt et Neuf-Brisach sont ensuite cernés, et un détachement de 2 bataillons, 2 escadrons et 1 batterie vient s'établir à Colmar

pour pacifier la haute Alsace à l'aide de colonnes mobiles et pour purger le pays, et principalement les Vosges, des bandes de francs-tireurs qui le parcouraient en tout sens. Afin d'établir la communication avec le Grand-Duché de Bade, un pont avait été jeté à Neuenbourg; vers le milieu d'octobre, il était reporté aux environs de Burgheim.— Un siége simultané de Schelestadt et de Neuf-Brisach ne paraissait pas possible; le général de Schmeling, à la disposition duquel on venait de mettre en plus, dans ce but, 2 bataillons, 1 batterie et 1 escadron de la 1re division de réserve, prend donc le parti d'attaquer d'abord Schelestadt. La 1re parallèle est ouverte dans la nuit du 22 au 23, et dès le 24 le feu des batteries d'attaque amenait la capitulation de la place.

Le général de Werder ayant été informé que des contingents ennemis se réunissaient aux environs de Raon-l'Etape, dirige, le 1er octobre, sur ce point le général de Degenfeld avec 6 bataillons, 2 escadrons et 2 batteries de la division badoise; puis lui-même, à la tête du gros de son corps, il se met en marche, le 5 octobre, à travers les Vosges, dans la direction d'Epinal. Le 6, le général de Degenfeld vient se heurter, entre Etival et Nompatelize, au sud de Raon-l'Etape, à des forces très-supérieures en nombre et formées de troupes de ligne, de gardes mobiles et d'artillerie; il les attaque et les met en fuite après un engagement de 6 heures dans lequel l'ennemi avait perdu près de 2,000 hommes tués, blessés ou pris; les pertes du

détachement Degenfeld s'élevaient à 500 hommes environ.

Le 8 octobre, le XIV[e] corps d'armée se trouve réuni entre Raon-l'Etape et Saint-Dié, et le 12 il atteint Epinal en soutenant de continuels combats avec de petits partis ennemis. Arrivé en ce point, il devenait nécessaire d'établir par le Nord les lignes de communication, et à cet effet on commençait immédiatement à s'occuper de remettre en état la voie ferrée, mise hors de service par une destruction très-complète des ponts, etc., et d'établir une route d'étapes par terre d'Epinal à Blainville (point de croisement de chemins de fer entre Lunéville et Nancy).

Les nouvelles de l'ennemi annonçaient qu'il était à Remiremont, où il avait attiré du Sud des renforts importants. Le général de Werder ayant demandé si, dans ces conditions, il devait continuer sa marche vers l'Ouest, on lui avait prescrit, par un télégramme daté du 14 octobre, d'attaquer d'abord les forces qu'il avait devant lui; cet ordre venait d'être renouvelé le 16, quand on recevait du général de Werder la nouvelle que, le 14, l'ennemi s'était retiré par Rupt dans la direction du Sud. En réponse à une nouvelle demande, le général était alors informé, le 17, qu'il pouvait pousser jusqu'à Besançon son mouvement offensif contre le corps qu'il avait devant lui.

Le 18, le général de Werder reprend donc en 3 colonnes sa marche sur Vesoul, qu'il atteint le 19. Un détachement qui flanquait sa droite avait eu un

petit engagement à Pierrefait; le détachement de gauche détruisait la voie ferrée à Lure. Il résultait des renseignements recueillis que l'ennemi cantonné à l'Ouest de Besançon, s'y renforçait par des troupes tirées de Belfort et de Lyon. Le général de Werder continue donc sur Besançon et, dans la matinée du 22 octobre, après deux fortes marches, il atteignait l'Ognon à Pin, Etuz et Voray. En ce moment l'ennemi, de son côté, était aussi en mouvement pour se porter sur l'Ognon ; ses premières troupes arrivaient précisément à Etuz, et il s'engageait dans ce village un violent combat à l'issue duquel les Français étaient repoussés d'Etuz et de la rive opposée. Des détachements du XIV^e^ corps qui avaient franchi l'Ognon à Pin et à Geneuille, en amont et en aval d'Etuz, attaquent alors en flanc les fortes colonnes en retraite et les poussent en désordre vers Besançon, en leur faisant subir des pertes importantes. Le soir, le général de Werder ramène ses troupes sur l'Ognon. Les reconnaissances exécutées le 23 rapportent que l'ennemi paraissant fort de deux divisions, sous les ordres du général Cambriel faisant les fonctions de commandant territorial dans la zone de l'Est, occupe fortement le château de Châtillon-le-Duc qu'il a armé de pièces de gros calibre et que, appuyé à droite à cette position, étendant sa gauche vers Besançon, et couvert sur son front par des escarpements rocheux et boisés, il semble vouloir y attendre une attaque.

Sur ces entrefaites, la brigade de cavalerie du

XIV^e^ corps, qui avait été lancée vers Dôle, apportait la nouvelle que Garibaldi y organisait des corps francs et que la place d'Auxonne était gardée.

Comme une attaque sur la forte position du général Cambriel à Besançon, aurait coûté des sacrifices hors de proportion avec le but à atteindre, et comme, d'autre part, il n'y avait pas à supposer qu'après son échec du 22 octobre, ce général quitterait immédiatement cette position pour se reporter en avant, le général de Werder prend le parti de revenir dans la vallée de la Saône. Le 26, il vient à Gray pour profiter des ressources de cette ville et s'assurer du pont de la Saône. Dès ce jour déjà et le lendemain 27, ses troupes avancées détachées au Nord et à l'Ouest, rencontraient de nouveaux contingents ennemis appartenant, au dire des prisonniers, à un corps en voie de formation à Dijon. Ces détachements sont repoussés partout, et 500 hommes sont faits prisonniers à Essertenne. On apprenait, d'autre part, que Garibaldi était arrivé à Dijon et qu'il y avait commencé la construction d'ouvrages de campagne. Quant au corps du général Cambriel, on avait l'assurance que le 27 octobre encore, il se trouvait toujours à Besançon.

D'après ces nouveaux renseignements, le général de Werder s'arrête au projet d'aller chercher maintenant l'ennemi du côté de Dijon, de le disperser partout où il le pourra ; puis ensuite, et conformément à ses instructions primitives, de reprendre son mouvement vers la haute Seine en abandon-

nant sa ligne de communication par Epinal. Mais la capitulation de Metz, qui survint sur ces entrefaites, vint changer notablement l'objectif des opérations du XIV[e] corps d'armée, comme nous le verrons plus loin.

VIII *bis*.

Capitulation de Metz. — Marche de la I[re] et de la II[e] armée vers l'Ouest.

Après que le général de Manteuffel, à la tête du I[er] corps d'armée, d'une partie du IX[e] et de la division de réserve Kummer, eut repoussé à la bataille de Noisseville, le 31 août et le 1[er] septembre, la tentative faite par le maréchal Bazaine avec toutes ses troupes pour rompre la ligne d'investissement, l'armée ennemie, retirée dans ses camps sous les murs de Metz, se maintint, pendant les trois premières semaines qui suivirent, dans une attitude entièrement passive. Elle venait de subir de nouveau, dans ces inutiles engagements, des pertes sensibles; d'après la nature de l'affaire, celles-ci devaient être notablement plus fortes que celles des troupes allemandes qui s'élevaient approximative-

ment à 2,400 hommes (1). De part et d'autre on renforçait les lignes de défense ; les hostilités se bornaient à quelques petits engagements d'avant-postes et à une canonnade continuelle entretenue contre nos positions par les grosses pièces des forts.

Si le maréchal Bazaine voulait essayer encore une fois de percer, il était à supposer, d'après la situation générale, que sa tentative serait dirigée vers le Sud ; car, indépendamment de cette considération, qu'en agissant ainsi, il pouvait gêner d'une manière très-sensible les lignes de communication des armées allemandes marchant vers Paris, il y gagnait encore l'avantage de s'assurer le plus de liberté possible pour ses opérations ultérieures. En conséquence, au commencement de septembre, le prince Frédéric-Charles croyait devoir établir le gros de ses forces en face du front Sud, en le répartissant comme il suit :

1° Sur le demi-cercle Sud de la ligne d'investissement :

(*a*) Sur la rive gauche de la Moselle, le III^e^ et le IX^e^ corps d'armée ;

(*b*) Sur la rive droite, les VIII^e^, VII^e^ et XIII^e^ corps (2), la 1^re^ et la 3^e^ division de cavalerie.

2° Sur le demi-cercle Nord, et se reliant à droite aux troupes précédentes :

---

(1) Les pertes des Français dans les combats du 31 août et du 1^er^ septembre étaient les suivantes :

Tués, 315 ; blessés, 2,495 ; disparus, 737. Total, 3,547 (N. d. T.).

(2) Le XIII^e^ corps quittait, dès le 10 septembre, l'armée d'investissement.

(*a*) Sur la rive droite de la Moselle, le I^er^ corps et la 3^e^ division de réserve ;

(*b*) Sur la rive gauche, le X^e^ corps.

Le II^e^ corps était en réserve sur la rive gauche, partie dans la vallée de la Moselle à Novéant, partie à Saint-Marcel et à Rezonville.

L'état sanitaire des troupes exigeait un soin tout particulier. L'armée campait sur un champ de cadavres presque sans précédent dans l'histoire, et les miasmes qui s'en dégageaient constituaient un danger assez sérieux pour remettre même en question le succès définitif. Ce danger s'accroissait encore par les pluies incessantes et torrentielles qui, à partir du 6 septembre, vinrent détremper le sol, délayer les terres amoncelées à grand'peine sur les sépultures, et convertir peu à peu en véritables marais les emplacements de bivouacs. La dyssenterie et le typhus commençaient déjà à éclaircir les rangs ; le chiffre des malades montait jusqu'à 15 p. 100 Néanmoins, les troupes ne se décourageaient pas ; elles surmontaient toutes les difficultés de leur situation, soutenues et encouragées par la sollicitude de leurs chefs et de tous les agents administratifs de l'armée, et aussi par la participation de la nation entière, qui avait trouvé et saisi avec joie cette excellente occasion d'offrir le tribut de sa sympathie et de sa reconnaissance à ceux qui combattaient glorieusement pour la patrie.

Un ordre du Cabinet, en date du 13 septembre, avait appelé le général de Steinmetz aux fonctions de Gouverneur-général du duché de Posen, de

sorte que jusqu'à nouvelle décision, les corps de la Ire armée passaient également sous les ordres directs du prince Frédéric-Charles,

A dater du 22 septembre, l'armée ennemie modifiait son attitude, en ce sens qu'à partir de ce jour, et probablement dans le but de faire rentrer dans Metz les faibles approvisionnements de vivres et de fourrages qui existaient encore dans les environs, elle tentait, chaque fois avec une division, des sorties dans la direction de Mercy-le-haut, Colombey, Servigny et Chieulles. Ces tentatives se renouvelaient les 23, 24, 25 et 27 septembre; elles amenaient des combats d'avant-postes plus ou moins sérieux dont l'ennemi ne retirait que de faibles résultats au point de vue du but qu'il s'était proposé.

A mesure qu'il se prolongeait, le blocus diminuait dans une égale proportion les chances laissées encore au maréchal Bazaine pour faire une trouée au Sud ou à l'Ouest. En effet, tandis que, d'un côté, l'énergie et la mobilité de ses troupes si fortement éprouvées diminuaient naturellement chaque jour, d'un autre côté, chaque jour aussi agrandissait la zone occupée par les armées allemandes et qu'il lui faudrait traverser sur une étendue de plus en plus grande, toujours poursuivi par le prince Frédéric-Charles, pour s'échapper soit vers le Sud, soit l'Ouest. A la fin de septembre déjà, Strasbourg et Toul, qui auraient pu servir de points d'appui au maréchal, se trouvaient au pouvoir des Allemands. Dans de telles conditions, il devenait de plus en plus vraisemblable que Bazaine

essaierait de se frayer un chemin vers le pays neutre du Luxembourg situé à proximité. Des motifs politiques pouvaient fort bien l'y engager, et en tout cas, on ne devait pas se tromper en supposant que ses sympathies ne le pousseraient pas précisément vers le midi de la France, vers Lyon par exemple. Aussi, quand le prince Frédéric-Charles fut encore confirmé dans cette supposition par les bruits qui circulaient au sujet de vivres rassemblés sur la frontière luxembourgeoise et par l'avis que, le 29 septembre, l'ennemi jetait de nouveaux ponts sur la Moselle à Saint-Julien, il n'hésita plus à transporter en face du front Nord-Est le gros des forces de blocus. Le 1er octobre, le Xe corps d'armée passait donc sur la rive droite de la Moselle; la 3e division de réserve le remplaçait dans la position qu'il occupait jusqu'alors dans la vallée, sur la rive gauche en aval de Metz. Le front du Ier corps était diminué, et les VIIe et VIIIe corps appuyaient à droite pour permettre au IIe corps de s'établir dans la zone située entre Seille et Moselle, occupée jusqu'alors par le VIIIe corps.

Le 2 octobre, l'ennemi exécute une forte reconnaissance contre la position confiée à la division Kummer, et le 7, contre toute attente, il l'attaque avec des forces considérables. Une action très-chaude s'engage et dure jusqu'à la nuit; en même temps, sur la rive droite plusieurs divisions faisaient des démonstrations contre le Ier et le Xe corps. Néanmoins la 3e division de réserve, soutenue

vigoureusement sur ses deux ailes par les renforts accourus du IIIe corps et du Xe, parvient à repousser l'assaillant sur toute la ligne avec de grandes pertes. Les troupes allemandes avaient acheté leur succès par un chiffre de 1700 hommes hors de combat. (1)

Cette sortie devait être la dernière tentative de l'armée du Rhin pour se soustraire à la captivité imminente dont elle était menacée. A partir du milieu d'octobre, on voit apparaître très-distincts les indices de la catastrophe qui s'apprête. Le nombre des déserteurs que la faim chassait vers les avant-postes allemands augmentait chaque jour; ces hommes donnaient des renseignements sur la triste situation dans laquelle se trouvait l'armée enfermée sous Metz : au milieu d'octobre déjà, on en avait été réduit à abattre la majeure partie des chevaux de l'artillerie et de la cavalerie; les soldats affaiblis par de longues privations, étaient découragés par l'insuccès de tous leurs efforts; il était donc à peine probable que de nouvelles tentatives de sortie fussent essayées.

Dans de telles conditions, il n'y avait aucun danger à retirer quelques troupes de l'armée d'investissement et à les diriger sur l'armée de Paris où le besoin de nouveaux renforts se faisait sentir de plus en plus. En conséquence, le 23 octobre, l'armée devant Metz reçoit l'ordre télégraphique

(1) Les pertes des Français furent les suivantes :
Tués, 101; blessés, 1,034; disparus, 122. Total, 1,257 (N. du T.).

de diriger par chemin de fer, sur Nanteuil-sur-Marne, une division d'infanterie du IIe corps, moins 3 escadrons seulement. Le même jour, en prévision de l'imminence d'une solution devant Metz, une instruction écrite était adressée au commandant en chef de l'armée de blocus; sa première partie avait trait à la situation devant cette place; la seconde partie disait textuellement ce qui suit :

« S. M. le Roi a arrêté les dispositions suivantes « relativement à l'emploi des forces qui se trou- « vent actuellement sous Metz :

« La Ire armée (Ier, VIIe et VIIIe corps, 3e division « de réserve et 3e division de cavalerie) ont pour « mission d'occuper Metz, d'assiéger Thionville « et Montmédy, de garder l'armée prisonnière et « de la faire escorter en Allemagne par des « troupes de landwehr. Un retour de ces troupes « n'est pas probable, car pour le moment, elles « sont indispensables pour la surveillance à exer- « cer dans le pays. L'appel ultérieur de nouveaux « bataillons de landwehr sur le théâtre de la guerre « demeure réservé. On s'occupera immédiatement « des dispositions nécessaires pour le rétablis- « sement de la ligne ferrée Metz-Thionville- « Mézières; on pourra disposer à cet effet de la « Ire section des chemins de fer de campagne de « la Ire armée. La Direction Royale de la ligne de « Sarrebruck a déjà reçu avis d'avoir à se préparer « aux travaux de rétablissement nécessaires tant « à Metz même qu'aux environs, et elle a été au- « torisée à faire des réquisitions dans ce but. Aus-

« sitôt après la signature de la capitulation, le « reste de la Ire armée, comprenant au moins « 2 corps, se mettra immédiatement en marche « vers la ligne Saint-Quentin-Compiègne.

« La IIe armée (IIe, IIIe, IXe, Xe corps et 1re di- « vision de cavalerie) rompra le plus prompte- « ment possible, pour se porter sur la Loire « moyenne, en prenant sa direction générale par « Troyes. La division qui, conformément à un té- « légramme antérieur, doit être envoyée en avant « par voie ferrée, y ralliera alors son corps d'ar- « mée ; le flanc gauche de la IIe armée sera cou- « vert du côté de Lyon, pendant son mouvement « en avant, par le XIVe corps.

« Afin de faciliter le ravitaillement des troupes « et d'accélérer autant que possible ce mouvement, « les deux armées prendront un large front. »

Quelques jours plus tard se produisait l'événement en prévision duquel avaient déjà été prises toutes ces sages dispositions. Vaincue d'abord en rase campagne, bloquée ensuite et repoussée dans toutes ses tentatives pour rompre le cercle de fer de l'assiégeant, « l'armée du Rhin » n'avait plus d'autre alternative que de mourir de faim ou de se constituer prisonnière. Le 27 octobre, le général-major de Stiehle, chef d'Etat-Major de la IIe armée, agissant au nom du prince Frédéric-Charles, signait la capitulation qui livrait au vainqueur l'armée tout entière de Bazaine, d'un effectif d'environ 170,000 hommes (y compris les malades et les blessés) et la place de Metz avec tout le matériel de l'armée.

L'armée d'investissement avait acheté ce succès inouï par une perte totale de 2 généraux, 8 officiers supérieurs, 92 officiers subalternes et 2,177 hommes tués sur le champ de bataille ou morts dans les hôpitaux pendant les 70 jours de blocus.

Ainsi se trouvaient donc hors de combat toutes les forces mises sur pied par l'Empire.

Le découragement produit dans la France entière par la catastrophe de Metz fut d'autant plus grand que, dans le but d'exciter la nation à continuer la lutte, le Gouvernement s'était attaché jusqu'au dernier moment à peindre la situation de Bazaine sous les couleurs les plus favorables. Pendant un instant on put croire qu'enfin, après cette seconde catastrophe terrible, la certitude de l'inutilité d'une plus longue résistance l'emporterait chez les Français, sur l'aveuglement des passions. Le 30 septembre, M. Thiers se présentait au quartier-général de Versailles pour essayer de nouveau d'arriver à une entente; mais cette tentative échouait aussi complétement que celle de Ferrières; son unique résultat fut de prouver qu'alors encore, comme déjà avant la guerre, la France s'exagérait sa propre valeur par rapport à celle de la nation allemande. M. Thiers partit sans avoir réussi, et le fanatisme du peuple français, surexcité par ceux qui s'étaient emparés du pouvoir, reprenait une nouvelle violence et poussait les masses à continuer cette lutte inégale. M. Gambetta, un ancien avocat, maintenant membre du Gouvernement provisoire, exerçait sous ce rapport une influence

prépondérante. De même que les autres membres du Gouvernement, il avait été bloqué dans Paris ; mais le 6 octobre, il avait quitté la capitale en ballon pour aller ranimer et organiser la résistance en province, sous le titre officiel de délégué au Ministère de la guerre et de l'intérieur, mais en fait avec tous les pouvoirs d'un dictateur. Son talent d'agitateur, *son pathos patriotique* et son énergie sans bornes l'aidèrent puissamment dans sa tâche, mais ne purent suppléer, ainsi que nous le verrons plus tard, à son manque de connaissances spéciales et de jugement militaire, et, par suite, tournèrent complétement au détriment du pays. Pour son début il sut parfaitement effacer l'impression décourageante que la catastrophe de Metz ne pouvait manquer d'exercer sur l'esprit de résistance de la population ; il déclara tout simplement que Bazaine était un traître, mais que la grande nation était invincible; et, sur cette déclaration, les masses se laissèrent gaîment conduire à la boucherie.

Les chefs des armées allemandes tenaient pour vraisemblable que dans la situation actuelle l'ennemi essayerait avec toutes les forces dont il pouvait disposer, une nouvelle tentative pour dégager Paris avant que les troupes devenues libres devant Metz arrivassent sur le théâtre occidental des opérations. Afin de s'assurer des moyens aussi considérables que possible pour repousser cette tentative, S. M. le Roi donnait l'ordre, le 1er novembre, de diriger encore par le chemin de fer sur Nanteuil, l'autre division d'infanterie (la 3^{e}) du II^{e}

corps d'armée, 3 bataillons et 3 escadrons de cette division, ainsi que la cavalerie de la 4e division, laissée devant Metz; la réserve d'artillerie et toutes les voitures du IIe corps devaient suivre immédiatement par la voie de terre, pour se porter par Sézanne sur Corbeil.

Conformément aux instructions du 23 octobre, le général de cavalerie baron de Manteuffel, nommé par Décret Royal en date du 27 octobre, au commandement en chef de la Ire armée, avait désigné le VIIe corps d'armée pour occuper Metz et faire le siége de Thionville d'abord, puis celui de Montmédy. Le général de Zastrow, qui commandait ce corps, était chargé, en outre, de la direction générale des transports de prisonniers; à cet effet, on avait mis à sa disposition l'ancienne 3e division de réserve destinée à être dissoute. L'infanterie de landwehr qui composait cette division devait être employée en premier lieu au transport des prisonniers, puis à leur surveillance en Allemagne. Quant aux autres troupes de la 3e division (brigade combinée d'infanterie, brigade combinée de cavalerie et artillerie divisionnaire), elles étaient destinées, une fois les mouvements de prisonniers achevés, à former, sous les ordres du général major Schuler de Senden, un détachement dont le commandant en chef de la Ire armée se réservait la disposition. Plus tard, le général de Zastrow confiait à la 14e division d'infanterie (de Kamecke) la mission d'assiéger Thionville et Montmédy; quant à lui, il demeurait

à Metz avec les autres fractions de son corps. Le siége de Thionville commençait le 20 novembre ; en ce qui concernait Montmédy, on se bornait provisoirement à l'investir, le 15 du même mois.

Parmi les troupes du VIII[e] corps d'armée, dès le 30 octobre, on envoyait sur Verdun, pour y renforcer le corps de siége, le 7[e] régiment d'infanterie de Brandebourg n° 60, le 8[e] bataillon de chasseurs et le 8[e] bataillon du génie ; toutefois, cette place ayant capitulé le 7 novembre, ces deux derniers bataillons, ainsi que le 7[e] régiment d'infanterie de Brandebourg, qui, en vertu d'ordres antérieurs, avait été relevé devant Verdun par le 5[e] régiment d'infanterie rhénane n° 65, rallièrent de nouveau le VIII[e] corps peu après son départ (1).

— Des bandes ennemies de plus en plus nombreuses se montrant dans l'Argonne et inquiétant aussi sans relâche le détachement placé en observation devant Mézières, un ordre du Grand quartier-général, en date du 30 octobre, invitait la I[re] armée à envoyer dans la direction de Clermont la 3[e] division de cavalerie renforcée d'un régiment d'infanterie et de deux batteries ; le 2 novembre, de nouvelles instructions complétaient cet ordre en prescrivant de diriger la 1[re] division d'infanterie sur Rethel. Ces deux divisions avaient pour mission

(1) Les 67[e] et 72[e] régiments d'infanterie, qui jusqu'alors avaient fait partie du VIII[e] corps d'armée, avaient également été relevés, pendant le blocus de Metz, par les 68[e] et 70[e] régiments d'infanterie rhénane en garnison à Mayence et à Sarrelouis.

de détruire les bandes de francs-tireurs dans la forêt de l'Argonne, de désarmer les habitants du pays et d'attendre ensuite, à hauteur de Sainte-Menehould et de Rethel, l'arrivée du gros de la Ire armée. Elles accomplirent leur tâche sans rencontrer aucune résistance. Sur ces entrefaites, le commandant en chef de la Ire armée recevait, le 7 novembre, un ordre écrit, fort en retard et daté du 31 octobre, lui mandant de faire relever par des troupes de la Ire armée la division de landwehr Selchow, qui se trouvait devant Mézières; le général de Manteuffel désignait provisoirement à cet effet la 1re division d'infanterie. Cette division arrivait donc devant Mézières le 12 novembre, et y restait jusqu'au 21, époque à laquelle elle était remplacée par le détachement Schuler de Senden tiré de Metz, et rattachée de nouveau à la Ire armée pour être employée aux opérations actives.

Le 5 novembre enfin, la Ire armée recevait par voie télégraphique l'invitation d'envoyer par chemin de fer sur Soissons, une brigade d'infanterie, destinée à faire le siége de la Fère, le personnel et le matériel d'artillerie nécessaires à cette opération se trouvant déjà réunis devant Soissons. La 4e brigade (Zglinitzki), désignée à cet effet, arrive le 15 novembre devant la Fère; le lendemain, elle investit la place. Le 20, une attaque combinée, exécutée par la garnison et par un détachement ennemi fort de 6 compagnies avec 4 canons, est repoussée par les assiégeants.

Après avoir expédié la majeure partie des pri-

sonniers de Metz, et après avoir reconstitué les approvisionnements de vivres complétement épuisés, le général de Manteuffel, à la tête du VIII^e^ corps et des fractions de la I^re^ armée laissées en arrière, commence, le 7 novembre, son mouvement vers l'Ouest; conformément aux instructions en date du 23 octobre, ses têtes de colonne arrivaient le 20 novembre, sans incident remarquable, sur la ligne Compiègne-Noyon. La 3^e^ division de cavalerie s'était ralliée à la I^re^ armée quand celle-ci était parvenue à sa hauteur; la 1^re^ division d'infanterie, après avoir été relevée devant Mézières par le détachement Schuler de Senden, avait été dirigée en chemin de fer par Reims sur Laon, et de là par étapes sur Noyon. La tête de cette division arrivait, le 20, à Laon. Le 21 et le 22, le VIII^e^ corps se concentrait à Compiègne, le I^er^ corps — moins la brigade Zglinitzki — à Noyon; la 3^e^ division de cavalerie battait le pays dans la direction d'Amiens, par Ham, Roye et Montdidier.

Le 21 novembre, l'effectif de la I^re^ armée était le suivant :

	Fantassins.	Cavaliers.	Canons.
I^er^ corps (y compris la brigade Zglinitzki)	19,148	1,084	84
VIII^e^ corps	19,096	1,139	90
3^e^ division de cavalerie	—	2,210	6
TOTAL	38,244	4,433	180

La II^e^ armée (III^e^, IX^e^ et X^e^ corps, 1^re^ division de cavalerie) commence, le 2 novembre, son mouvement vers la Loire moyenne, savoir : le

IX^e^ corps et la 1^re^ division de cavalerie à droite, le X^e^ corps à gauche, le III^e^ corps au centre et un peu en arrière. Une brigade du X^e^ corps avec un escadron et une batterie restait encore pendant deux jours à Metz pour venir en aide à la I^re^ armée dans la surveillance des prisonniers, puis elle suivait à son tour le mouvement de son corps, en formant échelon à gauche. Le 7, l'armée atteignait la ligne Montierender – Joinville – Neufchâteau. Ce jour même, un détachement envoyé par le III^e^ corps pour occuper Bologne, point de croisement de chemins de fer, rencontrait au Sud de cette localité un petit corps de gardes mobiles venu de Langres et le repoussait avec perte.

Cela permettait au commandant en chef de la II^e^ armée d'accélérer à un tel point le mouvement du X^e^ corps d'armée, que ce corps arrivait dès le 10 Novembre à Chaumont, où il devait laisser une brigade mixte chargée de reconnaître la place de Langres, de la tenir en observation, si elle paraissait susceptible de défense, de couvrir la ligne ferrée Blesme-Joinville-Chaumont-Châtillon que l'on s'occupait de rétablir, et enfin, si cela était possible, de se mettre en contact avec le général de Werder.

Le 7 Novembre, une communication écrite, émanant du Grand quartier général, informait le commandant en chef de la II^e^ armée que par suite de l'insuccès de la mission de M. Thiers, on s'attendait très-prochainement à un mouvement de l'armée française de la Loire contre l'armée d'in-

vestissement, et qu'en conséquence il eût à hâter le plus possible sa marche en faisant appuyer un peu son aile droite dans la direction de Fontainebleau. Quand, par suite de cet ordre, la IIe armée atteignit, le 10 Novembre la ligne Troyes–Chaumont, le Prince Frédéric-Charles recevait du Grand quartier général l'avis télégraphique que de grosses masses ennemies étaient en marche sur la Loire vers Orléans, et qu'il était nécessaire qu'il accélérât son mouvement de façon que le IXe corps surtout fût en mesure d'être à Fontainebleau pour le 14.

Une dépêche du chef d'état-major général de l'armée, expédiée le 10 novembre et parvenue le 13 au commandant en chef de la IIe armée, le mettait au courant de la situation générale et en particulier de la nécessité où s'était trouvé le Ier corps bavarois d'évacuer Orléans; elle ajoutait que le Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin était chargé de réunir, le 12, aux environs d'Angerville-Toury, le Ier corps bavarois, les 17e et 22e divisions d'infanterie et les 2e, 4e et 6e divisions de cavalerie.

A la réception de cette communication, le Prince Frédéric-Charles prescrit aussitôt les dispositions nécessaires pour que de fortes têtes de colonne du IXe corps et de la 1re division de cavalerie gagnent Fontainebleau le 14, pour que le IIIe corps atteigne Nemours le 16, avec ses têtes de colonne et le 18 avec son arrière-garde, et enfin pour que le Xe corps, diminué de la brigade mixte laissée à

Chaumont, Vienne à Joigny le 19, en touchant à Châtillon et à Tonnerre.

Après avoir suivi le mouvement de la I^re^ et de la II^e^ armée jusque dans ces positions où elles étaient désormais en mesure de coopérer directement aux opérations ayant pour but de couvrir le blocus de Paris, nous allons reprendre l'exposé des événements qui s'étaient produits pendant cette période, tant à l'armée d'investissement elle-même que dans ses fractions détachées.

IX.

Mouvement offensif de l'armée française de la Loire. — Combat de Coulmiers, le 9 novembre.

Dans les derniers jours d'Octobre et au commencement du mois suivant, des mouvements se faisaient déjà remarquer sur tout le périmètre extérieur de la zone qui couvrait l'armée d'investissement. Un détachement de 3 compagnies, 5 escadrons et 6 pièces, envoyé en réquisition de Beauvais vers le Nord, par le général-major comte de Lippe, se heurtait le 28 Octobre à Formerie, sur la ligne de Rouen à Amiens, à des forces supérieures,

évaluées à 5 bataillons avec 2 bouches à feu, et se voyait forcé de rétrograder sur Beauvais. Les reconnaissances exécutées le 1er et le 2 Novembre, par les détachements du comte de Lippe et du Prince Albrecht de Prusse (fils) avaient constaté un mouvement en avant des forces ennemies de Rouen; on trouvait plus ou moins fortement occupés, Gournay, Ecouis, les Andelys, Vernon et un grand nombre de localités intermédiaires qui jusqu'alors avaient été libres. Le 3 Novembre, la brigade de la 5e division de cavalerie qui occupait Mantes, rencontrait, à 11 kilomètres à l'ouest de cette ville, à Illiers-au-Bois et à Bonnières, des gardes mobiles et des francs-tireurs en grand nombre; elle était obligée d'évacuer Mantes et de se replier sur Vert. — Le 3 Novembre également, la 4e et la 6e division de cavalerie lancées en avant pour reconnaître le pays, se heurtaient à l'Ouest de Chartres, à Courville, à Illiers et dans plusieurs villages intermédiaires, à des forces considérables, formées de troupes de toutes armes mêlées à des corps de ligne. Suivant toute apparence, ce n'étaient encore là que des avant-gardes en arrière desquelles des masses plus fortes se rassemblaient à la Loupe et à Pontgouin. — Enfin, le 3 novembre encore, le général de Tann trouvait la position qui s'étendait de Morée à Mer, en avant de son aile droite, fortement occupée par des troupes avancées; à Mer on avait signalé une brigade sur les deux rives de la Loire; en arrière, vers Blois, on avait vu des troupes de ligne; des gardes mobiles et des francs-

tireurs occupaient la forêt de Marchénoir, et dans le district situé au Sud on avait aperçu des troupes de toutes armes. Il n'y avait personne à Châteaudun le 3 Novembre; sur la rive gauche de la Loire, ainsi qu'à Gien et à Montargis, on n'avait remarqué que de faibles détachements composés principalement de francs-tireurs.

D'après les renseignements qui précèdent et qui arrivaient de tous côtés, le Grand quartier général était porté à supposer que ce mouvement général en avant n'était, de la part de l'ennemi, que le début d'une grande opération offensive dirigée contre l'armée de blocus. On s'était tenu constamment au courant des nouvelles formations de troupes régulières; on savait donc qu'au commencement d'Octobre les corps suivants étaient complétement organisés: 39 régiments de marche d'infanterie sur lesquels 23 se trouvaient à Paris tandis que 6 autres avaient déjà été fait prisonniers à Sedan et à Strasbourg; 7 bataillons de marche d'infanterie isolés, 9 bataillons de marche de chasseurs, 4 régiments de marche de zouaves, dont 1 à Paris; 1 régiment de marche de tirailleurs (turcos) à 2 bataillons; un second Régiment Étranger à Tours et un 5e bataillon de l'ancien Régiment Étranger (n° 1) à Lille; 11 régiments de cavalerie de marche; environ 40 ou 50 batteries de campagne y compris les mitrailleuses (1). On savait en outre que les

(1) De fait, jusqu'au 14 novembre, on avait décrété en tout la formation de 56 régiments de marche d'infanterie et de 4 régiments de marche

troupes de ligne d'Algérie — 4 régiments d'infanterie avec 8 batteries — étaient arrivées à l'armée de la Loire, que 8 régiments d'infanterie de ligne de l'ancienne armée existaient encore ou avaient été reformés à nouveau et que 3 bataillons d'infanterie de marine, ainsi que quelques batteries de débarquement de la flotte, avaient été adjoints à l'armée de la Loire. On évaluait au total à 70 (1) le nombre des régiments de Garde mobile à 3 bataillons (et exceptionnellement à 4) dits « Régiments provisoires d'infanterie » formés jusqu'au commencement de novembre. Sur ce nombre, 25 se trouvaient dans Paris (indépendamment de 8 1/2 bataillons isolés) et 5 en Algérie ; les autres étaient pour la plupart embrigadés avec des troupes de ligne. Dès le milieu de Septembre, le gouvernement français avait conçu le projet de mobiliser une partie de la Garde nationale sédentaire. Au début, il s'était borné à décréter la création de « compagnies de marche » de volontaires de la Garde nationale; mais à la fin de Septembre, il avait prescrit la mobilisation de tous les célibataires et de tous les veufs sans enfants, âgés de 21 à 40 ans qui faisaient partie de la Garde nationale sédentaire. Un Décret en date du 11 octobre avait réglé l'organisation de la

---

de zouaves, d'un régiment de marche de tirailleurs, de 14 bataillons de marche de chasseurs et de 5 bataillons de marche isolés, d'un second régiment de gendarmerie à pied (le 1er était dans Paris), de 14 régiments de marche de cavalerie et de deux nouveaux régiments de gendarmerie à cheval (2 de ces régiments se trouvaient déjà dans Paris).

(1) Il y avait à cette époque 72 de ces régiments.

« Garde nationale mobilisée » en prescrivant que chaque commune aurait à fournir une compagnie de 150 à 200 hommes; ces compagnies réunies par canton formeraient des bataillons de 4 à 10 compagnies qui à leur tour donneraient une légion par arrondissement; ces légions réunies par département constitueraient une brigade. L'armement se composait de divers modèles de fusils à percussion. Dans quelques grandes villes, on s'occupait en outre de la formation d'une artillerie de la Garde nationale qui serait équipée au moyen de contributions volontaires. Les gardes mobilisés devaient être employés provisoirement à la défense du département; mais en cas de besoin, ils pouvaient aussi être utilisés en dehors de ses limites.

Au commencement de Novembre, il était donc déjà possible de rencontrer dans toutes les directions ces masses nouvellement créées, et les avant-postes signalaient en effet leur apparition tant au Nord qu'à l'Ouest. — On savait en outre que, dans le but de mieux organiser la défense, le pays avait été divisé en 4 commandements territoriaux dont les chefs avaient la libre disposition de toutes les forces qui s'y trouvaient. L'armée de la Loire faisait seule exception. Les commandants territoriaux de ces districts étaient :

1° Pour la *région du Nord*, le général Bourbaki; quartier général à Lille, et d'après d'autres renseignements, à Rouen;

2° Pour la *région de l'Ouest*, le général Fiéreck; quartier général au Mans;

3° Pour la *région du Centre*, général de Polhès ; quartier général à Bourges ;

4° Pour la *région de l'Est*, général Cambriels ; quartier général à Besançon.

Enfin on avait recueilli les indications suivantes en ce qui concernait les divisions actives et les corps destinés à être employés aux mouvements offensifs :

1° Bourbaki aurait eu mission d'organiser, avec les troupes qui se trouvaient dans son district, un corps d'armée mobile (*l'Armée du Nord*); cependant rien n'avait encore transpiré sur la formation de ce corps auquel l'artillerie surtout semblait faire défaut.

2° Dans la *région de l'Ouest*, le général Briand, avec 6 ou 7 bataillons de Gardes mobiles, 8 compagnies de francs-tireurs, 2 escadrons de hussards, 1 batterie de 4 et des Gardes nationales mobilisées, couvrait, sur la rive gauche de la Seine, les villes de Rouen et du Havre et inquiétait les derrières de l'armée qui bloquait Paris. — Au commencement de Novembre, ce corps paraissait opérer sur la rive droite de la Seine, de concert avec les forces de Bourbaki ; quant aux troupes qui s'avançaient à l'Ouest de Chartres, on les supposait appartenir aux contingents territoriaux de la région de l'Ouest (général Fiéreck).

3° Dans la *région de l'Est*, le général Cambriels avait 2 divisions actives qui, avec le corps de Garibaldi, faisaient face au général de Werder.

4° En ce qui concernait *l'armée de la Loire* reje-

tée derrière Orléans, on savait qu'elle se réorganisait et se renforçait sur la ligne Bourges–Tours, pour reprendre ensuite, sous le commandement du général d'Aurelles de Paladine, son mouvement offensif contre l'armée d'investissement de Paris. On y avait incorporé les meilleures troupes dont la France pouvait encore disposer. On connaissait l'organisation en 4 divisions, du 15e corps qui faisait partie de cette armée dont on évaluait l'effectif à 60,000 hommes environ. On avait déjà fait des prisonniers qui prétendaient appartenir à un 16e corps en voie de formation à Tours, mais on ignorait encore sa force et sa composition (1). Des bruits qui circulaient dans les premiers jours de Novembre disaient que le 15e corps marchait par sa gauche sur le Mans, et que le 16e corps s'était porté sur Blois pour couvrir ce mouvement.

Le Quartier général allemand s'efforçait de démêler les projets de l'ennemi, d'après tous les renseignements relatés ci-dessus sur l'effectif, l'organisation et la répartition de ses forces, et d'après les rapports qui, de tous côtés, annonçaient un mouvement en avant. Il était essentiel en effet, de connaître encore en temps utile la direction principale que prendrait l'offensive ennemie, afin de pouvoir concentrer sur les points les plus impor-

(1) A cette époque le Quartier général allemand ignorait encore complétement la formation des 17e, 18e, 19e et 20e corps d'armée, commencée dès les premiers jours de Novembre.

tants, les forces relativement assez faibles dont on pouvait disposer. Notre Ire et notre IIe armée s'approchant par l'Est, la direction qui semblait offrir à l'adversaire les plus grandes chances de succès contre l'armée de Paris était donc celle de l'Ouest; c'était en outre, le mode le plus simple d'assurer une action commune de l'armée de la Loire avec les troupes des généraux Fiéreck et Briand, de menacer directement le Grand quartier général des armées allemandes et le parc de siége qui s'organisait à Villacoublay, et enfin, de se donner en même temps le moyen—qui pouvait réussir — d'immobiliser le corps du général de Tann dans le Sud, de telle sorte qu'il ne soit plus en mesure de participer en temps utile à la lutte décisive, qui serait très-probablement appuyée par une sortie générale de Paris. Cette hypothèse donnait une grande vraisemblance au bruit fort répandu de la marche du 15e corps sur le Mans, et aux renseignements d'après lesquels le service des voyageurs serait suspendu pendant plusieurs jours sur la ligne de Tours au Mans, en raison de transports considérables de troupes. Néanmoins la situation n'apparaissait pas encore d'une façon assez nette pour permettre aux Allemands de prendre des résolutions définitives. Afin d'éviter toute fausse manœuvre, il valait mieux attendre jusqu'au moment où l'apparition des premières troupes de l'ennemi permettait de constater la présence du gros de ses forces en un point quelconque. En conséquence et provisoirement, on maintenait le Ier corps bavarois et la 2e di-

vision de cavalerie à Orléans et à l'ouest de cette ville; la 22e division d'infanterie, ainsi que les 4e et 6e divisions de cavalerie, autour de Chartres; la 5e division de cavalerie entre Épernon et Mantes, en se bornant à faire soutenir cette dernière par quelques bataillons de la division de landwehr de la Garde appartenant à la IIIe armée. Afin de permettre à l'armée de la Meuse, qui n'avait pas de réserve disponible, de s'en créer promptement une sur sa droite, très-menacée par Rouen, un ordre du 5 novembre prescrivait le relèvement immédiat par des troupes de la division de landwehr de la Garde, de la brigade du IVe corps établie sur la ligne d'investissement depuis Chatou jusqu'à Argenteuil.

Après leurs mouvements en avant effectués dans les journées du 3 et du 4 novembre, au Nord, à l'Ouest et au Sud, les corps ennemis restaient presque complétement immobiles pendant les jours suivants. Néanmoins, dans l'après-midi du 8, le général de Tann recevait de la 2e division de cavalerie établie en avant de son aile droite, l'avis que de fortes colonnes se portaient par Beaugency sur Coulmiers. Le général laissant alors un régiment d'infanterie à Orléans, concentre son corps à Coulmiers dans la nuit du 8 au 9 Novembre. D'autre part, à la nouvelle de ce mouvement, l'ordre avait été donné, le 8 au soir, à la 22e division d'infanterie et à la 2e division de cavalerie à Chartres, de s'avancer dans la direction de Coulmiers pour appuyer le général de Tann. Ces divisions se mettaient en marche dans la matinée du 9, ne lais-

sant à Chartres qu'un bataillon, une batterie et un régiment de la 6e division de cavalerie; le jour même leurs têtes de colonne atteignaient Orgères; le quartier général venait à Voves.

Mais dès le 9 Novembre, c'est-à-dire pendant que ces mouvements s'exécutaient, le général de Tann était attaqué dans sa position de Coulmiers par des forces très-supérieures; après une lutte opiniâtre de 7 heures, il se voyait contraint de reculer sur Saint-Péravy, à 8 kilomètres au nord de Coulmiers. Son corps avait perdu 54 officiers et 1112 hommes; en outre, il avait fallu abandonner à Orléans, qui avait été évacué le 9 à midi, environ 1000 malades et blessés, et le 10, une division de la réserve de munitions qui avait pris une fausse direction, tombait aux mains de l'ennemi avec les deux bouches à feu de réserve qui l'accompagnaient.

Le 10 novembre, le général de Tann continuait, sans être inquiété, sa retraite sur Toury, et faisait sa jonction avec la 22e division d'infanterie et la 4e division de cavalerie, arrivées ce jour-là, la première à Janville et la seconde à Allaines.

X.

Opérations de la IIe armée et de la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin jusqu'à la reprise d'Orléans. — Batailles de Beaune-la-Rolande, le 28 Novembre; de Loigny, le 2 Décembre, et d'Orléans, le 3 et le 4 Décembre.

Le 7 Novembre, c'est-à-dire pendant les événements qui précèdent, le Roi avait confié au Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin le commandement en chef des corps et des divisions détachés par la IIIe armée, dans le but de s'opposer à toute tentative offensive d'une armée de secours; Sa Majesté avait de plus affecté au même emploi la 17e division d'infanterie, qui était remplacée sur la ligne d'investissement par la 3e division d'infanterie, arrivée devant Paris dans les journées du 3 au 7 Novembre. Le commandant en chef de la IIIe armée conservait la direction supérieure des opérations. — Le Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin venait de sa personne à Versailles pour conférer sur la situation.

Le 8 Novembre, la 17e division d'infanterie quittait donc sa position d'investissement et arrivait, le 12, à Toury; le jour même, le Grand-duc con-

centrait dans des cantonnements très-ress
toutes les troupes placées sous son commande
savoir : le 1er corps bavarois, la 17e et la 22e di
d'infanterie, les 2e, 4e et 6e divisions de cav

Après le combat de Coulmiers, l'ennemi ne
que fort peu avancé, et les nouvelles rec
sur les causes de son immobilité étaient e
vement incertaines. Le 12 novembre enc
reconnaissances envoyées dans toutes les
tions trouvaient entièrement libres les rout
léans-Fontainebleau et d'Orléans-Étampes
hauteur de Chevilly. Par contre, on disait
forces considérables se rassemblaient aux
de Châteaudun (1). Ces circonstances
confirmer de plus en plus la supposition
nemi, prenant par Chartres ou plus à
encore, chercherait à se porter contre l'ar
vestissement; le Grand-duc se décide d
laisser à Toury que la 2e division de cav
à gagner Chartres, avec le reste de ses
afin d'être à portée d'agir d'un côté c
l'autre. Le 13 Novembre, sa fraction d'ar
mençait son mouvement, et dans la mêm
le gros de ses forces atteignait Allonne.
la soirée déjà la 2e division de cavalerie
la nouvelle que des forces nombreuses
montrées dans l'après-midi à Arthenay
virons; en conséquence, le 14, la 22e div

(1) C'était le 17e corps qui avait été porté en avant d
de l'armée de la Loire.

fanterie continue seule sa marche sur Chartres pendant que le Grand-duc s'arrête autour d'Allonne avec toutes ses autres troupes.

Dans la soirée du 14 Novembre, la 5e division de cavalerie signalait de grosses colonnes de toutes armes, en mouvement par Dreux et Bu sur Houdan. A cinq heures elles arrivaient devant ce dernier village. Étaient-ce seulement des troupes territoriales de la « région de l'Ouest » qui poussaient cette pointe hardie? ou bien étaient-elles réunies aux troupes du général Briand, voire même de l'armée de la Loire, ou bien encore celles-ci les suivaient-elles pour tenter un coup de surprise contre l'armée d'investissement dans la direction de Versailles? Les deux hypothèses étaient admissibles; au Nord, l'ennemi était resté complétement passif après son mouvement en avant du 3 Novembre, et pendant ce temps il avait fort bien pu porter, sans être remarqué, le gros de ses forces sur la rive gauche de la Seine. Le général de Tann évaluait à 50,000 hommes environ les troupes auxquelles il avait eu à faire à Coulmiers, et une dépêche interceptée avait permis de constater que dans ce chiffre il se trouvait au moins une division du 16e corps.— Des fractions de l'armée de la Loire se seraient-elles réellement avancées vers l'Ouest, à l'abri du corps poussé sur Coulmiers; ou bien, après cette bataille de Coulmiers, une partie des troupes qui y avaient pris part aurait-elle fait un mouvement par sa gauche? Les forces qui s'étaient montrées le 13 à Arthenay pouvaient bien

être des troupes territoriales ; et en effet, la 2e division de cavalerie mandait, le 15, qu'au dire des déserteurs, ils appartenaient à un corps de 40,000 à 50,000 hommes venant de Gien. Il était presque impossible de comprendre l'immobilité complète de l'armée de la Loire après son succès de Coulmiers, quelque bas que l'on estimât, avec raison d'ailleurs, son aptitude aux opérations actives.

Quoi qu'il en fût, ce mouvement de grosses masses ennemies par Dreux et Houdan commandait la plus grande vigilance, d'autant plus que Houdan n'est qu'à 2 marches de Versailles. En conséquence, dès la soirée du 14 Novembre, l'ordre était envoyé à l'armée de la Meuse pour le 15 de grand matin, de mettre de nouveau à la disposition de la IIIe armée, les bataillons de landwehr de la Garde qui occupaient les lignes d'investissement, afin d'être en mesure de porter à une brigade au moins l'infanterie attachée à la 5e division de cavalerie. Quant au Grand-duc de Mecklembourg, il dirigeait, le 15 Novembre, la 17e division d'infanterie sur Rambouillet et le Ier corps bavarois sur Auneau, tout en maintenant provisoirement la 22e division d'infanterie et la 6e division de cavalerie à Chartres, la 4e division de cavalerie à Voves et la 2e à Toury.

Dans de telles conditions, l'approche de a IIe armée prenait une importance de plus en plus considérable. On se rappelle qu'à la nouvelle de la bataille de Coulmiers qui lui parvenait le 10, en

même temps que l'invitation d'avoir à accélérer son mouvement, le commandant en chef de la IIe armée avait pris ses dispositions pour que de fortes têtes de colonne du IXe corps et de la 1re division de cavalerie atteignissent Fontainebleau le 14 Novembre, pendant que le IIIe corps gagnerait Nemours du 16 au 18, et que le Xe corps, — moins la brigade laissée à Chaumont — arriverait à Joigny le 19. Après de fortes marches, le gros du IXe corps et de la 1re division de cavalerie entraient, dès le 14 Novembre, à Fontainebleau et à Moret ; le jour même, l'avant-garde s'avançait jusque sur le ruisseau d'École. Dans la matinée du 14, le Grand quartier général adressait au commandant en chef de la IIIe armée et au commandant du IXe corps, des communications détaillées sur la situation; il prescrivait en outre au général de Manstein de porter provisoirement, le 15, le IXe corps et la 1re division de cavalerie à une marche plus à l'Ouest et d'établir son quartier général à Milly. Le commandant en chef de la IIIe armée, le Grand-duc de Mecklembourg et le commandant de la 2e division de cavalerie stationnée à Toury recevaient de leur côté des indications conformes aux précédentes et transmises aux deux derniers par voie télégraphique.

Enfin, le 15 Novembre, le Grand quartier général lançait encore les ordres suivants :

1° *Au commandant en chef de la IIIe armée :*

« Conformément aux ordres de Sa Majesté, dès « que les têtes de colonne de la IIe armée auront « franchi l'Yonne. S. A. R. le Grand-duc de Meck-

« lembourg-Schwerin cessera d'être chargé de « couvrir la route Orléans-Paris ; il aura seulement « pour mission de garder les routes qui mènent « vers l'Ouest jusques et y compris celle de Châ- « teaudun, pendant que le soin d'assurer la sécu- « rité des communications vers le Sud incombera « à S. A. R. le feld-maréchal Prince Frédéric- « Charles. On y emploiera tout d'abord le IX^e^ « corps d'armée actuellement disponible et auquel « sera provisoirement rattachée la 2^e^ division de « cavalerie. Avis devra en être donné au lieute- « nant général comte Stolberg, en l'informant en « outre qu'il continuera néanmoins à correspondre « directement avec le quartier général. — S. A. R. « le Prince commandant en chef est invité, de « plus, à mettre la 5^e^ division de cavalerie aux « ordres de S. A. R. le Grand-duc de Mecklem- « bourg-Schwerin, auquel il conviendrait de « recommander maintenant de concentrer ses « troupes et de prendre ensuite l'offensive contre « tout corps ennemi qui tenterait de se porter en « avant par Dreux ou par Chartres. »

2° *Au général de Manstein :* Invitation pour les jours suivants et jusqu'à nouveaux ordres de S. A. R. le Prince Frédéric-Charles, de se charger de couvrir la route Orléans-Paris ; à cet effet on met également sous son commandement la 2^e^ division de cavalerie qui observe le pays vers Orléans et maintient les communications vers l'Ouest. Indication des positions de la fraction d'armée du Grand-duc à la date du 15, et avis de la conti-

nuation projetée de son mouvement vers l'Ouest.

3° *Au commandant en chef de la IIe armée :*

Copie de la dépêche adressée au général de Manstein avec cette observation, « que désormais S. M. « le Roi confiait à S. A. R. le Prince commandant « en chef le soin de couvrir au Sud l'armée d'in- « vestissement. Bien que pour le moment cette « tâche doive se borner à une attitude défensive « du IXe corps actuellement disponible, on re- « prendra l'offensive sur Orléans et au delà, dès « que les circonstances le comporteront. »

Cette dépêche parvenait au commandant en chef de la IIe armée, le 16 à midi; la veille déjà, il en avait reçu un extrait par voie télégraphique.

En exécution de ces dispositions et malgré les fatigues extraordinaires des journées précédentes, le commandant en chef de la IIe armée donne l'ordre au IXe corps et à la 1re division de cavalerie de reprendre, le 16 et le 17, leur mouvement vers l'Ouest, pour gagner la route Orléans-Étampes-Paris. Dans l'après-midi du 17 Novembre, le IXe corps, étroitement concentré, se trouvait sur cette route, à Angerville, ayant devant lui la 1re division de cavalerie vers Bazoches-lès-Gallerandes, et sur la droite, à Toury, la 2e division de cavalerie. Ces divisions étaient en contact avec les avant-postes de l'ennemi qui paraissait occuper encore sa position antérieure entre Arthenay et Orléans et s'y fortifier. Pendant que le IXe corps, ainsi que les 1re et 2e divisions de cavalerie, s'arrêtaient provisoirement dans leurs emplacements du 17, le

IIIe corps venait, le 19, de Nemours et de Château-Landon sur Puiseaux et Beaumont, et le 20, il se concentrait à Pithiviers. Le 20 également, les têtes de colonne du Xe corps, — dont une brigade mixte commandée par le général de Kraatz, avait été laissée à Chaumont, — atteignaient Montargis où elles étaient renforcées par 6 escadrons de cavalerie hessoise venant du IXe corps. Le général de Kraatz recevait l'ordre de ne garder devant Langres que 2 bataillons, 1 batterie et 1 escadron, et de renvoyer au Xe corps le reste de son détachement. Le 20 Novembre, le commandant en chef de la IIe armée établissait son Quartier général à Pithiviers.

Les mouvements ultérieurs de la IIe armée dépendaient maintenant de la direction que prendrait le gros des forces ennemies, soit par Orléans, soit plus à l'Ouest; des indications certaines seraient fournies à cet égard par les opérations du Grand-duc de Mecklembourg. Dans le cas où l'adversaire n'aurait pas réuni ses forces principales à Orléans, le feld-maréchal Prince Frédéric-Charles avait le projet de diriger le Xe corps sur Bourges, le IIIe corps et le IXe vers Orléans, et après avoir occupé ces deux points importants, de s'avancer concentriquement sur Tours, de concert, si cela était possible, avec la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg. De cette façon, on aurait obligé l'ennemi à rassembler toutes ses forces et on se serait ménagé l'occasion de lui livrer une bataille décisive, ce qui, pour le moment, était le

point essentiel. Si, au contraire, le gros des forces françaises se trouvait en avant d'Orléans, la nature difficile du pays exigeait, surtout, que la IIe armée tînt toutes ses troupes réunies sur la rive droite de la Loire pour une affaire décisive.

Les forces ennemies qui s'étaient portées, le 14 Novembre, par Dreux sur Houdan, n'avaient pas continué leur mouvement offensif le 15. En conséquence, le 16, le Grand-duc de Mecklembourg dirigeait la 17e division d'infanterie de Rambouillet sur Maintenon pour attaquer ensuite l'ennemi à Dreux, de concert avec la 5e division de cavalerie qui s'avancait par Houdan, renforcée d'une brigade de landwehr de la Garde. Le 16, la 4e division de cavalerie et le Ier corps bavarois avaient été rapprochés de Chartres, et le 17, ce dernier continuait, avec la 22e division d'infanterie et la 6e division de cavalerie, son mouvement à droite dans la direction de Châteauneuf, où des forces considérables s'étaient également montrées. Dans l'après-midi du 17, la 17e division d'infanterie, dont le commandement avait été donné au lieutenant général de Treskow, aide de camp de Sa Majesté, rencontrait au sud de Dreux 6,000 ou 7,000 hommes de gardes mobiles et de troupes de marine avec quelques escadrons; elle les repoussait et occupait Dreux dans la soirée. L'ennemi, protégé par la nuit, se retirait en toute hâte vers le Nord et le Nord-Ouest. Le 18 Novembre, la 17e division, laissant à la 5e division de cavalerie le soin d'occuper Dreux et de poursuivre les

corps battus la veille, continuait à l'Ouest, vers Laons. Les troupes du Grand-duc, qui s'avançaient sur Châteauneuf, avaient eu à soutenir plusieurs petits combats, le 17 et le 18; le 18 également, la 22e division s'était heurtée, entre Châteauneuf et Fontaine, à des troupes de ligne qui avaient opposé une résistance plus sérieuse; après un engagement assez vif dans les bois et les villages, ces troupes avaient été repoussées avec de grandes pertes. Dans la soirée du 18, le Ier corps bavarois était à Châteauneuf, la 17e division d'infanterie à Laons, la 22e division à Digny et à Courville, la 4e division de cavalerie au sud de Chartres, la 5e division de cavalerie à Dreux et aux environs.

Les combats du 17 et du 18 donnaient la preuve certaine que, pour le moment au moins, on n'avait à faire qu'aux troupes d'une *armée de l'Ouest* (ou *armée de Bretagne*) nouvellement créée, d'une force approximative de 2 divisions, placée sous le commandement du comte de Kératry et dont la base d'opérations paraissait être Nogent-le-Rotrou. Le 19, de gros détachements ennemis étaient signalés à la Loupe; le Grand-duc, qui avait accordé à ses soldats cette journée de repos dont ils avaient un si urgent besoin, prenait alors la détermination de se porter, le 20, sur ce point et de continuer ensuite sur Nogent-le-Rotrou, pour s'assurer définitivement s'il n'y avait pas dans cette direction d'autres troupes que celles de l'armée de l'Ouest, et pour leur porter, s'il était possible, un coup décisif. Mais l'ennemi évitant la rencontre sur toute la

ligne, se repliait par Nogent-le-Rotrou sur le Mans. Le 21 seulement, on parvenait encore à atteindre son arrière-garde à laquelle on enlevait une bouche à feu et quelques centaines de prisonniers. Le 22, l'armée du Grand-duc arrivait sur la ligne Bellême-le-Theil-la-Ferté-Bernard-Authon.

Désormais le doute n'était plus possible ; les forces de l'armée de la Loire ne se trouvaient pas de ce côté. Les renseignements qui parvenaient des autres directions et qui devenaient de jour en jour plus précis, constataient d'ailleurs que cette armée était en face du Prince Frédéric-Charles et qu'elle se renforçait considérablement. Le général de Werder mandait, à la date du 22 novembre, que le corps Cambriel (2 divisions), que jusqu'alors il avait eu devant lui, avait été dirigé en chemin de fer vers l'Ouest, dans le milieu du mois; des indices certains établissaient qu'indépendamment des 15e et 16e corps, l'armée de la Loire comprenait de plus un 17e et un 18e corps sur l'effectif et l'organisation desquels on ne possédait encore aucun renseignement. Mais de tout cela il paraissait ressortir assez clairement que le Prince Frédéric-Charles était en présence de forces très-supérieures établies dans une position défensive naturellement très-bonne, rendue plus forte encore par des ouvrages de campagne, et dans laquelle l'ennemi paraissait résolu à accepter le combat. Rien ne pouvait mieux répondre aux désirs du chef de l'armée allemande, et dans ces conditions il ne lui restait plus, pour assurer le succès, qu'à répartir les forces

dont il disposait sur les points où elles pourraient être employées le plus efficacement.

En conséquence, dans la soirée du 22 novembre, S. M. le Roi prescrit au commandant en chef de la III[e] armée d'inviter, par voie télégraphique, le Grand-duc de Mecklembourg à ne plus faire poursuivre l'ennemi dans la direction du Mans que par la cavalerie et quelques petits détachements d'infanterie, et à se rabattre immédiatement, avec le reste de ses troupes, sur la Loire, vers Beaugency. Toutefois cet ordre ne parvenait au Grand-duc que dans le courant de la journée du 23, c'est-à-dire alors que déjà il avait porté ses forces à une marche plus à l'Ouest, vers le Mans, et que son Quartier général était au Theil. Il ne pouvait donc commencer son mouvement sur sa gauche que le 24; ce jour-là, la 6[e] division de cavalerie gagnait Mondoubleau, le I[er] corps bavarois venait à Vibraye, la 17[e] division d'infanterie à La Ferté-Bernard, la 22[e] division d'infanterie à Nogent-le-Rotrou; le Quartier général s'établissait à Montmirail; la 4[e] division de cavalerie était à Illiers. — Le 25, la 6[e] division de cavalerie se portait sur Epuisay, la 4[e] division de cavalerie à la Bazoche-Gount, le I[er] corps bavarois à Mondoubleau, la 17[e] division d'infanterie à Vibraye, la 22[e] division d'infanterie à Authon. Afin de donner plus d'unité aux opérations dirigées contre l'armée de la Loire, le Roi décidait, le 25 Novembre, que la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg serait placée, jusqu'à nouvelle décision, sous les ordres du

feld-maréchal Prince Frédéric-Charles; Sa Majesté prescrivait de plus que cette fraction d'armée, tout en continuant à surveiller les routes de Tours et du Mans sur Paris, poursuivrait son mouvement dans la direction de Beaugency jusqu'à dispositions contraires du commandant en chef de la IIe armée.

Dans la soirée du 25, de fortes colonnes formées de troupes de toutes armes, s'étant avancées inopinément de Bonneval et de Châteaudun sur Brou, le Grand-duc de Mecklembourg mettait ses troupes en marche le 26, dans la direction du Nord-Est, vers la ligne Brou-Courtalin-Droué, qu'il atteignait sans rencontrer l'ennemi qui, sur ces entrefaites, s'était replié de nouveau derrière le Loir. La 6e division de cavalerie était poussée, le 26, sur Vendôme et Fréteval; le Quartier général demeurait à Authon. — Le 27, la fraction d'armée du Grand-duc atteignait le Loir sans combat. Dans la soirée de ce jour, la 17e et la 22e division d'infanterie occupaient les deux rives de la rivière à Bonneval; la 4e division de cavalerie se trouvait à l'est du Pré Saint-Martin avec mission de chercher à se mettre en communication avec la IIe armée; le Ier corps bavarois et la 6e division de cavalerie étaient à Châteaudun, le Quartier général à Bonneval. Le 28, les troupes prenaient dans ces positions une journée de repos dont elles avaient le plus urgent besoin.

Nous avons laissé la IIe armée occupant, le 20, les emplacements suivants : le IXe corps à Anger-

ville, la 1re division de cavalerie à Bazoches-les-Gallerandes, la 2e division de cavalerie à Toury, le IIIe corps à Pithiviers, les têtes de colonne du Xe corps arrivant à Montargis; tous ces corps avaient accompli, sans un jour d'arrêt, une longue série de marches forcées, marquées par de fréquentes rencontres avec la population ennemie.

Le 21 Novembre, les corps composant la IIe armée avaient les effectifs ci-dessous :

	Fantassins.	Cavaliers.	Canons.
IIIe corps d'armée	16,512	1,126	84
IXe id.	16,638	1,751	90
Xe id. (y compris la la brigade détachée). . .	16,457	1,085	84
1re division de cavalerie . . .	—	3,037	6
2e id	—	3,177	12
TOTAL.	49,607	10,166	276

Les dispositions ci-après avaient été arrêtées par le commandant en chef de la IIe armée, pour les journées qui allaient suivre :

Le 22 et le 23, le IXe corps se portera vers la route Allaines-Toury et s'établira dans des cantonnements très-resserrés tant sur la route même que dans les localités situées au Sud ; le Quartier général sera à Janville.

Dans le IIIe corps, la 6e division d'infanterie et la réserve d'artillerie viendront, le 22, à Bazoches-lès-Gallerandes, la 5e division d'infanterie occupera Pithiviers; les avant-postes de cette dernière division se mettront en communication, le 23, avec ceux du Xe corps, qui arrive le 21 et le 22, à Mon-

targis et dont les têtes de colonne gagneront le 23, Beaune-la-Rolande où le corps tout entier sera concentré le 24.

Les deux divisions de cavalerie pousseront leurs avant-postes aussi loin que la nature du pays et les dispositions de l'ennemi le comporteront.

Ces mouvements purent être exécutés sans obstacles, car l'ennemi demeurait immobile sur toute la ligne occupée par ses avant-postes, de Patay à Bellegarde. Un renseignement assez incertain, parvenu au X^e^ corps le 23 Novembre, annonçait que des troupes qui paraissaient françaises s'avançaient de Gien.

Afin d'avoir une idée plus exacte de la force et des positions de son adversaire, le Prince Frédéric-Charles prescrit à tous ses corps d'armée d'exécuter, le 24, de fortes reconnaissances contre le front ennemi. Le 24, un détachement du IX^e^ corps se porte donc sur Artenay, qu'il occupe sans résistance après que 2 bataillons qui s'y trouvaient se furent repliés en toute hâte. On apercevait à Chevilly des masses considérables dont la présence avait été soupçonnée déjà d'après leurs feux de bivouac. Dans l'après-midi, on remarquait des colonnes en mouvement d'Orgères sur Chevilly, ce qui semblait indiquer que l'ennemi voulait concentrer davantage son aile gauche. — Le même jour (24) le III^e^ corps envoyait de son côté, sur Neuville-aux-Bois, 2 bataillons qui trouvaient cette localité occupée par des troupes supérieures en nombre et fortement retranchées; le feu de l'en-

nemi nous mettait 100 hommes hors de combat.— Le 24 également, le X^e^ corps avait un engagement plus sérieux ; il rencontrait de grosses masses qui se portaient en avant par Ladon et Bois-Commun; grâce à la surprise sans doute, il parvenait assez facilement à les rejeter vers le Sud. Il résultait des papiers d'un officier trouvés à Ladon, que ces troupes faisaient partie d'un 20^e^ corps nouvellement créé et composé de 3 divisions; que pour le former, on avait fait venir, par chemin de fer, des troupes de l'Est, et qu'enfin ce corps, venant de Gien, avait ordre de se porter, le 24 Novembre sur Beaune-la-Rolande.

De toutes ces reconnaissances du 24 Novembre, il ressortait clairement que la première ligne de défense des Français s'étendait de Chevilly, par Neuville-aux-Bois, Chilleurs-aux-Bois et la lisière de la forêt d'Orléans, vers Bellegarde; toutefois, l'ennemi semblait tendre à faire avancer sa droite. Il paraissait invraisemblable de supposer que la marche en avant du 20^e^ corps pût être le prélude d'un mouvement offensif général de l'armée de la Loire; d'autant plus que le 24, on avait pu constater qu'en raison de la persistance des pluies, les terres fortes de la Beauce, qui bornent au Nord la forêt d'Orléans, rendaient presque impossible, pendant les journées qui allaient suivre, tout mouvement d'artillerie ou toute manœuvre de troupes en dehors des chemins battus. Si néanmoins l'armée de la Loire voulait prendre l'offensive, comme l'exigeait d'ailleurs le but de sa mission, la délivrance

de Paris, cela ne pouvait être que fort heureux pour la IIe armée. Il est vrai que la position de cette armée pour s'opposer à une semblable tentative, était extraordinairement hardie; le commandant en chef ne se le dissimulait pas. Ses forces relativement faibles par rapport à celles de son adversaire, que l'on évaluait à 150,000 hommes, étaient réparties sur un front de 45 kilomètres, presque totalement dépourvu de communications transversales; sur toute cette ligne, les avant-postes des deux partis n'étaient éloignés les uns des autres que de quelques milliers de pas, et cependant la nature difficile du terrain permettait si peu d'observer les emplacements et les mouvements de l'ennemi en arrière de la ceinture de ses avant-postes, qu'il pouvait fort bien et presque sans être vu, réunir toutes ses forces contre un point quelconque de notre position. Si, par exemple, les Français attaquaient dans la matinée un des deux corps des ailes, celui-ci ne pourrait être secouru qu'à midi par une première division, et dans le courant de la journée seulement, par une seconde. Toutefois la confiance que l'on mettait dans la supériorité des troupes allemandes était telle qu'il n'y avait là aucun danger à craindre; bien au contraire, on était certain du succès final dans le cas où l'adversaire oserait sortir de sa position bien couverte et fortifiée, pour venir nous attaquer dans les terrains découverts de la Beauce. Quant à enlever de vive force cette position, cela constituait une tâche bien autrement difficile, si d'abord

le défenseur n'était pas moralement ébranlé par l'insuccès d'une première tentative offensive. Il n'était pas possible de savoir quel serait le point sur lequel on se trouverait en face du gros des forces françaises; on ne pouvait, sans s'exposer à des pertes sérieuses, diriger par les terrains découverts de la Beauce une attaque contre la première ligne de défense fortement retranchée; et derrière cette ligne il fallait encore s'attendre à voir la résistance se prolonger très-opiniâtre, jusqu'à Orléans, grâce aux ressources qu'offrait un terrain coupé, éminemment propre à la défensive même pour de mauvaises troupes. Toutes ces considérations commandaient donc de ne pas tenter une attaque avant de s'être assuré la coopération de la fraction d'armée du Grand-duc, actuellement en marche pour rejoindre, d'autant plus que la mission confiée à la IIe armée, de couvrir au Sud l'investissement de Paris, n'exigeait pas une offensive immédiate.

Après le combat du 24, les troupes du Xe corps qui s'étaient avancées jusqu'au delà de Ladon, avaient regagné leurs anciennes positions de Beaune-la-Rolande. Le 25, l'ennemi pousse les avant-postes de son aile droite jusqu'à Bois-Commun, Saint-Loup et Maizières; le gros du 20e corps paraissait être campé à Bellegarde. Dans l'après-midi du 26, les avant-postes du Xe corps sont attaqués à Lorcy, par plusieurs compagnies qu'ils repoussent cependant avec de fortes pertes. Le 27, l'ennemi amène de Gien, par le chemin de fer, des troupes sur Montargis.

Cette attitude constamment menaçante de l'aile droite française détermine le commandant en chef de la IIe armée à prescrire, pour la matinée du 28 Novembre, un mouvement à gauche, de manière à porter la 5e division d'infanterie de Pithiviers à Boynes, la 6e division d'infanterie de Bazoches à Pithiviers, et une brigade du IXe corps à Bazoches. Le 27 déjà, le Xe corps avait dirigé sur Château-Landon un détachement chargé d'observer le pays dans la direction de Montargis. Un mouvement plus prononcé de la IIe armée vers sa gauche était réservé en projet pour le cas où l'ennemi manifesterait plus nettement son intention de prendre l'offensive le long du Loing pour se porter vers Paris. Mais, d'autre part, dans ces nouvelles conditions, on était aussi forcé de renoncer provisoirement au plan primitif de faire franchir la Loire à l'armée du Grand-duc de Mecklembourg au-dessous d'Orléans, vers Beaugency, opération pour laquelle des équipages de pont avaient déjà été préparés en nombre suffisant, à l'aile droite de la IIe armée. Le Grand-duc recevait, au contraire, l'ordre de diriger, à partir du Loir, son mouvement ultérieur, de telle façon que l'aile gauche de son armée vînt donner la main à l'aile droite de la IIe armée à Toury.

Le 28 novembre, à 8 heures du matin, les avant-postes du Xe corps sont brusquement attaqués sur toute la ligne par des forces très-supérieures qui les obligent à reculer. Le général de Voigts-Rhetz concentre son corps d'armée à

Beaune-la-Rolande, étendant jusqu'au chemin de fer son aile gauche légèrement refusée. Bien que le corps d'armée ne comptât que 3 brigades d'infanterie, — le détachement de Kraatz n'était pas encore arrivé de Chaumont, — soutenu peu à peu dans le courant de l'après-midi, par les têtes de colonne de la 5e division d'infanterie et de la 1re division de cavalerie qui accouraient en toute hâte, il parvient, pendant 8 heures, à repousser victorieusement toutes les attaques. L'obscurité naissante met seule fin à la lutte, et l'ennemi en profite pour se retirer. Du côté des Français, le 20e corps tout entier avait été engagé, ainsi qu'une partie du 18e; la majeure partie de ce dernier corps, et probablement aussi des fractions du 16e, étaient en réserve; il est probable que le terrain très-détrempé n'avait pas permis à l'assaillant de déployer des forces plus considérables, de même que du côté des Allemands, il empêchait de faire usage d'une cavalerie supérieure. L'ennemi laissait plus de 1000 cadavres sur le champ de bataille; 1500 prisonniers environ étaient tombés entre les mains du vainqueur. Les pertes des Allemands en tués et blessés s'élevaient à 32 officiers et 930 hommes; on avait de plus perdu une pièce dont l'attelage et tous les servants avaient été mis hors de combat.

L'ennemi se retire dans la direction de Bellegarde. Dans la matinée du 29 Novembre, la 6e division d'infanterie était dirigée sur Boynes, la division hessoise, qui appartenait au IXe corps, sur Pithiviers. Le 29 Novembre, après quelques

petits engagements, la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg atteignait Villamblain avec la 6e division de cavalerie, Orgères avec le Ier corps bavarois, Germignonville avec la 17e division d'infanterie, Ymonville avec la 22e division d'infanterie et Allaines avec la 4e division de cavalerie (1).

Le 30, ces troupes prenaient la position suivante sur l'aile droite de la IIe armée.

Quartier général à Janville.
- 22e division d'infanterie à Toury.
- 17e division d'infanterie à Allaines.
- Ier corps bavarois à Orgères.
- 4e division de cavalerie à Baigneaux.

La 2e division de cavalerie qui occupait Toury, était affectée de nouveau à la fraction d'armée du Grand-duc, tandis que la 6e division de cavalerie ralliait la IIe armée, dont elle devait désormais faire partie. Après l'arrivée du Grand-duc dans les positions indiquées ci-dessus, tout le IXe corps était concentré à Pithiviers.

---

(1) D'après les situations établies à la date du 21 Novembre, la fraction d'armée du Grand-duc avait l'effectif suivant :

	Fantassins.	Cavaliers.	Canons.
17e division d'infanterie.	9,777	1,175	36
22e division d'infanterie.	8,996	449	36
Ier corps bavarois.	17,539	2,079	118
4e division de cavalerie	—	2,834	12
6e division de cavalerie.	—	2,653	6
Total.	36,312	9,190	208

Dans son mouvement vers la gauche, le Grand-duc avait laissé en observation du côté du Mans, un détachement de 2 bataillons, 4 escadrons et 2 pièces sous le commandant du général-major de Rauch. Le 30, ce détachement s'était avancé jusqu'à Connerré (8 kilomètres au nord du Mans); mais là, le général-major de Rauch, qui était naturellement trop faible pour attaquer le Mans, recevait directement du Grand quartier général l'ordre de rallier la 17e division d'infanterie en passant par Châteaudun et Cloyes; en même temps, la IIIe armée était chargée de faire éclairer désormais, par la 5e division de cavalerie, les routes de Tours et du Mans.

Le 30 novembre, de fortes reconnaissances du IIIe et du Xe corps se heurtent de nouveau, au sud de Beaune, à des troupes françaises marchant en avant; c'étaient des fractions du 18e corps, qui se repliaient après un court engagement.

Pour apprécier exactement les opérations qui vont suivre, il est essentiel de remarquer qu'il avait légèrement gelé sur les bords de la Loire, dans la nuit du 30 Novembre au 1er Décembre, et que dans les journées suivantes, le froid augmentait tellement que les chemins et les champs devenaient parfaitement praticables pour les troupes de toutes armes.

Le feld-maréchal Prince Frédéric-Charles ordonne, pour le 1er Décembre, des reconnaissances offensives sur toute la ligne. A l'aile gauche, ces reconnaissances constataient un mouvement de

retraite de l'ennemi ; celui-ci avait évacué sa position fortement retranchée de Bois-Commun, mais il était encore au nord de Bellegarde avec une division au moins, et il occupait toujours Montargis. — Par contre, à l'extrême droite où se trouvait le Ier corps bavarois, les reconnaissances prescrites par l'ordre précédent, n'étaient pas encore en marche quand déjà les troupes désignées pour les exécuter, — une brigade d'infanterie et une brigade de cavalerie, — étaient attaquées par des forces supérieures, sur la vieille route d'Orléans à Chartres et à l'Ouest de cette route, et y engageaient combat meurtrier. L'assaillant, qui paraissait être le 16e corps tout entier, ne faisait halte qu'après que le gros du Ier corps bavarois eut pris position au nord-ouest de Loigny. — Les reconnaissances dirigées vers Arthenay mandaient dans la soirée qu'il y avait au moins un corps d'armée dans cette localité même et en arrière.

L'ennemi semblait prendre l'offensive par sa gauche renforcée. En conséquence, dans la matinée du 2 décembre, le Grand-duc concentre sa fraction d'armée sur la ligne Tanon-Baigneaux, tandis que le Prince feld-maréchal portait la majeure partie du IXe corps de Pithiviers sur Bazoches-lès-Gallerandes, pour être en mesure de le soutenir à toute éventualité. Le lendemain, l'armée du Grand-duc occupait les positions suivantes : à l'aile droite, en face de Loigny, le Ier corps bavarois et la 4e division de cavalerie ayant à leur gauche la 17e division d'infanterie ; à gauche de cette dernière, à

Baigneaux, la 22e division d'infanterie à laquelle se reliaient les 2e et 6e divisions de cavalerie chargées d'établir la communication avec le IXe corps. Au moment où le Grand-duc allait aborder l'ennemi par l'aile droite, celui-ci s'avançait de Terminiers et attaquait lui-même le Ier corps bavarois, à 9 heures 1/2, avec le 16e corps. Les Bavarois ne paraissant pas en état de soutenir seuls le choc, le Grand-duc fait avancer la 4e division de cavalerie pour les soutenir, en même temps qu'il donnait l'ordre à la division Tresckow d'exécuter une conversion à droite. A la suite de ce mouvement, le combat s'immobilisait immédiatement; la 17e division enlevait d'assaut le bourg de Loigny et s'y maintenait contre tous les retours offensifs de l'ennemi, renforcé vers la fin de l'action par des fractions du 17e corps; finalement l'adversaire se repliait en désordre sur Terminiers et Gommiers, poursuivi par la 17e division d'infanterie et par la 4e division de cavalerie. Vers midi, l'ennemi avait également mis en mouvement vers le nord, 2 divisions du 15e corps qui étaient à l'est d'Arthenay. L'aile droite, forte de 8 à 10 bataillons, poussant devant elle le rideau de nos avant-postes de cavalerie, atteignait les villages d'Oison et de Spuy; mais, arrivée là, et reconnaissant probablement toute l'inutilité de ce mouvement sans but, elle se mettait en retraite vers le Sud. Pendant ce temps, le gros des deux divisions françaises se portait par Poupry contre l'aile gauche du Grand-duc et forçait la division Wittich, qui s'avançait, à faire face à cette

attaque par une conversion à gauche. Cette division, appuyée par la brigade Colomb de la 2e division de cavalerie, repoussait l'ennemi, enlevait Poupry, et à la tombée de la nuit, elle se trouvait devant Arthenay. — Les trophées de la journée se composaient de 7 bouches à feu prises par la 17e division et de plus de 2,000 prisonniers. De notre côté, les pertes s'élevaient à 3,000 hommes environ.

Les reconnaissances du 1er Décembre avaient déjà donné une grande vraisemblance à l'hypothèse que le gros des forces françaises se trouvait sur la grande route qui conduit à Orléans par Arthenay et des deux côtés de cette route; la bataille de Loigny, le 2 Décembre, venait confirmer pleinement cette supposition; les Français étaient ébranlés par l'insuccès de leurs tentatives du 28 Novembre et du 2 Décembre; le moment était venu pour le Prince Frédéric-Charles de frapper un coup décisif, et il le saisissait avec d'autant plus d'empressement que dans l'après-midi de cette journée même du 2 Décembre, il recevait de S. M. le Roi un télégramme lui prescrivant d'attaquer directement Orléans. Afin de préparer ce mouvement offensif, le IXe corps est dirigé, le jour même, sur Toury et Bazoches-lès-Gallerandes, le IIIe corps sur Pithiviers et au sud de cette ville, le Xe corps sur Boynes; en vue de l'attaque concentrique sur Orléans projetée pour le lendemain 3 Décembre, ces corps recevaient les indications suivantes :

Le IXe corps se dirige sur Arthenay, qu'il attaque

à 9 heures 1/2 du matin; une fraction latérale de ce corps s'avance sur la voie romaine de Bazoches-lès-Gallerandes à Saint-Lyé, cherche à se relier le plus promptement possible vers sa droite dans la forêt, et se porte ensuite en avant le long de la grande route d'après les progrès du combat.

Le III^e^ corps, formé en plusieurs colonnes embrassant un large front, marche contre Chilleurs-aux-Bois, l'attaque vigoureusement à 10 heures 1/2 occupe le village et la lisière de la forêt et pousse une forte avant-garde jusqu'au delà de Loury; le gros du III^e^ corps devra atteindre ce village, le 3.

Le X^e^ corps quitte ses cantonnements le 3 décembre, de manière que, dans le courant de l'après-midi, ses têtes de colonne de droite atteignent Villereau, et celles de gauche Chilleurs-aux-Bois. Les 6 escadrons de cavalerie hessoise qui jusqu'alors ont été attachés à ce corps, seront renvoyés dans l'après-midi au IX^e^ corps, par Pithiviers.

La 1^re^ division de cavalerie, renforcée par le détachement du général de Kraatz récemment arrivé, prendra, sur les indications de son général commandant, une position de laquelle elle puisse observer l'espace compris entre l'Essonne et le Loing ainsi que les routes qui longent cette dernière rivière.

La 6^e^ division de cavalerie sera réunie, à 8 heures 1/2 du matin, au sud de Châtillon-le-Roi; au point du jour, la 2^e^ division de cavalerie repliera ses avant-postes.

S. A. R. le Grand-duc prendra les dispositions nécessaires pour s'avancer à l'ouest de la route Arthenay-Orléans, de manière à faire une attaque correspondante. Si l'ennemi occupe la position Gidy-Cercottes, l'infanterie du IX^e^ corps tournera Cercottes par la forêt, pour faciliter l'attaque de cette position.

En exécution des ordres qui précèdent, le Grand-duc prescrit à son armée d'occuper, le 3 Décembre à 9 heures 1/2 du matin, les emplacements ci-après, en se tenant prête à se porter en avant : la 22^e^ division d'infanterie à Poupry, ayant à sa gauche la 2^e^ division de cavalerie ; le I^er^ corps bavarois à Lumeau ; la 17^e^ division d'infanterie à Anneux, entre le corps bavarois et la 22^e^ division ; la 4^e^ division de cavalerie sur la route de Chartres à Orléans.

Conformément à ces dispositions, dans la matinée du 3 Décembre, le III^e^ corps se porte de son côté de Pithiviers sur Chilleurs ; il rencontre l'ennemi, fort de plus d'une division, établi dans une position très-favorable, à Santeau ; il le repousse, et, surmontant les difficultés que présentaient les nombreuses coupures pratiquées dans les chemins, il arrive le soir à Loury. — Le X^e^ corps, marchant le long du versant Nord de la forêt d'Orléans, parvient dans la soirée à Chilleurs et à Neuville-aux-Bois ; il trouve ce dernier village occupé par plusieurs bataillons qu'il rejette dans la forêt d'Orléans. Pendant la nuit, l'ennemi, marchant sous bois, se portait sur Loury ; mais là il se heurtait contre les avant-postes, toujours en éveil, du

III[e] corps, et il était dispersé dans toutes les directions. — Dans la matinée du 3, le IX[e] corps attaque l'ennemi à Arthenay et le rejette, par une série de combats dans lesquels l'artillerie eut le principal rôle, jusque sur Chevilly. Le détachement de gauche du IX[e] corps (3 bataillons 1/2 de troupes hessoises) qui devait s'avancer par la voie romaine sur Saint-Lyé, trouve fortement occupées les fermes de Saint-Germain le Grand, devenues de véritables forteresses; il ne peut les enlever et il passe la nuit à Crottes et à Aschères, entouré de francs-tireurs. — Dans l'armée du Grand-duc, la 22[e] division d'infanterie s'avance à droite du IX[e] corps, de Poupry dans la direction de Chevilly; son artillerie ainsi que celle de la 2[e] division de cavalerie ouvrent leur feu contre les colonnes qui se retiraient par la route Arthenay-Orléans. La 17[e] division d'infanterie se porte en avant par Chevaux; elle y trouve l'ennemi, qu'elle refoule dans la direction d'Orléans, et vers 8 heures du soir, de concert avec la 22[e] division, elle s'empare du château et du village de Chevilly, après les avoir vigoureusement canonnés. Le 1[er] corps bavarois marche par Sougy jusqu'à la Provenchère, à l'ouest de Chevilly; à Sougy, ce corps, soutenu par l'artillerie de la 4[e] division de cavalerie, repousse une attaque de flanc venant de Patay. A l'extrême gauche enfin, la 1[re] division de cavalerie avait été constamment en contact avec l'ennemi, à Nancray et à Bois-Commun.

Dans la nuit qui suit la bataille, toutes les

troupes bivouaquent dans les positions occupées pendant la soirée, par un froid très-vif accompagné de pluie; le lendemain matin, elles reprennent leur mouvement offensif sur Orléans.

Le 4 Décembre, et après de légers engagements, le IIIe corps arrive dans la soirée, à Saint-Loup, à 2,000 pas environ à l'est d'Orléans. Un détachement de gauche de ce corps rencontre la division ennemie qui, la veille, s'était déjà trouvée devant la 1re division de cavalerie, au nord de Bellegarde, et qui maintenant cherchait à regagner Orléans par Bellegarde et Fay-aux-Loges; après une courte résistance, cette division se voit contrainte de reculer sur Fay-aux-Loges et Châteauneuf.—Le IXe corps attaque de front la forte position de Cercottes-Gidy, tandis que la 17e division d'infanterie tournait l'aile gauche ennemie par Janvry et Gidy. Après un violent combat dans lequel le IXe corps subit des pertes assez sensibles, l'ennemi est obligé d'abandonner la position; il l'évacue en y laissant ses grosses pièces de position; nos troupes le refoulent lentement mais sans relâche sur Orléans. A la tombée de la nuit, le IXe corps atteint la gare de cette ville, s'en empare en infligeant des pertes sérieuses aux défenseurs, et vers 9 heures 1/2 du soir, il cesse momentanément le combat. Le détachement de gauche du IXe corps, arrêté à Crottes et à Aschères, avait été dégagé, dans la matinée du 4, par l'apparition du Xe corps; néanmoins il ne parvient ce jour-là qu'à 8 kilomètres au delà de Saint-Lyé, car il avait trouvé

tous les chemins coupés. — Le X^e^ corps venait dans l'après-midi du 4, à Chevilly, où, aux termes de ses instructions, il devait s'arrêter pour former réserve. — Dans la fraction d'armée du Grand-duc, le I^er^ corps bavarois devait enlever Bricy et Boulay, pendant que la 17^e^ division d'infanterie se porterait contre Janvry et Gidy. Une colonne française de toutes armes menaçait, de Coinces, le mouvement des Bavarois; la 4^e^ division de cavalerie la tenait d'abord en échec; puis, au moment où elle abandonnait Coinces, elle lui faisait éprouver des pertes sensibles, ainsi qu'à des détachements d'infanterie et de spahis qui se montraient à Saint-Péravy. Quand la fraction d'armée du Grand-duc eut atteint la ligne Gidy-Boulay, la 22^e^ division d'infanterie se porte par Saran, sur Orléans, en se maintenant en communication avec le IX^e^ corps qui s'avançait de son côté, par la route Artenay-Orléans. La 17^e^ division d'infanterie oblique de Janvry et de Gidy sur Ormes, dont elle chasse l'ennemi, et prenant la route Châteaudun-Orléans, elle se dirige sur cette dernière ville. — Le I^er^ corps bavarois se porte, par Ormes et Ingré, vers les abords sud-ouest d'Orléans. Tandis que les corps du Grand-duc gagnaient ainsi du terrain dans les vignes, en soutenant un continuel combat d'infanterie, la 2^e^ division de cavalerie qui débouchait entre Gidy et Janvry, profitant de son côté, de la nature du terrain qui se prêtait aux surprises, trouvait l'occasion, au sud de Janvry, d'exécuter plusieurs charges heureuses contre les troupes ennemies en retraite.

Il faisait déjà nuit lorsque les têtes de colonne du Grand-duc s'engageaient dans les faubourgs d'Orléans et pénétraient, en combattant toujours, jusque dans l'enceinte intérieure de la ville. Arrivé là, le Grand-duc y trouvait le commandant qui venait offrir à Son Altesse Royale la reddition de la place, à la condition qu'il serait accordé aux troupes françaises un délai de deux heures pour se retirer sans être inquiétées. Comme d'ailleurs il paraissait fort dangereux d'engager pendant la nuit un combat de rues qui menaçait d'être sérieux, — le Prince Frédéric-Charles avait arrêté ses têtes de colonne devant les murs de la ville, et avait remis l'attaque au lendemain matin, estimant qu'au milieu de l'obscurité, les colonnes pénétrant dans la ville par toutes les directions, n'auraient pas manqué de se fusiller les unes les autres, — le Grand-duc s'empressait d'accéder à la demande du commandant français, et à minuit il occupait Orléans avec trois brigades. On arrivait ainsi à sauver les deux ponts fixes établis sur la Loire à Orléans même; c'était là un point d'une haute importance, car le fleuve commençait à charrier fortement, et il allait devenir prochainement impossible d'y jeter des ponts de bateaux. Quand le 5 Décembre au point du jour, le III[e] et le IX[e] corps s'avancent contre la ville, ils rencontrent d'abord une vive résistance de la part des détachements ennemis demeurés en arrière, mais ils arrivent promptement à la surmonter.

C'est ainsi que se terminait pour les Français

leur première tentative de réunir les forces de la province pour accourir avec elles au secours de la capitale serrée de près. Trochu avait voulu donner rendez-vous à l'armée de la Loire dans la forêt de Fontainebleau; mais, ainsi que nous le verrons plus loin, pendant que de son côté, il s'efforçait vainement, dans les journées du 29 novembre au 2 décembre, de s'ouvrir un chemin à travers les lignes de l'assiégeant, l'armée de secours était repoussée et en majeure partie dispersée, grâce à l'initiative très-opportune de la IIe armée allemande appuyée par la fraction d'armée du Grand-duc.

Si, d'une part, on a lieu d'être surpris de la promptitude avec laquelle la France était parvenue à organiser en province, une nouvelle armée de plus de 150,000 hommes, d'autre part, les événements d'Orléans font nettement ressortir toutes les défectuosités d'une semblable improvisation. Du côté de l'ennemi, nous trouvons des masses peu maniables, dépourvues de cohésion; de notre côté, des troupes instruites, numériquement inférieures de plus de moitié, il est vrai, mais fortement organisées et parfaitement conduites. La supériorité qui en résultait se manifestait non-seulement par les progrès constants de ces corps si notablement plus faibles, contre un adversaire luttant sur un terrain particulièrement favorable, et dans des positions soigneusement préparées, mais encore par le chiffre étonnamment restreint des pertes dont le vainqueur payait ses importants succès. En effet, la IIe armée n'eut guère plus de 1000 morts et blessés,

appartenant en majeure partie au IX^e^ corps; la fraction d'armée du Grand-duc n'avait perdu que 300 hommes environ. Par contre, on avait enlevé à l'ennemi plus de 12,000 prisonniers, près de 60 bouches à feu, presque toutes grosses pièces de position, et 4 des canonnières de la Loire (1).

Le 5 décembre, de très-grand matin, le IX^e^ corps jetait sur la rive gauche de la Loire une forte avant-garde qui poussait de la cavalerie sur les routes de Gien, Vierzon et Tours. Les nombreux prisonniers qu'elle ramassait; les armes, les effets d'équipement qui couvraient les routes étaient une preuve certaine du désordre dans lequel se trouvait l'armée battue.

---

(1) Nous ne pouvons résister au désir de répéter ici une observation que nous avons déjà formulée dans la traduction de la *Guerre franco-allemande de* 1870-71 du colonel Borbstaedt, et qui fournirait, s'il en était besoin encore, un puissant argument en faveur des armées permanentes.

Il résulte en effet de la lecture des journaux allemands que « jusqu'à « Sedan inclusivement, les Allemands étaient en nombre supérieur aux « Français, excepté le 16 août à Vionville, et pourtant, pendant toute « cette période, leurs pertes ont été plus grandes, ce qui s'explique par « la supériorité du chassepot et la force des positions de l'ennemi. — A « partir de Sedan, la proportion change de côté; que l'on compare nos « pertes de 45,000 hommes dans les 3 journées des 14, 16 et 18 août « autour de Metz, avec celles des batailles de 3 à 5 jours devant Orléans, « le Mans, Héricourt, où les Français étaient cependant presque aussi « nombreux qu'à Metz, et on verra que pour Orléans, elles ne sont que « le tiers de Metz (et même moins, d'après ce qui précède), pour Héri- « court le septième seulement.

« On peut donc en conclure que des troupes longtemps et bien exercées « sont seules aptes à protéger efficacement un pays. Des milices de 3 à « 4 mois peuvent prolonger la lutte il est vrai, mais au prix d'une « énorme consommation d'hommes et sans grand résultat final. » (N. du T.).

Du côté des Français, c'étaient les 15e et 16e corps qui avaient principalement donné dans les journées du 3 et du 4 Décembre.

XI.

Opérations du général de Werder, de la fin d'Octobre au commencement de Décembre.

En vue de l'exécution du mouvement projeté sur Dijon, puis de la marche ultérieure vers la haute Seine, le Grand quartier général expédiait au général de Werder, qui les recevait le 29 octobre, de nouvelles instructions datées du 23 et relatives à la suite de ses opérations (1). La dépêche l'informait d'abord que la chute de Metz était imminente et qu'aussitôt après, la IIe armée se mettrait en mouvement par Troyes vers la Loire; puis elle continuait ainsi: « La mission confiée jusqu'alors à Votre « Excellence se trouve donc modifiée en ce sens

(1) Il est à remarquer ici qu'un télégramme chiffré contenant un court extrait des instructions du 23 octobre, avait été expédié, le 24, de Versailles par Épinal au général de Werder; mais les communications étant coupées avec Épinal, ce télégramme n'était point parvenu au destinataire.

« que le XIV^e^ corps (auquel sont adjointes la 1^re^ et « la 4^e^ division de réserve) sera chargé d'investir « d'abord et d'assiéger ensuite Schelestadt, Neuf- « Brisach et Belfort, de couvrir l'Alsace et le flanc « gauche de la II^e^ armée, et de contenir sur son « front les forces ennemies en rapport avec les « siennes propres. En conséquence, aussi long- « temps que l'ennemi tiendra des masses considé- « rables réunies à Besançon, le corps d'armée et « les troupes placées dès à présent sous les ordres « de Votre Excellence, demeureront à Vesoul, oc- « cuperont fortement Dijon et se garderont vers « Langres, Besançon et Belfort. Il est bien entendu « que les lignes de communication que le corps « aura désormais à couvrir, seront établies de nou- « veau par Épinal; les travaux de rétablissement de « la ligne ferrée Blainville-Épinal-Vesoul devront « être activés autant que faire se pourra; en outre, « on s'efforcera le plus possible de garantir la « section Vesoul-Dijon contre toute tentative de « destruction. Votre Excellence passera, sans tar- « der, à l'offensive contre les détachements enne- « mis peu considérables; on lui recommande tout « particulièrement de faire fortement observer « Belfort jusqu'au moment où cette place pourra « être investie par la 1^re^ division de réserve qui ne « sera guère en mesure d'arriver que le 6 No- « vembre, et de s'opposer à tout ce qu'elle pourrait « tenter dans le but d'organiser une guerre de « guerillas vers les Vosges et la haute Alsace.

Afin de pouvoir disposer de la 1^re^ division de ré-

serve pour occuper la haute Alsace et faire le siége de Belfort, on avait prescrit, dès le 17 Octobre, d'envoyer d'Allemagne 12 nouveaux bataillons de landwehr, 2 escadrons de réserve et 2 batteries de réserve pour former la garnison de Strasbourg. A mesure que ces troupes arrivaient, le Gouverneur général de l'Alsace devait réunir promptement la 1re division de réserve à Colmar.

Après la réception des instructions précitées du 23 Octobre, le général de Werder s'arrête au parti de surseoir provisoirement encore à l'attaque sur Dijon et, tout en se maintenant fortement à Gray, de se tourner avec le gros de ses forces contre Vesoul. Le 23, les ordres relatifs à ce mouvement étaient déjà donnés, quand on reçoit la nouvelle que Dijon a été évacué par la garnison française. Le général de Werder se décide alors à occuper également cette ville, et il y dirige le lieutenant général de Beyer avec la 1re et la 3e brigade d'infanterie badoise, 2 régiments de dragons et 6 batteries. Laissant un détachement à Gray, il se portait de sa personne avec le reste de son corps, sur Vesoul, où il entrait le 2 Novembre.

Dans la matinée du 30 Octobre, le général de Beyer se heurte inopinément contre une forte résistance de l'ennemi, à Saint-Appolinaire, devant Dijon. C'étaient des troupes amenées en chemin de fer sur Dijon, dans la nuit du 29 au 30; elles venaient de Beaune, de Langres, d'Auxonne, et se composaient, autant qu'on put l'apprendre plus tard, de 3 bataillons de ligne, 5 bataillons de garde

nationale et 1 compagnie de chasseurs; elles devaient défendre la ville, de concert avec la garde nationale locale et avec la population fanatisée. Après un sanglant combat, l'ennemi est refoulé dans la ville, où, grâce aux dispositions défensives qui avaient été prises, il prolonge jusqu'au soir une résistance opiniâtre; dans le courant de la nuit seulement il se met en retraite par suite d'une capitulation conclue avec la municipalité. Le 31 Octobre, les Allemands occupaient Dijon.

Le 1er Novembre, le général de Tresckow commence, avec la 1re division de réserve, son mouvement de Colmar sur Belfort; chemin faisant et dans une série continuelle de petits engagements il débarrasse la haute Alsace des nombreuses bandes de francs-tireurs qui l'infestaient; le 3 Novembre, il arrive devant la place, qu'il investit le jour même. Le 8 Novembre, afin de mieux assurer le blocus, il fait occuper Montbéliard qui est mis en état de défense.

Enfin, après la capitulation de Schelestadt, le général de Schmeling avait transporté, le 27 Octobre, son quartier général à Künheim, devant Neuf-Brisach, et il avait amené sous cette place les troupes et le matériel de siége de Schelestadt. Le fort Mortier capitulait dès le 6 Novembre; la ville suivait son exemple le 10, après un bombardement de plusieurs jours. De cette manière, le parc de siége devenait disponible pour Belfort, et la 4e division de réserve, qui avait mené à bonne fin la mission dont elle avait été chargée au début, passait

désormais à la disposition du général de Werder.

Les détachements que ce général envoyait en reconnaissance vers le Doubs, dans les premiers jours de Novembre, trouvaient entièrement dégarnie de troupes toute la région située au nord de Besançon; à l'Isle-sur-Doubs seulement, ils rencontraient des contingents ennemis, appartenant au corps du général Cambriels et chassés des Vosges par le mouvement en avant du général de Tresckow. L'Ognon n'était que faiblement gardé à Voray, et tous les renseignements montraient clairement que le général Michel, qui venait de succéder au général Cambriels dans son commandement territorial, avait le projet de joindre ses troupes, qui avaient été concentrées à Besançon, à celles de Garibaldi à Dôle. Le général de Werder était encore confirmé dans cette opinion par les combats journaliers d'avant-postes que le général de Beyer avait à soutenir dans toutes les directions, et par l'apparition de forts détachements ennemis à Pesmes. Il se décidait donc à s'avancer par une marche convergente, de Vesoul et de Dijon sur Dôle, et à cet effet, il se dirigeait le 10 Novembre, sur Pesmes où il entrait le 12, avec les troupes de Vesoul. De son côté, le lieutenant-général de Beyer laissait un petit détachement à Dijon, puis avec le reste des troupes placées sous ses ordres, il franchissait la Saône à Pontailler, une crue considérable de la rivière rendant impossible le passage en aval. — Mais le 12, on constatait que les troupes de Garibaldi et de Michel s'étaient retirées de Dôle et

paraissaient prendre la direction de Châlon-sur-Saône. A Dôle même on ne trouvait plus que quelques petites bandes en armes. Le général de Werder renonçait alors à pousser plus avant; il envoyait un détachement pour détruire le chemin de fer de Lyon à Besançon, dans la région Arc-Senans, — mais malheureusement le manque de poudre rendait cette destruction fort incomplète, — puis, après s'être assuré au moyen de reconnaissances qu'il n'était pas possible de s'emparer par un coup de main de la place d'Auxonne, il se décidait, le 13 Novembre, à venir avec le gros de ses forces sur Dijon et à faire de cette ville la base de ses opérations ultérieures.

Ses troupes avaient besoin d'un peu de repos pour remettre en état leurs vêtements et leur équipement; en conséquence, le XIV[e] corps prenait les positions suivantes à Dijon et aux environs :

La brigade combinée prussienne et la brigade Degenfeld à Dijon.

La brigade du prince Guillaume de Bade à Saulon-la-Rue.

La brigade Keller à Fauverney.

La 4[e] division de réserve qui quittait Neuf-Brisach le 13, avait ordre de laisser 3 bataillons de landwehr, 2 batteries et 1 régiment de cavalerie au général de Tresckow pour le siége de Belfort, et de couvrir avec le reste de ses troupes la ligne Vesoul à Gray; passant par Rougemont et Lure, cette division arrivait le 19 Novembre à Vesoul.

Jusqu'à la date du 20, les renseignements que le

général de Werder avait pu se procurer sur l'ennemi, se bornaient à lui faire connaître que des forces considérables se trouvaient à Chagny et à Châlon. Cependant, ce jour-là encore, il commençait à recueillir les premiers indices de nature à lui faire supposer que le corps du général Michel aurait été dirigé en chemin de fer vers l'Ouest par Autun, et que Garibaldi se serait également porté sur cette ville avec la masse de ses forces. Des correspondances saisies le 22, venaient confirmer cette nouvelle. Le même jour, on constatait de plus que sur la rive gauche de la Saône, jusqu'à Dôle et à Seurre, il n'y avait que des Gardes nationales mobilisées, tandis que, à Chagny et dans la Côte-d'Or, se trouvaient des corps francs en grand nombre, des Gardes nationales et même quelques troupes de ligne. Depuis le 20 Novembre, un combat acharné s'était engagé dans les montagnes de Gevrey, sur l'aile droite des avant-postes faisant face au Sud, et le 24, des troupes garibaldiennes se montraient à l'Ouest et au Nord-Ouest de Dijon. Sur ces entrefaites, le général de Werder ayant appris également que le 19, des troupes d'étape de la IIe armée avaient été surprises à Châtillon-sur-Seine, par un corps volant de Garibaldi, reportait désormais sa principale attention sur son aile droite.

Le 25, des partis garibaldiens tentaient de se porter par la vallée de l'Ouche, de Velars sur Plombières; ils étaient repoussés avec de fortes pertes.

Le 26, le général de Degenfeld était envoyé en reconnaissance sur Pasques, avec 3 bataillons,

4 escadrons et 1 batterie. A 11 heures du matin, il rencontre le corps de Garibaldi réuni sur les hauteurs de Pasques, et s'avançant sous la protection de 12 bouches à feu. Le général de Degenfeld se replie lentement et sans pertes, jusqu'à Daix et à Talant. A la suite de cette reconnaissance, le général de Werder rassemble 3 brigades à Dijon même et aux environs, et prescrit à la brigade Keller, établie au Nord de Dijon, sur la Tille, de se porter, le 27 au matin, sur Messigny. — Dans la soirée même du 26, par une obscurité profonde, les avant-postes établis à Daix étaient brusquement attaqués par de fortes colonnes ; ils parvenaient cependant à les repousser grâce à leur sang-froid, en faisant surtout usage de feux de salve exécutés à très-petite portée; l'ennemi se retirait en désordre. Le lendemain matin, les troupes envoyées pour le poursuivre, — la brigade de Goltz et un détachement badois de 3 bataillons et 1 batterie sous les ordres du colonel Renz,—ne trouvaient plus que son arrière-garde devant Pasques; elles la rejetaient au delà du village, en lui faisant subir des pertes sérieuses. Dans les journées du 26 et du 27, le XIV^e^ corps n'avait perdu que 37 hommes, tandis que la retraite du corps de Garibaldi qui, à la suite de l'insuccès de son attaque de nuit, paraissait en proie à une terreur panique, se changeait bientôt en une déroute complète; sur une grande étendue, la route était jonchée d'armes et d'effets d'équipement. La force du corps de Garibaldi était évaluée à 18,000 hommes avec 12 bouches à feu ; le gros

de ce corps, poursuivi par la brigade Keller, se repliait à la débandade sur Autun. Le général Keller arrivait à son tour, le 1er décembre, devant cette ville, et déjà il y avait entamé une action dont l'issue paraissait devoir être favorable, quand il recevait l'ordre de ne pas s'engager devant cette position très-forte, mais au contraire, de faire immédiatement demi-tour. Le général de Werder venait, en effet, d'apprendre que dans la vallée de la Saône l'ennemi avait reçu des renforts tirés de Lyon, et que se repliant devant les troupes envoyées contre lui, il s'était jeté dans les montagnes. Le général de Keller revenait donc à Dijon par Vandenesse où il avait, le 3 Décembre, un léger engagement avec de l'infanterie et de l'artillerie ennemies.

Dans la soirée du 27 Novembre, un avis télégraphique venant de Troyes annonçait que Châtillon-sur-Seine était de nouveau menacé. Or, un ordre du Grand quartier-général, en date du 24 Novembre, avait prescrit au général de Werder de se charger, après avoir porté un coup décisif à Garibaldi, de couvrir également par des colonnes volantes, les lignes d'étapes de la IIe armée contre des attaques venant du Sud, jusqu'au moment ou d'autres troupes devenant disponibles, on pourrait leur confier cette mission ; en conséquence, dans la matinée du 28, le général de Goltz, avec la brigade combinée prussienne, était envoyé, par Saint-Seine sur Châtillon-sur-Seine. Mais parvenu à Baigneux-les-Juifs, le général y apprenait déjà que Châtillon

ne courait plus aucun danger; il obliquait alors, le 2 Décembre, sur Montbard, et passant par Sémur, Vitteaux et Sombernon, il rentrait, le 6, à Dijon.

Le froid extraordinairement intense (jusqu'à 18 degrés Réaumur) qui vint marquer les premiers jours de Décembre, et l'épaisse couche de neige qui couvrait le sol, rendaient impossible, dans un avenir prochain, toute entreprise considérable sur cette partie du théâtre de la guerre et principalement dans les montagnes; on ne pouvait faire manœuvrer que de petits corps de partisans. Le gros du XIV^e^ corps prenait donc ses quartiers à Dijon et aux alentours et mettait ce temps à profit pour s'approvisionner de vêtements d'hiver. On parvenait à surmonter heureusement les grandes difficultés apportées au ravitaillement par le mauvais état des chemins couverts d'une neige épaisse.

Pendant ce temps, afin de mieux garantir les lignes d'étapes de la II^e^ armée, de ne pas éparpiller les forces du XIV^e^ corps, et enfin d'établir la communication entre ce corps et la II^e^ armée, l'ordre avait été envoyé par le télégraphe, dès le 27 Novembre, au VII^e^ corps d'armée de quitter Metz en n'y laissant que la 14^e^ division d'infanterie, et de se porter sur Troyes en prenant par Châtillon-sur-Seine. Le 28 et le 29 Novembre, une forte fraction de ce corps d'armée avait été amenée en chemin de fer à Châtillon; le reste du corps quittait Metz le 30 Novembre, et le 9 Décembre il se trouvait sur la ligne Chaumont-Joinville.

XII.

Opérations de la Ire armée depuis le 21 Novembre jusqu'à l'occupation de Rouen, le 5 Décembre. — Bataille d'Amiens, le 27 Novembre.

Nous avons quitté la Ire armée, le 21 Novembre, alors qu'elle se concentrait sur l'Oise de la manière suivante :

Le VIIIe corps d'armée à Compiègne et aux alentours ;

Le Ier corps bavarois (moins une brigade maintenue devant La Fère) à Noyon.

La 3e division de cavalerie en avant, faisant des reconnaissances sur les principales routes du Nord et de l'Ouest et plus particulièrement dans la direction d'Amiens.

Le général Manteuffel avait reçu, le 20 Novembre, les instructions ci-après, datées du 18, et relatives à ses opérations ultérieures :

« S. M. le Roi, approuvant les opérations antérieures du Commandant en chef de la Ire armée, « a décidé que cette armée quitterait la ligne Compiègne-Noyon et poursuivrait son mouvement en « avant dans la direction de Rouen. La question « de savoir si le gros des forces devra s'engager

« dans la direction d'Amiens, dépend de l'atti-
« tude que prendront les forts rassemblements
« ennemis (18,000 hommes environ) signalés jus-
« qu'à présent dans cette région, soit qu'ils y
« restent, soit, comme cela paraît plus probable,
« qu'ils se replient devant le mouvement de la
« Ire armée. En tout cas, Amiens possède par lui-
« même une importance assez grande pour le faire
« occuper et garder par un fort détachement. »

En ce qui concernait les forces françaises qui se trouvaient dans cette région, on savait qu'une *Armée du Nord* avait dû être formée au moyen des dépôts de troupes de ligne qui étaient encore dans les places et dans les garnisons du Nord, réunis à des Gardes mobiles, à des corps francs, et à quelques milliers de soldats de marine. Le général Bourbaki, chargé d'organiser cette armée, paraissait cependant avoir demandé son rappel vers le milieu de Novembre; un peu plus tard, il reparaissait de nouveau sur la Loire, comme Commandant du 18e corps. On estimait que pour le moment, il n'y avait pas à attacher une grande importance à cette « Armée du Nord »; à tout prendre, elle ne pouvait être que fort médiocrement apte à des opérations actives, bien que d'autre part, dans le cas d'une campagne défensive, elle fût à même de recevoir un grand accroissement numérique en appelant à elle les Gardes nationales mobilisées du Nord.

Le 20 Novembre l'armée de la Meuse était invitée à faire rentrer successivement à l'armée

d'investissement les détachements envoyés dans la direction de Rouen et d'Amiens, et à se borner à faire observer l'ennemi par la cavalerie seulement, jusqu'à complet relèvement par des troupes de la Ire armée. Il était prescrit en outre au Commandant en chef de l'armée de la Meuse de se mettre en communication avec la Ire armée, et de placer temporairement à la disposition de cette dernière, la partie de sa cavalerie qui ne serait pas indispensable devant Paris. En exécution de ces prescriptions, le Prince royal de Saxe ordonnait que le détachement du Prince Albrecht de Prusse serait relevé, le 25 Novembre, dans la position qu'il occupait sur l'Epte, par le détachement du comte de Lippe et qu'il rallierait sans retard l'armée d'investissement. Ce détachement rejoignait en effet dès le 26 Novembre; afin d'assurer ses communications avec la Ire armée et de couvrir en même temps les grands magasins de Chantilly, la brigade de dragons de la Garde, accompagnée d'un bataillon et d'une batterie à cheval de la Garde, se mettait en marche, le 24 Novembre, sur Beauvais et Clermont.

Toutes les reconnaissances envoyées vers Amiens par la Ire armée, se trouvant d'accord pour signaler de grandes concentrations ennemies aux abords de cette ville, le général de Manteuffel se décide, le 24 Novembre, à continuer son mouvement dans cette direction, bien que ce jour-là des retards dans la marche des trains n'aient pas permis à toutes les troupes de la 1re division de rejoindre leur corps

d'armée, dont le commandement par intérim avait été confié, jusqu'à nouvel ordre, au lieutenant-général de Bentheim. Le 23 Novembre, un détachement (fort d'une compagnie de chasseurs, de 2 bouches à feu et de quelques escadrons) envoyé en reconnaissance sur la route de Roye à Amiens, avait un petit engagement au Quesnel ; le 24, à Mézières, à mi-chemin entre Amiens et Roye, il rencontre des troupes ennemies de toutes armes, d'un effectif de 5,000 hommes au moins, et il se retire lentement devant elles en soutenant un combat très-vif. — Le 25 Novembre, les têtes de colonne du Ier corps arrivent à Roye, le VIIIe corps gagne Montdidier et Breteuil; la 3e division de cavalerie couvrait le front de ces deux corps. Le 26 Novembre, la Ire armée, quittant ces emplacements, s'avance de 16 kilomètres vers Amiens; partout les troupes avancées de l'ennemi se replient devant elle; le gros des forces françaises paraissait être sur la Somme et semblait disposé à attendre la bataille à Amiens. En conséquence le général Manteuffel prend ses mesures pour que dans la marche du lendemain, 27 Novembre, son armée se trouve disposée de telle sorte que la partie du Ier corps que l'on avait pu réunir, occupe la position de la Luce, pendant qu'à sa gauche, le VIIIe corps se porterait à sa hauteur entre la Celle et l'Avre, et que la division de cavalerie s'avançant entre la Luce et la Somme, couvrirait le flanc droit. L'exécution de ces mouvements mettait la Ire armée en présence de forces

ennemies considérables, qui lui opposaient une résistance sérieuse.

Bien qu'elle ne fût encore qu'au début de son organisation, l'armée du Nord, en apprenant le danger qui menaçait la ville d'Amiens, s'était empressée d'accourir pour la défendre; dans la matinée du 27 Novembre, laissant derrière elle une ligne d'ouvrages établis au sud et au sud-est de cette ville, elle s'était portée à la rencontre de l'armée du général Manteuffel qui, de son côté, continuait sa marche en avant. L'ennemi comptait environ 30,000 hommes avec 50 pièces de campagne.

A l'aile gauche, le VIII^e^ corps repoussant les troupes qui cherchaient à s'opposer à son mouvement, s'avance jusqu'à la position fortement retranchée et garnie de pièces de gros calibre, que l'adversaire occupait entre Dury et Amiens; l'arrivée de la nuit met fin au combat sur ce point. Dans sa marche pour gagner la position qui lui était assignée sur la Luce, le I^er^ corps était attaqué de son côté par une forte colonne venant de Corbie, et par suite, il s'engageait dans une direction divergente avec celle du VIII^e^ corps. Obligé de faire front à droite, il se trouvait donc, à Villers-Bretonneux, dans une position assez difficile, jusque dans le courant de l'après-midi où l'ennemi était tourné par sa gauche avec le concours de la division de cavalerie qui débouchait entre la Somme et la Luce; à la tombée de la nuit, la victoire était également complète à l'aile droite de la I^re^ armée. — Pendant la

nuit même, l'ennemi évacuait toute la rive gauche de la Somme ainsi que la ville d'Amiens, et se retirait dans le plus grand désordre sur Arras; mais il se mettait à l'abri de toute poursuite immédiate en faisant sauter les ponts de la Somme et en laissant provisoirement une garnison dans la citadelle d'Amiens, située sur la rive droite du fleuve. La ville était occupée dans la matinée du 28 Novembre par le VIII[e] corps; la citadelle capitulait le 30 au matin, devant la nombreuse artillerie de campagne mise en position devant elle.

L'armée française du Nord avait perdu à Amiens environ 1500 morts et blessés, 1200 prisonniers non blessés, 9 bouches à feu de campagne et 30 pièces de place laissées dans la citadelle. Mais d'autre part, les pertes de la I[re] armée témoignaient de la chaleur de l'action; elles s'élevaient à 74 officiers et 1300 hommes tant tués que blessés.

Quand, le 27 Novembre, La Fère eut également capitulé, après deux jours de bombardement, nous nous trouvions en possession, par cette place et par Amiens, de deux excellents points d'appui contre le Nord; il est vrai que pour être entièrement maître de la forte ligne de la Somme, il aurait fallu prendre encore Péronne; mais le général de Manteuffel était dans la nécessité de surseoir provisoirement à toute entreprise contre cette place afin de pouvoir d'abord, avec le gros de ses troupes, poursuivre ses opérations dans la direction de Rouen, ainsi que le portaient ses instructions. Pour le mo-

ment, il n'y avait pas à craindre une reprise immédiate des hostilités de la part de l'armée française du Nord; et, dans tous les cas, on devait encore avoir le temps d'aller détruire les forces concentrées à Rouen et de s'emparer de cette ville importante. En conséquence, le général de Manteuffel laisse 6 bataillons seulement, 2 régiments de cavalerie et 3 batteries à Amiens, avec mission de couvrir cette ville ainsi que la ligne de la Somme et le chemin de fer La Fère-Amiens qui court en arrière, et de poursuivre l'ennemi battu au moyen de colonnes mobiles. Un bataillon restait également pour occuper La Fère.

Avec le gros de son armée, le général de Manteuffel se met en marche sur Rouen, le 1er Décembre; le VIIIe corps formant l'aile droite, s'avançait par Poix et Forges; le Ier corps formant l'aile gauche par Breteuil et Gournay; ce dernier était rallié chemin faisant par les fractions venant de Noyon et de La Fère. Les têtes de colonne de la Ire armée atteignaient Forges et Gournay, le 3 Décembre. La brigade de dragons de la Garde, qui occupait cette dernière localité ainsi que Beauvais, était mise à la disposition de la Ire armée pour ses opérations ultérieures; le 4 Décembre, elle allait s'établir sur l'aile droite du VIIIe corps.

Le corps ennemi, qui jusqu'alors avait opéré sous les ordres du général Briand en prenant Rouen pour base, se trouvait toujours sur l'Andelle, où il était surveillé par le détachement du comte de Lippe. Le 29 Novembre, ce général avait

envoyé de Gisors et de Saint-Clair, dans la direction d'Écouis, deux reconnaissances composées chacune de 2 compagnies, 2 escadrons et 2 pièces, qui, le jour même, repoussaient de concert de forts contingents ennemis à Saint-Jean-Frenelle; elles s'établissaient ensuite en « cantonnements d'alerte » à Etrepagny et aux Tillières-en-Vexin, avec l'intention de poursuivre le lendemain leur marche vers Écouis. Malgré toutes les précautions prises, ces deux reconnaissances étaient surprises pendant la nuit, grâce à la perfide connivence des habitants, en ce qui concernait celle d'Étrepagny. L'attaque fut tellement soudaine que les Allemands réunis à la hâte en petits groupes parvinrent à grand'peine à se frayer un chemin vers le dehors, en laissant aux mains des assaillants un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers, ainsi qu'une bouche à feu. Mais, d'un autre côté, la tentative dirigée sur les Thillières était repoussée; les troupes ennemies qui s'étaient avancées se retiraient de nouveau derrière leur position de l'Andelle, et conservaient, dans les journées qui suivirent, une complète immobilité.

A Rouen, l'ennemi ne semblait pas se douter de l'approche de la I^re^ armée. Les journaux français attribuaient aux événements de Paris son brusque départ d'Amiens; on pensait généralement qu'elle avait été renforcer l'armée d'investissement. Et en effet, le 4 Décembre, l'aile droite de la I^re^ armée continuant son mouvement sur Rouen, surprenait complétement les corps établis entre Forges

et Buchy, les culbutait dans une série de petits combats et leur enlevait une pièce et plus de 400 prisonniers.

Le 5 Décembre, le général de Manteuffel avait l'intention de concentrer son armée en prévision d'une rencontre imminente; il ordonnait néanmoins de fortes reconnaissances en avant de tout son front afin de se maintenir en contact avec l'ennemi et de tirer promptement parti de ses succès du 4. Le 5 Décembre, le général de Goeben se porte donc de Buchy sur Quincampoix, mais il ne rencontre plus devant lui aucune force constituée; il trouve les fortifications de Rouen abandonnées et garnies encore de 29 bouches à feu, et après une petite escarmouche avec une faible arrière-garde il occupe immédiatement la ville. Dans la matinée du 5 l'ennemi s'était replié dans diverses directions; le gros paraissait s'être porté vers le Havre. Afin de désarmer le pays et de recueillir des renseignements sur les nouveaux rassemblements de troupes qui pourraient se former, le général de Manteuffel envoie, le 7 et le 8 Décembre, de fortes colonnes mobiles dans tous les sens et principalement vers Dieppe, le Havre, Pont-Audemer, Bernay, Evreux et Vernon.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, des détachements partis d'Amiens avaient coupé les chemins de fer d'Abbeville et d'Arras; ils avaient pris possession de Saint-Quentin après une courte résistance, et ils avaient fait sauter le pont du chemin de fer de Cambrai situé à Essigny-le-

Petit, à 8 kilomètres au Nord-Est de Saint-Quentin. Les reconnaissances constataient que l'Armée du Nord s'était retirée jusqu'aux abords Ouest d'Arras.

XIII.

Événements devant Paris depuis la fin d'Octobre jusqu'après la bataille de Villiers, le 30 Novembre et le 2 Décembre.

L'issue du combat du Bourget, la nouvelle de la capitulation de Metz et enfin la visite de M. Thiers à Versailles et à Paris dans le but d'ouvrir des négociations entre les deux Gouvernements, avaient soulevé dans la capitale une émotion facile à comprendre. Divers indices permettent d'affirmer sans crainte de se tromper, qu'à cette époque la majorité de la population et des forces en armes de Paris souhaitaient ardemment la paix. Bien peu de personnes, il est vrai, osaient exprimer ouvertement ce désir, mais l'apathie générale était si sensible que les chefs du parti communiste estimèrent que le moment était favorable pour un mouvement révolutionnaire; en effet, malgré l'insignifiance des

forces qu'ils mettaient en action, ils parvenaient à prendre momentanément le dessus. Dans la nuit du 31 Octobre au 1er Novembre, la plupart des membres du Gouvernement étaient arrêtés et « la commune » était proclamée par Félix Pyat, Delescluze et plusieurs autres socialistes qui devinrent plus tard tristement célèbres. Bien que dès le lendemain l'ordre ait pu être rétabli sans effusion de sang, il n'était pas possible de se dissimuler l'influence que cette première et audacieuse tentative des communistes devait exercer sur les décisions ultérieures du Gouvernement. La « Commune » avait pris position en face du pouvoir établi; c'était *elle* qui à son tour inscrivait sur ses drapeaux « guerre à outrance, » et le Gouvernement ne pouvait ignorer que derrière cette « Commune » apparaissait un péril bien autrement grand que celui qu'avait présenté la révolte avortée du 31 Octobre. Pendant le siége, les masses armées de la population ouvrière avaient une vie meilleure que jamais; le Gouvernement leur payait grassement leur service dans la garde nationale, service qui comportait d'ailleurs plus de promenades militaires que de dangers réels; il assurait leur subsistance et celle de leurs familles. Toute autre situation ne pouvait plus offrir à la population ouvrière cette existence agréable et insoucieuse; aussi avait-elle un puissant intérêt à la continuation de la lutte et poussait-elle constamment au combat, à la condition, bien entendu, que d'autres iraient se faire tuer pour elle.

La nouvelle de l'entrée en action de l'armée de la Loire et de la reprise d'Orléans venait donner au parti de la guerre un surcroît de force. Elle ranimait d'autant plus, dans le cœur des Parisiens, l'espoir d'un succès définitif couronnant enfin les communs efforts de la capitale et de la province, que déjà on avait commencé à mettre en doute la coopération de cette dernière. Il paraît néanmoins que tous ne partageaient pas au même degré cette confiance; et c'est ce qui pourrait expliquer que si d'une part, à partir du milieu de Novembre, l'armée d'investissement trouvait chez le défenseur une tendance continuelle à l'action, elle y constatait d'autre part cette incertitude que produit toujours le manque de confiance dans le succès. Au milieu des nombreuses tentatives offensives des assiégés, on ne trouve les traces d'une résolution vraiment énergique que dans les sorties du 30 Novembre et du 2 Décembre; toutes les autres opérations présentaient les mêmes caractères : c'était comme des tâtonnements indécis, ou encore comme si, en les exécutant, on ne faisait que céder à contre-cœur à ceux qui voulaient absolument agir; il en fut ainsi jusqu'à la grande sortie du 19 Janvier organisée « à la demande générale », mais dont les promoteurs ne devaient assurément se promettre aucun succès pour peu qu'ils possédassent quelques connaissances d'art militaire.

Au commencement de Novembre, les forces enfermées dans Paris étaient l'objet d'une transfor-

mation très-significative. Les régiments de Garde mobile et les régiments de marche d'infanterie, dont le nombre avait été encore successivement augmenté, étaient réunis dans les mêmes brigades. Afin de pourvoir, pendant les grandes sorties, au service des forts et des autres ouvrages extérieurs, confié jusqu'alors à la Garde mobile, on tirait de chaque bataillon de Garde nationale, 4 compagnies de marche que l'on réunissait en bataillons de marche d'un effectif de 400 à 500 hommes. L'ensemble des forces ainsi réorganisées se partageait en 3 armées : la 1re armée, sous le général Thomas, comprenait 266 bataillons de Garde nationale, plus les bataillons de marche qui en avaient été extraits, une légion de cavalerie et une légion d'artillerie ; — la 2e armée, sous le général Ducrot, était forte de 8 divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie; les divisions d'infanterie, formées chacune à 2 brigades, se partageaient en 3 corps; — la 3e armée se composait de 7 divisions non réunies en corps d'armée. Les deux dernières de ces armées étaient pourvues d'une nombreuse artillerie dont la majeure partie venait d'être nouvellement créée. Suivant toute apparence, le général Trochu avait le projet de s'ouvrir un chemin à travers les lignes d'investissement avec la 2e armée, pour venir donner la main à l'une des armées qui opéraient au dehors, et de concert avec elle, délivrer Paris ; le général Vinoy devait appuyer l'action principale par des attaques latérales et des démonstrations, tandis que

pendant ce temps, la Ire armée se chargerait de la défense des ouvrages et du maintien de l'ordre dans Paris.

En ce qui concerne l'armée assiégeante, nous savons déjà que la 17e division d'infanterie, en quittant les lignes d'investissement, avait été remplacée dans ses positions par la 4e division. Du 3 au 8 Novembre, la 3e division d'infanterie arrivait également par voie ferrée à Nanteuil et prenait ses cantonnements derrière la 4e division, sur la rive droite de la Seine où elle était rejointe, le 10 Novembre, par les fractions du IIe corps d'armée qui venaient par étapes (la réserve d'artillerie, etc.). Il n'y avait rien de changé d'ailleurs dans les positions de l'armée d'investissement. Nous avons déjà dit précédemment qu'au commencement de Novembre la brigade du IVe corps, établie à Argenteuil et à Bezons, avait été momentanément relevée par la division de landwehr de la Garde, afin de fournir à l'armée de la Meuse les forces nécessaires pour faire face à l'attaque dont elle était menacée par Rouen. Le 15 Novembre, alors qu'un mouvement en avant de l'ennemi par Rouen fut devenu tout à fait improbable, cette mesure était rapportée afin qu'une brigade de landwehr de la Garde pût être envoyée à la 5e division de cavalerie pour la soutenir.

Vers le milieu de Novembre, tous les renseignements que l'on recueillait sur Paris par les prisonniers, les déserteurs, les lettres interceptées, etc., montraient qu'on s'y préparait à exécuter prochai-

nement une grande sortie. Le mouvement simultané des armées ennemies de la Loire et de l'Ouest faisait supposer que cette sortie, — si elle avait lieu, — serait dirigée vers le Sud ou vers l'Ouest. En prévision de cette éventualité, Sa Majesté ordonnait, le 16 Novembre, que, pour le moment, la III[e] armée aurait pour seule mission de garder la rive gauche de la Seine et que le II[e] corps tout entier serait porté sur cette rive. Par contre, l'armée de la Meuse était chargée en plus de couvrir le terrain compris entre Seine et Marne; à cet effet, on lui adjoignait la division wurtembergeoise en prescrivant de prendre les mesures nécessaires pour la faire soutenir en temps utile, au cas, toujours possible, d'une pointe de l'ennemi dans cette direction.

En exécution de ces prescriptions, le Prince royal de Saxe donnait l'ordre à la Garde d'étendre sa gauche jusqu'à Aulnay-lès-Bondy; à la 24[e] division d'infanterie de se placer à la gauche de la 23[e], à cheval sur la Marne, en prenant le service des avant-postes en avant de Chelles et sur la rive gauche de la Marne jusques et y compris Brie-sur-Marne; à la division wurtembergeoise de se charger dorénavant de couvrir l'espace situé entre le sud de Brie et la Seine. Le IV[e] corps, de son côté, avait mission de couvrir sur les deux rives le passage de la Seine à Villeneuve-Saint-Georges. La division wurtembergeoise s'établissait de la manière suivante : à l'aile droite, la 1[re] brigade dans la position Villiers-Cœuilly, avec ses avant-postes au

Plant, à Champigny et à Chenevières ; — à l'aile gauche, la 3e brigade dans la position Valenton-Brevannes—Sucy, avec ses avant-postes de Bonneuil à Choisy-le-Roi ;—au centre et en arrière, la 2e brigade formant réserve pour les deux ailes. En raison du grand développement de la zone qu'avait à garder l'aile gauche de l'armée de la Meuse, on avait été dans la nécessité de diminuer les effectifs des grand'gardes et de leurs soutiens.

Le 18 Novembre, on avait connaissance que les troupes de Paris avaient reçu des vivres pour 6 jours et qu'elles avaient été pourvues de leurs convois, ce qui indiquait évidemment le projet d'une tentative de sortie. On sut plus tard que cette opération avait été préparée pour le 19 Novembre, mais qu'un contre-ordre était venu l'arrêter au dernier moment, alors que les troupes allaient se mettre en marche.

Le 24 et le 25 Novembre, les avant-postes remarquaient des préparatifs pour l'établissement de ponts à Saint-Denis et à Bezons; l'attention de l'armée d'investissement était d'autant plus sollicitée dans cette direction que l'on apprenait par les déclarations de déserteurs que lors de la sortie projetée pour le 19 Novembre, des masses considérables de troupes avaient été également réunies à la porte de Neuilly. Cependant le calme n'avait pas tardé à reprendre sur le front Ouest. Dans les nuits du 25 au 26 et du 26 au 27 Novembre, les avant-postes constataient de nouveau, il est vrai, des travaux dans la presqu'île de Gennevilliers, mais

comme sur ces entrefaites, on avait acquis la certitude qu'il était impossible à une armée de secours de s'approcher davantage du front Ouest, on ne considérait ces travaux que comme une démonstration, et on se bornait à faire sauter complétement celles des piles du pont de Bezons qui étaient encore debout. D'autre part, une sortie, préparée par une violente canonnade, était tentée, pendant la nuit du 26 au 27 Novembre, dans la direction de Choisy-le-Roi, contre le VI^e^ corps qui la repoussait facilement. Le 27, l'ennemi jetait un pont sur la Seine, au-dessous de Choisy, à Maisons-Alfort, et à partir du 28 Novembre, on ne pouvait plus se dissimuler que des mouvements considérables ne fussent en voie d'exécution sur le front Est de Paris.

Il ne faut pas oublier que précisément à ce moment, le mouvement de l'armée de la Loire contre l'aile gauche de la II^e^ armée était arrêté par la bataille de Beaune-la-Rolande, et qu'ainsi échouait le projet d'une opération offensive vers Paris, en suivant le Loing. Aussi, quand après une canonnade générale, d'une intensité inaccoutumée, dirigée dans la nuit du 28 au 29 Novembre contre tout le front de l'armée d'investissement, on était informé, dans la matinée de ce dernier jour, que de nouvelles sorties, soutenues par les canonnières de la Seine, étaient exécutées contre le VI^e^ corps, en même temps que des démonstrations assez molles avaient lieu sur divers autres points, le Grand quartier général expédiait par voie télégra-

phique, au commandant en chef de l'armée de la Meuse, les avertissements suivants :

« D'après les renseignements fournis par la « IIe armée, il y a lieu de s'attendre à une attaque « sérieuse contre la division wurtembergeoise. « Amiens ayant été pris hier, une trouée vers le « Nord serait sans objet. En conséquence, faire « soutenir le plus rapidement possible la division « wurtembergeoise par toutes les forces dispo- « nibles. »

Dès le 26 déjà, le prince royal de Prusse avait établi comme réserve la 7e brigade d'infanterie (du IIe corps) autour de Villeneuve-Saint-Georges, à cheval sur la Seine. Les sorties réitérées que l'ennemi dirigeait avec des forces considérables, dans la matinée du 29 novembre, contre le VIe corps, étaient repoussées avec de grandes pertes. Vers midi, on voyait 3 brigades qui, après avoir établi leur camp à Rosny, s'occupaient activement de fortifier le mont Avron.

A la suite du télégramme précédent et des mouvements observés chez l'ennemi, le Prince royal de Saxe prescrivait à l'armée de la Meuse d'appuyer à gauche de manière à venir occuper les emplacements ci-après :

Le IVe corps d'armée, de Chatou à Montmorency.

La Garde, le terrain qui s'étend à gauche du IVe corps jusqu'à Sévran.

Dans le XIIe corps (Saxe royale) la 23e division dans la position comprise entre le canal de l'Ourcq

et la Marne, — la 24e division sur la rive gauche de la Marne jusqu'à Champigny.

La division wurtembergeoise au sud de Champigny jusqu'à la Seine.

Tous ces mouvements devaient être exécutés pour le 30 Novembre à midi.

Le feu de l'artillerie ennemie continuait sur toute la ligne pendant la journée du 29, et redoublait d'intensité dans la nuit suivante et le lendemain dans la matinée. C'était maintenant le front saxon-wurtembergeois qui était surtout canonné, et à cet effet l'ennemi démasquait de nombreuses batteries nouvelles sur la rive droite de la Marne, et plus particulièrement sur le mont Avron. Dans la matinée du 30 Novembre, une nouvelle attaque était d'abord dirigée contre le VIe corps, mais il était évident que ce ne pouvait être qu'une démonstration; elle était repoussée après un combat de très-courte durée. Mais d'autre part, à partir de 9 heures, l'assiégé déployait des forces très-considérables devant la division wurtembergeoise et le XIIe corps d'armée. Pendant que les troupes campées à Rosny se dirigeaient sur la rive droite de la Marne pour attaquer Chelles, les avant-postes saxons, qui venaient seulement de prendre position et qui ne connaissaient pas le terrain, étaient délogés de Brie et de Champigny et la division wurtembergeoise se trouvait engagée presque en même temps dans une affaire excessivement vive, tant à sa gauche qu'à sa droite qui n'avait pas encore été relevée à Villiers. Après que l'attaque sur le VIe corps

eut été repoussée, le général de Tümpling s'empressait d'accourir avec une forte brigade mixte, au secours de la gauche wurtembergeoise ; la 7e brigade d'infanterie se portait également sur ce point et s'engageait avec succès. Un peu après 1 heure de l'après-midi, l'attaque tentée contre l'aile gauche était victorieusement repoussée, ce qui permettait au général d'Obernitz d'amener un renfort de 3 bataillons et de 3 batteries à l'aile droite (1re brigade) de sa division, qui résistait avec peine. — Au moment où l'action avait commencé, quelques bataillons seulement de la 24e division (48e brigade) se trouvaient sur la rive gauche de la Marne ; le reste de la brigade arrivait peu après midi, suivi, quelques instants plus tard, par les autres fractions de la 24e division, la moitié de la réserve d'artillerie du XIIe corps et une partie de la 45e brigade.

A Villiers, le combat continuait avec un grand acharnement jusqu'à la tombée de la nuit, pour se terminer enfin vers 6 heures ; malgré leur infériorité numérique relative, les troupes allemandes avaient maintenu leur position de Villiers-Noisy-le-Grand. Les Français repliaient le gros de leurs forces sur la rive droite de la Marne, tout en demeurant solidement établis sur la rive gauche, dans les villages de Brie et de Champigny, ordinairement occupés par nos avant-postes.

Indépendamment des attaques secondaires mentionnées plus haut et dirigées contre le VIe corps et sur Chelles, des opérations du même genre

étaient également tentées, le 30, contre le IIe corps bavarois, la Garde et le IVe corps d'armée. Ce dernier corps en venait à un engagement assez sérieux autour d'Épinay, engagement qui, d'ailleurs, se terminait aussi par la retraite de l'ennemi.

Le 30 Novembre, le IIe corps d'armée qui était cantonné derrière le front Sud, où il formait la réserve de la IIIe armée, avait appuyé à droite, et le soir il recevait l'avis de passer tout entier sur la rive droite de la Seine pour y être sous les ordres du commandant en chef de l'armée de la Meuse jusqu'au moment où l'ennemi serait définitivement repoussé. Le général de Fransecky était chargé de la direction unique de toutes les troupes établies entre Seine et Marne.—Dans le courant de la matinée du 1er Décembre, après que le IIe corps eut successivement passé sur la rive droite de la Seine, on disposait désormais, pour continuer la lutte sur ce point, de la 24e division d'infanterie, de la division wurtembergeoise, du IIe corps d'armée et d'une brigade (la 21e) du VIe corps. Toutefois l'assiégé ne renouvelait pas son attaque le 1er Décembre, de sorte que l'on put utiliser cette journée pour renforcer par des ouvrages la position Cœuilly-Villiers-Noisy; les troupes parisiennes continuant cependant à occuper Brie et Champigny, le Prince royal de Saxe donnait l'ordre de les déloger de ces deux points dans la matinée du 2 Décembre, et de les refouler entièrement de l'autre côté de la Marne. L'exécution de cette opé-

ration était confiée au Prince Georges de Saxe, commandant le XII[e] corps.

Le 2 Décembre, à 7 heures du matin, Brie est donc attaqué par 3 bataillons saxons, Champigny par 3 bataillons wurtembergeois; l'ennemi est d'abord chassé de ces deux villages avec de fortes pertes; mais peu après, il revient en nombre supérieur, et de nouveau nous sommes forcés d'abandonner ces deux points situés au pied des versants de la vallée, car le feu des forts et des nombreuses batteries de position balayait les pentes et le plateau jusqu'à Villiers et rendait impossible tout secours sérieux à ces positions avancées. — Mais d'un autre côté, toutes les tentatives que les Français dirigeaient le même jour contre la position Noisy-Villiers-Cœuilly demeuraient infructueuses. Là encore la lutte continuait jusqu'à la tombée de la nuit avec une violence extraordinaire, et pour repousser les retours offensifs que l'ennemi renouvelait sans cesse avec des troupes fraîches, il fallait appeler successivement, outre la 24[e] division et la majeure partie de la division wurtembergeoise, le II[e] corps tout entier qui venait s'établir soit sur la position même, soit en arrière comme réserve. De son côté, l'assiégé avait engagé toute la 2[e] armée (Ducrot). Le combat cessait à 6 heures du soir. Les Français occupaient de nouveau Brie et les hauteurs situées immédiatement en avant, ainsi que la moitié de Champigny; l'autre moitié de ce village était au pouvoir des troupes allemandes.

Les pertes sérieuses que ces derniers avaient eu à supporter, et leur état d'épuisement, conséquence inévitable des luttes, des fatigues et des privations des derniers jours, prescrivaient impérieusement de s'occuper de leur assurer de nouveaux renforts pour le cas où l'ennemi tenterait de continuer ses efforts contre nos positions entre Seine et Marne. Dans la nuit du 2 au 3 Décembre 7 bataillons et 2 batteries de la division de landwehr de la Garde, ainsi que 3 escadrons et 6 batteries des V^e^ et XI^e^ corps d'armée, étaient donc dirigés vers l'aile droite de la III^e^ armée et permettaient ainsi au VI^e^ corps d'avoir, indépendamment de la 21^e^ brigade d'infanterie qui se trouvait déjà sur la rive droite de la Seine, une brigade, avec l'artillerie et la cavalerie nécessaires, toute prête à être détachée sur la rive droite du fleuve. Le Prince royal de Saxe donnait l'ordre à ses troupes, pour le 3, d'appuyer plus à gauche, de manière que, en cas de besoin, la 23^e^ division d'infanterie tout entière puisse encore passer sur la rive gauche de la Marne; le Prince se portait de sa personne sur le lieu du combat. Si donc l'ennemi avait renouvelé son attaque, il aurait trouvé devant lui une masse de 80 bataillons et 26 escadrons avec plus de 250 bouches à feu.

Mais déjà l'échec de l'armée française était un fait accompli.

Le 3 Décembre, la canonnade continua, et il y eut bien encore quelques petites escarmouches entre les troupes des deux armées qui, sur certains

points, se trouvaient face à face, comme à Champigny par exemple, mais le 4 Décembre dans la matinée, l'ennemi retirait ses derniers soldats de la rive gauche de la Marne et repliait ses ponts derrière lui, de sorte que les troupes allemandes pouvaient reprendre de nouveau leurs anciennes positions. Le XII[e] corps repassait alors en entier sur la rive droite de la Marne; la division wurtembergeoise occupait l'espace qui s'étend depuis la Marne à Noisy, jusqu'à Ormesson; une division du II[e] corps s'établissait depuis Ormesson jusqu'à la Seine tandis que l'autre division prenait des cantonnements en arrière. La limite qui séparait la zone de la III[e] armée de celle de l'armée de la Meuse était transportée à Ormesson. Afin de se garantir à l'avenir contre tout renouvellement d'une attaque entre Seine et Marne, on s'occupait aussitôt de renforcer notablement les ouvrages du plateau de Villiers. Cela paraissait d'autant plus nécessaire que l'assiégé déployait une activité extraordinaire pour compléter ses travaux du mont Avron, ainsi que pour augmenter le nombre des batteries de gros calibre qui y étaient établies et qui tenaient sous leur feu le plateau de Villiers et la vallée de la Marne, toutes choses qui laissaient supposer des projets ultérieurs dans cette direction.

A la suite d'une démarche des Français, les hostilités étaient suspendues sur le front Est de Paris pendant les journées des 6, 7 et 8 Décembre pour permettre d'ensevelir les morts. Pendant ces trois journées, 685 cadavres furent remis aux

Français qui, d'après leurs propres déclarations, en avaient déjà enlevé antérieurement 995; 636 Français avaient été enterrés par les troupes allemandes, ce qui porte les pertes de l'ennemi dans cette bataille de Villiers à 2,316 *morts*. Il avait perdu de plus en prisonniers 36 officiers et 1550 hommes, ce qui donne un total qui ne peut être évalué à moins de 10,000 à 12,000 hommes. Mais les pertes des Allemands étaient sérieuses aussi, car pour la bataille du 30 elles s'élevaient en tout à 100 officiers environ et un peu plus de 1200 hommes; pour la bataille du 2 Décembre, elles étaient les suivantes :

	Officiers.	Hommes.
IIe corps d'armée.	87	1,447
XIIe id.	53	1,096
Division wurtembergeoise.	23	818
TOTAL.	163	3,341

De plus, le VIe corps avait perdu, le 29 Novembre, 7 officiers, 137 hommes; le 30 Novembre, 4 officiers, 60 hommes. Le même jour, le IVe corps avait eu environ 130 hommes hors de combat à l'affaire d'Épinay.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans aborder la question de savoir ce qu'il serait advenu si le succès avait couronné la tentative de l'armée française, le 30 Novembre ou le 2 Décembre. La situation avait paru assez grave pour que le Quartier général allemand eût cru devoir examiner cette éventualité.

Il n'y avait pas d'armée de secours assez proche pour permettre à l'armée sortant de Paris de se réunir immédiatement à elle. Nous avons vu en effet que les troupes de la Loire avaient échoué dans leur mouvement pour déboucher par Orléans.

Si l'armée du général Ducrot était parvenue à réussir dans sa tentative de percer, elle eût été en tout cas hors d'état de faire encore le même jour une marche un peu forte, et elle aurait dû forcément camper pendant la nuit suivante auprès de Villiers, sous les yeux mêmes des troupes allemandes refoulées. Pendant ce temps la Garde et la majeure partie au moins du IV^e^ corps se seraient concentrées, et auraient pu venir occuper dans la nuit une position bien choisie, de l'autre côté de la Marne. Le lendemain matin, les troupes allemandes qui se trouvaient entre Seine et Marne, n'auraient pas permis à l'ennemi de continuer son mouvement sans nouveaux combats, et on aurait gagné ainsi les délais nécessaires pour être en mesure de l'attaquer en rase campagne avec les troupes fraîches de la Garde et du IV^e^ corps. Le blocus rigoureux de Paris eût pu d'ailleurs être momentanément abandonné sur le front Nord sans grands inconvénients, jusqu'au moment où la 1^re^ armée, qui revenait précisément d'Amiens, fût venue prendre les positions occupées précédemment par l'armée de la Meuse, ce qui pouvait être exécuté 4 jours après l'ordre donné.

Nous laissons au lecteur le soin de tirer les conséquences ultérieures de ces observations.

XIV.

Opérations sur la Loire depuis la reprise d'Orléans jusqu'à la fin de Décembre. — Bataille de Beaugency, du 7 au 10 Décembre.

Après la prise d'Orléans, une avant-garde du IX^e^ corps était portée, le 5 Décembre de très-grand matin, sur la rive gauche de la Loire, et lançait de la cavalerie sur les routes de Tours, Vierzon et Gien, pour poursuivre l'ennemi qui laissait encore entre nos mains, ce jour-là, 800 prisonniers environ. Pendant cette journée du 5, les forces principales de la II^e^ armée et de la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg demeuraient à Orléans ; le III^e^ corps étendait son aile gauche jusqu'à Jargeau, la 1^re^ division de cavalerie s'avançait avec la brigade d'infanterie du X^e^ corps qui lui était attachée, jusqu'à Lorris ; à l'extrême gauche, et à l'aile droite, la 2^e^ division de cavalerie se portait sur Ouzouer-le-Marché et le 1^er^ corps bavarois dans la direction de Beaugency.

L'ennemi avait opéré sa retraite dans des directions divergentes. Le centre, formé du 15^e^ corps, avait passé la Loire à Orléans et se retirait sur Vierzon ; la gauche, — 16^e^ et 17^e^ corps, — se repliait

par la rive droite sur Beaugency et Marchenoir. La droite enfin, — 18e et 20e corps, — exécutait sa retraite par la rive droite jusqu'à Gien, pour se diriger ensuite partie vers Nevers, partie vers Bourges. Il est vrai qu'au début, on ne pouvait être fixé d'une manière certaine sur la valeur de ces divers renseignements ; on était incertain surtout sur la situation du 17e corps ; en ce qui concernait le 16e corps, tout ce dont on était sûr, c'est qu'une de ses divisions s'était retirée par la rive droite de la Loire ; mais même dans les journées suivantes, on croyait encore que les deux autres divisions avaient traversé le fleuve à Orléans avec le 15e corps.

Afin de mieux se renseigner sur la position de l'ennemi et de tirer plus d'avantages de la victoire d'Orléans, le feld-maréchal prince Frédéric-Charles, arrête donc les dispositions suivantes :

Le IIIe corps d'armée poursuivra l'ennemi sur la rive droite de la Loire, dans la direction de Gien. — En même temps, la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg s'avancera également sur la rive droite par Beaugency, vers Tours, siége de la Délégation du Gouvernement français.

La division grand-ducale hessoise, avec une brigade de la 2e division de cavalerie, côtoiera sur la rive gauche les opérations du Grand-duc de Mecklembourg, sous les ordres duquel elle sera placée.

La 6e division de cavalerie, renforcée de 4 bataillons hessois, sera chargée de poursuivre l'ennemi dans la direction de Vierzon.

Le X^e^ corps ainsi que le IX^e^, moins la division hessoise, resteront provisoirement à Orléans et aux environs.

Une brigade du X^e^ corps continue à rester momentanément attachée à la 1^re^ division de cavalerie.

Au début des opérations sur Tours, la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg cessa d'être sous les ordres du commandant en chef de la II^e^ armée, mais, ainsi que nous le verrons plus loin, cela ne dura que quelques jours.

Le 6 Décembre, la cavalerie qui parcourait la Sologne rencontrait, à la Motte-Beuvron — 38 kilomètres au sud d'Orléans, — des troupes de toutes armes qui se retiraient après un court engagement, mais qu'elle retrouvait le lendemain établies en force respectable à Salbris, de sorte que le Prince Frédéric-Charles se trouvait dans la nécessité de faire soutenir la 6^e^ division de cavalerie par une partie du X^e^ corps.

Le 7 Décembre dans la matinée, l'avant-garde du III^e^ corps atteignait l'arrière-garde de Bourbaki à Nevoy, au nord de Gien, et la refoulait après un vif combat, mais l'obscurité naissante ne lui permettait pas de poursuivre immédiatement son succès ; le lendemain matin, Gien était occupé, mais l'ennemi avait eu le temps d'en faire sauter le pont ; il avait déjà détruit antérieurement tous les autres ponts de la Loire entre Orléans et Gien.

A l'autre aile, le Grand-duc commençait, le 7 Décembre, l'exécution de sa mission en portant

la 17e division d'infanterie et la 2e division de cavalerie sur la grande route d'Orléans à Beaugency, la 22e division d'infanterie et la 4e division de cavalerie à l'aile droite dans la direction d'Ouzouer-le-Marché, le Ier corps bavarois au centre sur Baccon par Ormes. La 25e division, appuyée par une brigade de la 2e division de cavalerie, côtoyait la rive gauche de la Loire; on ne pouvait néanmoins compter sur le concours immédiat de cette division, car on savait que tous les ponts du fleuve avaient été détruits, jusqu'à Beaugency inclusivement, et les forts glaçons que charriait le courant ne permettaient pas l'établissement d'un pont de bateaux. — A Meung, l'avant-garde de la 17e division d'infanterie rencontre l'ennemi, qui, établi dans la forte position Meung-Le Bardon, essayait de s'y maintenir. Le combat se prolonge jusqu'à la tombée de la nuit. Bien que des vignes très-épaisses gênassent extraordinairement le déploiement des troupes, la 17e division parvient enfin à s'emparer de Meung, tandis qu'en même temps une partie du Ier corps bavarois et la 2e division de cavalerie chassaient l'ennemi du Bardon. A Baccon également et à Ouzouer-le-Marché, on rencontrait des corps ennemis, mais ces deux localités étaient néanmoins occupées après un combat sans importance. Le 7 Décembre, la 25e division atteignait Lailly.

Les engagements du 7 Décembre montraient que le Grand-duc était en présence de contingents considérables qui chercheraient probablement à prolonger la résistance dans le terrain, très-favorable

à la défense, compris entre la Loire et la forêt de Marchenoir. Les forces repoussées le 7 ne semblaient être que des troupes avancées, qui s'étaient repliées dans la soirée sur la position principale ; les prisonniers faits dans la journée n'appartenaient à aucun des cinq corps qui, jusqu'alors, avaient formé l'armée de la Loire.

Le Grand-duc se décide à continuer l'offensive et à concentrer à cet effet, dans la matinée du 8, ses forces sur son aile gauche. En conséquence, il prescrit pour cette journée les dispositions suivantes :

A 10 heures, la 17e division d'infanterie sera formée derrière son avant-garde aux environs de Baulle, prête à se mettre en mouvement.

Le corps bavarois se concentrera à Grand-Châtre, faisant front vers Beaumont.

La 22e division d'infanterie avec une brigade de la 4e division de cavalerie se portera par Villermain sur Cravant ; les deux autres brigades de la 4e division de cavalerie suivront la 22e division d'infanterie.

La 2e division de cavalerie maintiendra la communication entre le Ier corps bavarois et la 22e division d'infanterie.

La division grand-ducale hessoise continuera à s'avancer dans la direction de Tours, et, dans le cas d'un combat sur la rive droite de la Loire, elle y prendra part autant que possible par son artillerie.

L'exécution de ce mouvement à gauche avait en-

gagé la 22e division dans un combat aux environs de Villermain, le 8 Décembre au matin, quand elle recevait l'ordre de le cesser et de poursuivre sa marche sur Cravant, en laissant à la 4e division de cavalerie le soin de contenir l'ennemi sur le lieu de l'action. L'ordre était donné en même temps au Ier corps bavarois de continuer sur Beaumont. Pendant que l'avant-garde bavaroise occupait ce village, la 22e division enlevait Cravant; mais peu après, l'ennemi faisait, avec des forces très-supérieures, un retour offensif sur la position Cravant-Beaumont, et il en résultait une affaire très-vive à laquelle le corps bavarois en entier et toute la 22e division étaient successivement appelés à prendre part. Pour les dégager, le Grand-duc prescrit à la 17e division de faire une pointe par Messas vers Vernon. L'intervalle entre cette division et le Ier corps bavarois devait être rempli par la 2e division de cavalerie, qui, toutefois, en raison de la nature du terrain, ne pouvait engager efficacement que son artillerie.

La manœuvre projetée obtenait un succès complet: la 17e division enlève d'assaut Messas, les batteries de la 2e division de cavalerie canonnent avec avantage les colonnes qui attaquaient Beaumont, le corps bavarois maintient sa position, la 22e division gagne du terrain, et la 4e division de cavalerie, après avoir d'abord énergiquement protégé le flanc droit contre de fortes colonnes qui débouchaient à plusieurs reprises de la forêt de Marchenoir, fait ensuite avancer ses batteries contre les

ouvrages garnis de pièces de gros calibre qui couvraient cette forêt. Telle était la situation du combat au moment où l'arrivée de la nuit venait y mettre un terme. Toutefois, comme il était d'un grand intérêt, en vue de la continuation de la lutte le lendemain, de s'assurer la possession des hauteurs de Villechaumont et de Vernon, ces deux localités sont enlevées avec beaucoup d'entrain, pendant la nuit même, par le I^er^ corps bavarois et par la 17^e^ division qui occupe en outre Beaugency. Les avant-postes ennemis restaient à petite distance, en face des nôtres.

Le mouvement sur Tours avait par lui-même une importance considérable en raison de l'impression morale et de la désorganisation qui résulteraient nécessairement de l'expulsion de la Délégation du lieu qu'elle avait choisi pour sa résidence. Cette importance était encore augmentée par la résistance que l'ennemi opposait à ce mouvement. Il était évident que le Gouvernement engageait là tout ce qu'il possédait encore de troupes en état de combattre, offrant ainsi à son adversaire l'occasion tant désirée de tirer tout le parti possible de sa victoire d'Orléans. — Mais, d'autre part, il était hors de doute que la fraction d'armée du Grand-duc était manifestement trop faible ; les combats continuels, les fatigues des derniers jours avaient tellement réduit l'infanterie qu'elle n'était pas en mesure de mettre en ligne plus de 17,000 fusils ; le corps bavarois en particulier avait perdu la majeure partie de ses officiers, et il ne pouvait

trouver en lui-même les ressources nécessaires pour pourvoir à leur remplacement provisoire. Il est vrai que la forte proportion de l'artillerie, qui menait avec elle 208 bouches à feu, et l'abnégation avec laquelle les troupes de toutes armes avaient tenu tête à l'ennemi, rendaient possible une continuation de la résistance ; mais pour remporter des succès décisifs contre un adversaire qui mettait en ligne sous le commandement unique du général Chanzy — comme il n'y avait plus à en douter maintenant — le 16e et le 17e corps tout entiers, ainsi qu'une partie du 21e corps appelé du Mans et une partie du 19e (1); pour remporter de tels succès, disons-nous, une coopération puissante de la IIe armée devenait indispensable. — Aussi, quand dans la matinée du 9 Décembre, le Grand quartier-général recevait du Grand-duc communication des événements de la veille, le Roi s'empressait-il de faire connaître par voie télégraphique au Feld-maréchal Prince Frédéric-Charles toute l'importance qu'il attachait au mouvement offensif sur Tours, et de l'informer qu'il lui confiait de nouveau la direction supérieure de toutes les opérations sur la Loire.

---

(1) Le 16e et le 17e corps se composaient chacun de 3 divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie: le 21e corps comprenait 4 divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Au moment de la catastrophe d'Orléans, le 19e corps était en voie de formation à Tours; les troupes déjà prêtes de ce corps — 14 bataillons, 5 régiments de cavalerie et 5 batteries — avaient été mises sous le commandement du général Camô et envoyées en avant pour soutenir le général Chanzy. L'ennemi comptait donc au moins 100,000 hommes d'infanterie et il était également numériquement supérieur en cavalerie et en artillerie.

En exécution de cette décision, dès la matinée du 9, le Prince Feld-maréchal envoie au X^e^ corps, dont une partie s'avançait vers le Sud par la rive gauche de la Loire, l'ordre de se rabattre rapidement dans la direction de Meung. A l'aile gauche, le III^e^ corps, dont les têtes de colonne s'étaient déjà portées au delà de Briare et de Châtillon-sur-Loire, reçoit également l'ordre de revenir sur Orléans dans les journées du 9 et du 10 Décembre, pour se rallier au mouvement sur la Loire d'aval. Le reste du IX^e^ corps avait suivi la division grand-ducale hessoise sur la rive droite du fleuve, dès le 8 Décembre.

Afin de pouvoir continuer le combat, le 9 Décembre, avec quelque chance de succès, le Grand-duc avait été dans la nécessité de diminuer son front. Il avait donc prescrit qu'avant le point du jour, le I^er^ corps bavarois serait relevé dans ses positions par la 22^e^ division d'infanterie. La cavalerie seule devait être chargée de couvrir l'aile droite. Mais au moment même où ce relèvement était en voie d'exécution, le combat reprenait, à 7 heures du matin, entre les avant-postes qui se trouvaient face à face, et s'étendant promptement sur toute la ligne Villechaumont-Cravant, il prenait un développement tel que le I^er^ corps bavarois et la 22^e^ division se trouvaient bientôt engagés en entier. De même que la veille, l'ennemi cherchait à déboucher en grandes masses de la forêt de Marchenoir pour envelopper l'aile droite; mais il est refoulé sur ce point par une brigade bavaroise et par la

4e division de cavalerie, pendant que, sur le front, ses attaques échouent également contre la position Cravant-Villechaumont. Le Grand-duc peut reprendre alors l'offensive, et il prescrit à la 17e et à la 22e division d'infanterie de pousser sur le centre ennemi dans la direction de Toupenay. Cette pointe refoule l'adversaire, qui est rejeté jusqu'au delà d'Origny par la 22e division, et au delà de Villorceau et de Villemarceau par la 17e division, qui faisait en même temps une démonstration dans la direction de Tavers. Origny, Villorceau et Villemarceau sont enlevés de vive force et conservés malgré les retours offensifs que l'ennemi tente principalement par la direction de Josnes jusqu'à la tombée de la nuit qui met fin à l'action.— Vers 3 heures, 7 batteries et 4 escadrons du Xe corps avaient paru sur le champ de bataille, mais sans être engagés.

Pendant la nuit du 9 au 10 Décembre, on interceptait un ordre de mouvement pour le 10 signé par le général Villemot comme chef d'état-major général du Commandant en chef de l'armée française, et duquel il résultait que le 21e corps et la division de cavalerie du 16e corps occupaient la forêt de Marchenoir et ses abords, que le 17e corps était à Josnes, et qu'entre ce corps et la Loire se trouvaient la 1re division du 16e corps ainsi que les troupes sous les ordres du général Camô. Il ressortait, en outre, de ce document que l'ennemi avait le projet de continuer à défendre la position dont il avait fait choix. — Dans de semblables con-

ditions, on ne pouvait songer à continuer un mouvement offensif sérieux qu'après l'arrivée en ligne de tout le X^e^ corps. Afin de pouvoir au moins se maintenir provisoirement sur le terrain conquis, le Grand-duc assigne à ses troupes les emplacements suivants pour la matinée du lendemain, 10 décembre :

La 17^e^ division d'infanterie à Villemarceau et à Origny, ayant à sa droite la 22^e^ division d'infanterie à Villechaumont et à Cernay — les Bavarois à Cravant — une partie du corps bavarois à Grand-Châtre en réserve ; — la 2^e^ division de cavalerie à Rilly ; la 4^e^ division de cavalerie à Launay pour surveiller les débouchés Nord de la forêt de Marchenoir. — Le 9 au soir, les troupes déjà arrivées du X^e^ corps occupaient Beaugency ; la partie encore en marche de ce corps d'armée était dirigée sur Grand-Châtre.

Peu avant le point du jour, l'ennemi attaque avec des forces très-supérieures le village d'Origny, qui n'était encore gardé de notre côté que par un détachement placé en avant-poste, et s'en rend maître de nouveau. Ce succès entraîne l'évacuation de Villejouan. Cependant, le jour même à midi, la 17^e^ division reprend ces deux villages avec l'aide de deux batteries à cheval du X^e^ corps, et s'y maintient contre toutes les attaques. Un mouvement offensif, que l'assaillant tente encore à la même heure, de la forêt de Marchenoir et de Villermain contre la 4^e^ division de cavalerie et l'aide droite du corps bavarois, est repoussé par

une simple canonnade à laquelle prennent également part 2 batteries du X^e^ corps. L'attitude de l'adversaire dans toute cette journée laissait voir clairement qu'il était complétement épuisé.

Le 11 Décembre dans la matinée, le X^e^ corps tout entier arrive en ligne, à l'exception de la brigade d'infanterie encore détachée; il prend position sur la ligne Beaugency-Villemarceau, ayant à sa droite la 22^e^ division sur la ligne Cernay-Cravant.— La 17^e^ division était en réserve à Beaumont; — le corps bavarois et la 2^e^ division de cavalerie se concentraient à Rilly; — la 4^e^ division de cavalerie était à Launay.

Dans la journée, l'ennemi débouche encore une fois de la forêt de Marchenoir, mais il se replie presque aussitôt. Dans l'après-midi, tout indiquait qu'il avait commencé sa retraite. Le X^e^ corps d'armée, formé en 4 colonnes, se met immédiatement à sa poursuite; il est suivi par la cavalerie seulement de la fraction d'armée du Grand-duc, pendant que le reste des troupes s'établit en cantonnements.

Il est inutile de dire combien le repos était nécessaire à ces troupes qui, pendant 7 jours,— du 2 au 10 Décembre,—avaient lutté sans relâche, combattant depuis le point de jour jusqu'au coucher du soleil, et passant les nuits aux avant-postes, presque toujours à portée de fusil de l'ennemi. Les pertes de la fraction d'armée du Grand-duc, dans les journées du 7 au 10 Décembre, s'élevaient presque à 4,000 hommes; celles de l'ennemi étaient

certainement beaucoup plus grandes, ainsi que suffirait à le prouver le nombre considérable des blessés que l'on trouvait pendant les jours suivants, entièrement dénués de secours, dans toutes les localités jusqu'au delà de Blois. Les trophées de l'armée du Grand-duc dans cette bataille de 4 jours devant Beaugency consistaient en 7 canons enlevés de vive force, une mitrailleuse et environ 5,000 prisonniers.

Dans la nuit du 11 au 13 Décembre, des renseignements certains viennent annoncer la retraite de l'ennemi dans la direction de *l'Ouest*. Ces renseignements étaient confirmés par les troupes chargées de la poursuite, qui, le 12 Décembre, avaient déjà dépassé Villexanton-La Madeleine-Marchenoir. L'aile droite ennemie était évidemment en retraite sur Vendôme.

Le mouvement en avant du IX^e^ corps qui menaçait l'aile droite et les derrières du général Chanzy, avait certainement exercé une influence décisive sur la détermination prise par ce général d'opérer sa retraite vers l'Ouest, découvrant ainsi la route de Tours et renonçant en même temps à rejoindre ultérieurement Bourbaki. Continuant son mouvement le long de la rive gauche de la Loire, le IX^e^ corps atteignait, le 9 Décembre, Montlivault (11 kilomètres de Blois), il y est vivement attaqué par une division française, mais il parvient à repousser cette attaque que soutenaient des batteries établies sur le versant de droite de la vallée. En même temps, l'aile gauche du IX^e^ corps délogeait

l'ennemi de Chambord, où un bataillon hessois s'emparait de 5 canons et de 12 voitures chargées de munitions. Le lendemain matin, le IX^e^ corps occupe Vienne, faubourg de Blois, et lance dans la direction de Tours des partis qui s'avancent jusqu'à Amboise et à Montrichard sans rencontrer personne.

Après avoir rejeté l'ennemi sur Bourges, la 6^e^ division de cavalerie avait atteint, dès le 8 Décembre, la petite ville de Vierzon, où elle avait coupé la ligne ferrée de Bourges à Tours en faisant sauter deux ponts. A Vierzon, la division recevait l'ordre d'envoyer une de ses brigades vers Contres pour chercher à se mettre en communication avec le IX^e^ corps; l'autre brigade resterait d'abord jusqu'au 12 décembre à Vierzon et à Salbris, d'où elle jetterait des partis vers Bourges, puis elle appuierait ensuite également sur Contres pour se rallier au IX^e^ corps.

Le 12 Décembre, le mouvement des glaces sur la Loire avait tellement décru que le IX^e^ corps pouvait jeter un pont de bateaux à Saint-Dié;— le III^e^ corps rallié sur Orléans commençait le même jour sa marche le long de la Loire;— le lendemain, 13, la fraction d'armée du Grand-duc poursuit l'ennemi jusque sur la ligne Oucques-Morée et lui enlève encore 2,000 prisonniers environ; — le X^e^ corps occupe Blois sans résistance et envoie des avant-gardes dans la direction de Vendôme; des reconnaissances battent le pays vers Tours.

Le 14 décembre, le III^e^ corps arrive à Maves.—

Le IX^e^ corps reste à Vienne ; — le X^e^ corps continue à occuper Blois, mais en faisant appuyer des forces considérables vers Vendôme. La 1^re^ division de cavalerie arrivée sur ces entrefaites est attachée au X^e^ corps. — La fraction d'armée du Grand-duc reçoit l'ordre d'appuyer à droite pour venir s'établir, dans cette journée du 14, sur la ligne Oucques-Morée ; dans l'après-midi, la 17^e^ division, en exécutant ce mouvement, se heurte sur le Loir, aux environs de Frétéval et de Morée, à des forces nombreuses ; elle les repousse, occupe ces deux localités et s'y maintient contre les attaques réitérées de l'ennemi. L'avant-garde du X^e^ corps rencontre également l'ennemi en avant de Vendôme, et, poussant aussitôt des reconnaissances offensives, elle l'oblige à déployer des masses considérables. La 4^e^ division de cavalerie, qui fouillait le pays à l'extrême droite, trouvait Cloyes et Châteaudun occupés tous deux par des détachements.

Il semblait ressortir de tout cela que l'ennemi voulait encore une fois tenir sur le Loir.

Afin de couvrir l'aile gauche de la II^e^ armée dans ses opérations vers Tours et le Mans, on avait détaché, dès le 11 et le 12 Décembre, sur Orléans, le I^er^ corps bavarois moins une brigade d'infanterie, une brigade de cavalerie et 8 batteries, qui, provisoirement, restaient encore à la fraction d'armée du Grand-duc. Les ponts établis dans cette ville d'une haute importance stratégique avaient été couverts par des ouvrages, et afin de s'assurer la Loire supérieure, un détachement avait été envoyé

à Gien. A l'extrême gauche, un régiment laissé en arrière par la 1re division de cavalerie battait la contrée comprise entre le Loing et la Loire. Montargis était occupé par des troupes d'étapes.

D'après tout ce qui précède, on voit que l'on ne disposait plus que de très-peu de monde pour surveiller les corps de Bourbaki qui se réorganisaient à Bourges et à Nevers. Du côté des Allemands, on savait, depuis le 11 Décembre, qu'un caractère permanent avait été donné à la séparation fortuite en deux fractions, de l'ancienne armée de la Loire, résultat de la défaite d'Orléans; on savait que Bourbaki avait reçu le commandement en chef de la « première armée » constituée définitivement au sud de la Loire, avec le 15e, 18e, 20e corps, tandis que le général Chanzy avait été nommé au commandement en chef de la « deuxième armée » opérant au nord de la Loire et composée des 16e, 17e et 21e corps. La démission du général d'Aurelles de Paladines avait été acceptée. En considérant l'opiniâtreté avec laquelle les corps battus dans les journées du 2 au 4 Décembre avaient repris les hostilités dès le 7 du même mois pour les poursuivre sans discontinuer pendant 4 jours, il n'était pas inadmissible de supposer que de leur côté, les forces de Bourbaki pourraient, elles aussi, se reconstituer promptement et profiter peut-être du mouvement de l'armée du Prince Frédéric-Charles vers l'Ouest, pour tenter par Nevers et Gien, et ensuite le long du Loing, une opération offensive contre l'armée d'investissement de Paris. La ligne Gien-Paris est

le plus petit côté du triangle Vendôme-Gien-Paris, et chez les Allemands, on était peu au fait de ce qui se passait au sud de Gien ; on ignorait surtout à quel degré de démoralisation se trouvait en ce moment l'armée de Bourbaki. Toutes ces considérations commandaient une grande attention dans cette direction, et si le Prince Frédéric-Charles, qui, le 12 Décembre déjà, avait prévu la nécessité éventuelle d'une coopération du VII[e] corps établi à Châtillon-sur-Seine, dans le cas d'un mouvement offensif de la part de Bourbaki, si le Prince, disons-nous, se décidait à engager toute son armée pour infliger, si c'était possible, une défaite décisive sur le Loir aux troupes déjà épuisées du général Chanzy, il était indispensable cependant de fixer des limites de temps et d'étendue à la réalisation de ce projet. La II[e] armée ne pouvait pas dégarnir son aile gauche d'une manière permanente; tout en s'avançant vers l'Ouest, elle devait toujours rester en mesure de pouvoir s'opposer en temps utile à toute tentative éventuelle de Bourbaki contre le blocus de Paris. Orléans donc devait être considéré comme le centre naturel des opérations de la II[e] armée, et les grandes entreprises de la nature de celle qui était en voie d'exécution contre le général Chanzy ne pouvaient avoir que le caractère de vigoureuses sorties.

Dans de telles conditions, il était également impossible de songer à étendre les opérations au delà de Tours et même à occuper cette ville d'une manière durable. En conséquence, on recommandait,

le 14 Décembre, au commandant en chef de la IIe armée, de profiter de la pointe que, d'après ce que l'on supposait, il était en voie d'exécuter sur Tours, pour détruire à fond tous les ponts de chemins de fer construits dans le voisinage de cette ville, cette mesure devant avoir pour résultat de rendre beaucoup plus difficile,—sinon d'empêcher d'une manière absolue,—toute réunion ultérieure ou toute coopération directe et mutuelle de Chanzy et de Bourbaki. Le but principal, le départ de Tours de la Délégation du Gouvernement, était déjà atteint d'ailleurs, car, depuis le 10 Décembre, celle-ci avait été s'établir à Bordeaux.

Afin de mieux soutenir encore la IIe armée, le commandant en chef de la IIIe armée avait été invité en outre, le 12 décembre, à faire avancer la 5e division de cavalerie par Nogent-le-Rotrou et la Ferté-Bernard, avec mission de concourir à la poursuite de l'armée de Chanzy en inquiétant ses flancs et ses derrières. Cette division se trouvait alors, avec le gros de ses forces, à Chartres et aux environs; le 13 Décembre, elle commençait ses opérations dans la direction indiquée, appuyée par 4 bataillons de Landwehr de la Garde. Un bataillon de Landwehr de la Garde restait à Chartres et un autre à Dreux.

A la suite des renseignements reçus le 14, le Prince Frédéric-Charles prend le parti de concentrer le plus promptement possible ses forces sur le Loir. Ordre est donné à la fraction d'armée du Grand-duc de se borner à observer l'ennemi jus-

qu'à l'arrivée des autres corps, et de profiter de ce repos momentané pour refaire ses troupes qui en avaient le plus grand besoin. Néanmoins, le manque de routes empierrées coïncidant avec un temps pluvieux, retardait à un tel point le mouvement des colonnes, que le III[e] corps n'arrivait que dans l'après-midi du 16 à Villetrun-Coulommiers ; le même jour, le IX[e] corps et la 6[e] division de cavalerie venant de la rive gauche de la Loire étaient seulement à mi-chemin de Blois à Vendôme, de sorte qu'une attaque sérieuse ne pouvait être préparée que pour le 17 Décembre, de grand matin.

Sur ces entrefaites, un employé du télégraphe fort vigilant qui se trouvait à Blois, parvenait à déchiffrer les dépêches françaises qui étaient expédiées du Mans à Tours, par Vendôme. Entre autres choses, il résultait de ces dépêches que le quartier-général du 17[e] corps occupait Vendôme, que celui du 21[e] corps se trouvait à Busloup et que l'armée ennemie avait pour objectif le Mans et le camp de Conlie.

Le 16 Décembre dans l'après-midi, le Prince Frédéric-Charles recevait également la nouvelle que dans la matinée, après plusieurs tentatives inutiles pour faire sauter les ponts du Loir, l'ennemi avait évacué Vendôme et s'était mis définitivement en retraite sur le Mans ; dans l'après-midi du 15, on avait aperçu des colonnes en marche de Vendôme vers Tours.

Ces renseignements faisaient disparaître toute possibilité d'avoir encore une rencontre décisive

avec l'ennemi. D'autre part et entre temps, le 15 Décembre déjà un télégramme avait été expédié au Grand quartier général à Versailles et au commandant en chef de la IIe armée pour leur annoncer que le détachement bavarois porté sur Gien y avait été attaqué par des forces supérieures et obligé de battre en retraite. — Cette nouvelle était d'autant plus de nature à appeler l'attention de ce côté, qu'en même temps un bruit transmis par le général de Werder,—mais qui ne se confirma pas,— tendait à faire croire que les corps ennemis qu'il avait eus devant lui jusqu'alors, auraient été transportés en chemin de fer vers l'Ouest. A la suite de ces diverses communications, le Grand quartier général envoyait, dans la soirée du 15, l'ordre télégraphique au général de Zastrow, qui se trouvait avec son corps à Châtillon-sur-Seine et aux environs, de se porter sur Auxerre.

Ces nouvelles n'avaient pas empêché le Prince Frédéric-Charles de continuer ses dispositions pour attaquer l'armée de Chanzy sur le Loir; il s'était seulement borné provisoirement à prescrire au général de Tann de résister énergiquement à tout mouvement ultérieur de l'ennemi le long du canal de Loing, tout en se maintenant fortement à Orléans, et de détruire les ponts du canal jusqu'à Montargis. Cependant, quand dans l'après-midi du 16, on eut reçu l'avis positif de la retraite de Chanzy, les dispositions suivantes furent immédiatement prises :

Le IXe corps d'armée commencera, à 3 heures

de l'après-midi, son mouvement en arrière sur Orléans ; ses têtes de colonne arriveront dans la nuit à Beaugency et, le 17, à Orléans.

Le IIIe corps rétrogradera le 17 de manière à ce que ses têtes de colonne atteignent Mer ; le 18, il s'établira autour de Beaugency.

La 6e division de cavalerie prendra ses cantonnements, le 17, à Coulmiers et aux environs.

Le Xe corps et la 1re division de cavalerie qui lui est attachée, continueront la poursuite et détruiront ensuite les chemins de fer Tours-Angers, Tours-Le Mans, et, s'ils parviennent à occuper Tours, Tours-Poitiers. Blois et les ponts propres à toutes armes qui s'y trouvent continueront à être gardés par le Xe corps.

La fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg continuera, le 17, à poursuivre l'ennemi, de concert avec la 5e division de cavalerie ; elle débarrassera ensuite Châteaudun des petits corps qui l'occupent, puis enfin elle viendra s'établir dans une position centrale au Sud de Chartres.

Ces divers mouvements s'exécutèrent tels qu'ils avaient été prescrits. Dans le courant de l'après-midi et de la soirée du 17 Décembre, le IXe corps arrivait à Orléans et aux alentours (1) et il pou-

(1) Un très-intéressant article sur cette marche du IXe corps se trouve dans le n° 64 du *Militair-Wochenblatt* de 1871 ; nous le signalons à l'attention du lecteur (1).

(1) *Note du Traducteur.* — Voici cet article que nous croyons d'autant plus utile de reproduire en entier, qu'avant la campagne de 1870, on croyait généralement que les troupes prussiennes, très-bonnes pour le combat proprement dit, étaient mauvaises marcheuses et hors d'état de supporter les fatigues, les privations et les intempéries.

vait enfin s'arrêter, l'ennemi n'ayant pas continué à s'avancer par Gien, mais ayant, au con-

---

Marche du IX^e^ corps d'armée des environs de Blois sur Orléans, dans les journées du 16 et du 17 Décembre 1870.

Dans la soirée du 15 Décembre, le IX^e^ corps d'armée occupait les cantonnements suivants :

La 18^e^ division d'infanterie formant un demi-cercle de 8 kilomètres autour de Vienne, faubourg de Blois, situé sur la rive gauche de la Loire.

Dans la division grand'ducale hessoise (25^e^) :

La 49^e^ brigade d'infanterie, avec le 2^e^ régiment de cavalerie et 4 batteries aux Montils et aux environs, et à Candé-sur-Beuvron, ayant ses avant-postes vers Amboise.

La 50^e^ brigade d'infanterie, avec le 1^er^ régiment de cavalerie et 2 batteries à Blois, ayant ses avant-postes sur la Loire d'aval et vers Herbault.

La réserve d'artillerie à Vineuil et aux alentours, sur le Cosson, à l'est de Vienne.

Les convois à La Chaussée Saint-Victor, au nord-est de Blois.

On avait terminé dans l'après-midi de ce jour, à 3 heures 1/2, la charpente destinée au rétablissement du pont qui avait été détruit sur la Loire. Le tablier n'avait guère plus que la largeur d'une voie, et les voitures ne pouvaient y passer qu'espacées. — Dans la nuit du 15 au 16, le IX^e^ corps recevait du commandant en chef de la II^e^ armée, l'ordre de se mettre en marche dans la matinée suivante, pour suivre le X^e^ corps sur Vendôme; le IX^e^ corps devait tout d'abord s'avancer jusqu'à Villeromain en laissant à Blois la 50^e^ brigade d'infanterie, le 1^er^ régiment de cavalerie et une batterie pour garder le pont et surveiller l'ennemi le long de la Loire d'aval.

Le 16, à partir de 8 heures du matin, le corps d'armée passait la Loire dans l'ordre suivant :

18^e^ division d'infanterie, — Réserve d'artillerie (5 batteries et 2 colonnes de munitions d'infanterie), 49^e^ brigade d'infanterie avec le 2^e^ régiment de cavalerie et 5 batteries.

A 11 heures 1/2 du matin, immédiatement en avant de La Chapelle-Vendômoise, S. A. R. le feld-maréchal-général Prince Frédéric-Charles de Prusse prenait la tête de la 18^e^ division d'infanterie et établissait les

traire, évacué cette ville peu après l'avoir occupée, et conservant depuis lors une attitude complète-

---

troupes dans la formation de *Rendez-vous*, au sud de la chaussée (1). La réserve d'artillerie qui suivait se plaçait derrière la 18e division d'infanterie; la 25e division se formait à Bel-Air (à l'est de Saint-Bohaire). Par suite des arrêts occasionnés par le passage du pont de la Loire, cette division n'arrivait à son emplacement de rendez-vous qu'à 1 heure, et le bataillon qui avait été laissé aux avant-postes à Candé, à 3 heures.

Le IXe corps étant ainsi en rendez-vous à la Chapelle-Vendômoise, Son Altesse Royale lui donne l'ordre de laisser à Blois 3 bataillons et 4 escadrons, et de se porter sur Orléans pour y appuyer le IIe corps bavarois dont l'avant-garde, lancée vers Gien, venait d'en être délogée le jour même, par des forces ennemies supérieures. Gien n'est éloigné d'Orléans que de 3 petites journées de marche; le corps bavarois était numériquement trop faible pour opposer une résistance efficace à l'offensive que semblaient prendre les corps réunis sur la Loire supérieure sous les ordres du général Bourbaki; il était donc de toute nécessité que, dès la soirée du 17, si cela était possible, le corps d'armée arrivât assez près d'Orléans pour être en mesure de faire face à l'armée de Bourbaki sur le canal d'Orléans, le 18. Comme il était nécessaire d'attendre encore à Vendôme, des renseignements plus circonstanciés, Son Altesse Royale avait fixé le commencement du mouvement à 3 heures de l'après-midi. Le temps que l'on avait devant soi était employé à reconnaître des voies de communication qui permissent de gagner la route Blois-Mer-Orléans, sur plusieurs colonnes et avec le moins de détours possible. — En raison des pluies continuelles des jours précédents, on ne pouvait compter que sur les chemins empierrés. On savait que des routes communales allaient de la Chapelle-Vendômoise à la Chapelle Saint-Martin par Syany, Averdon, Mezières, Mulsans, et de Fossé à la Chaussée par Villebrême, Villebarou et Francillon.

La première de ces routes fut affectée à la 18e division, la seconde à la 25e. L'ordre est envoyée aux convois parqués à la Chaussée, de rompre immédiatement, de marcher sur Vernon (au nord de Beaugency)

(1) La formation de « Rendez-vous » décrite par le règlement sur les manœuvres de l'infanterie prussienne a pour objet de permettre à une troupe de passer « de la manière la plus simple et la plus rapide » à une nouvelle formation quelconque. — Les troupes se forment sur deux lignes à 30 pas de distance. Dans chaque ligne, les bataillons sont formés en colonne serrée ou en colonne double à quart de distance avec des intervalles de 20 pas (N. du T.).

ment passive. Un détachement du X^e^ corps, chargé de la poursuite, après s'être emparé, le 16, à Ven-

---

et d'y demeurer jusqu'à nouvelle disposition. Il était prescrit de même aux bagages du corps d'armée qui étaient restés à Blois de venir directement par la grande route, s'établir pour la nuit dans la zone occupée par leurs divisions respectives et par la réserve d'artillerie.

La 18^e^ division devait, le jour même, gagner Beaugency avec ses têtes de colonne, Mer avec son arrière-garde; puis, rompant le lendemain de grand matin, elle marcherait sur Orléans, en utilisant, si faire se pouvait, le chemin de fer comme ligne de marche.

La réserve d'artillerie devait se cantonner pour la nuit à Mer, et prendre la queue de la 18^e^ division, le 17.

La 25^e^ division (y compris 2 bataillons et 1 batterie de la 50^e^ brigade qui venaient directement de Blois dans la soirée) gagnerait Suèvres avec sa tête de colonne, Saint-Denis-sur-Loire avec son arrière-garde; le lendemain elle chercherait à porter ses têtes de colonne le plus près possible d'Orléans.

Peu après 3 heures, les divisions se mettaient en mouvement; la réserve d'artillerie suivait la 25^e^ division par Villebarou.

Les troupes n'arrivèrent généralement que fort tard dans leurs gîtes d'étape; une partie de la 18^e^ division ne les atteignit qu'à 2 heures du matin. Le temps était gris, l'obscurité était venue dès 5 heures de l'après-midi, et vers 7 heures avait commencé une forte pluie qui devait durer pendant toute la nuit. Tous les chemins dont on avait à faire usage — sans en excepter même la grande route — étaient dans un état déplorable par suite du mauvais temps et des nombreux passages de troupes antérieurs (l'armée de Chanzy, la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg, les III^e^ et X^e^ corps d'armée). Des cadavres de chevaux y gisaient en grand nombre; les colonnes étaient fréquemment arrêtées et coupées par des convois venant en sens contraire et appartenant soit à la 17^e^ division, soit au III^e^ corps ou au X^e^; toutes ces circonstances portaient au plus haut degré la fatigue des troupes en marche. Les ordres donnés pour ce jour-là et pour le lendemain furent néanmoins maintenus sans changements. Le 17, il faisait un temps gris et brumeux, mais sans pluie.

La cavalerie et l'artillerie de la 18^e^ division étaient les premières à arriver à Orléans, l'une à 11 heures du matin, l'autre à 1 heure après midi; le 9^e^ bataillon de chasseurs, qui tenait la tête de l'infanterie, entrait en ville à 4 heures 1/2 de l'après-midi, le reste de la division y arrivait successivement jusqu'à 8 heures du soir. La division tout

dôme, de plusieurs centaines de prisonniers et de 8 bouches à feu, se portait, le 17, en soutenant de

---

entière prenait ses logements dans Orléans même et dans les faubourgs du Sud et de l'Est; la réserve d'artillerie venait s'établir à 9 heures du soir dans le faubourg Nord.

Entre 5 et 6 heures du soir, la 25e division prenait ses cantonnements à la Chapelle-Saint-Mesmin, s'étendant en arrière jusqu'à Saint-Ay, au Nord de la grande route. — Le tableau suivant donne l'aptitude de marche des divers corps d'infanterie depuis le moment où ils quittèrent leurs cantonnements de Blois jusqu'à celui où ils furent installés dans Orléans et aux abords :

18e *division d'infanterie.*

Régiment de fusiliers de Magdebourg, n° 36 : 84 kilomètres en 36 heures 3/4, y compris 6 heures de repos de nuit.

84e régiment d'infanterie du Schleswig : 79 kilomètres en 35 heures, y compris 8 heures de repos de nuit.

2e régiment de grenadiers de Silésie, n° 11 : 79 kilomètres en 34 heures 1/2, y compris 5 heures et demie de repos de nuit.

85e régiment d'infanterie du Holstein : 73 kilomètres 1/2 en 33 heures, y compris 4 heures 1/2 de repos de nuit.

9e bataillon de chasseurs du Lauenbourg : 85 kilomètres en 33 heures, y compris 6 heures 1/2 de repos de nuit, plus une halte de 3 heures, le 16, au rendez-vous de toute la division à la Chapelle-Vendômoise.

25e *division d'infanterie (hessoise).*

1er régiment d'infanterie : 77 kilomètres en 36 heures, y compris 10 heures de repos de nuit.

2e régiment d'infanterie : 77 kilomètres en 35 heures, y compris 10 heures 1/2 de repos de nuit.

1er bataillon de chasseurs : 77 kilomètres en 33 heures, y compris 12 heures de repos de nuit.

} Y compris un rendez-vous de 1 à 2 heures à la Chapelle-Vendômoise.

Le 4e régiment d'infanterie, qui avait été laissé à Blois dans la matinée du 16, et qui, dans la soirée, partait directement pour Orléans, n'avait à accomplir qu'une marche relativement minime (45 kilomètres en 2 jours).

C'était la 18e division qui avait eu le plus grand nombre de traînards

petits combats, jusqu'à Epuisay, et, le 19, jusqu'à Saint-Calais; il ramassait encore de nombreux prisonniers et enlevait un drapeau.

à la suite de la marche de nuit; la moyenne pour les deux journées était la suivante :

36e régiment :	1 1/2 0/0,	De l'effectif moyen de 650 hommes par bataillon.
84e id.	1 1/3 0/0,	
11e id.	8 0/0,	
85e id.	8 0/0,	
9e bataillon de chasseurs :	5 0/0,	

Le maximum du chiffre des traînards était atteint par le 1er bataillon du 11e régiment : 12 0/0. — Le minimum revenait au 3e bataillon du 36e régiment : néant.

Dans la 25e division, le maximum du chiffre des traînards, 4 1/2 0/0. se trouvait au 1er régiment d'infanterie qui venait d'être presque remis au grand complet de guerre par la récente arrivée des recrues.

Le 2e régiment d'infanterie :	1 1/4 0/0	De l'effectif moyen de 700 hommes par bataillon.
Le 1er bataillon de chasseurs :	1 0/0	

Les divisions avaient été invitées à faire transporter autant que possible les sacs de l'infanterie sur des voitures ; mais le pays, déjà fort épuisé par les mouvements de troupes antérieurs, ne présentait plus de ressources de ce genre. Seule la 18e division réussit, pour sa marche du 17, à se procurer des voitures en nombre suffisant pour permettre d'y placer alternativement une partie des sacs. Pour la journée du 16, le 9e bataillon de chasseurs put seul faire transporter une partie de ses sacs. Quant à l'infanterie de la 25e division, elle les porta pendant toute la durée du trajet. — Dans la partie combattante du corps d'armée, 13 chevaux moururent pendant ces deux jours de marche.

La marche du 16 avait commencé par une formation de rendez-vous, puis on avait marché par division sur *une seule* route jusqu'à la Chapelle-Vendômoise. A partir de ce point, et abstraction faite des grands convois et des bagages des corps, le mouvement s'était continué en 2 colonnes, sur les routes indiquées plus haut; puis à partir de Mer, le 16 et le 17, de nouveau sur une route, les divisions et la réserve d'artillerie s'avançant en échelons, les unes à la suite des autres. — Le 17, la 18e division avait marché par régiment; un régiment seulement, le 84e, avait utilisé le chemin de fer comme route. — Pendant ces deux journées, aucun des corps du corps d'armée n'avait pu faire la soupe; le court repos accordé pour la nuit ne permettait que de préparer le café. Les cantonnements, épuisés par les nombreux mouvements de troupes précé-

On avait mis la main sur la correspondance officielle du général Chanzy et on avait pu constater ainsi que l'effectif de l'armée ennemie était diminué de moitié. Tous les autres renseignements annonçaient unanimement que cette armée était arrivée au Mans, objectif de sa retraite, dans un état de désorganisation presque absolue. Le 18 Décembre, le général de Voigts-Rhetz, avec 15 bataillons, 12 escadrons et 9 batteries, commence son mouvement sur Tours, laissant à Vendôme, sous les ordres du général de Kraatz-Koschlau, le reste de son corps et la 1re division de cavalerie, couverts par des détachements dans la direction du Mans.

Le 17 et le 18 Décembre, la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg se porte sur Cloyes, où elle franchit le Loir et dégage complétement le pays. Elle était aidée dans cette opération par la 5e division de cavalerie qui, descendant du Nord, réussissait, le 17 Décembre, à tomber victorieuse-

---

dents, n'offraient aucune ressource et les hommes en étaient réduits à se suffire avec les *rations sèches* qu'ils portaient avec eux (1); mais le commandant en chef avait eu la précaution d'arrêter en des points choisis des voitures chargées de pain et d'eau-de-vie, appartenant aux convois de subsistances qui, dans l'après-midi du 16, avaient pris les devants vers Beaugency. Grâce à ces soins, les troupes étaient à même, pendant leur marche, de toucher, le soir ou dans la nuit, une ration de pain et d'eau-de-vie par homme.

(1) La ration sèche (Eiserne Portion) est distribuée aux troupes sur l'ordre du commandant en chef, pour 3 jours au plus. Elle se compose de — pain ou biscuit, riz, orge mondé ou gruau, sel et café.— Ces rations ne peuvent être consommées ou renouvelées que sur l'ordre du chef de corps. Quand les circonstances le comportent, les commandants en chef ont la faculté de faire compléter les rations sèches par du lard ou de la viande salée (N. du T.).

ment dans le flanc de l'ennemi en retraite, à Droué et à Fontenelle.

En vue des opérations ultérieures que nécessitait la protection du blocus de Paris, de nouvelles instructions avaient été adressées, le 17 Décembre, aux 4 commandants des corps d'armée intéressés. Nous en reproduisons ci-dessous la teneur complète, nous réservant toutefois d'y revenir plus tard en ce qui concerne les opérations dans le Nord.

Ces instructions étaient ainsi conçues :

« La situation générale rend nécessaire de ne « poursuivre l'ennemi, après l'avoir battu, qu'au- « tant que cela sera indispensable pour disperser « ses masses et pour rendre impossible pendant « longtemps leur réunion ultérieure. Nous ne sau- « rions le suivre dans ses derniers points d'appui « comme Lille, le Havre, Bourges; et occuper en « permanence des provinces éloignées telles que « la Normandie, la Bretagne ou la Vendée; nous « devons même, au contraire, nous décider à « évacuer certaines villes déjà occupées, comme « Dieppe et peut-être Tours, pour concentrer nos « forces principales sur quelques points essentiels. « Autant que possible ces points seront gardés par « des fractions constituées, telles que brigades, di- « visions ou corps d'armée, qui se chargeront, au « moyen de colonnes mobiles, de nettoyer les en- « virons, — mais les environs immédiats seule- « ment, — des francs-tireurs qui pourraient s'y « trouver; ces fractions y séjourneront jusqu'au « moment où les efforts du pays ayant de nouveau

« abouti à créer des armées organisées, il
« viendra possible de prendre contre elles
« fensive qui devra toujours être de courte
« De cette manière, on pourra ménager
« troupes un certain temps de repos dont el
« besoin pour se refaire, pour recevoir leu
« nitions et les hommes venant des dé
« pour remettre leurs vêtements en état.
« S. M. le Roi a prescrit, en conséque
« dispositions suivantes :
« Afin de continuer à couvrir le blocus d
« le gros de la Ire armée sera réuni *vers le*
« Beauvais (et plus tard à Creil, quand les c
« de fer seront en mesure d'effectuer de
« transports de troupes). On continuera à
« Rouen, Amiens et Saint-Quentin ; la divi
« Senden se portera donc sur cette dernièr
« La Ire armée abandonnera la rive gauch
« Seine, mais le fleuve sera gardé jusqu'à
« *A l'Ouest,* la fraction d'armée du Gra
« se réunira à Chartres, avec un fort détac
« à Dreux, dès qu'elle aura terminé la p
« qu'elle exécute actuellement.
« *Au Sud*, le gros de la IIe armée se
« trera à Orléans. Cette armée cessera d'
« la rive gauche de la Loire et se borner
« clairer dans la direction du Cher. On co
« néanmoins, sinon Tours, au moins Blois
« Les ponts en amont seront détruits aul
« possible.
« Des précautions seront prises pour q

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

« le cas d'une attaque, les points essentiels indi-
« qués ci-dessus puissent être soutenus en temps
« utile par les troupes de la position centrale dont
« ils ressortissent, et pour que tout au moins les
« corps qui en auraient été délogés soient re-
« cueillis au moyen d'un nouveau mouvement en
« avant.

« Toutefois, comme une opération offensive
« de Bourbaki sur la *rive droite* de la Loire, pour-
« rait, si elle avait lieu, exiger l'emploi de forces
« plus considérables encore que celles qui se trou-
« veraient à Gien et à Orléans,—après qu'on aurait
« laissé dans cette ville la garnison nécessaire, à
« fournir par le I^er^ corps bavarois,—le gros du corps
« du général de Zastrow est dirigé sur Auxerre, où,
« dans le cas d'une bataille, il sera à portée de se
« réunir à la II^e^ armée, à Montargis, si les cir-
« constances le demandent. »

Les troupes avaient assurément grand besoin du repos qu'on leur ménageait ainsi, au moins pour quelque temps. Les continuels combats, les fatigues de toute nature avaient réduit les effectifs de l'infanterie; les chevaux étaient épuisés; l'habillement, l'équipement réclamaient d'urgentes réparations; les chaussures de l'infanterie surtout, avaient beaucoup souffert des fortes marches exécutées sous la neige et sous la pluie, et, en dernier lieu dans des chemins défoncés, ainsi que cela était arrivé fréquemment. Les envois d'hommes, de chevaux, d'effets, de munitions étaient en route, mais depuis des semaines ils suivaient l'armée sans

jamais pouvoir l'atteindre au milieu de ses déplacements incessants. Bien que l'on pût prévoir que le repos ne serait pas de longue durée, un délai de 8 jours seulement suffit pour permettre déjà d'accomplir des choses réellement extraordinaires pour remettre les troupes en état.

Dans les journées qui suivirent les dernières opérations que nous avons rapportées, le III[e] et le IX[e] corps d'armée, ainsi que la 6[e] division de cavalerie, se cantonnaient sur la rive droite de la Loire, ayant le gros de leurs forces à Orléans et autour de cette ville; la cavalerie parcourait la Sologne. — Le 24 Décembre, la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg prenait ses cantonnements à Chartres et aux environs, couverte au Sud et au Sud-Ouest par des détachements portés en avant et qui observaient le pays, principalement dans la direction du Mans, par Nogent-le-Rotrou et Brou. Suivant un Ordre Royal, en date du 21 Décembre, cette fraction d'armée avait été distraite de nouveau de la II[e] armée.

La 5[e] division de cavalerie avait repris son ancienne position; elle était chargée d'éclairer les routes qui, de Dreux et de Mantes, se dirigent au Sud et au Sud-Ouest. De plus, elle établissait la communication à droite avec la I[re] armée par Vernon, et à gauche avec la fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg. Quatre des bataillons de la brigade de Landwehr de la Garde attachée à la 5[e] division de cavalerie rentraient à l'armée de blocus.

Le I[er] corps bavarois était retiré de la II[e] armée

et de la fraction d'armée du Grand-duc, pour être affecté de nouveau à la IIIe armée. Il recevait l'ordre de venir prendre ses cantonnements entre Arpajon et Corbeil, formant ainsi une réserve prête à être employée dans toutes les directions. Il y arrivait le 28 Décembre. Les fractions de ce corps qui occupaient Gien y étaient relevées par un détachement du IXe corps d'armée.

En ce qui concernait le Xe corps, la 20e division d'infanterie et une brigade de la 1re division de cavalerie restaient momentanément à Vendôme pour observer le pays vers le Mans. Le 20 Décembre, le général de Voigts-Rhets se met en marche sur Tours avec le reste du corps d'armée, et rencontre à Monnaie, 6,000 Gardes mobiles environ, avec de la cavalerie et de l'artillerie; il les rejette en désordre vers Tours en leur infligeant des pertes assez sensibles. Le 21 Décembre, les têtes de colonne arrivent devant Tours même; la population paraissant disposée à résister, on lance quelques obus sur la ville, qui arbore alors le drapeau blanc et sollicite une garnison prussienne. Cette demande n'était pas accueillie; comme on n'avait pas le projet d'occuper cette ville d'une manière permanente, le général de Voigts-Rhets se contente de l'intimidation produite par sa présence, et après avoir détruit, à Mettray, le chemin de fer de Tours au Mans, il va s'établir dans les cantonnements qui lui avaient été désignés à Blois et à Herbault, afin de donner à ses troupes le repos qu'elles n'auraient pu trouver dans un séjour à Tours.

En raison de la position prise alors par la IIe armée et dans l'intérêt d'une réciprocité d'action éventuelle de cette armée et de la IIIe, la ligne ferrée Orléans-Paris (station de Juvisy) acquérait une grande importance. Cette ligne avait déjà été remise en état aussitôt après la première occupation d'Orléans, mais le matériel d'exploitation était si restreint que c'est à grand'peine que l'on parvenait à y faire circuler deux petits trains par jour; cet inconvénient devait disparaître à partir du moment où l'on parviendrait à rouvrir l'embranchement de Juvisy à Chaumont; aussi y travaillait-on avec la plus grande activité. On avait le projet d'amener alors sur cette ligne un matériel suffisant pour que des trains fussent constamment prêts à transporter une brigade au moins, d'Orléans à Juvisy ou réciproquement, de sorte qu'en cas de besoin, la IIe armée et la IIIe pussent mutuellement se prêter promptement l'appui d'une division au moins. Toutefois ce ne fut que vers le milieu de janvier que l'on arriva à surmonter les difficultés considérables qui se présentaient.

La tâche la plus importante, mais la plus difficile aussi, de la IIe armée après son établissement dans ses cantonnements de repos, consistait à recueillir des nouvelles certaines sur la position et les mouvements de l'armée de Bourbaki. Depuis 15 jours, cette armée avait eu le temps et le calme nécessaires pour se réorganiser, et il était donc permis de supposer qu'elle ne tarderait pas à reparaître sur le théâtre des opérations. La question était seule-

ment de savoir où ? La nature du terrain et la présence des bandes de Francs-tireurs qui se montraient de tous côtés empêchaient la cavalerie qui parcourait la Sologne de dépasser Vierzon et Aubigny-Ville. Les renseignements qu'elle envoyait étaient contradictoires ; d'après le plus grand nombre, l'armée de Bourbaki devait être encore à Bourges ; d'autres, au contraire, annonçaient qu'elle se serait dirigée vers l'Ouest. Dans la soirée du 25 Décembre, le Grand quartier général recevait du commandant en chef de la IIe armée la communication télégraphique suivante :

« Aujourd'hui les reconnaissances de la cava-
« lerie ont trouvé Aubigny-Ville évacué. Des
« paysans employés aux transports français assu-
« rent que, depuis le 22, les troupes ennemies de
« Bourges et de Nevers auraient été dirigées par
« chemin de fer vers Châlon-sur-Saône. »

Cette nouvelle, rapprochée d'autres renseignements venant de l'Ouest et qui concordaient avec les assertions des paysans, était de nature à éveiller l'attention. Le 26, on avait trouvé Briare complétement évacué ; le détachement ennemi qui avait occupé cette ville se serait, disait-on, porté sur Nevers dès le 22. Le 27 et le 28, la cavalerie de la Sologne mandait de nouveau que d'après les déclarations unanimes des habitants, l'ennemi avait encore des forces considérables à Bourges, et en effet, pendant ces deux journées, cette cavalerie se heurtait à diverses colonnes d'un effectif sérieux, qui se portaient en avant. Le 31 Décembre, le dé-

tachement du général de Rantzau était attaqué, à Briare, par des forces très-supérieures, comprenant de l'infanterie et de l'artillerie, et, le lendemain, il était obligé de se replier sur Gien. Si à tous ces indices, nous ajoutons encore qu'un journal de Bourges, portant la date du 22 décembre et saisi le 28, annonçait qu'à partir du 20, tout service de voyageurs avait été interrompu sur la ligne de Bourges et que cette ligne était exclusivement affectée aux transports de troupes, on pourra se faire une idée approximative de la nature contradictoire des renseignements qui arrivaient de la Loire au sujet de Bourbaki.

Toutefois ces renseignements étaient complétés, dans une certaine mesure, par les nouvelles reçues du théâtre oriental des opérations, sur lequel il est indispensable que nous jetions de nouveau un regard.

Avant d'entamer ce chapitre, nous ajouterons seulement encore que, jusqu'aux derniers jours de l'année, l'armée de Chanzy se tint complétement immobile dans ses cantonnements du Mans. Cependant, un détachement commandé par le lieutenant-colonel de Boltenstern, composé de 6 compagnies, 1 escadron et 2 pièces, et qui avait été envoyé, le 26 Décembre, de Vendôme par Montoire dans la vallée du Loir, se heurtait, le 27, à Sougé, sur le ruisseau de Braye, à des forces supérieures. Le lieutenant-colonel de Boltenstern ayant remarqué que l'ennemi, tout en entretenant le combat sur son front, menaçait également ses flancs et ses der-

rières, commençait aussitôt sa retraite sur Montoire; mais parvenu à Saint-Quentin, il trouvait déjà la route occupée par une nombreuse infanterie; en même temps, l'assaillant qui l'avait suivi depuis Sougé avec des troupes de toutes armes, l'attaquait vivement. Le brave petit détachement parvenait cependant, en perdant une centaine d'hommes, non-seulement à s'ouvrir un chemin au milieu des masses ennemies dont le total s'élevait à une brigade d'infanterie au moins avec 3 batteries, mais encore à emmener comme prisonniers non blessés, 10 officiers et 230 hommes.

Une reconnaissance dirigée, le 31 décembre, de Vendôme sur Azay, attirait sur Vendôme une attaque exécutée par des forces supérieures mais mollement conduite. Le détachement Kraatz-Koschlau se maintenait jusqu'au soir à Vendôme et s'emparait de 4 bouches à feu; le lendemain, l'ennemi se retirait de nouveau derrière sa position d'Azay.

Dans les derniers jours de l'année, des détachements appartenant à la fraction d'armée du Grand-duc avaient également divers petits engagements dans la région avoisinant Courtalin et Nogent-le-Rotrou, qui jusqu'alors avait été complétement libre.

Si ces combats de la fin de l'année n'avaient pas une grande importance, ils permettaient cependant de constater un mouvement sérieux de l'ennemi contre le Loir, et ils donnaient à supposer que le moment n'était plus éloigné où Chanzy tenterait d'entreprendre de nouveau des opérations importantes.

XVI.

Opérations des généraux de Werder et de Zastrow pendant le mois de Décembre.

Après la défaite de l'armée de la Loire dans les journées du 30 novembre au 4 décembre, le général de Zastrow recevait, le 8 Décembre, à Chaumont, un télégramme lui prescrivant de s'avancer sur Châtillon-sur-Seine avec le VII^e^ corps d'armée (moins la 14^e^ division). Le général de Werder, qui était à Dijon ou aux environs avec le XIV^e^ corps d'armée, devait se charger du soin d'observer Langres. A cette même date, de nouvelles instructions écrites, répondant aux modifications qui s'étaient produites dans la situation, étaient expédiées à ces deux généraux. Elles donnaient mission au général de Zastrow de couvrir, de concert avec le général de Werder, les communications de la II^e^ et de la III^e^ armée, et d'achever la pacification des parties Sud des Gouvernements généraux de Reims et de Lorraine. « L'exécution de cette mission, ajou-« tait textuellement l'instruction, exige non pas « tant une occupation stationnaire que de vigou-« reux mouvements offensifs exécutés avec des

« forces suffisantes contre tout rassemblement de « troupes ennemies, sans que pour cela il vous « soit interdit néanmoins d'occuper d'une manière « permanente quelques points particulièrement « importants au point de vue de la sécurité de vos « propres communications, de la protection de « vos approvisionnements, etc. » — On appelait d'une façon toute spéciale l'attention du général de Zastrow sur le chemin de fer Châtillon-Nuits-Tonnerre-Joigny, très-important au point de vue du service d'étapes de la IIe armée, et qui, pour être complétement à l'abri, exigeait que ce général s'avançât avec la masse de ses forces, par Châtillon sur Nuits et au delà.

De son côté, le général de Werder était chargé de protéger et d'activer le siége de Belfort par tous les moyens dont il pouvait disposer, d'isoler Langres et de concourir, de concert avec le général de Zastrow, à assurer les communications de la IIe et de la IIIe armée, ainsi qu'à contenir les parties Sud des Gouvernements généraux de Lorraine et d'Alsace. A lui aussi, il avait été recommandé de faire surtout une guerre de marches et d'avoir l'œil sur Langres, qui était pour l'ennemi le point de départ continuel de petites entreprises sur Neufchâteau, Mirecourt et Epinal, entreprises auxquelles il était indispensable de mettre un terme en se concertant à cet effet avec le Gouverneur général. « J'appelle, « en outre, l'attention de Votre Excellence, conti- « nuait l'instruction, sur le terrain situé entre Dôle « et Arc-Sénans, dans lequel le XIVe corps a pé-

« nétré une fois déjà, sur notre invitation. Votre « Excellence comprendra assurément toute l'im- « portance d'une occupation permanente de cette « région, car on isole ainsi Besançon de toutes les « lignes situées en arrière, et on protége directe- « ment le siége de Belfort contre toute tentative « éventuelle de secours de la part de troupes ve- « nant du Sud par la voie ferrée. Toute latitude est « néanmoins laissée à Votre Excellence pour ap- « précier si, en raison des renseignements qui « pourraient Lui arriver d'autre part au sujet de « rassemblements ennemis, il est opportun d'exé- « cuter une opération dans la direction indiquée « ci-dessus. »

Ces instructions parvenaient au général de Zastrow dans la nuit du 9 au 10, et au général de Werder le 13 Décembre de grand matin.

En conséquence, le premier de ces généraux occupait la ligne ferrée Châtillon-Chaumont-Troyes, et, le 15 Décembre, il avait rassemblé tout le reste de son corps dans la région comprise entre Châtillon, Nuits et Tonnerre.

Pendant ce temps, le Grand quartier général avait reçu la nouvelle de la séparation en deux parties de l'armée française de la Loire. Il était difficile pour le moment de se faire une idée exacte du but que chercherait à donner à ses opérations ultérieures la fraction de cette armée actuellement en voie de réorganisation à Bourges; mais si elle devait être destinée à opérer vers le Nord ou vers l'Est, la mission du général de Zastrow en recevrait

une importance beaucoup plus grande. En prévision de cette éventualité, des ordres étaient donnés, le 11 Décembre, pour renforcer le VII^e^ corps à l'aide des 60^e^ et 72^e^ régiments d'infanterie, qui se trouvaient, le premier dans le Gouvernement général de Lorraine, le second dans le Gouvernement de Metz, et du 1^er^ régiment de hussards de réserve, en ce moment en marche sur la ligne d'étapes de la II^e^ armée. Les deux régiments d'infanterie devaient rallier le général de Zastrow aussitôt après l'arrivée des troupes destinées à les relever. Anticipant sur les dates, nous ajouterons immédiatement qu'ils parvinrent à Châtillon et à Nuits, du 22 au 27 Décembre.

Pour accomplir la tâche complexe qui lui avait été confiée par les instructions du 8 Décembre, le commandant du XIV^e^ corps d'armée disposait ses troupes de la manière suivante :

Le général-major de Goltz bloquera Langres avec la brigade combinée prussienne, 8 escadrons et 3 batteries.

La 4^e^ division de réserve donnera 4 bataillons au corps de siége de Belfort ; le reste de la division sera chargé d'assurer les communications entre Belfort et Gray.

Une brigade badoise occupera Gray et maintiendra la liaison avec le général de Goltz.

Deux brigades badoises sous les ordres du lieutenant général de Glümer restent provisoirement à Dijon. L'intention du général en chef est cependant de faire évacuer temporairement cette ville et

de porter de nouveau le général de Glümer au delà de la Saône, à Pontailler, en le chargeant d'occuper momentanément Dôle, qui paraît être le foyer des nombreuses petites entreprises de l'ennemi, et de détruire à fond le chemin de fer à Arc-Sénans.

Nous avons déjà dit ailleurs que, dans l'après-midi du 15 Décembre, le commandant du VII^e^ corps avait reçu du Grand quartier-général l'ordre télégraphique de marcher avec toutes ses troupes disponibles sur Auxerre, afin d'être en mesure de prêter main-forte à la II^e^ armée en cas de besoin ; il devait, en outre, se faire flanquer par un détachement qui prendrait par Nuits-Clamecy, et envoyer des reconnaissances sur Nevers, Cosne et Gien pour se relier par ce dernier point avec la II^e^ armée. En exécution de cet ordre, le général de Zastrow entrait le 20 Décembre à Auxerre, avec 9 bataillons, 10 escadrons et 6 batteries ; le reste de ses troupes continuait à occuper Châtillon jusqu'au moment où elles pourraient y être relevées. Des détachements étaient jetés d'Auxerre vers la Loire ; mais ils ne pouvaient s'avancer que fort lentement, car l'ennemi avait systématiquement coupé et mis hors d'usage toutes les routes.

Comme conséquence du mouvement du général de Zastrow, le général de Werder recevait, le 15 Décembre, un télégramme lui enjoignant d'avoir à occuper, en plus, les environs de Nuits-Semur afin de couvrir le réseau situé en arrière. — « Il paraît « également nécessaire, maintenant encore, de « tenir prêt, aux environs de Dijon, le gros des

« forces disponibles, et de conserver une attitude « offensive. Ne pas toucher à l'embranchement « Gray-Auxonne-Dijon-Chagny sur Nevers; dé- « truire à fond les lignes situées au Sud de celle-ci « ainsi que celles entre Dôle, Besançon, Arc-Sé- « nans. » — Pour se conformer à ces prescriptions, le général de Werder s'arrête au parti de faire relever la brigade badoise établie à Gray par des troupes de la 4e division de réserve, et de détacher cette brigade sur Semur aussitôt qu'on en aurait chassé l'ennemi qui, le 15, commençait à montrer de nouveau dans la Côte-d'Or, de nombreuses forces régulières.

Les reconnaissances parties le 16, avaient dépassé Dijon, quand à Nuits déjà, c'est-à-dire à une distance beaucoup moins grande qu'antérieurement, elles rencontrent des corps ennemis paraissant considérables. Cette nouvelle engage le général de Werder à faire exécuter vers Beaune une opération concentrique. Il en confie l'exécution au général de Glümer à la tête de la division badoise moins la 3e brigade d'infanterie. Ces troupes trouvent l'ennemi, — la division Cremer comptant 12,000 hommes environ, avec 20 bouches à feu, — établi dans une bonne position à Nuits; après un combat très-acharné de 5 heures, elles le rejettent vers le Sud et occupent Nuits, après lui avoir fait subir de grosses pertes et lui avoir enlevé 700 prisonniers non blessés. Mais du côté des troupes badoises les pertes étaient très-sensibles aussi; elles s'élevaient à 54 officiers et 880 hommes. — Le

19 Décembre, quand elle se fut assurée que l'ennemi continuait sa retraite vers Chagny, la division badoise revient prendre son ancienne position à Dijon, qui avait été provisoirement occupé, pendant la durée de cette opération, par la 3e brigade badoise. — Le 17 Décembre, des détachements du général de Schmeling avaient rencontré à Pesmes un corps d'environ 5,000 hommes, qui s'était replié sur Dôle sans opposer une résistance sérieuse.

Cette nouvelle apparition de forces considérables au Sud de Dijon, la résistance opiniâtre qu'elles avaient opposée, rendaient fort délicate la question de décider s'il serait encore opportun de détacher une brigade du XIVe corps sur Semur, ainsi que cela avait été prescrit. Le général de Werder ayant soumis le cas au quartier-général, il lui fut répondu de surseoir à l'exécution de ce mouvement et de protéger par des colonnes mobiles la section Chaumont-Nuits. D'autre part, le général de Zastrow recevait l'ordre d'occuper Nuits jusqu'à nouvelle disposition.

Sur ces entrefaites, les nouvelles qui parvenaient du Sud-Est de la France devenaient plus inquiétantes. On savait que Garibaldi organisait son corps à Autun et on en estimait la force à 20,000 hommes; on évaluait au même chiffre la division du général Cremer. La formation de la Garde nationale mobilisée faisait des progrès à Lyon et dans d'autres villes; il fallait donc se tenir en garde contre la probabilité d'une grande concentration des forces françaises dans le but, soit d'attaquer

directement le général de Werder, soit de secourir Belfort. En prévision de cette éventualité, un télégramme du 22 Décembre prescrivait au commandant du XIV^e^ corps, en raison des forces évidemment supérieures qu'il avait devant lui, de se replier sur Chaumont, où il pourrait être renforcé par le général de Goltz et agir de concert avec le général de Zastrow. « Si alors l'ennemi tente d'agir « contre Belfort, il sera probablement possible de « reprendre l'offensive. Se préparer pour le cas où « il faudrait évacuer de Dijon le personnel et le « matériel qui s'y trouvent actuellement, et qui ne « pourraient être rapidement emmenés. »

Avant de continuer l'exposé des événements sur le théâtre oriental de la guerre, il est nécessaire que nous jetions un coup d'œil sur les opérations du général de Goltz, qui, le 14 Décembre, s'était mis en marche de Dijon sur Langres avec sa brigade renforcée. Le 16, un détachement composé de plusieurs bataillons de troupes de ligne et de Garde mobile, avec 6 pièces, qui faisait mine de vouloir tenir à Longeau, au sud de Langres, était repoussé et perdait 2 bouches à feu. Le 18, le général de Goltz tournait Langres par l'Ouest, tombait à l'improviste sur les Gardes mobiles cantonnés dans les villages situés au nord de la place, et les dispersait. Une reconnaissance des ouvrages était exécutée le lendemain et montrait qu'un coup de main serait difficile, mais qu'un bombardement au moyen d'une trentaine de pièces de gros calibre semblait promettre au contraire une prompte capi-

tulation. La garnison était évaluée à 12,000 ou 15,000 hommes de ligne, de Garde mobile et de Garde nationale mobilisée, en majeure partie incomplétement équipés et mal disciplinés. Langres constituait le foyer et le point d'appui de la résistance pour une grande partie du territoire ennemi occupé; c'était le point de départ des incessantes incursions dirigées contre nos lignes d'étapes. On s'occupa donc, conformément à la demande du général de Goltz, d'y expédier de Strasbourg le parc de siége nécessaire. Toutefois, les modifications notables qui survenaient peu après dans la situation sur le théâtre oriental de la lutte, entraînaient de nouveau l'abandon provisoire de ce projet, et le 26 Décembre l'envoi du matériel de siége destiné à Langres était encore suspendu.

Le 24 décembre, le général de Werder avait mandé entre autres renseignements provenant d'une source absolument digne de foi, qu'à dater du 21 Décembre et pendant 3 jours, la ligne de Lyon à Besançon avait été exclusivement affectée à des transports militaires. Ce renseignement tendait d'autant plus à éveiller l'attention qu'il concordait avec des nouvelles transmises le 25, par la IIe armée, et portant qu'au dire de charretiers congédiés de l'armée de Bourbaki, cette dernière aurait commencé, depuis le 22 Décembre, par voie ferrée, son mouvement de Bourges et de Nevers vers l'Est; en outre, la présence constatée de Gambetta à Lyon annonçait aussi qu'il s'y préparait quelque chose d'extraordinaire. D'après tout cela, on expé-

diait dans la soirée même du 25, au général de Zastrow, qui se trouvait à Auxerre et à l'Ouest de cette ville, l'ordre télégraphique de se rabattre immédiatement sur Châtillon-sur-Seine. Le 26 Décembre, de nouveaux renseignements venaient confirmer les nouvelles de la veille. Des indices certains accusaient la réunion de grandes masses de troupes à Besançon ; des corps avancés se montraient déjà à Rougemont et à Clerval, c'est-à-dire à mi-chemin entre Besançon et Belfort; de tous cotés, le bruit se répandait d'une prochaine et imminente délivrance de Belfort. A partir du 27 Décembre, la ligne ferrée de Lyon à Lons-le-Saulnier devait être exclusivement réservée aux transports militaires.

A la suite de tous ces renseignements, le Gouverneur général d'Alsace était invité, le 26 Décembre, à concentrer immédiatement sous Belfort, où ils seraient à la disposition du général de Werder, 8 bataillons de Landwehr, 2 batteries et 2 escadrons qui se trouvaient précisément disponibles alors à Strasbourg et qu'on plaçait sous les ordres du général de Debschütz. Le 30 Décembre, ce détachement était réuni à Delle, au Sud-Est de Belfort. Pendant ce temps, le général de Werder, après en avoir obtenu l'autorisation préalable du commandement en chef, s'était décidé à évacuer Dijon, à rassembler à Vesoul la brigade combinée de Goltz et la division badoise, moins une brigade qui serait provisoirement laissée à Gray, et à pousser sur Villersexel la majeure partie de la division

Schmeling. Le 30 Décembre, ces mouvements étaient terminés et toutes les troupes du XIV^e^ corps se trouvaient établies dans les positions qui leur avaient été assignées. Le même jour, le général de Zastrow arrivait sur la ligne Montbard-Nuits, avec presque tout son corps d'armée.

Mais sur ces entrefaites, l'ennemi était revenu au calme le plus absolu; dans aucune direction on ne remarquait un mouvement en avant. Sur aucun des points du théâtre oriental des opérations on n'avait constaté l'arrivée de troupes de Bourbaki. La nouvelle de la cessation de tout service privé sur la ligne ferrée de Lyon à Besançon avait été démentie pour les journées du 21 au 24 Décembre, mais il avait été établi d'autre part que cette mesure entrait réellement en vigueur à dater du 27 du même mois. Toutefois elle ne paraissait motivée que par des transports de troupes de nouvelle création; les journaux recommençaient à parler de turcos débarqués de l'Algérie, de légions formées d'Alsaciens émigrés, etc. Des bruits circulaient encore une fois au sujet d'une tentative prochaine pour secourir Belfort, reconquérir l'Alsace et envahir même le territoire allemand. Mais si ces opérations devaient être entreprises sans le concours direct de Bourbaki, Werder, dans les positions qu'il occupait et avec les forces dont il disposait, était parfaitement en mesure d'y faire face.

D'autre part, des renseignements très-précis parvenus au grand Quartier général dans les derniers jours de l'année et provenant de sources

différentes, annonçaient que Bourbaki était toujours encore à Bourges et à Nevers. Il aurait même ordonné une grande revue à Bourges pour le 30 Décembre. Quelques prisonniers amenés le 29 Décembre au détachement de la IIe armée qui occupait Briare, déclaraient unanimement qu'ils appartenaient au 18e corps, c'est-à-dire à l'armée de Bourbaki.

En présence de cette situation, un télégramme était expédié le 30 Décembre au général de Zastrow pour lui prescrire de ne pas s'avancer momentanément plus à l'Est. De son côté, le général de Werder devait provisoirement aussi rester dans les positions qu'il avait prises le 30 Décembre, et diriger de là des reconnaissances vers le Doubs. On constatait ainsi que l'ennemi avait fait sauter tous les ponts de cette rivière, ce qui permettait de conclure à des intentions purement défensives de sa part en face des positions occupées par le général de Werder.

Quant au siége de Belfort, il continuait sa marche régulière sous la protection immédiate des détachements poussés vers Montbéliard et Delle, d'où ils observaient le pays vers l'Ouest.

XVII.

Opérations dans le Nord depuis l'occupation de Rouen jusqu'à la fin de Décembre. Bataille de l'Hallue, le 23 Décembre.

Après la prise de Rouen, le 7 Décembre, la Ire armée avait été chargée d'occuper cette ville importante, d'éclairer de là la rive gauche de la Seine et de se mettre en communication avec la 5e division de cavalerie (Quartier général à Dreux). Les troupes du général Briand qui se repliaient sur le Havre devaient tout d'abord être vivement poursuivies; quant à la question de savoir si, par un coup de main, on pourrait s'emparer du Havre lui-même, où devait se trouver un matériel de guerre très-considérable venant d'Amérique, l'appréciation en était laissée au commandant en chef de la Ire armée. « Dans aucun cas, » disaient les instructions du 7 Décembre, « Sa Majesté ne « veut que la Ire armée s'engage devant le Havre « dans une entreprise de longue durée ; il faut au « contraire s'en tenir constamment à ce principe, « de s'attacher surtout à disperser les forces enne- « mies qui se présenteraient en rase campagne et

« de se réserver ainsi la faculté de reprendre les « opérations contre les troupes battues à Amiens, « au cas où elles viendraient à quitter leurs points « de rassemblement actuels à Arras, etc., pour se « porter de nouveau en avant. »

Les dispositions déjà prises par le général de Manteuffel, immédiatement après l'occupation de Rouen, répondaient aux instructions qui précèdent. A partir du 6 Décembre, des colonnes mobiles avaient été lancées de cette ville dans toutes les directions. — Sur la rive gauche de la Seine, elles s'avançaient jusqu'à Honfleur, ce qui leur permettait de constater que de nombreux passages de troupes avaient eu lieu vers la direction du Havre. Les détachements portés vers la Rille coupaient le chemin de fer à Conches, Beaumont, Serquigny et Montfort; mais ils ne pouvaient pousser au delà, en raison des bandes nombreuses de Gardes mobiles qui gênaient leur marche. D'autre part, on refoulait le 13 Décembre, à Beaumont et à Serquigny, de gros contingents de ces mêmes troupes qui avaient tenté de nouveau de s'avancer au delà de la Rille. — Sur la rive droite de la Seine, un détachement, dirigé sur Dieppe, occupait sans résistance cette place maritime, détruisait en majeure partie le matériel de guerre qui s'y trouvait, et coupait les signaux télégraphiques établis le long de la côte. A partir du 6 Décembre également, on s'était occupé de poursuivre l'ennemi dans la direction du Havre. Le général de Manteuffel chargeait le VIII[e] corps d'armée de tenter une entre-

prise contre cette place, si toutefois cela paraissait possible sans entraîner de trop grandes pertes comme temps et comme hommes. Ce corps d'armée, dirigeant ensuite son aile gauche le long des côtes, devait se rabattre sur Amiens, afin d'être en mesure d'opérer de concert avec les troupes qui se trouvaient déjà dans le pays, pour faire face à l'armée du Nord dans le cas où celle-ci tenterait de nouveau de se porter en avant (3e brigade d'infanterie du Ier corps, 3 batteries et 2 régiments de cavalerie de la 3e division de cavalerie). Mais les reconnaissances établissaient qu'avec de simples pièces de campagne, on ne pouvait espérer un prompt succès contre une place bien armée et gardée par des troupes nombreuses comme l'était le Havre. En conséquence, la 16e division d'infanterie, qui avait été dirigée vers cette ville, exécutait une conversion à droite, à hauteur de Bolbec, et laissant seulement devant le Havre ses troupes avancées et la brigade de dragons de la Garde, elle se portait sur Dieppe, où elle entrait le 11 Décembre. Pendant ce temps, la 30e et la 29e brigade, formant la 15e division, s'étaient mises en marche sur Amiens, la première par la route qui longe le chemin de fer d'Amiens, la seconde à une marche environ en arrière à droite, par Gournay et Marseille.

Afin d'éviter toute interruption dans l'exposé des événements qui vont suivre, nous devons mentionner ici que Thionville s'était rendu le 24 Novembre, après un bombardement de trois jours.

Conformément à ses instructions, le général de Kamecke s'était alors immédiatement porté devant Montmédy avec la 14e division, et le 12 Décembre, après avoir reçu son parc de siége, il avait ouvert le feu contre cette place. A cette époque, le détachement du général de Senden (19e et 81e régiments d'infanterie, 2 régiments de cavalerie de réserve et 3 batteries) était encore devant Mézières avec un bataillon détaché pour la garnison de La Fère.

Le VIIIe corps d'armée venait à peine de commencer son mouvement de Rouen sur Amiens, que déjà se montraient des indices prouvant que l'armée française du Nord avait de nouveau quitté Arras pour se porter en avant. Dans la soirée du 9 Décembre, une section des chemins de fer de campagne, qui travaillait à Ham, sous la protection d'un détachement de 50 hommes d'infanterie, y était surprise et faite prisonnière ainsi que le détachement. Au dire de quelques déserteurs, le parti ennemi qui avait exécuté ce coup de main venait de Péronne, et se composait d'un bataillon de Garde mobile avec 2 pièces et un peu de cavalerie. On avait supposé d'abord qu'il n'y avait là qu'une petite opération de la garnison de cette place; mais le 12 Décembre, on apprenait qu'un détachement fort d'un bataillon et de 6 bouches à feu, envoyé en éclaireur par le Gouverneur général de Reims, s'était trouvé en présence de forces supérieures et avait été contraint de battre en retraite sur La Fère; que plus tard, un corps ennemi d'environ

5,000 hommes d'infanterie avec de l'artillerie avait fait son apparition devant cette place même; que, d'après divers renseignements, des forces plus considérables semblaient le suivre, et qu'à la suite de tous ces mouvements, une grande agitation se manifestait dans le pays. Cette situation commandait aux Allemands de prendre des mesures de précaution, d'autant plus que le 12 Décembre également les communications télégraphiques avaient été coupées avec La Fère, Amiens et Rouen. En conséquence, le général de Senden recevait l'ordre d'expédier en chemin de fer et de mettre à la disposition du Gouverneur général de Reims un renfort de 2 bataillons au moins et de 2 batteries, destiné à tenir garnison à Laon et à Soissons, et qui serait remplacé devant Mézières par des troupes du général de Kamecke. Le Commandant en chef de l'armée de la Meuse était également invité à envoyer des détachements pour mettre à l'abri le chemin de fer et, plus particulièrement, le tunnel de Soissons; conformément à cet ordre, le Prince royal de Saxe dirigeait 3 bataillons, 1 escadron et 1 batterie par voie ferrée sur Soissons, pendant que 2 bataillons, 8 escadrons et 1 batterie s'acheminaient par étapes sur Compiègne.

A la nouvelle de la surprise de Ham, la I^re^ armée faisait partir d'Amiens un détachement chargé de délivrer les prisonniers. Mais celui-ci était à son tour contraint de se replier devant des forces supérieures; il était suivi dans sa retraite par les têtes de colonnes ennemies, qui, le 14, s'avançaient

jusque devant Roye. Dans cette même journée du 14 Décembre, un détachement, lancé en reconnaissance d'Amiens sur la rive gauche de la Somme, constatait que de profondes colonnes défilaient vers le Sud par Bapaume. Afin d'être en mesure de s'opposer, conjointement avec les troupes envoyées de l'armée de la Meuse, à toute tentative de l'ennemi sur Paris, soit par Compiègne, soit par Soissons, le général de Manteuffel ordonnait la concentration sur la route Rouen-Montdidier, qui jusqu'alors n'avait été occupée que par la 29e brigade, de toute la 15e division, qui devait y être ralliée d'Amiens, par la partie disponible du détachement du comte Groeben, laissé dans cette ville lors du mouvement sur Rouen. Par suite de ces dispositions, le 15 Décembre, la 30e brigade se trouvait à Crèvecœur, la 29e à Gournay. C'était tout ce que la Ire armée pouvait opposer à l'ennemi au cas où celui-ci viendrait à prononcer son mouvement offensif dans la journée qui allait suivre immédiatement.

Le 15 Décembre, le général de Manteuffel recevait du grand Quartier général les instructions suivantes, datées du 13 (1) :

« Comme il n'entre pas dans les projets actuels « d'occuper d'une manière permanente toute la

(1) Voir les instructions générales en date du 17 Décembre, déjà reproduites précédemment, et relatives aux opérations ultérieures des armées allemandes appelées à agir en rase campagne. En ce qui concerne la Ire armée, ces instructions étaient d'accord avec le point de vue exposé ci-dessus.

« partie Nord-Ouest de la France, mais comme il « s'agit bien plutôt maintenant de disperser les « corps ennemis qui tiennent la campagne et sur- « tout de s'opposer à toute tentative ayant pour « but la délivrance de Paris ou la destruction de « nos communications, S. M. le Roi a ordonné « que la 1re armée aurait à porter le gros de ses « forces dans la direction de Beauvais. Rouen con- « tinuera, comme par le passé, à être gardé par « des troupes suffisantes et à servir de base d'o- « pérations à des colonnes mixtes chargées de sur- « veiller la rive gauche de la Seine.

« La réunion à Beauvais du gros des forces de « la 1re armée assure la possibilité de secourir en « temps utile ou Rouen ou Amiens, en même « temps qu'elle permet de prendre une offensive « efficace contre les corps ennemis qui pourraient « déboucher de la zone de places fortes qui borde « la frontière belge. »

Conformément à ces instructions, la 16e division était acheminée de Dieppe sur Beauvais; mais d'autre part, en raison des circonstances présentes, il était sursis au mouvement de la 15e division sur Montdidier et à la disposition relative au détachement du général comte Groeben. A la suite de la capitulation de Montmédy, qui venait d'avoir lieu le 14 Décembre, le général de Kamecke avait reçu l'ordre de porter sans retard une brigade de la 14e division devant Mézières, que sa division était chargée d'assiéger et où cette brigade devait relever le détachement du général de Senden, qui, de

son côté, était invité en même temps à s'avancer dans la direction de Saint-Quentin, le 19 Décembre, aussitôt qu'il aurait été relevé.

Sur ces entrefaites, l'ennemi avait déjà mis un terme à sa marche offensive vers Soissons. Dès le 14 Décembre, on constatait, tant à Roye qu'aux environs de La Fère, un mouvement rétrograde par Ham, vers les abords de Péronne. Le général de Manteuffel prescrivait alors à la 16e division de cesser son mouvement de Dieppe sur Beauvais et de venir se déployer sur la ligne Conty-Breteuil, de manière que, le 19 décembre, le VIIIe corps et la 3e division de cavalerie se trouvent rassemblés dans la zone Breteuil-Conty-Moreuil-Roye, tandis qu'une brigade d'infanterie du Ier corps, avec un régiment de cavalerie et 2 batteries, garderait Amiens. Quant aux troupes détachées sur Compiègne et Soissons par l'armée de la Meuse, elles étaient rappelées, le 19 Décembre, à l'armée d'investissement de Paris.

Le 20 Décembre, le commandant en chef de la Ire armée avait acquis la certitude que l'armée française du Nord s'était établie en force derrière la Somme entre Péronne et Corbie. L'ennemi avait détruit tous les ponts qui n'avaient pas déjà été coupés antérieurement, dans la large et marécageuse vallée que forme le fleuve, entre Corbie et Péronne; quelques points de passage seulement avaient été ménagés pour maintenir la communication avec les détachements d'infanterie laissés sur la rive gauche. Les forces de l'adversaire aug-

mentaient de jour en jour du côté d'Amiens, tandis qu'elles décroissaient sensiblement dans la direction de Péronne. Une reconnaissance (1 bataillon avec quelques pièces et un peu de cavalerie) envoyée le 20 sur la route Amiens-Albert, arrivait à peine dans la forêt de Querrieux que déjà elle y rencontrait des forces tellement supérieures qu'elle se voyait contrainte de rétrograder sur Amiens en soutenant un combat continuel; l'ennemi portait alors ses avant-postes jusqu'à 4 kilomètres du faubourg nord d'Amiens. D'autre part, on trouvait complétement libres les routes se dirigeant vers le Nord. D'après cela, il y avait tout lieu de supposer que l'offensive ennemie serait dirigée de l'Hallue vers Amiens. Si les Français ne se décidaient pas promptement à marcher en avant, il fallait forcément les attaquer, car la position qu'ils avaient prise sur l'Hallue devait immobiliser indéfiniment dans cette direction la masse principale des forces de la I^re^ armée, et la situation générale exigeait qu'il n'en fût pas ainsi.

Le général de Manteuffel rappelle donc sur Amiens toutes les troupes disponibles de son armée. — Le 21 Décembre, la 16^e^ division était à Amiens et à l'Ouest de cette ville, la 15^e^ division à l'Est, la 3^e^ brigade d'infanterie occupait la ville même, pendant que la cavalerie poussait des reconnaissances tant vers la Somme que sur les routes qui mènent d'Amiens vers le Nord et le Nord-Ouest. 6 nouveaux bataillons d'infanterie avaient encore été demandés à Rouen; ils arrivaient suc-

cessivement à Amiens, les 23, 24 et 25, au moyen du chemin de fer qu'on venait précisément de réussir à rétablir, mais qui cependant n'était susceptible encore que d'un service fort restreint, par suite de l'insuffisance du matériel roulant dont on pouvait disposer. De plus, une brigade combinée de la cavalerie de la Garde, sous le commandement du Prince Albrecht de Prusse (fils), était également en marche pour venir renforcer la garnison d'Amiens, où elle entrait le 24. Quant au détachement de Senden, on ne pouvait l'attendre à Saint-Quentin avant le 25; après entente préalable entre la Ire armée et l'armée de la Meuse, la 12e division de cavalerie établie à Compiègne recevait l'ordre de se porter le 24 sur Ham, pour coopérer aux mouvements de ce détachement.

Le 22 Décembre, l'ennemi ne faisant pas encore mine d'attaquer, et ses troupes avancées demeurant toujours immobiles, tant entre l'Hallue et Amiens que sur la rive gauche de la Somme, en face de Villers-Bretonneux, le général de Manteuffel donne l'ordre de prendre l'offensive le lendemain 23. Le général de Goeben devait s'engager de front sur les routes de Corbie et d'Albert, avec une partie de son corps d'armée, pendant que l'autre partie, — la 16e division qui lui avait été donnée à cet effet, — s'avançant par la route d'Acheux, chercherait à tourner le flanc droit de l'ennemi; une brigade de la 3e division de cavalerie était chargée de relier ces deux fractions; le reste de la division se répartissait sur les deux ailes de

l'armée. La 3e brigade d'infanterie formerait la réserve avec 2 batteries, 4 escadrons, plus les troupes encore attendues de Rouen; elle devait suivre le mouvement de la 15e division sur la route d'Albert. Amiens restait occupé par quelques compagnies d'étapes et par un bataillon formé d'hommes écloppés.

Toutes ces dispositions avaient pour résultat la bataille de l'Hallue, livrée le 23 Décembre. Les troupes avancées de l'ennemi sont d'abord aisément refoulées sur le ruisseau; mais là, l'adversaire, fortement établi dans une bonne position retranchée, oppose une résistance opiniâtre. L'aile droite (15e division) réussit peu à peu à s'emparer des villages situés dans la vallée de l'Hallue, sur les deux rives du ruisseau, tels que Fréchencourt, Querrieux, Pont-Noyelles, Bussy, Daours; mais c'est vainement que quelques corps essayent de gravir le versant opposé, couronné de tranchées-abris et armé de batteries de position.—A la gauche de la 15e division, la 16e division enlève également la position de l'Hallue ; mais là encore l'ennemi engage des masses tellement considérables que l'on se trouve à court de troupes pour déborder son aile droite. A la tombée de la nuit, le VIIIe corps était maître de toute la ligne de l'Hallue, ayant derrière lui sa réserve encore intacte; l'ennemi, de son côté, conservait sa position sur les hauteurs dominantes de la rive gauche. Vers cinq heures, Faidherbe tente un retour offensif général contre notre front fortement éclairé par la lueur des vil-

lages en flammes; cette tentative est repoussée avec de grandes pertes, à l'aide de la réserve que le général de Manteuffel fait donner au moment opportun.

En raison des forces considérables de l'ennemi, qui avait en ligne 50,000 hommes au moins avec 80 bouches à feu, et en raison aussi des avantages tactiques que présentait la position occupée par les Français sur la rive gauche de l'Hallue, le général de Manteuffel prend le parti de se borner, pour la journée du 24, à se maintenir sur le terrain conquis, et d'y attendre l'arrivée des renforts annoncés, en se tenant prêt à profiter éventuellement de toute circonstance favorable pour reprendre immédiatement l'offensive. En conséquence, le VIII^{e} corps emploie la nuit à se préparer à une vigoureuse résistance sur le terrain enlevé dans la journée. Afin d'éviter au général de Senden le danger d'un engagement contre des forces supérieures, ordre lui est envoyé de continuer sa marche par la rive gauche de la Somme à partir de Saint-Quentin.

Le 24 Décembre, les deux armées se retrouvent face à face en ordre de bataille. L'ennemi essaye de déborder la 16^{e} division par Contay; il est repoussé et s'abstient de toute nouvelle attaque. A partir de midi, on remarque beaucoup de mouvement dans les lignes françaises, sans qu'il soit possible néanmoins d'en deviner immédiatement l'objet. Vers le soir, ce mouvement allait en croissant, et il devenait dès lors vraisemblable que l'en-

nemi préparait une marche rétrograde. Pour le cas où cette supposition viendrait à se confirmer dans la matinée du lendemain, le VIII[e] corps recevait l'ordre de commencer aussitôt la poursuite ; il devait être appuyé à cet effet par la brigade combinée de cavalerie de la Garde, sous les ordres du Prince Albrecht de Prusse, qui venait d'arriver sur le champ de bataille dans le courant de l'après-midi. Immédiatement après la retraite de l'ennemi, la réserve occuperait Corbie et se porterait ensuite vers Péronne.

La matinée du lendemain venait effectivement confirmer l'événement prévu. Profitant de la longueur des nuits, et utilisant le chemin de fer dont il disposait, l'ennemi s'était mis en retraite par Bapaume, ainsi qu'on l'apprit plus tard par les reconnaissances, pour aller s'établir derrière la Scarpe, vers Douai. Cette retraite s'exécutait en bon ordre.

Les pertes des Français semblaient avoir été très-fortes dans ces nombreux combats de villages et notamment dans le retour offensif de la soirée du 23 (1). 1100 prisonniers non blessés demeuraient aux mains du vainqueur, qui, de son côté, avait à enregistrer un total de 38 officiers et 824 hommes morts ou blessés et de 93 disparus.

---

(1) Dans sa brochure « *Campagne de l'Armée du Nord* » qui a paru après que nous avions écrit ce qui précède, le général Faidherbe donne pour les pertes de l'armée du Nord à la bataille de l'Hallue, 141 tués, 905 blessés, quelques centaines de prisonniers, et environ 1,100 disparus.

Le 25, le VIII[e] corps, la 3[e] division de cavalerie et la brigade de cavalerie du Prince Albrecht de Prusse se mettent à la poursuite de l'armée du Nord et poussent leurs têtes de colonne jusqu'à Albert; le 26, ces troupes gagnent Bapaume, Achiet et Bucquoy. Les 6 bataillons tirés de Rouen y retournent le 26, en chemin de fer. Le 27, Péronne est cerné au Sud par le détachement de Senden, au Nord par la réserve de l'armée (3[e] brigade d'infanterie, 4 escadrons, 2 batteries). On attachait la plus haute importance à la prompte occupation de cette petite place, qui favorisait d'une manière toute particulière les entreprises offensives de l'ennemi; comme il paraissait douteux qu'elle fût en état de résister, et comme d'autre part, on n'avait pas en ce moment un parc de siége dont on pût disposer, le général de Manteuffel se décidait à tenter l'opération avec des pièces de campagne. Mais le bombardement, commencé le 28 Décembre, n'amenait aucun résultat; on prescrivait alors d'amener de la citadelle d'Amiens quelques pièces françaises de gros calibre.

La masse des forces du VIII[e] corps fait halte à Bapaume, pendant que des colonnes mobiles de toutes armes parcourent le pays dans diverses directions et remportent encore maints succès partiels. C'est ainsi qu'une de ces colonnes, commandée par le lieutenant-colonel de Pestel, étant en expédition vers Abbeville, rencontrait, le 28 Décembre, des Gardes mobiles en grand nombre et leur enlevait 3 drapeaux et 250 prisonniers.

Une autre colonne, sous les ordres du colonel de Wittich, dispersait le 29, à Souchez, au nord d'Arras, un bataillon ennemi auquel il prenait 175 hommes. A l'est d'Arras, nos avant-postes arrivaient jusque sur la Scarpe, tandis que la brigade de cavalerie de la Garde et la 12e division de cavalerie, qui opérait par Saint-Quentin, de concert avec la Ire armée, poussaient des reconnaissances jusque vers Cambrai; la brigade de la Garde mettait hors de service la voie ferrée au nord de Cambrai, en détruisant plusieurs ponts.

Mais pendant ce temps, la situation avait pris un caractère plus menaçant du côté de Rouen. Un mouvement en avant se faisait remarquer, de Bernay et du Havre, sur les deux rives de la Seine; il s'accentuait surtout sur la rive gauche, où, par suite du départ de 6 bataillons pour Amiens, il était devenu nécessaire de prendre position plus en arrière, dans le coude que forme la Seine à Grande-Couronne. La force de l'ennemi sur chacune des deux rives était évaluée à 15,000 ou 20,000 hommes. La ville de Rouen se prêtant peu à une défense directe, il était indispensable d'en maintenir l'adversaire aussi loin que possible. Mais pour cela, il fallait pouvoir disposer d'un corps relativement assez nombreux sur chaque rive de la Basse-Seine, qui est difficile à traverser en raison de sa grande largeur, sans compter la garnison rendue nécessaire par la grande agglomération ouvrière de la ville même et de ses environs immédiats. Le meilleur moyen de tenir l'ennemi à dis-

tance consistait à pousser des pointes offensives, toujours courtes mais très-vigoureuses, aussitôt que l'adversaire ferait mine de s'approcher à une proximité inquiétante sur l'une ou l'autre rive ; il paraissait surtout opportun d'en finir définitivement avec toute résistance de ce côté avant que l'armée du Nord ne vînt à entreprendre de nouvelles opérations offensives. Afin de mettre le général de Bentheim, qui commandait à Rouen, en mesure d'en agir ainsi, le général de Manteuffel prenait encore 3 bataillons à la 3e brigade d'infanterie, répartie à Amiens et devant Péronne, et les dirigeait par chemin de fer sur Rouen où ils arrivaient le 2 janvier. On avait différé jusqu'alors de prendre l'offensive, bien que le 31 Décembre déjà, 5 bataillons eussent exécuté une rapide opération par Grande-Couronne. Les détachements ennemis que l'on avait rencontrés, avaient été en partie dispersés, en partie rejetés dans le château-fort de Robert le Diable. Le château avait été ensuite enlevé d'assaut, et l'ennemi y avait laissé des morts nombreux et environ 100 prisonniers.

Les lignes ferrées Rouen-Amiens et Amiens-Creil-Gonesse une fois rétablies, et un matériel suffisant étant en voie d'acheminement par La Fère, cela mettait fin aux considérations qui avaient motivé l'ordre de concentration du gros de la Ire armée à Beauvais, formulé dans les instructions des 13 et 17 Décembre. Désormais, grâce à ces lignes, les ailes séparées de la Ire armée pouvaient se prêter un appui mutuel ; elles n'avaient plus be-

soin d'une réserve commune, et la voie ferrée Amiens-Gonesse assurait dorénavant tous les avantages d'une coopération réciproque de la Ire armée et de l'armée de la Meuse. La séparation en deux groupes, l'un à Rouen, l'autre à Amiens, devenait pour l'avenir la condition normale de la Ire armée, savoir : à Rouen, le 1er corps (moins 3 bataillons) et la brigade de dragons de la Garde, sous les ordres immédiats du général de Bentheim ; sur la Somme, le VIIIe corps, le détachement de Senden, la 3e division de cavalerie, la brigade combinée de cavalerie de la Garde, sous les ordres du général de Goeben, avec l'aile droite couverte, en outre, par la 12e division de cavalerie détachée de l'armée de la Meuse. Après le départ pour Rouen d'une partie de la 3e brigade d'infanterie, la 16e division d'infanterie était chargée, concurremment avec le détachement de Senden, du blocus et du siége de Péronne. Afin de protéger cette opération, la 15e division était maintenue aux environs de Bapaume, ayant à sa gauche la 3e division de cavalerie et à sa droite, vers Fins, un détachement formé en majeure partie de cavalerie, et placé sous les ordres du Prince Albrecht de Prusse.

Dans la nuit du nouvel an, Mézières capitulait après un court bombardement, et une partie du parc du siége devenait ainsi disponible pour Péronne.

XVIII.

Les communications sur les derrières des armées allemandes après la capitulation de Metz.

Après la chute de Metz, on décidait en principe de profiter de la marche en avant de la Ire et de la IIe armée pour faire relever successivement et dans la limite des circonstances, par des troupes de ligne, les troupes de Landwehr encore employées directement contre l'ennemi et surtout devant les places, et de ne plus les utiliser désormais que comme troupes d'étapes ou de garnison. La Ire armée était spécialement chargée de continuer le blocus et le siége de Verdun, de Thionville, de Montmédy, puis enfin de Mézières, ce qui rendait disponible pour un autre usage la Landwehr qui jusqu'alors, avait eu mission d'observer ces places. Par suite, il était procédé, le 31 octobre, à une nouvelle répartition des troupes d'étapes et de garnison qui recevaient pour l'avenir les affectations suivantes :

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.
Au Gouvernement général d'Alsace . .	23	9	2 1/2
Id. de Lorraine.	20	6	2
A reporter.	43	15	4 1/2

	Bataillons.	Escadrons.	Batteries.
Report.	43	15	4 1/2
Au Gouvernement général de Reims.	17	4	3
A l'inspection générale d'étapes de la Ire armée.	1	1	—
A l'inspection générale d'étapes de la IIe armée.	4	2	—
A l'inspection générale d'étapes de la IIIe armée.	16	9	2
A l'inspection générale d'étapes de l'armée de la Meuse.	4	2	—
TOTAL des troupes de garnison et d'étapes.	85	33	9 1/2

La majeure partie des bataillons était à 6 compagnies de 200 hommes.

En même temps, on rappelait de nouveau aux Gouverneurs généraux que c'était à eux qu'incombait le soin de couvrir les sections des lignes d'étapes des armées actives qui traversaient leur territoire. Le Gouvernement général de Lorraine recevait une augmentation notable par ce fait que son district englobait à l'avenir les départements de la Meuse, de la Meurthe, de la Moselle (moins les fractions de ces deux derniers départements afférentes au Gouvernement général d'Alsace), des Vosges, de la Haute-Saône et de la Haute-Marne; tandis que les départements de l'Aisne, des Ardennes, de la Marne, de Seine-et-Marne, de l'Aube et de Seine-et-Oise, ressortissaient du Gouvernement général de Rheims.

Un ordre de Cabinet en date du 16 Décembre, avait institué un quatrième Gouvernement général dont le siége était à Versailles, et qui embrassait tous les pays occupés au Nord et à l'Ouest du Gou-

vernement général de Reims, ainsi que le département de Seine-et-Oise qui, jusqu'alors, avait fait partie de ce dernier. Le lieutenant général de Fabrice était appelé aux fonctions de Gouverneur général, avec résidence à Versailles.

Comme complément de ces diverses dispositions, il était prescrit à la I^re^ et la II^e^ armée de se porter de Metz vers l'Ouest en embrassant un front aussi large que possible, et de profiter de ce mouvement pour procéder à un désarmement général de tous les pays traversés, partout où cette mesure n'aurait pu recevoir encore une complète exécution. Les résultats de cet ordre se montrèrent très-satisfaisants; cela mit surtout un terme à la fermentation croissante qui régnait dans les départements des Ardennes, de la Marne et de la Meuse, et qui se manifestait déjà par des tentatives dirigées contre les lignes d'étapes (à Clermont, Grand-Pré, Sainte-Menehould, etc.); les troupes envoyées en avant par la I^re^ armée comprimaient ces mouvements en temps utile, c'est-à-dire dès les premiers jours du mois de Novembre. D'autre part, le blocus et la reddition successive des places de la Moselle et de la Meuse enlevaient à la guerre de partisans et aux déprédations des Francs-tireurs leurs principaux points d'appui dans la partie Nord des districts occupés, de telle sorte que l'on ne voyait plus s'y reproduire désormais des entreprises comme celle du 11 Octobre, par exemple, où la garnison de Montmédy surprenait une compagnie et demie de troupes de garnison à Stenay, et lui faisait subir

une perte de 130 hommes environ. A l'avenir, au contraire, les troupes d'étapes suffirent constamment à maintenir l'ordre et la sécurité dans les régions occupées et sur les lignes de communication ; seules, les parties Sud des Gouvernements généraux de Lorraine et de Reims, et les routes d'étapes de la IIe armée, furent encore l'objet de fréquentes incursions venant de Langres, à l'époque où cette place n'était pas bloquée, et de la Côte-d'Or. Nous avons déjà mentionné précédemment la surprise de Châtillon-sur-Seine par Garibaldi, le 19 Novembre. Ce gite d'étape était occupé par 6 compagnies et 2 escadrons, qui, après une énergique résistance, durent évacuer momentanément la ville, avec une perte de 198 hommes. — Le 23 Novembre, un petit détachement était également surpris par des Francs-tireurs à Mussy; le même fait se reproduisait à Auxon le 25. —Toutefois, les opérations des généraux de Werder et de Zastrow ne tardaient pas à fermer toute issue à ces entreprises, qui ne se reproduisaient plus ensuite qu'à une seule reprise et pendant une courte période, au commencement de janvier, au moment où le général de Werder se portant vers l'Est, et le général de Zastrow vers l'Ouest, ils laissaient ainsi ouverte pour quelques jours la porte qu'ils avaient tenue fermée jusqu'alors. De toute façon d'ailleurs, ces coups de main, entrepris avec des forces insuffisantes et le plus souvent sans aucun ensemble, ne pouvaient exercer nulle action sérieuse sur les opérations générales.

L'extension de plus en plus grande du théâtre de la guerre rendait cependant nécessaire d'appeler d'Allemagne de nouvelles troupes de garnison, si l'on voulait ne pas affaiblir les armées actives. Mais d'autre part, pour pouvoir rendre disponibles en Allemagne une partie au moins des forces considérables qui y avaient été mises sur pied pour la garde des nombreux prisonniers, etc., il était de toute nécessité de procéder à de nouvelles formations. — En conséquence, et à l'aide des éléments militaires qui restaient encore sans emploi, on créait successivement un certain nombre de bataillons de garnison et d'escadrons de dépôt, et à mesure que ces organisations nouvelles étaient constituées, on acheminait des troupes de l'intérieur sur le théâtre des opérations.

Il devenait ainsi possible de diriger sur Metz, pour y remplacer le VII^e^ corps, qui, moins la 14^e^ division d'infanterie, avait commencé vers la fin de Novembre son mouvement vers le Sud, 12 bataillons de Landwehr et le 4^e^ régiment d'infanterie de Thuringe, n° 72. En outre, dans la seconde quinzaine de Décembre, il arrivait encore à Metz 8 bataillons de dépôt et à Strasbourg 10 de ces bataillons et 2 batteries de réserve, toutes troupes tirées du district du XII^e^ corps d'armée. — De cette manière, le détachement Debschütz devenait disponible à Strasbourg et pouvait être adjoint aux troupes chargées de couvrir le siége de Belfort, tandis que de son côté le Gouvernement de Metz se trouvait ainsi en mesure de céder le 72^e^ régiment

d'infanterie au général de Zastrow et 3 bataillons de Landwehr au Gouvernement général de Lorraine, ces derniers destinés à remplacer le 7e régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 60, qui devait passer également sous les ordres du général de Zastrow. Dans la première quinzaine du mois de Janvier, on se trouvait de plus en position de faire relever par 2 bataillons de landwehr, les 2 bataillons de ligne bavarois qui se trouvaient encore dans le territoire du Gouvernement général d'Alsace, et d'affecter 4 nouveaux bataillons de landwehr à l'Inspection générale d'Etapes de la Ire armée. — 8 bataillons de landwehr qui arrivaient sur le théâtre de la guerre vers le milieu de Janvier étaient donnés au colonel de Krensky, pour être employés au siége de Longwy. Après 6 jours de bombardement, cette place était réduite à capituler, le 25 Janvier. Pendant l'armistice enfin, 10 bataillons de landwehr étaient encore appelés sur le théâtre des opérations, indépendamment de ceux qui ont été déjà mentionnés ci-dessus; réunis à la majeure partie des forces devenues disponibles devant Longwy, ils étaient tout prêts, dans le cas d'une reprise éventuelle des hostilités, à commencer immédiatement le siége de Langres; toutefois la paix ayant été conclue, il n'en fut rien.

En ce qui concerne la question si importante des communications par voies ferrées, on avait commencé à s'occuper du rétablissement de la section Blesme-Chaumont dès le 6 Novembre, c'est-à-dire presque aussitôt après le départ de Metz de la

IIe armée. Quelques jours plus tard, une autre section des chemins de fer de campagne entreprenait la restauration du pont que l'ennemi avait fait sauter sur la Seine, à Montereau. Mais ce travail rencontrait de grandes difficultés, et comme d'autre part des reconnaissances ultérieures venaient montrer qu'entre Montereau et Troyes, on viendrait se heurter encore à des obstacles considérables qu'il ne serait possible de surmonter qu'après un temps relativement assez long, on s'arrêtait, dans la seconde quinzaine de Novembre, au parti de ne rouvrir provisoirement la ligne Chaumont-Troyes-Montereau que jusqu'à Troyes seulement, et d'affecter ensuite toutes les ressources disponibles au rétablissement de la ligne Chaumont-Châtillon-sur-Seine-Nuits-Joigny-Sens-Moret-Montargis-Juvisy-Orléans. Il est vrai que cette ligne était, plus encore que la précédente, exposée aux incursions ennemies venant du Sud, et on devait se résoudre d'avance à ne pouvoir peut-être pas l'utiliser toujours pour un service régulier; mais on pouvait espérer du moins que sa réouverture dans un temps relativement assez court permettrait d'amener un matériel roulant suffisant sur la section Juvisy-Orléans qui en manquait presque complétement. Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer précédemment, il y avait là une question du plus haut intérêt, car cela devait permettre une coopération réciproque de la IIe et de la IIIe armée. Néanmoins, et malgré les plus grands efforts, ce ne fut pas avant le milieu de Janvier que

l'on parvint à établir un service régulier sur toute la longueur de la ligne désignée plus haut. Mais d'autre part, on était en mesure de commencer l'exploitation sur la ligne Blesme–Chaumont–Châtillon, dès le 2 Décembre; sur la section Chaumont-Troyes, le 7; et sur le prolongement de la première de ces lignes, de Châtillon à Nuits, le 25 du même mois.

Dans le Nord, le service était déjà complétement rétabli sur le réseau Compiègne-Clermont-Beauvais-Creil-Chantilly et Crépy–Gonesse, avant même que la Ire armée y arrivât; le 21 novembre, on était également en mesure de rouvrir la ligne Reims–Soissons–Mitry, et à la fin de Décembre, la ligne Reims-Laon–La Fère–Creil-Gonesse après avoir rétabli le pont de Chantilly. A mesure qu'elle gagnait du terrain, la Ire armée reconstruisait les lignes ferrées de Clermont et de Tergnier sur Amiens, ainsi que celle d'Amiens sur Rouen, tandis qu'à l'Est on réparait les chemins de fer de Reims sur Clermont en Argonne, et par Rethel sur Boulzicourt devant Mézières.

Tout l'ensemble de ce réseau Nord pouvait être utilisé à un égal degré par la Ire armée et par l'armée de la Meuse. Quant à la IIIe armée, elle continuait, comme par le passé, à employer la grande ligne Nancy–Epernay jusqu'à Nanteuil-sur-Marne d'abord, puis jusqu'à Lagny et à Chelles à dater du 23 Novembre. Dans son mouvement en avant, la IIe armée établissait ses communications avec l'Allemagne par la ligne Vissembourg–Nancy-

Blesme, puis à partir de Blesme, par les embranchements qui vont vers le Sud, autant que faire se pouvait; néanmoins, depuis l'époque de son arrivée au Nord d'Orléans jusqu'au complet rétablissement du chemin passant par Nuits et Joigny, on était obligé de lui donner part à un emploi commun de la grande ligne passant par Lagny, car la distance à parcourir par les routes de terre jusqu'à Troyes était trop considérable.

On est frappé dès le premier coup d'œil jeté sur une carte, d'un défaut capital inhérent à tout ce système de voies ferrées situées sur les derrières des armées allemandes : les communications par voie de fer, des 4 grandes armées opérant à Paris, dans le Nord et sur la Loire avec le réseau allemand se confondaient en une ligne unique sur la section Frouard-Blesme, et en outre la section Blesme-Châlons-sur-Marne devait servir à la fois non-seulement à la Ire armée, à la IIIe et à l'armée de la Meuse tout entières, mais encore à une partie de la IIe armée. Le maximum d'activité dans le service ne permettait pas de faire circuler journellement sur la section Frouard-Blesme, plus de 16 trains dont la répartition moyenne était ordinairement la suivante : 3 pour la Ire armée, 3 pour l'armée de la Meuse, 4 pour la IIe armée et 6 pour la IIIe. Mais aussitôt qu'un à-coup se produisait dans le service, — et il était souvent impossible d'éviter qu'il en fût ainsi, — les expéditions se trouvaient inférieures aux demandes. Si, en regard de cela, on se représente l'énormité des besoins en

ravitaillements de toute espèce, tant en raison du temps qui s'écoulait que des effectifs considérables des armées, on comprendra sans peine que fréquemment on se trouvât hors d'état d'expédier les objets même le plus nécessaires, avec toute la rapidité désirable.

Une amélioration, — amélioration très-notable d'ailleurs, — ne commença à se faire sentir que quand, après la chute de Mézières, on put enfin atteindre ce résultat si longtemps poursuivi de l'ouverture d'une seconde ligne transversale. Tandis que d'un côté on s'efforçait d'arriver partiellement à ce but par le rétablissement anticipé de la section Reims-Boulzicourt, d'un autre côté les capitulations de Metz, de Thionville et de Montmédy venaient successivement améliorer les conditions de service de la ligne Metz-Mézières. Néanmoins les travaux nécessités par les derniers obstacles qui existaient encore aux environs de Montmédy et de Mézières, se prolongeaient de telle sorte que ce fut le 21 janvier seulement que la ligne Nord Metz-Mézières-Reims et au delà put être mise en exploitation régulière sur toute son étendue. A partir de ce jour, la I^re^ armée et l'armée de la Meuse firent exclusivement usage de cette ligne pour tous leurs transports par voie de fer.

Pour compléter tout ce qui a trait à l'emploi des chemins de fer dans les parties du territoire français occupées pendant la guerre, nous devons ajouter encore que dans la haute Alsace, les communications de cette nature avaient été également

rétablies à mesure que les troupes s'avançaient sur cette partie du théâtre des opérations. En ce qui concernait les communications du général de Werder, on était parvenu, au commencement de Décembre et après avoir surmonté de grandes difficultés, à remettre en état la section Blainville-Epinal. — Peu après la première occupation de Chartres, un service, très-limité d'ailleurs, avait été établi entre cette ville et Versailles ; il se faisait à l'aide de chevaux, tout autre moyen de traction faisant défaut. — A la prise du Mans, la IIe armée s'emparait de locomotives et de wagons en nombre suffisant pour assurer quelques trains, de sorte que le 19 janvier, on était en mesure d'organiser une circulation, très-restreinte d'ailleurs, sur la ligne le Mans-Chartres-Versailles. — A peu près vers la même époque, on réussissait également à établir un petit service sur la ligne Versailles-Dreux. Enfin, vers le milieu de Janvier, l'exploitation de la ligne Juvisy-Orléans était prolongée jusqu'à Blois.

XIX.

Événements devant Paris, depuis la bataille de Villiers jusqu'à l'ouverture du feu contre le front Sud. — Combat du Bourget, le 21 Décembre. — Bombardement du Mont-Avron, le 27 Décembre.

Le 5 Décembre, quand les troupes françaises se furent repliées derrière les ouvrages extérieurs, et après que la demande d'un armistice de plusieurs heures sur le front Est, motivé par la nécessité d'ensevelir les morts, fut venu prouver que, pour le moment du moins, l'assiégé n'avait pas l'intention de continuer la lutte dans cette direction, l'armée d'investissement reprenait partout ses positions habituelles, temporairement dérangées par la bataille de Villiers. Il ne restait plus de troupes ennemies que sur le Mont-Avron et en arrière; ces troupes, dont l'effectif paraissait être celui d'une division, étaient campées et travaillaient activement à compléter les ouvrages construits sur ce point et qui étaient successivement armés de pièces de gros calibre. L'adversaire déployait également un redoublement d'activité dans l'exécu-

tion de ses terrassements du front Nord-Est, notamment à Bondy, Drancy et Bobigny, ce qui avait pour effet de solliciter d'autant plus l'attention de l'assiégeant dans cette direction, qu'à l'exception du feu des forts qui continuait comme de coutume, un calme presque complet régnait d'ailleurs sur toute l'étendue de la ligne d'investissement. On était en droit d'en conclure que dans le cas d'une nouvelle tentative de l'armée de Paris, elle serait dirigée soit à l'Est contre le XII[e] corps, soit au Nord contre la Garde, et que, dans cette dernière hypothèse, l'assiégé pourrait tirer parti des batteries et des ouvrages récemment établis pour couvrir le flanc droit des troupes de la sortie. Vers le milieu de Décembre, cette supposition gagnait en vraisemblance par le fait du mouvement offensif que l'armée du Nord commençait à dessiner d'une manière très-visible.

Le 18 Décembre, un nombreux état-major français faisait une reconnaissance sur le front des avant-postes allemands à Aulnay, et le 19, des déserteurs apportaient la nouvelle que la veille les troupes de Paris avaient reçu de nouveau une distribution de 8 jours de vivres d'avance (1). On

(1) Si les Parisiens expliquaient, par l'espionnage, ce fait que dans toutes les tentatives de sortie on trouva toujours les troupes allemandes préparées à recevoir le choc, notre exposé démontre au contraire que la vigilance des avant-postes allemands et le rapprochement des divers renseignements qu'ils fournissaient, suffisaient amplement pour éviter toute surprise, d'autant plus que l'assiégé mettait fort peu d'adresse à dissimuler ses projets. Qu'on nous permette de citer à ce sujet un détail fort curieux : longtemps avant le commencement de chaque

n'était donc aucunement surpris quand, dans la soirée du 20 Décembre, on apprenait que de grosses masses ennemies se rassemblaient à Noisy-le-Sec et à Merlan, et que de fortes colonnes dont l'obscurité naissante ne permettait pas de distinguer la profondeur, étaient en marche de Saint-Ouen sur Courneuve et Aubervilliers. Le soir même, le Roi prescrivait qu'une division du II[e] corps d'armée se porterait le lendemain matin, aussitôt que possible, derrière l'aile droite de la division wurtembergeoise pour y être à la disposition du Prince Royal de Saxe. Ce dernier, de son côté, donnait l'ordre à toutes les troupes de l'armée de la Meuse d'être prêtes à rompre par alerte dans la matinée du lendemain; dans l'hypothèse très-vraisemblable que l'attaque ennemie serait dirigée contre la ligne Le Bourget-Aulnay-Sévran, occupée par la 2[e] division de la Garde, on prenait des mesures pour faire soutenir cette division, et à cet effet, on tenait prêts le 21 Décembre de grand matin, 6 bataillons et 6 batteries du XII[e] corps à Livry, ainsi que 6 bataillons et 3 batteries de la 1[re] division de la Garde, à l'Est de Gonesse, sur la route d'Aulnay.

Le 21 Décembre, vers 7 heures du matin, c'est-à-dire à un moment où il faisait encore nuit, le Bourget, qu'occupaient 5 compagnies de la 2[e] di-

---

opération offensive, on hissait sur le Mont-Valérien un pavillon-signal dont le sens était bien connu de tous nos avant-postes. Naturellement ceux-ci prenaient aussitôt toutes leurs dispositions pour être prêts au combat.

vision d'infanterie de la Garde, est attaqué de tous côtés à la fois par de fortes colonnes débouchant à l'improviste. Les 5 compagnies repoussent vigoureusement et en faisant subir de grandes pertes à l'assaillant, l'attaque dirigée contre la partie Sud du village, mais l'ennemi parvient cependant à pénétrer dans le village par le Nord. Concurremment avec la pointe dirigée sur le Bourget, l'assiégé avait ouvert, tant des forts que de ses nombreuses batteries, un feu très-vif d'artillerie contre tout le front de l'armée de la Meuse, et il portait en avant de fortes colonnes d'infanterie avec des pièces de campagne, lesquelles prenant à gauche et à droite du Bourget s'avançaient vers Stains et dans la direction d'Aulnay; de faibles démonstrations appuyaient ce mouvement dans la presqu'île de Gennevilliers et en avant du Mont-Valérien. — L'ennemi ayant occupé le côté Nord du Bourget, la garnison ne pouvait envoyer aucune nouvelle; de plus, la direction contraire du vent faisait que l'engagement n'avait été remarqué que fort tard. Il était donc près de 9 heures quand les premiers secours purent être envoyés aux défenseurs qui continuaient à se maintenir énergiquement dans le village; après un long combat opiniâtre de maison en maison, on réussit enfin, entre 2 et 3 heures de l'après-midi, à reprendre le Bourget à l'assiégé auquel on enlevait en même temps 360 prisonniers non blessés. Dans le courant de la matinée, de fortes colonnes d'infanterie avaient tenté sur Stains, 2 attaques qui avaient été

facilement repoussées. De grandes masses étaient également en position en avant de Drancy et de Bobigny, en vue probablement de faire l'effort principal dans la direction d'Aulnay; une nombreuse artillerie couvrait leur front et préparait l'action en canonnant nos positions; mais dans l'après-midi, les batteries de la Garde passant au delà de l'inondation, s'approchaient à courte portée et contraignaient les pièces ennemies à se retirer. L'assiégé abandonnait alors également son attaque dans cette direction et repliait son infanterie sans l'avoir engagée. La tentative de sortie échouait donc complétement; la Garde achetait ce succès par une perte relativement minime de 14 officiers et 431 hommes tués, blessés et disparus.

Pendant que ces événements se passaient sur le front de la Garde, vers midi, une division ennemie, soutenue par le feu des batteries de position du Mont-Avron qui battaient tout le front Saxon, s'avançait de Neuilly par la vallée de la Marne contre l'aile gauche du XII^e^ corps, et délogeait les avant-postes de la Maison-Blanche et de la Villa-Evrard; mais canonnée alors dans son flanc droit par deux batteries wurtembergeoises de la rive gauche de la Marne, elle ne pouvait prolonger son mouvement. Toutefois, comme le défenseur paraissait vouloir s'établir aux deux points désignés ci-dessus, vers le soir, après la tombée de la nuit, quelques bataillons du XII^e^ corps font un retour offensif; d'un premier élan ils enlèvent la Maison-Blanche d'abord, puis, après un combat

acharné de plusieurs heures dans les maisons, ils s'emparent également de la Villa-Evrard. Quelques petits détachements français seulement se maintiennent dans les constructions les plus solides jusqu'à la matinée du lendemain où ils battent en retraite à leur tour. Plus de 500 prisonniers restaient entre les mains des Saxons, qui avaient eu dans cette affaire 40 blessés.

La division du II^e^ corps qui, dans la journée du 21 Décembre, avait porté ses têtes de colonne jusqu'au pont de la Marne, à Vaires, rentrait dans ses cantonnements sans avoir été engagée.

Pendant la soirée du 21, l'armée assiégée reste en dehors des murs de Paris, ayant ses forces principales à Noisy-le-Sec, Bobigny, Bondy et au Mont-Avron. L'armée de la Meuse, de son côté, se tenait prête à faire face à une nouvelle attaque. Mais le lendemain 22, l'ennemi se borne à essayer de s'avancer dans la vallée de la Marne avec 2 brigades appuyées par un feu très-violent du Mont-Avron; ces troupes sont alors canonnées de la rive gauche avec un tel succès par 2 batteries wurtembergeoises et par une batterie de siége qui venait d'y être construite et armée de pièces de 12, qu'elles effectuent une retraite précipitée qui se change même pour une partie d'entre elles, en une débandade complète.

Le 22 et le 23 Décembre, les masses de l'assiégé continuent encore à camper dans les positions indiquées plus haut, et ce n'est que le 24 qu'on commence à constater enfin une diminution pro-

gressive de ses forces. Il paraît, — et le fait a été confirmé par les déclarations des prisonniers, — que les troupes n'avaient plus l'énergie morale suffisante pour permettre à leurs chefs de poursuivre le mouvement offensif projeté. Cette supposition se trouva corroborée encore quand, le le 23 Décembre, on vit que l'ennemi commençait à marcher à la sape contre le village ouvert du Bourget, situé dans la zone efficace de tir des forts et défendu par quelques compagnies seulement, sans artillerie. Plusieurs bataillons soutenus par des troupes plus nombreuses postées en arrière, travaillaient jour et nuit à creuser des parallèles, à construire des épaulements de batteries, des communications, etc. Dans la soirée du 24, l'assiégé avait déjà réussi à ouvrir une parallèle à 1,000 pas de l'extrémité Sud du Bourget, quand tout à coup, le 26, il cesse brusquement ces travaux et replie les troupes qui en étaient chargées. Il faut chercher l'explication de ce fait dans les froids exceptionnels qui sévirent pendant quelques jours; d'après les documents français, un nombre considérable d'hommes auraient succombé par suite de congélation.

De leur côté, les troupes allemandes avaient également à souffrir de la température, mais sans que pour cela leur activité en fût diminuée. Il arriva même que ce fut précisément pendant ces journées où les Français se voyaient forcés de suspendre leurs opérations, que les troupes allemandes parvenaient à avancer assez leurs travaux

pour pouvoir enfin sortir de la situation purement défensive qu'elles avaient conservée jusqu'alors.

Le 4 Décembre, c'est-à-dire aussitôt après la bataille de Villiers, le Commandant en chef de l'armée de la Meuse avait été chargé de préparer les dispositions nécessaires pour exécuter une attaque d'artillerie contre le Mont-Avron. A cet effet, on avait mis à sa disposition 36 pièces rayées de 12, 30 pièces de 24 long, 10 de 24 court, et on avait donné des ordres pour que ces bouches à feu fussent amenées promptement en position avec leurs munitions et leurs accessoires. Sur ce chiffre total, 26 pièces se trouvaient à la Fère et à Soissons; elles y furent embarquées et transportées par le chemin de fer à Sévran. Le reste, soit 50 pièces, était déjà tout prêt en Allemagne et devait être conduit en chemin de fer par Epernay jusqu'à la station de Vaires, à 4 kilomètres à l'Ouest de Lagny (1). 11 compagnies d'artillerie de place étaient données à l'armée de la Meuse pour servir ce matériel; elles arrivèrent successivement avec le parc de siége.

Dans le choix des emplacements à affecter à ces batteries de siége, il était nécessaire de faire en sorte qu'elles fussent également en mesure, et d'inquiéter les concentrations de troupes qui pourraient être tentées dans la vallée de la Marne, et

(1) La gare de Chelles, qui eût été beaucoup plus commode, ne pouvait être utilisée, parce qu'elle se trouvait sous le feu du Mont-Avron.

de gêner l'établissement de ponts sur une partie du cours de cette rivière.

On renonçait provisoirement à tout préparatif en vue d'une attaque latérale contre le front Nord-Ouest dans le but d'appuyer l'attaque principale contre le front Sud de Paris, et on s'arrêtait au parti de la remplacer en débutant par une opération contre le Mont-Avron, se réservant de la poursuivre ensuite au delà, si les circonstances semblaient le comporter. Le colonel Bartsch recevait, à partir du 11 Décembre, la direction supérieure de tout ce qui avait trait aux opérations de l'artillerie de siége dans la zone occupée par l'armée de la Meuse.

A la suite de reconnaissances spéciales, l'emplacement des batteries était arrêté de la manière suivante :

1° 4 batteries (6 pièces de 24 long, 10 de 24 court, 6 de 12) sur le plateau du Raincy.

2° 4 batteries (6 pièces de 24 long et 18 de 12) sur le versant du plateau à l'Est de Gagny.

3° 2 batteries (6 pièces de 24 long et 6 de 12) sur la rive gauche de la Marne, à la courbe que décrit la rivière à l'Est de Noisy-le-Grand.

4° 3 batteries (12 pièces de 24 long et 6 de 12) sur le versant du plateau au Sud-Ouest de Noisy-Grand.

La distance du Mont-Avron aux premières batteries était d'environ 3,000 pas; aux deuxièmes, 3,500 pas; aux troisièmes, 7,000 et aux quatrièmes, 6,000.

Les batteries numérotées 3° avaient été construites dès la nuit du 22 Décembre, et armées toutes deux de bouches à feu de 12. Une de ces deux batteries était celle qui avait obtenu des résultats si extraordinaires dans la matinée du 22 Décembre, alors que l'ennemi avait tenté de nouveau de se porter en avant par la vallée de la Marne. Le 23 Décembre, les batteries indiquées 1° étaient déjà assez avancées pour se trouver en état d'agir dans le cas d'une sortie. Néanmoins, la surprise de l'ennemi fut complète quand, dans la matinée du 27 Décembre, toutes ces batteries, alors entièrement terminées et pourvues de leur approvisionnement normal, ouvrirent simultanément le feu de leurs 76 pièces de gros calibre contre le Mont-Avron et son camp baraqué, et contre les forts de Noisy, Rosny et Nogent.

Bien qu'un ouragan de neige, qui avait commencé au point du jour et qui dura jusqu'au soir, ne permît pas de constater les résultats du tir et gênât ainsi au plus haut point l'efficacité d'action de nos pièces, le feu n'en continuait pas moins jusqu'au crépuscule. L'artillerie française, placée sous la direction du colonel baron Stoffel, ripostait par un tir soutenu, tant des batteries du Mont-Avron que des forts de Rosny et de Nogent; dans ce dernier seulement, le feu décroissait sensiblement dans l'après-midi. Dès le 28 Décembre, le Mont-Avron était totalement réduit au silence; les forts seuls répondaient encore à notre feu qui, de son côté, se continuait régulièrement. A partir de

ce jour, les batteries de l'aile droite pouvaient déjà envoyer leurs projectiles sur la gare de Noisy-le-Sec dont l'ennemi avait fait un si fréquent usage, et sur Bondy qu'elles l'obligeaient à évacuer. Le même jour, on commençait à Pont-Iblon et au Blanc-Mesnil, la construction de batteries destinées à recevoir 18 pièces de gros calibre, à prendre parmi celles qui allaient devenir disponibles après l'évacuation du Mont-Avron; elles devaient avoir pour objet de forcer l'assiégé à abandonner toutes les positions qu'il tenait encore en avant des forts du front Nord (Drancy, Bobigny, etc.).

Dans la soirée du 28, des reconnaissances envoyées vers le Mont-Avron trouvaient encore de forts avant-postes au pied de la montagne; mais dans la matinée du 29, les éclaireurs faisaient savoir que la position était complétement abandonnée. L'ennemi avait emmené presque toute son artillerie, mais il avait laissé cependant une pièce de 24 et plusieurs caissons chargés de munitions, sans compter une quantité considérable de munitions éparses. Des affûts brisés en grand nombre, des armes, des effets d'équipement abandonnés couvraient le sol et témoignaient des effets terribles de notre feu. D'après les rapports français, l'impression physique et morale produite par ce bombardement inopiné aurait dépassé toute description; les troupes campées derrière le Mont-Avron paraissent avoir été saisies d'une terreur panique qui se serait propagée plus ou moins dans toute l'armée et dans la population même de Paris.

Le 29 Décembre, 4 compagnies de nos troupes occupent momentanément le Mont-Avron ; le matériel qui s'y trouvait est en partie enlevé, en partie détruit; mais on renonçait à l'idée d'une occupation permanente de cette position en raison de sa trop grande proximité des forts de Nogent, de Rosny et de Noisy. Dans les journées suivantes, un feu modéré, mais dont les résultats étaient très-appréciables, se continue contre ces forts, en même temps qu'un tir lent balaye en tous sens la plaine Saint-Denis. A partir du 31 Décembre, 47 pièces seulement étaient maintenues à cet effet dans leurs positions antérieures, tandis que 18 étaient utilisées pour l'armement des batteries construites à Pont-Iblon et à Blanc-Mesnil, et que 10 autres prenaient position à Chennevière pour contrebattre les batteries ennemies élevées à Saint-Maur et pour arrêter l'établissement des batteries et des tranchées que les Français essayaient de prolonger vers Champigny.

A la fin de l'année, l'assiégé se voyait donc réduit à la défensive absolue sur ces fronts Nord et Est dont il avait cherché de toutes manières, dans le courant de Décembre, à faire la base de ses opérations offensives.

A cette même époque, on parvenait également à avancer assez les préparatifs de l'attaque principale contre le front Sud de Paris, pour être en mesure, de ce côté aussi, d'ouvrir d'un moment à l'autre le feu des batteries de siége.

Nous avons déjà fait ressortir dans un précédent

chapitre les difficultés que l'on avait eu à surmonter pour atteindre ce résultat, et nous avons ajouté que dès la première période de l'investissement, on aurait complétement écarté, au quartier général allemand, l'idée d'amener un parc de siége devant Paris, si l'on eût été certain que la ville ne fût approvisionnée que pour 6 semaines, ou 10 au plus, comme d'ailleurs on le croyait généralement alors (1). On voulait seulement être en mesure de passer à une attaque dans le cas où cette hypothèse serait erronée, et c'est dans ce but que l'on avait commencé à la préparer peu après le début même du blocus.

La difficulté capitale d'une attaque contre le front Sud de Paris se trouvait dans la distance qui séparait ce front d'attaque de Nanteuil-sur-Marne, la station le plus à proximité. La route de Nanteuil à Villa-Coublay où il fallait établir le parc de siége, a une longueur de 83 kilomètres d'un parcours souvent assez pénible. Les voitures mettaient 8 jours à faire ce double trajet (chargées à l'aller sur Villa-Coublay et vides au retour). La neige, le verglas, la nécessité de replier parfois, en raison des glaces, les ponts de bateaux jetés sur la Seine à Villeneuve venaient encore par la suite allonger fréquemment la durée de ces transports.

---

(1) Le général Trochu a déclaré à l'Assemblée nationale de Versailles qu'au début du siége, il ne croyait pas lui-même à la possibilité de prolonger la résistance au delà de 60 jours, et que d'ailleurs on s'accordait généralement alors à Paris, pour considérer ce terme comme étant encore trop long.

D'après la voie que l'on se proposait de suivre et d'après le plan qui en avait été la conséquence, l'attaque contre le front Sud ne pouvait commencer que quand on aurait en position 250 pièces de siége au moins pourvues de leur premier approvisionnement, c'est-à-dire de 500 coups par pièce. Indépendamment des moyens de transport considérables qu'exigeaient ces grosses pièces, il fallait en outre près de 5,000 voitures pour apporter les matériaux des plates-formes, les munitions et leurs accessoires, etc. Dans de telles conditions, pour être en état d'effectuer avec une certaine rapidité le transport de tout ce matériel de Nanteuil à Villa-Coublay, il eût fallu pouvoir disposer d'un très-grand nombre de chevaux et de voitures. Mais aussi longtemps que le chemin de fer ne serait pas à même de débarquer plus à proximité les objets de la consommation journalière de l'armée, on ne pouvait disposer pour le transport du matériel de siége que de quelques attelages des colonnes de munitions; quant à l'artillerie, elle ne pouvait en fournir, car les continuelles éventualités de sortie l'obligeaient à se tenir toujours prête à agir. Puis, au début, il n'était pas possible de songer à tirer d'Allemagne des voitures et des chevaux en y employant l'unique voie ferrée dont on disposait, car celle-ci suffisait déjà à peine à faire face à d'autres besoins plus urgents. On en était donc forcément réduit à chercher ces voitures dans le pays même; le commandant en chef de la III[e] armée qui, le 9 octobre, après l'adoption définitive

du plan d'attaque contre Paris, avait été chargé d'en préparer et d'en assurer l'exécution contre le front du Sud, prescrivait donc, tant aux corps opérant isolément qu'aux inspections générales d'étapes, de réquisitionner le plus grand nombre possible de voitures et d'attelages; il faisait également appel dans ce but au concours des Gouverneurs généraux. Mais tous ces efforts ne produisirent que d'assez médiocres résultats. Les charrettes à 4 roues sont très-rares en France, et quant aux voitures à 2 roues, on était bientôt amené à constater que, d'une part, les petites étaient trop faibles pour transporter des munitions pesantes, tandis que, d'autre part, les grandes exigeaient des chevaux robustes et de haute taille. Or, à l'approche des troupes allemandes, la plupart des habitants avaient fait disparaître leurs chevaux, et ceux de ces animaux que l'armée conduisait avec elle dans les colonnes de munitions, etc., étaient trop chétifs; une seule course de Nanteuil à Villa-Coublay suffisait toujours pour les mettre hors de service. Il en résulta que bien qu'au commencement de Novembre, on fût parvenu à transporter toutes les pièces jusqu'au parc de siége de Villa-Coublay, on n'y avait encore réuni à cette même époque qu'une quantité de munitions tout à fait insignifiante, attendu que la III^e^ armée n'avait pas pu se procurer pour leur transport plus de 300 voitures en état de servir, dont 84 seulement à 4 roues. Il est vrai que l'on comptait encore sur un supplément de 1,000 charrettes réquisitionnées de divers côtés,

et que le mouvement en avant que commençaient alors la Ire et la IIe armée devait procurer l'occasion de faire de nouvelles perquisitions dans les pays traversés; mais d'après les expériences antérieures, c'était à peine si l'on espérait atteindre par ce moyen le résultat cherché. D'autre part, on ne pouvait non plus attendre une accélération notable dans le transport des munitions, par le fait de la prochaine réouverture de la voie ferrée jusqu'à Lagny, car déjà on avait déchargé à Nanteuil la totalité des premiers approvisionnements de siége dont l'arrivée à Villa-Coublay devait déterminer le début des opérations; on avait espéré aussi que le rapprochement du point de débarquement de la voie ferrée rendrait disponible, pour le transport des munitions, une partie des voitures et des attelages des convois de subsistances; mais là encore cet espoir était déçu, car matériel et chevaux avaient été tellement réduits par le travail excessif auquel ils avaient été soumis jusqu'alors, qu'il était de toute impossibilité de leur enlever une partie des faibles ressources dont ils disposaient encore.

Dans cette situation, il fallut enfin en venir au parti de former en Allemagne même des colonnes spéciales pour l'artillerie de siége et de les faire arriver successivement par le chemin de fer. Cela était d'autant plus nécessaire qu'alors même que les premiers approvisionnements de munitions seraient en place, il était indispensable encore, avant de commencer l'attaque, de s'assurer d'une manière certaine la continuation d'envois réguliers

et que pour cela, il fallait pouvoir disposer de 1,750 voitures, y compris celles destinées à faire le service entre le parc et les batteries.

L'expérience montrait aussi la nécessité de donner à ce service du transport des munitions une organisation plus sérieuse, en le composant d'éléments exclusivement militaires et en éliminant tout ce qui s'y trouvait encore de convoyeurs français. En conséquence, dans la seconde quinzaine de Novembre et dans le courant de Décembre, on formait en Allemagne 24 colonnes de parc composées chacune de 40 fourgons à 4 roues, et qui étaient successivement acheminées en chemin de fer sur l'armée de siége. D'autre part, le nombre des voitures réquisitionnées dans le pays s'accroissait également, grâce aux efforts des armées opérant dans le Nord et sur la Loire, et on en composait des colonnes militairement organisées à l'aide des compagnies du train mobilisées à cet effet. Cet accroissement de matériel permettait alors d'établir un service régulier de relais entre Villa-Coublay et Nanteuil (et plus tard Lagny), de sorte qu'à la fin de l'année, on parvenait enfin à amener à Villa-Coublay le parc de siége tout entier ainsi que les premiers approvisionnements (500 coups par pièce) et à assurer complétement le transport ultérieur d'une quantité suffisante de munitions.

Les ressources en artillerie dont on disposait alors pour l'attaque du front sud-ouest de Paris étaient les suivantes :

40 pièces rayées de 6.
104 id. de 12.
70 id. de 24 long.
15 id. de 24 court.
6 mortiers rayés de 24 centimètres.
20 canons à bombes de 25.
20 mortiers lisses de 25.

TOTAL : 275 bouches à feu.

On avait de plus 50 carabines de rempart à aiguille. Pour servir ce matériel, on disposait de 22 compagnies d'artillerie de place.

Depuis longtemps, les premières batteries destinées à l'attaque étaient entièrement achevées. En voici l'énumération :

1° *Aile gauche.*

Batterie n° 1 *(Saint-Cloud)* pour 6 pièces rayées de 12 (et plus tard de 24) sur la terrasse de Saint-Cloud ; elle était dirigée contre Billancourt, la basse Seine et Boulogne (distance jusqu'au Point-du-Jour, environ 4,000 pas).

Sur la terrasse du château de Meudon.

Batterie de la terrasse n° 2 (Meudon) pour 8 pièces rayées de 12 (4 de 24 long à partir du 6 janvier) dirigée contre la haute Seine, ses îles et ses ponts, jusqu'au Point-du-Jour (5,000 pas), Billancourt et Boulogne.

Batterie n° 3 (Meudon) tirant à enfiler et à démonter, armée de 6 pièces rayées de 24 long et dirigée contre les fronts Sud et Ouest du fort d'Issy (3,200-3,500 pas).

Batterie n° 4 (Meudon) tirant à enfiler et à démonter. 6 pièces rayées de 24 long ; dirigée contre les fronts Sud et Ouest du fort d'Issy.

Batterie n° 16 (Meudon) pour 4 pièces rayées de 12, dirigée contre les batteries établies en avant et sur les flancs du fort d'Issy.

2° *Centre.*

Sur la hauteur au Sud de Clamart.

Batterie n° 5 (Clamart) tirant à enfiler et à démonter. 6 pièces rayées de 24 long ; dirigée contre la courtine Sud-Ouest et le bastion Sud du fort d'Issy (3,000 pas).

Batterie n° 6 (Clamart) tirant à enfiler. 6 pièces rayées de 24 long ; dirigée contre le front Sud-Est du fort de Vanves (3,200-3,500 pas).

Sur la hauteur de Châtillon.

Batterie n° 7 (Moulin-de-la-Tour) tirant à enfiler et à démonter. 6 pièces rayées de **24** long; dirigée contre le front Ouest et le bastion Sud du fort d'Issy (**2,700 pas**).

Batterie n° 8 (Moulin-de-la-Tour) tirant à démonter et à faire brèche. 6 pièces rayées de **24** long; dirigée contre le front Sud du fort de Vanves (**2,400 pas**).

Batterie n° 9 (Moulin-de-la-Tour) tirant à enfiler et à démonter. 8 pièces rayées de **12**; dirigée contre le front Ouest et le bastion Sud-Ouest de Vanves (**2,700 pas**).

Batterie n° 10 (Moulin-de-la-Tour) tirant à enfiler et à faire brèche. 6 pièces rayées de **24** long; dirigée contre les fronts Ouest et Sud de Vanves (**2,300 pas**).

Batterie n° 17 (Moulin de-la-Tour). 6 pièces rayées de **12**; dirigée contre les batteries établies entre Issy et Vanves.

3° *Aile droite.*

Sur la hauteur de Fontenay.

Batterie n° 11 (Fontenay) tirant à enfiler et à démonter. 8 pièces rayées de **12**; dirigée contre le front Ouest de Montrouge (3,700 pas).

Batterie n° 12 (Fontenay) tirant à enfiler et à démonter. 8 pièces rayées de **24** long; dirigée contre le front Ouest de Montrouge (3,800 pas).

4° *Batteries à tir courbe.*

Batterie n° **13**, pour **2** mortiers rayés de **21** centimètres; établie à gauche de la batterie n° 7; dirigée contre le fort d'Issy (**3,000 pas**).

Batterie n° **14**, pour deux mortiers rayés de **21** centimètres; établie entre les batteries n° 8 et n° 9; dirigée contre le fort de Vanves (3,000 pas).

Batterie n° **15**, pour **2** mortiers rayés de **21** centimètres; établie au Sud-Ouest de Bagneux; dirigée contre le fort de Montrouge (**2,650 pas**).

96 pièces de gros calibre étaient donc affectées à la première attaque d'artillerie contre le front Sud-Ouest de Paris.

Afin de donner toute l'unité désirable aux opérations dirigées contre les fronts Sud et Nord de la capitale, le lieutenant-général de Kamecke était chargé, à la date du 23 Décembre, de la direction

supérieure des travaux du génie; le général major prince de Hohenlohe-Ingelfingen recevait de son côté la direction supérieure des opérations d'artillerie.

XX.

Suprême effort de la France; mesures prises par les Allemands pour y faire face.

Les dures épreuves qui s'étaient appesanties sur le pays ne suffisaient pas encore pour convaincre le Gouvernement de la Défense nationale, et particulièrement M. Gambetta, que la France était irrévocablement vaincue, et qu'une continuation de la lutte ne pouvait qu'augmenter encore ses désastres. Gambetta venait de décréter la *levée en masse*, croyant avoir trouvé ainsi la formule capable de rompre le charme qui jusque-là avait fixé la victoire sous les drapeaux de cette armée vraiment nationale et aguerrie que lui opposaient les Allemands. En agissant de la sorte, non-seulement il ne tenait pas suffisamment compte de la valeur de cette armée

et des difficultés que rencontrerait en France la mise en pratique de l'idée d'une levée en masse, mais il oubliait encore que si sa théorie sur la puissance des masses eût été réellement exacte, l'Allemagne, elle aussi, se fût trouvée complétement en mesure de renforcer ses propres armées dans d'égales proportions. Plusieurs centaines de mille hommes de toutes armes, bien organisés et appartenant soit à la landwehr, soit aux troupes de dépôt, étaient encore sur le sol allemand, et il n'eût pas été difficile d'en former de nouveaux corps mobilisés d'un effectif considérable, si des mesures extraordinaires avaient paru nécessaires pour conserver les avantages acquis. Comme valeur militaire, ces corps eussent encore surpassé de beaucoup les meilleures des troupes que les Français pouvaient engager sur les champs de bataille.

C'est à la date du 2 Novembre que Gambetta décrétait la « levée en masse, » c'est-à-dire l'appel sous les armes des hommes mariés et des veufs âgés de 20 à 40 ans, qui jusqu'alors avaient été affranchis de tout service de guerre. On se rappelle que, antérieurement déjà, les célibataires et les veufs sans enfants de la même catégorie avaient été appelés pour constituer la garde nationale mobilisée destinée à devenir maintenant le premier ban de la levée en masse. Afin de lui procurer l'artillerie nécessaire, chaque département était tenu de fournir une batterie attelée complète par 100,000 habitants. La moitié de ces batteries devait être livrée dans le délai d'un mois, l'autre

moitié au bout de deux mois; pour donner à ce matériel le personnel nécessaire, on rappelait immédiatement sous les drapeaux, tous les anciens soldats de l'artillerie et du train âgés de 20 à 40 ans.

Toutefois la levée en masse rencontrait une telle opposition parmi la population française, qu'elle ne pouvait s'exécuter que partiellement. Des dispositions ultérieures venaient successivement restreindre la portée du décret primitif en établissant que, pour le moment, le premier ban seulement, c'est-à-dire les gardes nationaux mobilisés, qui, en majeure partie déjà, étaient constitués en légions formées ou en voie de formation, serait réuni dans des camps de manœuvres pour y être instruit et organisé en corps susceptibles d'être employés ensuite aux opérations actives. Depuis le commencement de Novembre, des camps de cette nature existaient déjà à Conlie et à Toulouse; un décret en date du 25 Novembre ordonnait la création de 9 autres de ces camps (à Saint-Omer, Cherbourg, La Rochelle, Bordeaux, Montpellier, Le Pas-des-Lanciers près de Marseille, Lyon, Clermont-Ferrand et Nevers). Ils devaient tous être installés le 10 Décembre et recevoir encore indépendamment des gardes nationaux mobilisés, les dépôts de gardes mobiles, les corps francs en voie de formation et les contingents de l'armée régulière qui se trouvaient dans les dépôts.

Quant aux gardes nationales mobilisées déjà réparties dans les divers corps d'armée actifs, elles

étaient maintenues dans cette position. On ignore encore à quel point en était arrivée l'organisation de la levée en masse à l'époque où finit la guerre; nous savons seulement qu'à partir du milieu de Décembre, de grandes masses d'hommes se trouvaient, il est vrai, réunies dans les camps, mais qu'elles n'étaient plus en mesure de pouvoir exercer désormais une influence quelconque sur l'issue de la campagne.

D'après les renseignements que l'on possédait à cette époque dans les Quartiers généraux allemands, les *forces ennemies* qui se trouvaient directement en présence des armées allemandes au commencement de janvier, étaient les suivantes :

1° *L'Armée de Paris*. Elle avait atteint le chiffre de 450,000 hommes au moins. Une modification qui n'était pas sans importance, venait d'être introduite dans son organisation pendant le courant du mois de Décembre.

On avait commencé par extraire de la garde nationale sédentaire, des « bataillons de marche » que l'on avait réunis par quatre pour en former des « régiments de marche. » Le 12 Décembre, il existait déjà 27 de ces régiments, tous pourvus de leur équipement de campagne et auxquels on avait donné le nom de « régiments de Paris. » L'effectif total de tous les bataillons de marche de la garde nationale sédentaire enfermés dans Paris pouvait être évalué à 100,000 hommes.

A la suite des pertes considérables éprouvées dans les journées du 29 Novembre au 3 Décembre,

il était devenu nécessaire de remanier la formation de la 2e armée (Ducrot), et de la 3e armée (Vinoy). On avait donc dissous le 1er corps de la 2e armée et on avait réparti entre les divisions de la 3e armée les régiments de la 1re division, excessivement affaiblie, de ce corps; la 2e division entrait comme 3e division dans l'ancien 3e corps de la 2e armée qui devenait 2e corps de la 2e armée; la 3e division passait à la 3e armée. Ces mutations étaient achevées dès le milieu de Décembre, et à partir de cette époque, la 2e armée de Paris (Ducrot) ne comprenait plus que 2 corps d'armée à 3 divisions chacun; la 3e armée (Vinoy) se composait de 7 divisions. De plus, un corps indépendant appelé « corps d'armée de Saint-Denis, » était placé sous les ordres du vice-amiral de La Roncière le Noury; son effectif montait à environ 15,000 hommes; les divisions de la 2e et de la 3e armée paraissaient varier entre 10,000 et 12,000 hommes.

Le Gouverneur de Paris était donc en mesure de disposer pour ses opérations offensives d'une force de 200,000 hommes à peu près, avec une nombreuse artillerie de campagne.

2° *La 1re armée,* commandée par Bourbaki et formée des 15e, 18e et 20e corps. La force totale de l'infanterie de cette armée était évaluée à 90,000 hommes environ. Après la bataille d'Orléans, les 3 corps désignés ci-dessus, s'étaient retirés en désordre sur Bourges et sur Nevers pour s'y occuper tout d'abord de leur réorganisation.

3° *La 2e armée,* sous les ordres de Chanzy, com-

posée des 16e, 17e et 21e corps, et d'une partie du 19e. Cette armée se reformait au Mans, dans la seconde quinzaine du mois de Novembre. Ses corps avaient été très-affaiblis par les combats et les fatigues du commencement de Novembre; mais ils recevaient des renforts considérables, et il était à supposer que déjà, à la fin de l'année, ils atteindraient de nouveau un effectif total de 150,000 hommes au moins. Le 19e corps récemment formé paraît n'avoir rejoint la 2e armée que postérieurement à la catastrophe du Mans.

4° *L'armée du Nord*, commandée par le général Faidherbe. C'est à la bataille de l'Hallue que, pour la première fois, elle avait combattu dans sa nouvelle organisation en 2 corps d'armée (22e et 23e), puis elle s'était repliée derrière la ligne de la Scarpe. Sa force totale était évaluée à 50,000 ou 60,000 hommes, mais elle était en mesure de recevoir un accroissement très-sensible en officiers et en soldats, c'est-à-dire en valeur et en nombre, par tous les prisonniers qui s'évadaient d'Allemagne pour rentrer ensuite par le Nord de la France.

5° *Le corps du Havre*, sous le commandement du général Briand, évalué approximativement à 15,000 ou 20,000 hommes.

6e Dans l'Est, *le corps de Garibaldi*, auquel des appréciations très-différentes donnaient un effectif variant de 10,000 à 25,000 hommes, et *la division isolée du général Cremer* de 10,000 hommes environ. Des renseignements multipliés semblaient indi-

quer que d'autres troupes nouvellement constituées étaient encore en voie de concentration dans l'Est; on en avait formé le 24e corps, mais son existence était encore complétement inconnue des Allemands à la fin de Décembre.

Ainsi que nous pouvons nous le rappeler, à la fin de l'année, la répartition générale des *forces allemandes* était la suivante :

La IIIe armée et l'armée de la Meuse bloquaient Paris; l'attaque d'artillerie avait commencé avec un plein succès contre le fort Nord-Est; les préparatifs d'attaque contre le front Sud étaient presque achevés.

La Ire armée couvrait le blocus au Nord; à cet effet, elle avait disposé ses forces en deux masses, l'une à Rouen et l'autre sur la Somme; le chemin de fer alors rétabli entre Rouen et Amiens leur permettait de se prêter un mutuel appui. A Rouen, dans les derniers jours de l'année, la Ire armée avait pris victorieusement l'offensive pour se débarrasser du corps ennemi du Havre; sur la Somme, elle occupait Amiens, faisait le siége de Péronne et couvrait cette opération par des corps détachés vers Bapaume.

La IIe armée avait le gros de ses forces à Orléans et aux alentours, avec des détachements à Gien, Blois et Vendôme.

La fraction d'armée du Grand-duc de Mecklembourg, composée des 17e et 22e divisions d'infanterie, des 2e et 4e divisions de cavalerie, avait pris position à Chartres; de là, elle observait le pays

vers le Mans et aussi vers l'Ouest, de concert avec la 5e division de cavalerie échelonnée depuis la Seine jusqu'au Nord de Chartres.

*Le VII*e *corps d'armée* occupait, le 30 Décembre, la ligne Nuits-Montbard; la 14e division, qui en dernier lieu, avait fait le siége de Mézières, allait devenir disponible pour d'autres opérations à la suite de la capitulation de cette place dans la nuit du nouvel an.

Le général de Werder faisait assiéger Belfort; les troupes chargées de couvrir directement le siége vers l'Ouest avaient été renforcées du détachement Debschütz; le général de Werder avec toutes les autres troupes du *XIV*e *corps d'armée* se tenait concentré à Vesoul, Gray et Villersexel.

Depuis plusieurs mois, toutes les grandes opérations des deux belligérants avaient Paris pour objectif. La réduction de la capitale et des forces considérables qu'elle renfermait, était le but essentiel que poursuivaient les chefs de l'armée allemande, et d'autre part, tous les efforts faits par la France depuis le milieu de Septembre, avaient eu également pour objet la délivrance de Paris. Plus la lutte se prolongeait, plus les opérations tendaient vers ce but unique, et plus aussi il devenait vraisemblable que la chute de Paris entraînerait la solution définitive. D'après la situation générale au commencement de la nouvelle année, il était à supposer que la France laisserait retomber son bras épuisé aussitôt que l'expérience lui aurait démontré que les efforts même les plus

puissants, étaient inutiles pour sauver la capitale.

Mais selon toute apparence, le moment de cette solution définitive devant Paris ne pouvait être éloigné, et bien que du côté des Allemands, une résistance qui déjà s'était ainsi prolongée au delà de toutes les prévisions, dût rendre très-circonspect dans les appréciations de l'avenir, des indices irrécusables venaient prouver cependant que le résultat final n'était plus qu'une question non pas même de mois, mais de semaines, si l'on parvenait, — ce dont on ne doutait pas, — à maintenir rigoureusement le blocus. On s'était donc décidé à commencer l'attaque d'artillerie avec l'intention de la faire agir comme un dernier effet moral sur les défenseurs, mais non comme la préparation d'un siége qui, dans un moment aussi tardif, aurait entraîné peut-être d'inutiles sacrifices.

Mais de toutes les suppositions qui précèdent, on pouvait également conclure que la France tenterait encore un dernier et suprême effort pour dégager sa capitale. Dans ce cas, les forces qui pouvaient y coopérer directement, abstraction faite de celles qui se trouvaient enfermées dans Paris, étaient l'armée de Chanzy, celle de Bourbaki et celle de Faidherbe. Quant au corps du général Briand peu important par lui-même, et qui venait d'ailleurs d'être refoulé par le mouvement offensif dirigé contre lui de Rouen, il n'y avait pas lieu de le faire entrer sérieusement en compte. Après le succès de cette opération, le général de Manteuffel

pouvait parfaitement se borner à laisser un détachement en observation à Rouen, et concentrer le gros de ses forces contre Faidherbe, auquel il était ainsi en état de tenir tête quoiqu'il arrive.

La mission des chefs de l'armée allemande devenait beaucoup plus difficile en ce qui concernait les deux puissantes armées de Bourbaki et de Chanzy qui, depuis plusieurs semaines déjà, avaient eu tout le temps nécessaire pour se relever de leurs défaites, et que les ressources de la France permettaient d'ailleurs de renforcer encore. En ce qui avait trait à Chanzy, on savait d'une manière certaine que vers la fin de l'année, il se trouvait toujours au Mans avec la masse de ses troupes ; il n'était donc pas invraisemblable d'en conclure que l'attaque exécutée le 31 Décembre, par des forces assez considérables contre Vendôme, avait pour but soit de préparer, soit de masquer un mouvement général de son armée. — Pour l'armée de Bourbaki, les renseignements recueillis étaient très-contradictoires, et nous avons déjà indiqué précédemment toutes les difficultés que l'on rencontrait pour se former une opinion exacte sur ses opérations probables. D'après la situation générale, il fallait en tout cas s'attendre à ce que Chanzy et Bourbaki commenceraient par reprendre leurs opérations de concert et d'après un plan commun. Ils pouvaient, à cet effet, tirer un très-utile parti du réseau de voies ferrées qui se trouvait sur leurs derrières et qui leur permettait de concentrer leurs forces avec une très-grande rapidité dans l'une ou dans l'autre

direction. Mais d'autre part, en raison même de leur organisation défectueuse, les armées improvisées de la France en étaient forcément réduites par des considérations de ravitaillements, etc., à ne pas s'écarter des chemins de fer, et elles ne pouvaient s'avancer que lentement et péniblement. Ces considérations étaient de nature à faciliter sensiblement la tâche des chefs dirigeants des armées allemandes, à leur dévoiler en temps utile les projets de l'ennemi et à leur permettre de prendre des mesures en conséquence, bien que de leur côté ils ne pussent compter que peu ou point sur le secours des voies ferrées pour repousser des entreprises subites de l'adversaire.

D'après tout ce que nous venons d'exposer, il était à supposer que lors de la reprise des opérations, les Français tenteraient une des combinaisons suivantes :

1° Offensive combinée de Bourbaki, de la ligne Bourges-Nevers par Montargis, et de Chanzy par le Mans, sur Paris, ou :

2° Jonction de Bourbaki et de Chanzy au Mans ou sur la ligne le Mans-Alençon, en employant le chemin de fer d'Angers, pour opérer ensuite de concert contre Paris, ou :

3° Emploi de la même voie ferrée pour renforcer Bourbaki par des troupes de Chanzy, afin de prendre ensuite l'offensive soit contre Paris par la ligne Gien-Montargis, soit, en appuyant plus à l'Est, contre les communications de la IIe et de la IIIe armée, et, dans ce dernier cas, avec une coopéra-

tion éventuelle dans le même but, de l'armée du Nord, et des corps qui tenaient la campagne dans l'Est, ou enfin :

4° Mouvement de Bourbaki vers l'Est en faisant usage des chemins de fer de Châlon-sur-Saône et de Lyon, pour y faire une diversion de concert avec les corps qui s'y trouvaient déjà, et pour faciliter ainsi les opérations offensives dirigées d'autre part par Chanzy et Faidherbe, contre l'armée d'investissement de Paris.

De toutes ces combinaisons, la plus simple était évidemment celle qui est mentionnée sous le numéro 2; c'était aussi celle que depuis longtemps déjà les Allemands considéraient comme la plus vraisemblable. Elle avait le double avantage de donner à l'ennemi l'usage de deux lignes ferrées pour se porter en avant et de rendre impossible toute participation des généraux de Zastrow et de de Werder aux opérations à diriger contre le mouvement offensif commun des deux puissantes armées de Chanzy et de Bourbaki. Néanmoins les divers renseignements reçus dans les journées du 25 et du 26 Décembre montraient que l'on semblait s'être arrêté au contraire à la dernière des quatre combinaisons énumérées ci-dessus; c'est ce qui fut tenté en effet, sur l'ordre de Gambetta. Il n'en est pas moins vrai qu'à cette époque, c'est-à-dire à la fin de Décembre, les indications qui parvenaient de nouveau aux Quartiers généraux allemands, rendaient au moins très-probable la supposition que Bourbaki se tenait encore immobile à Bourges avec

le gros de ses forces, tandis qu'au même moment Chanzy commençait à se mettre en mouvement. Il en résultait que la combinaison rapportée sous le n° 1, reprenait le premier rang dans les hypothèses.

Le meilleur moyen de sortir de cette incertitude et de réduire à néant les projets de l'adversaire, était d'abandonner l'attitude passive que l'on gardait depuis quelques semaines et de reprendre hardiment l'offensive; c'est à ce parti que s'arrêtèrent les chefs dirigeants des armées allemandes. Quelle que fût la combinaison que pouvait méditer l'ennemi, l'armée de Chanzy devait évidemment y jouer le rôle principal. C'était elle d'ailleurs qui menaçait le plus directement le siége de Paris. On savait où la trouver; si on pouvait donc réussir à tomber sur elle à l'improviste et avec des forces suffisantes, soit avant qu'elle exécutât le mouvement qu'elle projetait, soit pendant ce mouvement, et si alors on parvenait à la détruire, on annihilait du même coup les entreprises des autres armées ennemies et plus particulièrement de l'armée de Bourbaki. Quant à cette dernière, on prendrait provisoirement à son égard les mesures nécessaires soit pour l'arrêter jusqu'au moment du retour des forces agissant contre Chanzy, si elle cherchait à s'avancer directement sur Paris, soit pour être en mesure d'appuyer en temps utile le général de Werder, si elle tentait au contraire une diversion vers l'Est.

C'est en effet le plan qui fut mis à exécution et

qui entraîna d'une part la défaite totale et la dissolution de l'armée de Chanzy, et d'autre part, la destruction de l'armée de Bourbaki dont les débris n'échappèrent à la captivité dans les prisons de l'Allemagne qu'en cherchant un refuge sur le territoire suisse où ils furent désarmés et internés. Quant aux efforts que Faidherbe continuait encore pour délivrer Paris, ils venaient échouer à Saint-Quentin où son armée était complétement battue, le jour même où, de son côté, la garnison de Paris essayait une nouvelle tentative, désespérée mais infructueuse, pour rompre l'étreinte de fer de l'assiégeant. Les suprêmes efforts de la France se terminaient avec la capitulation de Paris ; ils se terminaient par une ruine si complète, si générale de toutes les forces vives de la nation, qu'une résistance ultérieure devenait absolument impossible.

XXI.

Offensive de la IIe armée contre Chanzy. — Bataille du Mans le 11 et le 12 Janvier.

Le 1er Janvier, le Feld-Maréchal Prince Frédéric-Charles de Prusse recevait de S. M. le Roi l'ordre télégraphique de prendre l'offensive avec la IIe armée sur la ligne Vendôme-Illiers, contre l'ennemi s'avançant par l'Ouest. A cet effet, un ordre royal rattachait de nouveau à la IIe armée les 2e et 4e divisions de cavalerie, ainsi que le XIIIe corps d'armée à former provisoirement au moyen des 17e et 22e divisions commandées par le Grand-duc de Mecklembourg. Une division à peu près resterait pour l'occupation d'Orléans et continuerait en même temps à surveiller le pays qui s'étend le long de la rive droite de la Loire d'amont.

De son côté, le commandant en chef de la IIIe armée recevait l'ordre de faire relever par le Ier corps bavarois, le IIe corps d'armée jusqu'alors employé à l'investissement de Paris et qui devait être mis en marche sur Montargis. Ce corps, qui quittait ainsi la IIIe armée pour passer provisoire-

ment sous les ordres directs du grand quartier général, avait pour première mission de couvrir le blocus de Paris tant au Sud qu'au Sud-Est et plus particulièrement vers Gien, en se mettant d'un côté en rapport avec les forces de la IIe armée qui seraient laissées à Orléans, et de l'autre côté, en opérant de concert avec le général de Zastrow qui était invité par voie télégraphique à se porter de nouveau sur Auxerre.

La 5e division de cavalerie était prévenue que pendant ce mouvement, elle aurait à couvrir le flanc droit de la IIe armée.

La 4e division d'infanterie devenue disponible devant Mézières, devait d'abord être transportée en chemin de fer devant Paris, sauf à recevoir ultérieurement une nouvelle destination.

En exécution des ordres précédents, le Prince Frédéric-Charles répartissait ses troupes de la manière suivante :

La division grand-ducale hessoise occupera Orléans et la forte tête de pont qui y a été construite. 2 bataillons de cette division et 1 régiment de la 1re division de cavalerie demeureront à Blois pour y garder le pont provisoire et surveiller le pays dans la direction de Tours. Le détachement du général de Rantzau (3 bataillons, 4 escadrons, 1 batterie), restera à Gien.

Le Xe corps d'armée ainsi que les 1re et 6e divisions de cavalerie, se concentreront, le 5 Janvier, à Saint-Amand et Vendôme. Le 6, ces troupes commenceront leur mouvement offensif le long du Loir;

elles se porteront ce jour-là jusqu'à Montoire pour continuer ensuite par La Chartre et Grand-Lucé vers le Mans, tandis que le III[e] corps de son côté arrivera le 6 à Vendôme et poussera son avant-garde jusqu'à la position d'Azay. — Le général de Manstein, avec la 18[e] division d'infanterie, la réserve d'artillerie du IX[e] corps et la 2[e] division de cavalerie, viendra, le 6 Janvier, à Moret et à Fréteval pour suivre ensuite le III[e] corps par Saint-Calais sur le Mans; il se tiendra en même temps en communication avec le XIII[e] corps d'armée qui, joint à la 4[e] division de cavalerie, s'avancera, le 6 Janvier, d'Illiers sur Brou, puis ensuite par Authon sur La Ferté-Bernard. Le XIII[e] corps détachera sur sa droite un corps de flanquement qui prendra par Nogent-le-Rotrou pour disperser les corps francs qui s'y trouvent et pour attirer l'attention de l'ennemi vers le Nord.

Les itinéraires affectés aux divers corps dans cette marche en avant étaient basés sur la direction des routes se dirigeant sur le Mans; cela était indispensable en raison même de la masse des troupes qu'il fallait faire mouvoir dans un pays difficile et alors que le dégel pouvait survenir d'un jour à l'autre.

L'effectif des forces destinées à opérer contre le Mans était le suivant :

	Fantassins.	Cavaliers.	Canons.
III[e] corps d'armée	17,235	1,038	84
IX[e] id. (moins la division grand'ducale hessoise). .	8,644	519	54
A reporter. . . .	25,879	1,557	138

	Fantassins.	Cavaliers.	Canons.
Report.	25,879	1,557	138
X^e^ corps d'armée	15,716	1,003	84
XIII^e^ id.	16,142	2,002	60
1^re^ division de cavalerie.	—	2,952	6
2^e^ id.	—	2,864	12
4^e^ id.	—	2,610	12
6^e^ id.	—	2,438	6
TOTAL.	57,737	15,426	318

Le gros des forces qui, le 31 Décembre, avaient attaqué Vendôme sous les ordres du général de Jouffroy, s'était retiré derrière la position d'Azay après l'insuccès de sa tentative, et le détachement de Kraatz avait établi de nouveau ses avant-postes sur la rive droite du Loir. Le 5 janvier cependant, l'ennemi recommençait à se renforcer sur le front du général de Kraatz et occupait la forêt de Vendôme.

Le 6 Janvier, conformément aux dispositions rapportées plus haut, la 20^e^ division d'infanterie quittait sa position de Vendôme pour se porter sur Montoire où devait s'effectuer la réunion du X^e^ corps, dont les autres fractions avaient atteint Saint-Amand, le 5. Dès le point du jour, les avant-postes de la 20^e^ division d'infanterie, qui avaient été laissés en place jusqu'à l'arrivée du III^e^ corps, étaient engagés dans de petites escarmouches avec l'ennemi; ils parvenaient cependant à maintenir leurs positions.

Vers midi, les têtes de colonne du III^e^ corps arrivant de Villeromain et de Villetrun avaient

franchi le Loir à Vendôme, et venaient de gravir le plateau, quand elles se heurtent à une vigoureuse résistance, principalement dans la forêt de Vendôme et à Villiers. Le terrain était très-favorable à la défense, et bientôt la majeure partie du corps d'armée se trouvait engagée dans une affaire sérieuse et meurtrière. A la tombée de la nuit, l'ennemi était cependant délogé de la position d'Azay, et une partie du corps d'armée s'avançait au delà.

Le X^e^ corps venant de Saint-Amand et de Vendôme n'avait rencontré qu'une faible résistance aux Roches et à Lavardin ; dans l'après-midi, il atteignait Montoire. Le Duc Guillaume de Mecklembourg ayant sous ses ordres les régiments de la 38^e^ brigade d'infanterie, la 6^e^ division de cavalerie et une partie de la 1^re^ division, avait été chargé de prendre position à Saint-Amand pour couvrir le mouvement du corps d'armée vers le Sud. Dans l'après-midi, il y était attaqué par des forces supérieures venant de Château-Renault, et il se repliait en partie par Ambloy, en partie sur Huisseau en Beauce.

Le IX^e^ corps d'armée atteignait les environs de Morée.

Dans le XIII^e^ corps, le détachement latéral de droite avait rencontré une vive résistance à la Fourche (point de jonction des routes de la Louppe et de Courville sur Nogent-le-Rotrou); il n'arrivait à la surmonter qu'à la tombée de la nuit. — L'ensemble du corps d'armée se trouvait alors

sur la ligne Unverre, — Beaumont-les-Autels, — Combres (à l'Ouest de Brou). — La 12e brigade de cavalerie (de Bredow), chargée de couvrir le flanc droit du XIIIe corps, arrivait à Longni.

Le IIIe corps avait eu affaire à 24 bataillons avec la cavalerie et l'artillerie correspondantes, commandés par le général de Jouffroy et appartenant aux 16e et 17e corps; à Saint-Amand, on avait eu devant soi une colonne mobile de la force approximative d'une division, sous le général de Curten; à la Fourche la 1re division (Rousseau) du 21e corps.

Le Prince Frédéric-Charles établissait son quartier général à Vendôme, d'où il expédiait les ordres suivants pour le 7 janvier :

1° Au Grand-duc de Mecklembourg : de continuer son mouvement en avant par Montmirail, avec le XIIIe corps et la 4e division de cavalerie, en dirigeant son aile droite par la vallée de l'Huisne, après avoir enlevé Nogent-le-Rotrou.

2° Au général de Manstein : de se mettre en marche de bonne heure par Danzé et Epuisay avec le IXe corps, pendant que, de son côté, la 2e division de cavalerie se chargera d'établir la communication avec le XIIIe corps.

3° Au général de Voigt-Rhetz : de repousser les forces ennemies qui s'étaient portées sur Saint-Amand, tout en faisant en sorte que cela ne retarde que le moins possible le mouvement du gros du Xe corps sur La Chartre.

4° Au général d'Alvensleben : de continuer son

mouvement offensif dans la direction du Mans.

Le 7 Janvier dès le matin, les III[e] et IX[e] corps se mettaient en marche vers la position de la Braye.

Au froid des jours précédents avait succédé un temps doux qui avait couvert les routes de plusieurs pouces de boue, et qui rendait presque complétement impraticables tous les chemins non empierrés de ce pays fort coupé. La pluie et le brouillard limitaient la vue à quelques centaines de pas.

Dans le III[e] corps, le général de Stülpnagel se dirigeait de Mazange sur Savigny avec la 9[e] brigade d'infanterie et 6 batteries; tout le reste du corps d'armée marchait sur Epuisay. Le IX[e] corps s'avançait également vers ce point.

Le détachement Stülpnagel rencontrait une faible résistance à Savigny. Dans son mouvement par Danzé, le général de Manstein trouvait, vers midi, des détachements ennemis retranchés dans les fermes situées à l'Est d'Épuisay; après les avoir délogés, il faisait enlever Epuisay par une attaque simultanée exécutée par les têtes de colonne des III[e] corps et du IX[e]. Continuant ensuite son mouvement, la tête de colonne du III[e] corps rencontrait une résistance très-vive dans le pays coupé de haies, parsemé de fermes, qui s'étend au delà d'Epuisay. L'artillerie ne pouvant être employée, l'infanterie dût seule être engagée. Dans la soirée, le corps d'armée atteignait le versant gauche de la vallée de la Braye, à Sargé et à Savigny, pendant

que le IX^e^ corps s'établissait autour d'Epuisay.

L'issue peu favorable de l'affaire de Saint-Amand obligeait le général de Voigts-Rhetz à diriger, le lendemain 7 Janvier, sur Ambloy, 4 bataillons et 2 batteries qu'il mettait sous les ordres du lieutenant général de Hartmann, ainsi que toutes les autres troupes réunies aux environs de Saint-Amand. Mais l'ennemi ne donnait pas suite à son mouvement offensif du 6; il évacuait au contraire Saint-Amand dès le point du jour, pour se replier en combattant sans cesse sur Château-Renault et Authon.

Le X^e^ corps, de son côté, avait été retardé par le déploiement des forces considérables qu'il avait dû engager dans ces parages, de sorte que ce jour-là il ne pouvait atteindre en entier la vallée de la Braye. La brigade de Schmidt, de la 6^e^ division de cavalerie, avait été rattachée à ce corps d'armée.

Le XIII^e^ corps avait enlevé Nogent-le-Rotrou après un léger engagement, puis il avait gagné la ligne le Theil-Authon.

Le quartier général du Feld-Maréchal Prince Frédéric-Charles s'établissait de nouveau à Vendôme.

Les ordres donnés pour le lendemain prescrivaient la continuation générale du mouvement offensif.

Le 8 Janvier, dès 7 heures du matin, le III^e^ corps se remet en marche; ses têtes de colonne trouvent évacuée la position de la Braye et s'avancent jusqu'à

Ecorpain. — Le IX^e^ corps suit le mouvement jusqu'à Saint-Calais, où vient s'établir également le quartier général du Prince Frédéric-Charles.

Le X^e^ corps, dont le mouvement était fort ralenti par ce fait qu'il trouvait toutes les routes coupées, rencontre d'abord une résistance peu sérieuse à Poncé et gagne La Chartre, pendant que la brigade Lehmann, qui avait de nouveau rallié le corps d'armée, venait à Sougé. La 14^e^ brigade de cavalerie (de Schmidt), chargée d'établir la liaison avec le III^e^ corps, avait été portée sur Vancé, où elle trouvait de l'infanterie ennemie.

De son côté, le général de Hartmann, dans cette journée du 8 Janvier, rencontrait encore l'ennemi à Villeporcher; il l'en délogeait dans le courant de l'après-midi, puis il continuait son mouvement sur Montoire, tout en surveillant les mouvements de l'adversaire. Le soir, il occupait Prunay, Ambloy et Saint-Amand.

Le XIII^e^ corps poussant devant lui la division Rousseau, renforcée d'une partie de la 3^e^ division du 21^e^ corps, avait atteint la Ferté-Bernard et jetait ses avant-gardes au delà, sur les deux rives de l'Huisne. Un détachement chargé de flanquer la gauche arrivait à Vibraye après des engagements de peu d'importance, et portait sur Berfay un petit corps qui y entrait en communication avec la division de cavalerie Stolberg.

La 4^e^ division de cavalerie avait rencontré de la résistance à Bellême; elle n'avait pu parvenir à en chasser l'ennemi.

Les ordres expédiés du quartier général de Saint-Calais dans la soirée du 8 pour le 9 Janvier, étaient conçus dans le sens suivant :

1° Le III[e] corps d'armée gagnera Ardenay, et enverra du monde vers la route la Ferté-Bernard-le Mans, sur laquelle il est probable que l'on trouvera des troupes ennemies en retraite.

2° Le IX[e] corps d'armée s'avancera jusqu'à Bouloire.

3° Le XIII[e] corps d'armée fera en sorte d'arriver jusqu'à hauteur de Montfort, et de pousser son avant-garde jusqu'à Saint-Mars-la-Bruyère ; il cherchera à s'assurer un point de passage sur l'Huisne.

4° Le X[e] corps d'armée occupera Parigné-l'Evêque, si c'est possible.

Il était prescrit en outre au corps de flanc d'envoyer des détachements pour couper les lignes ferrées le Mans-Alençon et le Mans-Tours.

Le détachement de Hartmann avait été immobilisé par le combat de Saint-Amand, et il était à supposer qu'on ne pourrait plus compter sur lui pour l'affaire décisive qui aurait lieu en avant du Mans ou au Mans même. En conséquence, le général de Voigts-Rhetz avait invité le général de Hartmann à commencer tout d'abord par repousser les forces qu'il avait devant lui, puis à se charger ensuite de couvrir la communication par Vendôme. A cet effet, on mettait encore à sa disposition, outre la 1[re] division de cavalerie, la 38[e] brigade d'infanterie, tandis que la 15° brigade de cavalerie

(de la 6e division de cavalerie), suivrait le Xe corps et se mettrait en marche sur Grand-Lucé. — La garnison de Blois (2 bataillons et 4 escadrons) passait également sous les ordres du général de Hartmann.

La gelée avait repris dès le 8 Janvier; dans la nuit du 9, la neige commençait à tomber en abondance; les routes étaient fort glissantes et rendaient la marche excessivement difficile dans ce pays accidenté, surtout pour l'artillerie et le train.

Le 9 Janvier, le IIIe corps reprend son mouvement par la route de Bouloire et au Sud de cette route. La division Buddenbrock trouve les hauteurs et la forêt à l'Est d'Ardenay fortement occupées par l'ennemi (2e division du 17e corps); il le déloge de ses positions, enlève par une attaque tournante le château et le village d'Ardenay ainsi que les collines au Nord de ce village, et le soir il s'établit sur le ruisseau de Narais.

Un corps de flanqueurs de droite (1 bataillon, 2 escadrons, 2 bouches à feu, sous le colonel comte Lynar) enlevait le Breil, puis la Belle-Inutile (route de la Ferté-le Mans), où il s'arrêtait ensuite pour passer la nuit au milieu de partis ennemis.

La 5e division d'infanterie atteint la ligne Surfond-Challes, pousse son avant-garde au delà du ruisseau de Narais et place ses avant-postes le long de la lisière ouest du bois de Loudon.

Le IXe corps d'armée arrive à Bouloire, où le

prince Feld-maréchal établit aussi son quartier général.

Dans le X^e^ corps, la 20^e^ division d'infanterie s'avance avec la réserve d'artillerie, de La Chartre sur la route passant par Grand-Lucé; la brigade Lehmann (de la 18^e^ division) se dirige sur Vancé.

Parvenue aux environs de l'Homme, la 20^e^ division y rencontre déjà l'ennemi; continuant à pousser en avant, elle trouve ensuite fortement occupées par de grosses fractions du 16^e^ corps, les hauteurs de Chahaignes sur la rive droite du ruisseau qui va se jeter dans le Loir à la Pointe. Après un engagement qui dure plusieurs heures, l'ennemi est délogé et rejeté partie sur Château-du-Loir, partie sur Jupille, de sorte qu'à midi, la division était en mesure de reprendre sa marche le long de la vallée qui remonte vers Grand-Lucé. Dans le courant de l'après-midi, elle se heurte à de nouvelles forces ennemies à Brives; à l'entrée de la nuit, elle s'empare de ce village. L'ennemi se replie jusqu'au delà de Saint-Vincent-du-Lorouer.

Dans la même soirée, le général de Voyna atteint Vancé avec la brigade Lehmann; le terrain très-couvert et les routes glissantes ne permettant pas de faire usage de la réserve d'artillerie, celle-ci avait rétrogradé sur La Chapelle. Dès la veille, le général de Schmidt avait gagné Vancé. Dans la matinée du 9 Janvier, il était renforcé de 2 régiments de dragons et de 4 bouches à feu, ce qui le mettait à la tête de 12 escadrons et de 10 pièces. En face de lui, l'ennemi occupait avec des forces

nombreuses de toutes armes, Montreuil-le-Henri et Saint-Georges. A plusieurs reprises, le général de Schmidt essaye de continuer sa marche par Montreuil, mais il échoue constamment devant une résistance contre laquelle la nature du pays très-couvert et coupé de haies, ne permettait à la cavalerie qu'une action restreinte et incomplète. Le détachement se voyait donc obligé de se borner à occuper Vancé et la ligne du Tusson.

Ainsi qu'on l'apprit plus tard, les forces ennemies que l'on avait eues devant soi tant à Montreuil qu'à Brives, faisaient partie de la colonne du général de Jouffroy qui, après son échec de Vendôme, avait opéré sa retraite non par la grande route qui mène au Mans par Saint-Calais, mais au contraire par Cogners, en prenant des chemins latéraux au Sud de la route.

Le 9 Janvier également, le XIII[e] corps, continuant son mouvement de la Ferté-Bernard, rencontrait à Sceaux une vive résistance de la part de la division Rousseau qui avait reçu des renforts du Mans. Le soir, il atteignait en combattant sans relâche, la ligne Connerré-Thorigné.

Dans la soirée du 9, les ordres suivants étaient donnés pour la journée du 10 :

1° Le III[e] corps d'armée continuera son mouvement sur le Mans ; il portera sa brigade de gauche vers la route Grand-Lucé-Parigné l'Evêque pour soutenir le X[e] corps, si cela devenait nécessaire.

2° Le IX[e] corps d'armée appuiera sur Bouloire et formera la réserve.

3° Le X^{e} corps d'armée continuera sa marche par la route Grand-Lucé-le Mans.

4° Le XIII^{e} corps continuera également à s'avancer vers le Mans, en envoyant des détachements sur la rive droite de l'Huisne; la 4^{e} division de cavalerie prendra la route Bonnétable-le Mans.

Le 10 Janvier, le temps était clair et presque doux, mais les chemins continuaient à être couverts de verglas comme dans les journées précédentes.

Le III^{e} corps d'armée s'ébranle en 4 colonnes.

La 12^{e} brigade d'infanterie prend la route Ardenay–le Mans et arrive vers midi à la Coquillière. Un bataillon de cette brigade avait été dirigé sur Saint-Mars la Bruyère pour y rallier le détachement du colonel comte Lynar qui s'avançait également sur ce point, venant de la Belle–Inutile. La brigade était déjà à l'Ouest de Saint-Hubert des Rochers, quand elle se trouve en présence de forces ennemies (de la 4^{e} division du 21^{e} corps), qui, de leur côté, marchaient également en avant; il s'engage sur ce point un combat de forêt qui se prolonge pendant plusieurs heures. A l'entrée de la nuit, la 12^{e} brigade avait atteint la lisière ouest de la forêt et enlevé le village de Champagné. Le détachement Lynar n'avait pu prendre part à cette affaire, car il avait été arrêté dans sa marche sur Saint-Mars.

La 11^{e} brigade qui, appuyant à gauche à partir d'Ardenay, avait été dirigée sur Changé, y trouvait l'ennemi posté dans une bonne position en avant

du village; elle le déloge après une affaire très-chaude, et à la tombée de la nuit elle pénètre dans Changé, soutenue par des fractions de la 5e division accourues en toute hâte.

La division Stülpnagel se heurte à Parigné-l'Evêque à une résistance des plus vives. L'ennemi débordé par une attaque de flanc, est rejeté au delà de Parigné.

Dans la soirée du 10 Janvier, le IIIe corps avait 3 brigades établies en partie à Changé, en partie entre cette localité et Parigné, plus une brigade à l'Ouest de Saint-Hubert et à Champagné.

Du côté de l'ennemi, les troupes qui avaient combattu à Parigné et à Changé étaient la 1re division du 16e corps; plus, à Changé, une partie de la division Jouffroy en retraite ce jour-là de Grand-Lucé sur le Mans.

Le Xe corps d'armée atteignait Grand-Lucé sans voir l'ennemi, mais après avoir été de nouveau très-retardé dans sa marche par les nombreuses coupures pratiquées sur les routes.

Dans le XIIIe corps d'armée, la 22e division d'infanterie franchissait l'Huisne à Sceaux pour gagner ensuite Lombron par Beillé. La division enlève d'abord Beillé; mais en continuant son mouvement sur Lombron, elle est attaquée et arrêtée par des forces supérieures (2e division du 21e corps) venant de La Chapelle.

La 17e division d'infanterie cherchait à traverser l'Huisne à Pont-de-Gesnes (en exécution d'un ordre expédié dans le courant de la journée, par le Prince

Frédéric-Charles au Grand-duc de Mecklembourg pour lui prescrire de faire passer tout le XIII^e^ corps sur la rive droite de l'Huisne, et de gagner, si faire se pouvait, les environs de Savigné). Mais l'ennemi (1^re^ division du 21^e^ corps) occupait fortement Pont-de-Gesnes ainsi que les hauteurs de Montfort, et la 17^e^ division ne parvenait pas à forcer le passage.

La 4^e^ division de cavalerie était arrêtée dans son mouvement sur la route de Bonnétable par la 3^e^ division du 21^e^ corps qui lui était opposée.

Le IX^e^ corps d'armée était resté à Bouloire, où S. A. R. le Feld-maréchal général avait également son quartier général.

En résumé, dans la soirée du 10 Janvier, l'ennemi était donc refoulé tant à sa droite (16^e^ corps) qu'à son centre (17^e^ corps), sur sa position fortifiée en avant du Mans, sur la rive gauche de l'Huisne, tandis que sa gauche (21^e^ corps) se maintenait encore sur la rive droite de la rivière à hauteur de Montfort.

Le Prince Frédéric-Charles s'arrête à la résolution de diriger, le 12 Janvier, une attaque concentrique décisive contre la position occupée par l'ennemi en avant du Mans, et dès le 11, il prend ses dispositions en conséquence. Il fallait tout d'abord accentuer davantage le mouvement du XIII^e^ corps au delà de la gauche française, tout en rapprochant le X^e^ corps de la droite et le IX^e^ corps du centre ennemis.

A cet effet, les ordres suivants sont donnés pour le 11 Janvier :

Le XIII^e^ corps gagnera la route Savigné-le Mans qu'il suivra en s'avançant sur le Mans.

Le III^e^ corps occupera l'ennemi sur son front et poussera des reconnaissances dans la direction du Mans.

Le IX^e^ corps suivra la route Bouloire-le-Mans; à 11 heures du matin, sa tête de colonne devra être à Saint-Hubert, prête à s'engager.

Le X^e^ corps continuera son mouvement par la route Château-du-Loir-le Mans, ne laissant sur celle qui vient de Grand-Lucé qu'une brigade de cavalerie avec son artillerie et un peu d'infanterie.

Le 11 Janvier au matin, il fallait commencer d'abord par faire enlever de nouveau Champagné par 2 bataillons du III^e^ corps, car le village avait été évacué pendant la nuit et l'ennemi y était rentré. A sa gauche, le III^e^ corps s'emparait du château des Noyers et du château des Arches, chassait l'ennemi des petits bois situés entre L'Epau et Changé et s'y maintenait contre tous les retours offensifs tentés par des forces supérieures.

La 18^e^ division d'infanterie s'empare du plateau d'Auvours après un violent engagement d'infanterie qui dure plusieurs heures, et vers la fin de la journée, elle porte par Champagné quelques bataillons au delà de l'Huisne, afin de s'en assurer le débouché pour le lendemain.

Dans le XIII^e^ corps, la 17^e^ division d'infanterie était passée à Connerré, sur la rive droite de l'Huisne; dans la soirée, après plusieurs heures de

combat, le corps d'armée atteignait La Chapelle avec la division Wittich et les abords Est de Lombron avec la division Tresckow.

Le X^e^ corps avait gagné la route Château-du-Loir–le Mans, conformément aux ordres qu'il avait reçus, et le soir, il s'était avancé sur cette route jusqu'aux environs des Mortes–Aures avec la 20^e^ division d'infanterie, et jusqu'à Mulsanne avec la brigade Lehmann et la réserve d'artillerie.

Le lieutenant général de Kraatz profitait de l'obscurité pour lancer de l'infanterie au delà des Mortes–Aures et pour faire enlever la hauteur du Vert-Galant (les Tuileries).

Dans la même soirée, le général-major de Schmidt se trouvait entre le château de la Paillerie et Parigné–l'Evêque, avec la 14^e^ brigade de cavalerie et 2 bataillons de la 20^e^ division d'infanterie.

Les ordres d'attaque générale pour le 12 Janvier sont donnés à Saint–Hubert, au point du jour, c'est-à-dire à l'heure où parvenaient les renseignements des différents corps. Ces ordres portaient ce qui suit :

Le III^e^ corps d'armée et le X^e^ continueront leur marche en avant.

Le IX^e^ corps d'armée établira sa réserve d'artillerie sur le plateau d'Auvours et soutiendra par une brigade de la 18^e^ division d'infanterie débouchant de Champagné par le pont de l'Huisne, l'attaque du XIII^e^ corps. Ce dernier avait déjà reçu, dans la nuit, l'ordre d'attaquer dès le point du jour par

Lombron et La Chapelle. La 4e division de cavalerie devait, pendant ce temps, éclairer le flanc droit vers la Sarthe.

Le 12 Janvier, les routes étaient fort glissantes; la vue était bornée par un épais brouillard qui ne tombait que vers midi.

Le XIIIe corps s'ébranle à 8 heures du matin. La 17e division d'infanterie, se dirigeant par Montfort sur Saint-Corneille, enlève ce village après un engagement très-court mais très-vif, et, le soir, elle s'empare du passage de la Parance au château de Thouvois. — La 22e division d'infanterie, partant de La Chapelle, passe par Saint-Célerin et Torcé pour venir gagner la route Bonnétable-le Mans. Continuant son mouvement sur cette route, la division vient donner à Chanteloup contre des forces considérables, et dans la soirée, après un combat très-opiniâtre, elle s'empare de La Croix. La 4e division de cavalerie gagnait Ballon et Souligné.

Dans le IXe corps d'armée, les avant-postes établis sur la rive droite de l'Huisne, aux environs de Fatines, étaient attaqués vers midi. Ils repoussent cette tentative, et vers une heure, la 35e brigade d'infanterie débouche par Fatines contre la position de la Parance, dans la direction de Savigné; un détachement latéral atteignait, de son côté, le pont de la Parance au village du même nom. La tête de colonne de la brigade trouvait l'occasion de s'engager dans le combat que soutenait la 17e division à Saint-Corneille. Pendant ce temps, le général de Manstein avait fait déloger du plateau

d'Auvours les petits corps ennemis qui s'étaient établis dans les fermes du versant Ouest, et il avait installé sur le plateau plusieurs batteries qui ouvraient leur feu avec succès sur Yvré et sur les colonnes ennemies en retraite.

Le III[e] corps d'armée était engagé dès le matin contre des partis qui occupaient encore la rive gauche de l'Huisne; dans l'après-midi, il arrive dans le vallon au sud de L'Epau et plus tard il met en ligne quelques-unes de ses batteries contre le Mans. Dans la soirée, la division Buddenbrock jette des avant-postes au delà de l'Huisne; la division Stülpnagel se porte sur Pontlieue en suivant le X[e] corps d'armée qui, pendant ce temps, s'était avancé par Pontlieue sur le Mans, où il pénétrait dans l'après-midi, en soutenant un combat incessant.

L'armée de Chanzy complétement battue se met alors en retraite précipitée sur Alençon et sur Laval. Cette lutte sans trêve de 6 jours, qui presque toujours se terminait par une retraite plus ou moins régulière, les privations, les fatigues accrues encore par le mauvais temps, avaient répandu dans les troupes ennemies le découragement le plus profond; les relations françaises rapportent même que l'attaque dirigée dans la soirée du 11 Janvier contre les Tuileries, sur l'ordre du général de Kraatz, par quelques bataillons de la 20[e] division, avait suffi pour produire dans la majeure partie des 16[e] et 17[e] corps, une panique qui rendait impossible toute continuation de la résistance. Dès la nuit du

11 au 12, le général Chanzy se voyait donc contraint d'ordonner la retraite de sa droite et de son centre sur la rive droite de la Sarthe, et celle de sa gauche (21e corps) dans la direction d'Alençon. L'obscurité de la nuit, le brouillard de la matinée du 12 Janvier et la nature du terrain venaient favoriser l'exécution de ce mouvement rétrograde qui n'était connu avec certitude du côté des Allemands que dans le courant de l'après-midi seulement.

Durant ces 7 journées d'opérations incessantes contre le Mans, opérations accompagnées d'ailleurs de beaucoup de privations et de fatigues, la IIe armée avait enlevé à l'ennemi près de 18,000 prisonniers; elle s'était emparée de 2 drapeaux et de 20 canons ou mitrailleuses. Au Mans même, une grande quantité de matériel de guerre était tombée entre ses mains.

Les pertes pendant cette période se montaient à 180 officiers et 3,470 hommes.

Le 13 Janvier, le Prince Feld-maréchal transporte son quartier-général dans la ville conquise. Il avait été décidé, avec l'approbation de S. M. le Roi, que le gros des forces de la IIe armée ne s'engagerait pas plus avant dans l'Ouest ou le Sud-Ouest, et que l'on se bornerait à faire poursuivre l'armée battue par des colonnes mobiles. En conséquence, le 13 Janvier, des détachements mixtes du Xe corps se portent sur Laval, et sur la rive droite de la Sarthe par Conlie. Le IIIe corps se réunit au Mans, le IXe corps se cantonne au Nord de cette ville, le XIIIe corps pousse ses têtes de co-

lonne jusque sur la Sarthe, à Ballon et Neuville, pour marcher, les jours suivants, sur Alençon.

Le 14 Janvier, le détachement du général-major de Schmidt, chargé de la poursuite dans la direction de Laval, rencontre la division Barry du 16e corps, en position à Chassillé; elle la rejette au delà de la Vègre, en lui faisant 400 prisonniers. Malgré un feu très-vif d'artillerie et de mousqueterie, le détachement n'avait perdu qu'un officier et 17 hommes. Les troupes ennemies des 16e et 17e corps s'enfuyaient à la débandade vers Laval.

Le même jour, le camp retranché de Conlie était occupé après quelques coups de fusil seulement, par le détachement du colonel Lehmann, qui y trouvait une grande quantité d'armes, de munitions et d'approvisionnements.

Le 14, après un petit engagement dans les rues, le XIIIe corps d'armée enlève à Beaumont 40 voitures chargées de munitions et fait 1,000 prisonniers appartenant presque tous au 21e corps.

Le 15 Janvier vers midi, le détachement Schmidt rencontre de nouveau l'ennemi à Saint-Jean-sur-Erve; c'étaient deux divisions très-réduites du 16e corps, établies dans une bonne position et commandées par l'amiral Jauréguiberry. La soirée était déjà assez avancée quand on parvenait à déloger le défenseur qui avait une grande supériorité numérique, notamment en artillerie. Dans les journées du 16 et du 17, le général Schmidt continue son mouvement jusqu'au delà du ruisseau de Joanne; il ramasse encore 2,000 prisonniers envi-

ron et des bagages. Une reconnaissance, dirigée le 18 contre Laval, trouve la ville fortement occupée ; à l'approche de nos troupes, les Français avaient fait sauter les ponts de la Mayenne. Comme, d'autre part, le général Schmidt avait reçu sur ces entrefaites l'ordre de ne pas pousser plus loin sa poursuite, il rétrogradait sur Vaiges.

Le X^e^ corps d'armée, envoyé sur la route de Laval pour soutenir le détachement précédent, avait atteint, le 19 Janvier, Saint-Denis d'Orques, où il s'arrêtait provisoirement.

Le 15 Janvier, le détachement du colonel Lehmann trouve, de son côté, des forces considérables en position contre Conlie et Sillé-le-Guillaume ; il les attaque, mais sans succès, car peu à peu l'ennemi engage deux divisions au moins (du 21^e^ corps). A cette nouvelle, le IX^e^ corps est dirigé vers le détachement Lehmann dans la matinée du 16 ; mais l'ennemi avait profité de la nuit pour reprendre, par Sillé-le-Guillaume, son mouvement de retraite vers Mayenne. Le IX^e^ corps fait halte provisoirement au camp de Conlie pour assurer l'évacuation du matériel qu'on y avait trouvé.

A la suite de la bataille du Mans, le 21^e^ corps avait commencé sa retraite dans la direction d'Alençon ; mais parvenu à Beaumont, il avait obliqué à l'Ouest et il rétrogradait maintenant sur Mayenne. Après le combat de Beaumont, le XIII^e^ corps ne rencontrait donc plus aucune résistance dans sa marche ultérieure sur Alençon. Dans la soirée du 16, et peu avant d'arriver à cette ville,

l'avant-garde se trouve en face de corps francs et de gardes nationaux mobilisés sous les ordres de Lipowski (8,000 hommes environ); mais pendant la nuit et après un court engagement, ces troupes disparaissaient vers l'Ouest.

Arrivé à Alençon, le Grand-duc de Mecklembourg y recevait l'ordre de marcher sur Rouen avec le XIII[e] corps qui, à cet effet, cessait de nouveau de faire partie de la II[e] armée. Ce mouvement avait pour objet de rendre disponibles, en prévision d'une rencontre décisive avec Faidherbe, les troupes de la I[re] armée qui occupaient cette ville. Le XIII[e] corps, refoulant partout les détachements de mobilisés et de francs-tireurs qui essayaient de gêner sa marche, passe par Bernay et entre à Rouen le 25 janvier. La 5[e] division de cavalerie avait été placée sous les ordres du Grand-duc pour la durée de cette opération.

Le 19 Janvier, le général de Hartmann occupait Tours sans résistance avec les forces qui avaient été laissées en arrière pour couvrir au Sud le mouvement de la II[e] armée sur le Mans (1[re] division de cavalerie et 38[e] brigade d'infanterie du X[e] corps).

Pendant que la principale armée française essuyait ainsi une défaite complète, les partis ennemis qui tenaient encore la campagne dans la Loire supérieure profitaient de l'éloignement de la II[e] armée pour tenter de petites entreprises particlles.

Dès le 13 Janvier, de nombreuses bandes de francs-tireurs se montraient sur le front et sur les

flancs du détachement Rantzau qui occupait Briare. Le 14, la ville est assaillie dans toutes les directions par l'ennemi, fort d'environ 8,000 hommes. Le détachement Rantzau parvient cependant à se replier sur Ouzouer-sur-Loire, avec une perte de 40 hommes; l'assaillant le poursuit jusqu'à Gien, où il fait halte. A la suite de plusieurs renseignements qui annonçaient également l'organisation de forces considérables à Vierzon et à Bourges, le commandant en chef de la IIe armée recevait, le 21 Janvier, l'ordre de renforcer de nouveau les troupes d'Orléans jusqu'à l'effectif d'un corps d'armée; il y dirige la 18e division d'infanterie et la réserve d'artillerie du IXe corps. Il ne restait donc plus dès lors au Mans et aux environs que le IIIe corps, le Xe corps moins la brigade d'infanterie détachée à Tours, et les 2e, 4e et 6e divisions de cavalerie; les avant-postes étaient établis à quelques dizaines de kilomètres au Nord, à l'Ouest et au Sud. Le 28 Janvier, le IXe corps se trouvait entièrement réuni autour d'Orléans.

Une partie des forces ennemies qui s'étaient avancées sur Briare paraît avoir ensuite continué de là son mouvement vers le Nord-Est; car dans les journées du 26 et du 27 janvier, la ligne d'étapes de la IIe armée qui coupait le département de l'Yonne, fut inquiétée par de nombreuses bandes de francs-tireurs qui surprirent sur plusieurs points les petits détachements de troupes d'étapes et qui coupèrent les chemins de fer et les lignes télégraphiques. Pour mettre un terme à ces incur-

sions gênantes, une brigade du VI^e^ corps était expédiée en chemin de fer, de Paris sur Montargis et Joigny, le 27 et le 28 Janvier.

Mais avant même que cette brigade ait pu entrer en action, la conclusion de l'armistice venait arrêter les hostilités.

XXII.

Diversion de Bourbaki dans l'Est. — Bataille de Montbéliard, le 14, le 16 et 17 Janvier. — Marche du général de Manteuffel vers l'Est avec le II^e^ et le VII^e^ corps d'armée.

A la fin de l'année, la situation sur le théâtre oriental des opérations était la suivante :

Le général de Werder, avec le gros du XIV^e^ corps d'armée, était à Vesoul ; une brigade badoise occupait Gray ; la division Schmeling était détachée à Villersexel. Le général de Tresckow continuait le siége de Belfort, couvert directement au Sud-Ouest par le détachement Debschütz établi à Delle et par deux petits corps postés à Montbéliard et à Héri-

court. L'ennemi réunissait des forces considérables derrière le Doubs; mais les renseignements que l'on possédait sur son effectif et leur répartition étaient contradictoires, et les projets de l'adversaire pouvaient aussi bien être dirigés soit contre la haute Alsace, soit contre les lignes de communication de la IIe et de la IIIe armée en Lorraine. — Dans les premiers jours de Janvier, l'ennemi avait également gardé une attitude complétement passive, et le général de Werder était déjà sur le point de prendre l'offensive vers le Doubs, quand, le 5 Janvier, de grosses colonnes se montrent devant les avant-postes du XIVe corps. Le jour même, avaient lieu plusieurs petits engagements dans lesquels on faisait environ 500 prisonniers dont les uniformes aussi bien que les déclarations établissaient d'une manière certaine que c'étaient les 15e, 18e et 20e corps, c'est-à-dire l'armée de Bourbaki, qui marchaient contre le général de Werder. Il était à supposer que le 19e corps (Bressolles), nouvellement formé, devait aussi se trouver à proximité. L'intention de l'ennemi paraissait être d'attaquer d'abord le XIVe corps; puis, en cas de succès, de continuer son mouvement, soit directement sur Nancy, soit en appuyant à droite, sur Belfort. En conséquence, le 6 Janvier de grand matin, le général de Werder concentrait son corps d'armée à Vesoul; 2 régiments de cavalerie étaient envoyés en éclaireurs sur les routes qui mènent à Belfort par la rive droite du Doubs.

Le 6 et le 7 Janvier, à la suite des télégrammes

annonçant l'apparition de l'armée de Bourbaki sur le front du général de Werder, le grand quartier-général avait arrêté les dispositions suivantes :

1° La 14e division d'infanterie, disponible devant Mézières, sera dirigée par chemin de fer sur Châtillon-sur-Seine. — La tête de cette division était déjà en voie de transport sur Paris ; la queue venait, conformément à ses instructions, de s'emparer par un coup de main de la place de Rocroy, le 5 Janvier.

2° Le général de Zastrow, avec toutes les fractions de son corps d'armée qui se trouvent à Auxerre, marchera sur Châtillon-sur-Seine, où il réunira tout le VIIe corps.

3° Le général de Fransecki, prenant un large front, s'avancera rapidement par Joigny et Tonnerre sur Nuits, avec le IIe corps, qui arrive le 6 à Montargis.

4° Afin de donner de l'unité aux opérations qui vont avoir lieu sur le théâtre oriental de la guerre, le général de Manteuffel est nommé au commandement en chef de l'armée du Sud, formée des IIe, VIIe et XIVe corps ; il se rendra à Versailles pour y prendre ses instructions verbales.

D'autre part, les instructions suivantes étaient également adressées au général de Werder, le 7 Janvier :

« Jusqu'au moment où le général de Manteuffel « prendra d'une manière effective le commande- « ment de l'armée du Sud, Votre Excellence conti- « nuera à diriger les opérations des troupes qui

« ont été placées jusqu'alors sous ses ordres. Les « communications seront, comme par le passé, « adressées directement au grand quartier-général.

« J'appellerai de plus l'attention de Votre Excel- « lence sur les points suivants :

« 1° Quoi qu'il arrive, le siége de Belfort doit « continuer à être couvert. Sa Majesté espère que « Votre Excellence, après avoir assuré ses derrières « à l'Ouest des Vosges, pourra, en appelant au be- « soin toutes les forces qui ne seront pas absolu- « ment nécessaires au blocus, repousser ou con- « tenir l'offensive de l'ennemi contre Belfort « jusqu'au moment où les deux autres corps d'ar- « mée pourront entrer en ligne à leur tour. Votre « Excellence aura à se préoccuper seulement de « bien couvrir son flanc droit; à cet effet, il paraît « essentiel de détruire à fond, et en faisant sur- « veiller cette opération par un détachement, les « routes qui traversent la partie Sud des Vosges.

« 2° Votre Excellence ne perdra pas de vue les « mouvements que l'ennemi pourrait tenter à « l'Ouest des Vosges, dans la direction du Nord; « et à cet effet, Elle aura à se maintenir constam- « ment en communication avec le Gouverneur- « général de la Lorraine, qui, de son côté, reçoit « des instructions dans le même sens.

« 3° Le Gouverneur-général d'Alsace est in- « vité à étouffer, par tous les moyens, toute tenta- « tive d'insurrection qui viendrait à se produire « sur les derrières de votre armée. Si pareil cas se « produisait dans les pays occupés par vos troupes,

« leur propre intérêt, aussi bien que celui de la « population elle-même, exigerait que ces tenta- « tives fussent réprimées avec la dernière rigueur.

« 4° Dans le cas où un mouvement rétrograde « deviendrait momentanément nécessaire, Votre « Excellence devra néanmoins s'efforcer de se « maintenir étroitement en contact avec l'ennemi, « afin que, dans le cas où celui-ci viendrait à flé- « chir, on puisse immédiatement reprendre l'offen- « sive et l'empêcher ainsi de se jeter avec des « forces supérieures sur le II^e^ et le VII^e^ corps qui « marchent vers vous.

« 5° Les opérations de l'armée ennemie étant « forcément et constamment liées aux chemins de « fer par suite de l'organisation très-défectueuse « de son service des transports tant pour les « vivres que pour les munitions, on pourra l'in- « quiéter beaucoup en menaçant les voies ferrées « sur les derrières des corps qui pourraient s'avan- « cer contre votre front; cette attaque aura un « grand effet et vous indiquera le moment de « prendre l'offensive. Le Gouverneur-général de « Lorraine est chargé de faire préparer et même « exécuter, si c'est nécessaire, la destruction des « sections ferrées Langres-Chaumont et Epinal- « Saint-Loup. Quant à la section Belfort-Mulhouse, « comme elle est impraticable pour longtemps en- « core, Votre Excellence voudra bien veiller, le « cas échéant, à ce que la section Mulhouse-Bâle « soit mise hors d'usage, de telle sorte que son « rétablissement exige de 8 à 15 jours.

« 6° Le ministère de la guerre grand-ducal « badois est invité à faire arriver dans la partie « Sud du Grand-duché, des troupes de dépôt pour « le cas où, dans la suite, il deviendrait momen- « tanément nécessaire de surveiller le Rhin et « de s'opposer au passage et aux incursions de « partis ennemis. »

Les instructions données verbalement à Versailles au général de Manteuffel répondaient également à la situation telle qu'elle est exposée dans la dépêche ci-dessus. Elles ne pouvaient évidemment embrasser qu'un point de vue d'ensemble, et toute latitude devait être laissée au commandant en chef pour la mise à exécution de ses propres déterminations. Et tout d'abord, la direction qu'il conviendrait de donner aux IIe et VIIe corps, à partir de la ligne Nuits-Châtillon, devait dépendre du développement ultérieur des événements en face du général de Werder, et de l'objectif de Bourbaki. Mais de même qu'il avait été recommandé au général de Werder de passer à l'offensive au cas où l'adversaire chercherait à se porter plus en avant vers le Nord, de même il était dès lors déjà décidé en principe que le IIe corps et le VIIe agiraient également offensivement contre les flancs et les derrières de Bourbaki, si ce dernier prenait sa direction vers la haute Alsace, et si la marche des événements n'exigeait pas impérieusement qu'ils vinssent prêter un appui direct au général de Werder.

L'attaque que le général de Werder attendait, le

6 Janvier à Vesoul, n'eut pas lieu. Les têtes de colonne de l'ennemi conservèrent, pendant cette journée, les positions qu'elles avaient occupées la veille en avant de la ville. Les renseignements recueillis dans les diverses directions tendaient au contraire à faire supposer que l'intention de Bourbaki était de marcher directement sur Belfort. On signalait de grands rassemblements de troupes à Blamont et à Pont-de-Roide; des transports militaires considérables s'exécutaient sur la voie ferrée jusqu'à Clerval, et l'ennemi réparait les ponts du Doubs qu'il avait fait sauter précédemment. Dans la soirée du 7, les reconnaissances constataient un mouvement rétrograde des avant-postes français à Gray.

Si Bourbaki marchait sur Belfort, la mission confiée au général de Werder ne lui laissait le choix qu'entre les deux alternatives suivantes : ou tomber dans le flanc de l'adversaire, le battre et l'obliger ainsi à renoncer à l'entreprise qu'il projetait ; ou le devancer devant Belfort par une marche de flanc à gauche et attendre alors son attaque dans la bonne position Frahier-Héricourt-Montbéliard.

La grande supériorité numérique de Bourbaki, dont l'armée était évaluée à 150,000 hommes environ, et les difficultés qu'opposerait la nature montueuse du pays à tout mouvement offensif contre le flanc de l'ennemi, ne permettaient pas d'attendre un succès décisif de la première de ces combinaisons; il était à craindre, au contraire, que

les forces du XIV[e] corps ne s'épuisassent dans de stériles combats de montagnes, pendant que Bourbaki continuerait son mouvement sur Belfort et la haute Alsace avec les fractions non engagées de son armée.

Dans la seconde hypothèse, au contraire, grâce à la position défensive située à l'Ouest de Belfort, position un peu étendue, il est vrai, mais très-propice comme disposition topographique; grâce aussi au détachement qui l'occupait déjà (14 bataillons et 4 batteries) et à l'artillerie de siége que l'on était en mesure de tirer de Belfort, le général de Werder pouvait espérer tenir tête à une attaque de Bourbaki. Quant à être devancé par ce général devant Belfort, c'était un cas dont il était à peine nécessaire de se préoccuper. Les nombreux prisonniers faits dans les dernières rencontres étaient si mal nourris, si pauvrement équipés, qu'on n'avait pas à redouter d'un tel adversaire des mouvements rapides de masses très-concentrées, et cela dans cette saison surtout où le froid sévissait avec une grande rigueur. Néanmoins, afin de s'assurer une complète sécurité, le général de Werder se décidait, tout en exécutant sa marche par le flanc gauche, à pousser une pointe très-courte, mais très-vigoureuse, dans le flanc de l'ennemi, pour interrompre ainsi son mouvement en avant. De plus, chaque heure ainsi gagnée tournait tout à l'avantage des opérations du général de Manteuffel.

Afin de préparer cette diversion, la 4[e] division

de réserve est détachée sur Noroy-le-Bourg, dans la matinée du 8 Janvier. Dans le courant de la même journée, la cavalerie surveillait les colonnes de l'ennemi en marche à Montbozon ; dans la soirée, elle se mettait en contact avec ses têtes de colonne à Ferjeux, et à Onams (15 kilomètres Ouest d'Héricourt) des fractions détachées du corps de siége de Belfort se trouvaient déjà en présence de l'ennemi, qui se portait en avant. Dans la nuit du 8 au 9, on recevait enfin la nouvelle que les avant-postes français au Sud de Vesoul avaient été d'abord réduits, puis s'étaient complétement repliés. D'après tout cela, on était donc en droit d'espérer que, dans le courant de cette journée du 9, on pourrait rencontrer aux environs de Villersexel la tête du premier échelon de marche de l'ennemi et la queue du deuxième. En conséquence, la 4e division de réserve (Schmeling) et le détachement du général-major de Goltz se mettent en marche sur Villersexel dans le matinée du 9 Janvier, tandis que 2 brigades de la division badoise avec la réserve d'artillerie se dirigent par Vy-lès-Lure sur Athesans, pour s'y assurer le passage des ponts établis sur le Rognon. La 1re brigade badoise continuait sur la grande route qui mène à Belfort par Lure; le soir même, elle devait atteindre Ronchamp. 2 bataillons badois avec 8 compagnies et 2 batteries de troupes d'étapes, avaient été laissés à Vesoul et à Port-sur-Saône pour masquer le mouvement du corps d'armée.

Dès 10 heures 1/2 du matin, la 4e division de

réserve enlève Villersexel, où elle fait environ 500 prisonniers appartenant tous au 20e corps; mais vers 2 heures, l'ennemi déploie de tous côtés de fortes colonnes appuyées d'une nombreuse artillerie, tant contre Villersexel que contre le village de Moimay, situé à l'Ouest. On s'était assuré, sur ces entrefaites, qu'il n'y avait que peu de monde sur la route qui va vers l'Ouest en passant par la première de ces deux localités; le général de Werder arrête alors vers midi le mouvement de la brigade badoise déjà en marche sur Athesans et la dirige également sur Villersexel. Jusqu'au soir l'assaillant voit échouer les attaques réitérées qu'il dirige avec une grande violence contre la position occupée par les troupes allemandes; mais à la tombée de la nuit, il parvient enfin à pénétrer par le parc dans le château; un combat excessivement opiniâtre s'engage alors autour des bâtiments du château et dans les maisons voisines, et se prolonge jusqu'à la nuit close.

Peu à peu, l'ennemi avait appelé sur le théâtre de l'action des forces tellement considérables, que dès lors, le général de Werder pouvait considérer comme atteint le but de cet engagement, c'est-à-dire l'arrêt du mouvement sur Belfort. Il n'était pas à supposer que le lendemain, Bourbaki continuât tout simplement sa marche vers l'Est; il était bien plus probable au contraire que la violence même de la rencontre de Villersexel l'aurait engagé à modifier ses dispositions générales pour l'armée entière, ou tout au moins pour la majeure partie,

et il devait nécessairement s'écouler un temps très-précieux pour le général de Werder avant que les masses peu maniables de l'ennemi aient pu se remettre en mouvement dans leur direction primitive.

En conséquence et dans la nuit même, l'ordre est donné de maintenir les avant-postes dans la position qu'ils occupent, pendant que le gros se repliera sur Aillevans. La division Schmeling devait évacuer Villersexel dès le point du jour et venir franchir l'Ognon à Aillevans. De son côté, le détachement laissé à Vesoul devait également quitter cette ville et faire une démonstration sur Esprels en prenant sa ligne de retraite par Vy-lès-Lure. La 1re brigade badoise était envoyée comme réserve à Arpenans.

Toutes les troupes exécutent avec le plus grand ordre les mouvements prescrits, rendus très-difficiles par le voisinage de l'ennemi; malgré un froid très-rigoureux, elles passent en majeure partie la nuit au bivouac.

Les pertes de la division Schmeling et du détachement de Goltz à cette affaire de Villersexel étaient de 27 officiers et 619 hommes. La division badoise n'avait perdu que 8 hommes.

Le 10 janvier à 7 heures du matin, le général de Werder reprend avec son corps d'armée son mouvement vers sa gauche. La 4e division de réserve marche sur Athesans et occupe les débouchés de la forêt de Grange. Le détachement de Goltz se porte d'abord sur Leval; il y fait la soupe, puis il

continue à marcher jusqu'aux environs de Béverne. La division badoise s'échelonne de Lure à Ronchamp.

Le 11 Janvier, le détachement de Goltz arrive de grand matin déjà, à Lure et à Couthenans, au Nord d'Héricourt; la 4e division de réserve entre dans l'après-midi dans cette dernière localité; la 1re brigade badoise et la réserve d'artillerie gagnent Mandrevillars et Chalonvillars; la 2e et la 3e brigade badoise avaient reçu l'ordre de rester à Frahier. Un détachement composé de 3 régiments de cavalerie, 8 compagnies et 2 batteries (infanterie et artillerie de troupes d'étapes), sous les ordres du colonel de Willisen, avait été laissé à Lure avec mission de se maintenir dans cette ville, d'inquiéter l'ennemi sur l'Ognon jusque vers Montbozon, de recueillir avec le plus grand soin des renseignements sur son compte, et de couvrir, en se retirant, la route de Giromagny. La ligne d'Héricourt par Montbéliard, à Delle sur la frontière suisse, était gardée par les troupes déjà chargées de couvrir le siége de Belfort (14 bataillons, 4 escadrons), qui avaient poussé leurs avant-postes jusqu'à 8 kilomètres environ vers l'Ouest.

On décidait alors de maintenir le XIVe corps d'armée dans les positions qu'il occupait le 11 Janvier, jusqu'au moment où l'ennemi accuserait d'une manière définitive la direction de son mouvement.

La position Frahier-Montbéliard-Delle, formée par les vallées de la Lisaine et de l'Allaine, s'étend

de la frontière suisse à gauche aux Vosges à droite, couvrant ainsi la haute Alsace. De Montbéliard à Delle, l'Allaine forme une large vallée marécageuse, franchissable sur quelques points seulement; la Lisaine, qui coule de Frahier vers Montbéliard, est, il est vrai, facilement guéable en beaucoup d'endroits, mais elle offre aux défenseurs de bonnes positions naturelles sur les hauteurs dominantes du versant gauche de sa vallée bien ouverte. Au centre, Montbéliard, traversé par les deux routes venant de Besançon et de Pontarlier, constitue avec son château à l'abri d'un assaut, un point d'appui des plus solides. Cette position, pour la défense de laquelle on ne disposait que de 48 bataillons (dont 21 de la landwehr), 30 escadrons et 126 pièces de campagne, avait un développement de 15 kilomètres; elle manquait, il est vrai, de communications parallèles; mais la configuration du terrain qui limitait les points d'attaque, permettait d'y concentrer le gros des forces du défenseur. En outre, la proximité de Belfort donnait toute facilité pour amener sur le front de la position une partie de l'artillerie de siége.

Dans la soirée même du 10 Janvier, le général commandant le corps d'armée avait pris les devants pour se rendre de sa personne à Frahier, afin de s'y concerter le lendemain matin sur les dispositions défensives à prendre, tant avec le lieutenant-général de Tresckow, commandant le corps de siége de Belfort, qu'avec le lieutenant-colonel de Scheliha, commandant de l'artillerie de siége.

A partir du 11 Janvier, on s'occupait avec la plus extrême activité de renforcer, au moyen d'ouvrages, la position déjà fort améliorée par les soins du corps de siége, et d'y diriger, avec les munitions nécessaires, une partie des pièces de siége de Belfort — 37 bouches à feu dont 16 de 24.

L'ennemi, de son côté, laissait tout le temps voulu pour achever ces préparatifs qui acquéraient ainsi une grande importance.

Le 12 Janvier, les renseignements communiqués par le colonel de Willisen annonçaient que durant la journée, les troupes françaises étaient demeurées en grandes masses à Villersexel, et qu'elles avaient occupé Athesans. A Arcey, on apercevait des corps assez nombreux, ayant avec eux plusieurs batteries; néanmoins, nos avant-postes n'étaient pas encore attaqués ce jour-là.

Mais le 13 Janvier, de fortes colonnes se portent contre nos grand'gardes à Chavanne, à Arcey et à Sainte-Marie; après un court engagement, nos avant-postes se replient sur la position principale.

Des forces très-considérables étaient toujours en face du colonel de Willisen, à Lure.

A la suite de ces divers renseignements, le gros de la division badoise (12 bataillons, 6 escadrons, 6 batteries) vient s'établir dans des cantonnements très-resserrés autour de Brevilliers; 2 bataillons seulement avec une batterie sont laissés à Frahier. Un bataillon occupait Chagey; 2 batteries prenaient position à l'aile gauche du général de Goltz, sous les ordres duquel elles étaient placées;

un régiment et une batterie se portaient sur Châtenois.

Ce jour-là, de légères démonstrations offensives étaient dirigées sur divers points, contre le général de Debschütz à l'extrême gauche.

Le 14 Janvier, vers 8 heures du matin, toutes les troupes étaient en position de combat. On s'attendait à une affaire générale, mais l'ennemi se bornait à attaquer vivement les avant-postes par Bart et Dung, sans pouvoir réussir cependant à les déloger. Néanmoins la continuation de ses mouvements concentriques contre Lure, obligeait, ce jour-là, le colonel de Willisen à évacuer la ville et à se replier sur Ronchamp.

Dans la nuit du 13 au 14 Janvier, le froid était descendu jusqu'à 17° Réaumur; tous les ruisseaux étaient fortement gelés. Cette circonstance enlevait à la position défensive dont on avait fait choix une si notable portion de ses avantages, que dans la soirée même du 14, le général de Werder donnait télégraphiquement avis de la situation au grand quartier-général, en demandant si, dans de pareilles conditions, il devait encore accepter le combat sous Belfort. Le télégramme suivant lui était adressé en réponse.

« Attendez l'attaque et acceptez hardiment la « bataille dans la forte position qui couvre Belfort. « A cet effet, il est de la plus grande importance « de rester maître de la route de Lure sur Bel- « fort. Postes d'observation désirables à Saint- « Maurice. L'approche du général de Manteuffel

« va commencer incessamment à se faire sentir. »

Ce télégramme ne parvenait au général de Werder que le 15 à 6 heures du soir, c'est-à-dire alors que déjà il s'était victorieusement maintenu sur le champ de bataille pendant toute la journée. Le même soir, le commandant en chef de l'armée du Sud, général de Manteuffel, faisait savoir que le 14, il avait commencé avec le IIe et le VIIe corps, son mouvement de Châtillon dans la direction générale de Vesoul.

Dans la matinée du 15 Janvier, par un froid de 14°, l'ennemi porte des forces très-considérables contre nos avant-postes de la droite et du centre. Ceux-ci, soutenant une lutte très-opiniâtre, se replient sur la position principale contre laquelle l'assaillant déploie alors une très-nombreuse artillerie pour préparer l'attaque des masses d'infanterie qui se forment à l'abri des bois.

L'ennemi s'engage d'abord sur l'aile droite, à Chagey; mais il est repoussé dans la forêt. Il continue dans la soirée à tenter dans cette direction de nombreux retours offensifs, qui toujours sont victorieusement repoussés.

A Lure et à Héricourt, les deux armées avaient engagé un combat d'artillerie qui se prolongeait avec une grande violence pendant toute la journée.

A Busserel, les Français s'étaient également portés en avant, vers midi et demi, avec 2 brigades à peu près en première ligne. Malgré les pertes considérables que leur faisait subir le tir de notre artillerie, quelques bataillons pénètrent en tirail-

leurs dans Busserel et s'y maintiennent solidement. Mais tous leurs efforts pour déboucher du village et franchir la Lisaine échouent devant le feu rasant de notre artillerie et de notre infanterie.

Dans le courant de l'après-midi, l'ennemi pénètre également dans Montbéliard, mais le tir nourri et meurtrier de la garnison du château ne lui permet pas de prolonger son mouvement en avant.

A Frahier enfin, c'est-à-dire à l'extrême droite, de même qu'à la gauche, à Montbouton et à Vaudoncourt, les Français s'en étaient tenus à de simples démonstrations. Le colonel de Willisen mandait que Lure était occupé presque uniquement par des francs-tireurs.

En résumé, dans cette première journée, l'ennemi avait vivement tenté d'enfoncer la position du général de Werder, principalement au centre.

Le 16 Janvier, Bourbaki continue son attaque de la veille. Jusqu'à midi, la vallée de Lisaine était couverte d'un épais brouillard qui ne permettait pas de distinguer au delà de quelques centaines de pas. Ce n'était donc que vers midi que l'artillerie était en mesure de pouvoir ouvrir son feu.

Dès le matin, l'ennemi attaque vigoureusement nos positions d'Héricourt et de Busserel, mais partout il est repoussé par le feu de l'infanterie. Pendant ce temps, la lutte continuait sans interruption entre Busserel et Montbéliard. A partir de midi, l'assaillant fait avancer des masses profondes contre

cette partie de la position; à plusieurs reprises, il essaye de la rompre en préparant ses attaques par une violente canonnade; mais comme la veille déjà, tous ses efforts sont infructueux; à chaque tentative nouvelle, les colonnes ennemies sont repoussées avec de grandes pertes.

Pendant que sur notre front, nous remportions ces succès décisifs, à l'aile droite la situation prenait une apparence plus critique. Dans le courant de la matinée, l'ennemi y avait porté des forces très-considérables, et il écrasait sous le nombre le général Degenfeld, qui ne disposait que de 3 bataillons et de 3 batteries et qui, malgré une énergique résistance de dix longues heures, se voyait forcé de reculer de Chenebier jusqu'à Frahier.

A l'extrême gauche, il n'y avait que quelques petits engagements d'avant-postes.

A la tombée de la nuit, le calme reprend sur toute la ligne; mais, peu après, l'assaillant, profitant de l'obscurité, cherche de nouveau à gagner du terrain en avant, ce qu'il n'aurait pu tenter de jour sous le feu meurtrier de l'artillerie. A 8 heures du soir, de grosses colonnes se portent à l'improviste sur Béthoncourt; mais après une action des plus vives, elles sont contraintes de battre en retraite. Une tentative analogue faite sur Héricourt, à 3 heures du matin, aboutissait au même résultat.

Il n'était plus probable que des engagements décisifs se renouvelassent au centre, dans la journée du 17 Janvier, et dès lors le général de Werder

pouvait porter toute son attention sur son aile droite. Dans la matinée du 16 Janvier déjà, le général Keller y avait été dirigé, emmenant avec lui des renforts considérables; il avait pour mission d'empêcher l'ennemi de continuer son mouvement offensif par Frahier et de reprendre Chenebier. Le général Keller se décide à profiter de l'obscurité pour surpendre avant le point du jour les Français à Chenebier. A 4 heures 1/2, il quitte Frahier en 2 colonnes, traverse les avant-postes ennemis et pénètre dans Chenebier. Un combat acharné s'engage dans le village; les Français se maintiennent énergiquement dans la partie Ouest jusqu'au jour naissant. De fortes colonnes s'avancent alors pour les soutenir, et le général Keller évacue peu à peu le village, mais non sans emmener 400 prisonniers et une grande quantité de voitures; il va prendre position immédiatement en face de Chenebier et il s'y maintient contre tous les retours offensifs que l'ennemi dirige contre lui.

L'attitude des Français sur toutes les autres parties du champ de bataille témoignait clairement de leur complet épuisement. Des attaques sérieuses n'avaient plus lieu que sur Chagey, dans la matinée, et dans l'après-midi sur Montbéliard; comme toutes les entreprises du même genre déjà tentées antérieurement, elles se terminaient par une retraite de l'assaillant, accomplie avec de grandes pertes. Du côté de l'ennemi, l'action tendait de plus en plus à prendre un caractère défensif, et dans la soirée, des renseignements arri-

vaient de tous côtés, annonçant qu'il couvrait son front par des barricades et des tranchées-abris. Dans le courant de la soirée et de la nuit, on constatait enfin que les Français se repliaient sur toute la ligne.

Le 18 Janvier au matin, le général commandant le corps d'armée prescrit alors à la division badoise de se concentrer à Chenebier, pendant que le détachement de Goltz et la 4e division de réserve entreprendront sans retard de fortes reconnaissances. Quant à une reprise générale et immédiate de l'offensive, on n'y pouvait songer pour le moment, en raison de la fatigue bien naturelle des troupes d'une part, et d'autre part, parce qu'il n'était pas possible de commencer une poursuite avec des masses considérables, dans les pays totalement épuisés qui bordaient le Doubs, avant d'avoir pris des mesures pour s'assurer par ses derrières l'envoi de ressources suffisantes. Il était urgent aussi de rétablir d'abord l' « ordre de bataille » des troupes qui avaient été complétement mêlées dans le courant de cette lutte de 3 jours.

De fortes arrière-gardes ennemies couronnent, jusque dans la soirée du 18, les hauteurs situées en avant du centre, puis elles se replient à leur tour. A midi, le général Keller occupe Chenebier et canonne vigoureusement les colonnes en retraite. A l'aile gauche, à midi également, le général de Debschütz prend l'offensive, et dans une action non interrompue, il rejette l'adversaire sur Blamont.

Le 19 Janvier, l'avant-garde du général de Goltz pousse jusqu'à Saulnot, celle du général de Schmeling jusqu'à Arcey ; la division badoise gagne Lyoffans en soutenant quelques petits combats d'avant-postes. Le colonel de Zimmermann, à la tête de la brigade de landwehr de la Prusse orientale, rencontre à Sainte-Marie une résistance très-vive ; il enlève d'assaut le village et repousse l'ennemi dans le plus grand désordre sur Montenois. Le général de Debschütz vient reprendre son ancienne position, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre.

Des milliers de blessés étaient entassés sur le champ de bataille même et dans les villages évacués par l'adversaire ; toutes les troupes qui se portaient en avant ramassaient des prisonniers en grand nombre.

Dans les journées du 20 et du 21 Janvier, l'armée exécute une conversion à gauche qui porte le colonel de Willisen à Noroy-le-Bourg, la division badoise à Villersexel et à Athésans, le détachement de Goltz à Saint-Ferjeux, et la 4e division de réserve à Onams. Ce mouvement ne donnait lieu qu'à quelques coups de canon et à de petits engagements d'arrière-garde. Ce jour-là encore, on ramenait près de 2,000 prisonniers.

Le 22 Janvier, le général de Werder accorde à ses troupes un repos général, en se bornant à envoyer des reconnaissances sur tout son front.

Autant que l'on peut en juger, les troupes que

les Français avaient engagées dans cette bataille de Montbéliard, étaient les suivantes :

15e corps (3 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie).

18e corps (3 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie).

20e corps (3 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie).

24e corps (3 divisions d'infanterie).

Division Cremer.

Le tout formant un total de plus de 150,000 hommes. Les forces du général de Werder ne s'élevaient pas au delà de 43,000 hommes dont 38,000 fantassins.

Les pertes des Allemands se montaient à 81 officiers et 1,847 hommes ; celles de l'ennemi peuvent être évaluées à 6,000 ou 8,000 hommes au moins.

Il est un fait assez extraordinaire, c'est que la garnison de Belfort, qui comptait encore 15,000 hommes environ, n'ait fait aucune tentative pour appuyer par une sortie l'attaque de Bourbaki, bien que du haut de la forteresse, on pût parfaitement suivre l'affaire qui avait lieu à Montbéliard, et bien qu'il fût facile de constater par le ralentissement du feu de l'artillerie de siége, que des détachements avaient été tirés du corps de blocus. Il est à supposer qu'à ce moment, l'énergie morale de la garnison était déjà fortement ébranlée.

Après avoir vainement tenté, par un bombardement de 21 jours, d'amener la place à capituler, le général de Tresckow s'était décidé à procéder à un

siége régulier et, le 4 Décembre, on commençait, à cet effet, la construction de batteries établies contre les forts des Hautes-Perches et des Basses-Perches. Dans la nuit du 7 au 8 Janvier, on attaquait l'importante position de Danjoutin que l'assiégé occupait encore en dehors des ouvrages de la place, et on faisait prisonniers les 700 hommes qui la défendaient. Mais dans la première quinzaine du même mois, les tentatives de secours prenaient une apparence tellement inquiétante et absorbaient avec tant de persistance toute l'attention et toutes les forces du corps relativement assez faible, chargé des opérations du siége, que les travaux d'attaque n'avançaient plus que lentement; de grandes difficultés se présentaient surtout par suite de la nature du sol et de la continuité du mauvais temps dont les troupes avaient beaucoup à souffrir sous ce rude climat. Ce ne fut qu'après l'insuccès définitif des opérations de Bourbaki qu'il devint possible de disposer de forces suffisantes pour poursuivre énergiquement le siége. Le 18 Janvier, le grand quartier-général expédiait au général de Werder l'ordre de faire rentrer au corps de siége le détachement Debschütz et 4 bataillons de la division Schmeling, ce qui portait à 27 bataillons l'effectif des troupes d'infanterie.

Dans la nuit du 20 au 21 Janvier, Pérouse était enlevé ainsi que les bois attenants, avec une perte de 8 officiers et 171 hommes, et dans la nuit du 22, la première parallèle était ouverte contre les deux forts des Perches.

XXIII.

La campagne se décide dans le Nord. — Batailles de Bapaume le 2 et le 3 Janvier, et de Saint-Quentin, le 19 Janvier.

Dans le Nord, ainsi qu'on doit se le rappeler, le général de Bentheim avait entrepris, dans les derniers jours du mois de Décembre, des opérations offensives ayant pour objet de repousser l'ennemi qui s'était approché par les deux rives de la Seine jusque dans un voisinage inquiétant pour Rouen. — Le 4 Janvier, ce général s'était avancé avec la 1re division renforcée pour attaquer l'ennemi sur la rive gauche de la Seine, où des forces sérieuses avaient été signalées en face de nos avant-postes à Grandcouronne. On rencontrait les Français établis dans une bonne position à Maison-Brûlée, point de croisement des routes à l'Ouest de Moulineaux; attaqués à la baïonnette, ils étaient délogés avec une perte de deux pièces et de nombreux prisonniers. De là, le général de Bentheim continuait sa marche en 3 colonnes sur Bourgachard, Bourgtheroulde et la Londe, atteignait de nouveau l'ennemi dans ce dernier point et

le rejetait sur Brionne et Pont-Audemer, en lui faisant subir de grandes pertes et en le mettant même en partie dans une déroute complète. Malgré la nuit qui arrivait en ce moment, la poursuite était continuée à l'aile droite par un corps volant qui parvenait à devancer les fuyards et qui leur enlevait encore 2 canons.

Cette opération heureusement conduite avait pour résultat d'obliger l'ennemi à se maintenir plus près du Havre et de Honfleur, sur les deux rives de la Seine, et de lui inspirer à l'avenir assez de circonspection pour qu'à dater de ce moment et jusqu'à la conclusion de l'armistice, la garnison de Rouen n'ait plus été sérieusement inquiétée.

A l'aile droite de la 1re armée, on avait commencé, le 27 Décembre, le bombardement de la place de Péronne bloquée par la 16e division d'infanterie et par la 3e division de réserve; indépendamment des bouches à feu de campagne, on y employait aussi un petit parc de siége de 12 pièces françaises amené de la citadelle d'Amiens. Mais on n'avait encore obtenu aucun résultat quand, le 2 Janvier, le corps d'observation chargé de couvrir le siége, et qui avait été porté jusqu'aux environs de Bapaume, y était attaqué par des forces très-supérieures.

Ce jour-là, les troupes allemandes occupaient les positions suivantes :

Le lieutenant-général de Kummer (15e division) avec 11 bataillons, 4 escadrons et 24 pièces, à Bapaume.

Le lieutenant général comte Groeben (3e division de cavalerie) avec 1 bataillon, 12 escadrons et 6 pièces, à la gauche de la 15e division, à Bucquoy.

Le lieutenant général Prince Albrecht de Prusse avec 3 bataillons, 12 escadrons et 18 pièces à la droite, à Fins.

36 pièces de campagne du VIIIe corps et 18 pièces de la 3e division de réserve étaient devant Péronne. — 2 batteries à cheval du VIIIe corps avaient été laissées en réserve en arrière.

Le général de Goeben avait la commandement de toutes les troupes de siége, ainsi que de celles qui étaient chargées de couvrir l'opération.

Le 2 Janvier, l'ennemi, qui, dans les jours précédents, s'était de nouveau un peu avancé, partait des environs d'Arras, pour marcher en plusieurs fortes colonnes, — évaluées à deux divisions environ, — sur Bapaume et Bucquoy. Les troupes de notre aile gauche se replient derrière la position du Ruisseau d'Encre ; Achiet est également évacué par le détachement de la 15e division qui l'occupait, quand l'ennemi débouchant de Bucquoy se dirige vers cette ville. Mais par contre, à Sapignies, sur la route d'Arras à Bapaume, s'engageait un combat acharné dans lequel la 30e brigade d'infanterie, qui y était établie, repoussait toutes les attaques, forçait l'assaillant à la retraite et lui enlevait 5 officiers et 250 hommes.

Dans la soirée, le lieutenant général de Kummer concentrait toute la 15e division à Bapaume. Les

reconnaissances envoyées dans les diverses directions annonçaient le mouvement de nouvelles colonnes venant d'Amiens, et il n'était plus possible de douter désormais que l'armée du Nord tout entière, sous les ordres du général Faidherbe, ne fût en marche pour venir dégager Péronne.

Dans cette situation, le général de Goeben expédie les ordres suivants pour le 3 Janvier : au lieutenant général de Kummer, de tenir dans la position de Bapaume; — au Prince Albrecht, d'amener de grand matin son détachement à Bertincourt; — au lieutenant général comte Groëben de prendre position à Pys, avec 1 bataillon, 4 escadrons et 4 pièces, et de détacher à gauche 2 régiments de cavalerie et 2 pièces, avec mission spéciale de se porter sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi dans le cas d'une attaque sur Bapaume,— au lieutenant général de Barnekow (16e division), de mettre en marche 3 bataillons de l'armée de blocus, avec 4 batteries de la réserve d'artillerie, et de régler leur mouvement de manière qu'à 9 heures du matin, ces troupes se trouvent établies comme réserve disponible à Sailly. 2 bataillons et 2 batteries à cheval recevaient l'ordre de se trouver à la même heure, au Transloy, où elles seraient à la disposition du général de Goeben comme réserve; toutefois, dans la matinée du 3, aussitôt que l'attaque de l'ennemi se dessina nettement, ces deux batteries furent données au général de Kummer qui eut ainsi sous ses ordres 11 bataillons, 4 escadrons et 36 bouches à feu.

Le 3 Janvier, vers 9 heures du matin, les Français se portent vigoureusement contre notre position de Bapaume. Une lutte des plus vives s'engage alors et se poursuit avec des chances diverses pour la possession des villages en avant de cette ville, et notamment de Favreuil et de Biefvillers. Vers midi, le général de Kummer est obligé d'abandonner le terrain situé en avant pour venir prendre une position plus concentrée à Bapaume même, la 29e brigade d'infanterie déployée en avant, la 30e en réserve derrière la ville.

Mais déjà l'entrée en action du détachement prussien envoyé sur les ailes commençait à se faire sentir. Le Prince Albrecht avait reçu l'ordre de marcher de Bertincourt sur Bancourt et Frémicourt. Vers midi, sa tête de colonne atteignait la grande route et se jetait immédiatement dans le flanc de l'ennemi. Bien que la nature peu favorable du terrain ne permît pas sur ce point un succès décisif, l'attaque de l'adversaire sur le centre n'en était pas moins arrêtée au moment même où le général de Kummer repliait ses troupes sur Bapaume. Le Prince Albrecht s'établissait alors entre Bapaume et Frémicourt, appuyé fortement à la 15e division dont il couvrait ainsi le flanc droit.

Sur ces entrefaites, l'ennemi s'était avancé de nouveau contre la division Kummer dont il cherchait maintenant à déborder la gauche, tout en attaquant Bapaume de front. La réserve était donc obligée de se porter jusqu'à hauteur des villages de Ligny et de Tilloy, où elle se maintenait jusqu'au

soir en soutenant un combat acharné, appuyée par le détachement du comte Groeben ; à Bapaume également, la division Kummer résistait avec succès.

A 7 heures, l'ennemi cesse la lutte. Il n'avait pu réussir à enlever nos positions, mais il s'était solidement établi dans leur voisinage immédiat, et jusqu'à la fin de l'engagement, il avait constamment fait bonne contenance. Eu égard à la supériorité numérique de l'adversaire, la situation des troupes prussiennes n'était pas favorable pour continuer la bataille le lendemain ; la plus grande partie des munitions avait été consommée, et il était également impossible et de les remplacer pour la matinée du lendemain, et de recevoir des renforts dans la position occupée actuellement. En conséquence, l'ordre était donné, pour le jour suivant, de se mettre en retraite dans la direction de Péronne en ne laissant devant l'ennemi que la cavalerie seulement.

Mais pendant la nuit, celui-ci se repliait lui-même en bon ordre dans la direction d'Arras, où notre cavalerie le suivait le lendemain.

Les troupes prussiennes avaient perdu à Bapaume, en tués, blessés et disparus, 46 officiers et 1020 hommes, dont 22 officiers et 289 hommes le 2 Janvier. Au chiffre des prisonniers non blessés enlevés à l'ennemi ce jour-là, venaient s'ajouter, le 3 Janvier, 3 officiers et 300 hommes environ (1).

---

(1) D'après le général Faidherbe, les pertes de l'armée du Nord à Bapaume étaient les suivantes :

L'insuccès de la tentative de secours faite par l'adversaire assurait pour le moment la tranquille continuation du siége de Péronne; le bombardement était vigoureusement poursuivi au moyen du parc formé à Amiens avec des pièces françaises. On avait également demandé une partie du matériel de siége qui avait été employé devant Mézières, mais le service des transports sur la voie ferrée était tellement surchargé, que l'envoi de ce matériel en éprouva un retard qui ne permit plus de l'utiliser.

Pour le cas où le général Faidherbe tenterait de nouveau de secourir Péronne, on s'était arrêté au parti de ne plus l'attendre dans une position défensive aussi exposée; on voulait, au contraire, lui laisser ouverte la route Bapaume–Péronne et prendre, dans le cas où il s'y avancerait, une position latérale d'où l'on pourrait tomber sur ses flancs et ses derrières. En conséquence, le 6 Janvier, la 15e division se porte à Albert, la 3e division de réserve (Prince Albrecht) s'établit provisoirement à Combles, pendant que la 3e division de cavalerie seulement et 2 bataillons restent à Bapaume. Le soin de couvrir le siége de Péronne du côté de Cambrai était confié au corps d'investissement, renforcé à cet effet de la brigade de cavalerie de réserve.

9	officiers,	174	hommes	tués,
41	id.,	1,095	id.	blessés,
3	id.,	797	id.	disparus.
TOTAL 53	officiers.	2,066	hommes.	

C'était évidemment à l'aile droite de la Ire armée que devait se décider l'issue de la campagne du Nord, et la crise qui apparaissait comme imminente à Paris, permettait de supposer que Faidherbe qui, d'après les bruits en circulation, aurait reçu par mer des renforts considérables, reprendrait incessamment l'offensive avec toutes ses forces. Ces considérations justifiaient donc entièrement la détermination prise de réduire de nouveau à une forte division seulement les troupes de Rouen, où les opérations n'avaient plus qu'une importance secondaire, et d'appeler sur la Somme les forces ainsi rendues disponibles, au risque même de se voir temporairement obligé d'évacuer Rouen. Mais le manque d'un matériel suffisant sur les lignes ferrées que nous occupions, se fit sentir d'une manière très-fâcheuse quand on vint à mettre cette disposition à exécution; on ne pouvait, en effet, expédier journellement que 3 trains de troupes de Rouen à Amiens, et, de plus, pendant toute la durée de ce transport, il fallait complétement renoncer à une coopération réciproque de la Ire armée et de l'armée de la Meuse.

Mais contre toute attente, à la suite de la bataille de Bapaume, l'ennemi se tint absolument immobile dans ses cantonnements au Sud d'Arras. Nos reconnaissances poussaient très-avant vers le Nord, jusqu'à Cambrai et même au delà, sans rencontrer aucun obstacle.

Par suite de la nomination du général de Manteuffel comme commandant en chef de l'armée du

Sud, le commandement en chef de la Ire armée avait été confié au général d'infanterie de Goeben qui entrait en fonctions le 8 Janvier.

Dans la nuit du 9 au 10 Janvier, Péronne capitulait avec une garnison de 3,000 hommes et 47 bouches à feu. Le 9, l'armée française du Nord s'était portée à une forte marche en avant, poussant ses têtes de colonne jusqu'à Fins et à Sailly, dans le but sans doute de faire une nouvelle tentative pour dégager la place; le 10, elle regagnait ses anciens cantonnements.

La chute de Péronne modifiait notablement, et tout à son avantage, la situation de l'armée allemande dans le Nord, car elle la faisait maîtresse de toute la ligne de la Somme, elle lui rendait la pleine liberté de ses mouvements et elle la dégageait de l'inquiétante perspective d'avoir de nouveau, le cas échéant, à soutenir une lutte à forces inégales sur la rive droite de la Somme. On pouvait maintenant replier le gros sur la rive gauche du fleuve pour lui donner un repos bien nécessaire, tandis que, sur la rive droite, de faibles avant-gardes, jetant au loin des reconnaissances multipliées, suffiraient pour découvrir et surveiller tout mouvement de l'ennemi. Ainsi, couverte en avant par la forte position de la Somme, la Ire armée pouvait effectuer sans obstacle sa concentration sur un point quelconque des emplacements qu'elle occupait.

Si l'ennemi voulait essayer de se porter directement sur Paris, il venait se heurter contre le

centre même de la position, à Péronne. Là, sous les yeux de l'armée allemande, et dans de très-mauvaises conditions, il était obligé d'y forcer le passage de la Somme, dont la vallée marécageuse est difficile à traverser; s'il réussissait dans cette première partie de son opération, il se trouvait alors en présence d'une armée qui aurait mis ce temps à profit pour se concentrer dans une situation avantageuse.

La seconde voie qui s'offrait à l'ennemi était celle qui passe par Amiens ou au Nord-Ouest de cette ville, tournant ainsi par sa gauche la position allemande. Amiens lui-même ne présentait aucun point de passage aux Français; la citadelle était complétement armée; elle balayait, de toute la portée de ses grosses pièces de place, le terrain très-découvert et presque entièrement plat, situé en avant, et ses feux battaient de telle sorte tous les ponts de la Somme qu'on ne pouvait songer à y faire franchir le fleuve à des corps considérables.

La I^re^ armée, au contraire, avait à sa disposition, tant à Amiens et à Péronne que sur plusieurs autres points intermédiaires protégés par des ouvrages de campagne, un nombre suffisant de points de passage assurés sur la Somme, pour être en mesure, dans le cas où l'ennemi tenterait ce mouvement par sa droite, de déboucher avec toutes ses forces sur un large front et de tomber sur ses flancs et sur ses derrières. Si cela devenait nécessaire, la I^re^ armée pouvait aussi, sans que rien ne l'en empêchât, appuyer à gauche pour venir barrer le pas-

sage à son adversaire, sur lequel elle conservait toujours une avance d'une ou de deux marches dans la direction de Paris.

Si, enfin, l'ennemi essayait de se porter par Saint-Quentin et Laon vers Reims, c'est-à-dire vers les communications établies sur nos derrières, la I^re^ armée disposait de plusieurs routes parallèles, derrière la Somme, le canal de Croyat et la Seine, pour côtoyer parallèlement ce mouvement et tomber sur les Français au moment opportun.

En conséquence, la I^re^ armée prenait donc les positions suivantes :

A l'aile droite, à Saint-Quentin, la division de cavalerie du comte de Lippe. Dans le cas d'une attaque sérieuse, il lui était recommandé de demander directement l'appui de l'armée de la Meuse.

La 16^e^ division restait à Péronne;

La 3^e^ division de réserve à Chaulnes;

La 15^e^ division à Bray.

La 3^e^ division de cavalerie était établie à Bapaume d'où elle surveillait l'ennemi.

Les troupes distraites jusqu'alors du I^er^ corps d'armée pour former, sous le général-major de Memerty, un détachement spécial d'observation, couvraient Amiens par leur position sur l'Hallue d'où elles étaient à la fois en mesure soit de soutenir la 3^e^ division de cavalerie, soit de former un flanc offensif dans le cas d'une attaque de l'ennemi sur Péronne, qui d'ailleurs avait été remis en peu de jours dans le plus complet état de défense.

Le 11, de fortes colonnes françaises se portent

[illegible]

[illegible] Pendant ce temps à Rouen, l'ennemi avait tenté à plusieurs reprises des reconnaissances offensives, mais il était constamment contenu sur la ligne Bernay Pont-Audemer-Harfleur. Ses navires de guerre remontaient la Seine jusqu'à l'estacade formée avec des vaisseaux coulés ; puis le soir, ils retournaient toujours au Havre. Nos colonnes mobiles ne trouvaient personne à Fécamp et à Dieppe. Le pont établi sur la Seine à Vernon continuait à être fortement gardé, et des reconnaissances étaient

fréquemment envoyées sur Evreux et sur Dreux pour maintenir la communication avec la division de cavalerie Rheinbaben.

Le transport d'une division du Ier corps sur Amiens se prolongeait jusqu'au 18 Janvier.

Le 16 Janvier, l'ennemi quittait Albert, et débouchant du Catelet, il se portait en masses profondes sur Saint-Quentin ; la division Lippe évacuait cette ville et se repliait sur Ham après un léger engagement. D'après cela, on pouvait supposer que le projet de l'adversaire était de pousser une pointe dans la direction de Laon ; mais néanmoins, il était indispensable de s'assurer tout d'abord que l'entreprise dirigée contre Saint-Quentin n'était pas une simple démonstration ayant pour but d'engager le général de Goeben à se concentrer sur l'aile droite, afin de marcher ensuite avec toutes ses forces sur Amiens.

Dans le courant de la journée suivante, l'armée établie sur la Somme était portée à 48 bataillons, 52 escadrons et 162 pièces, dont 12 bataillons et 36 pièces du Ier corps, et 4 bataillons de landwehr qui occupaient Amiens, Péronne, Ham et quelques gîtes d'étapes de chemins de fer. Il restait sur la Seine, 13 bataillons, 16 escadrons et 48 bouches à feu.

En vue des opérations qui allaient avoir lieu sur la Somme, les troupes avaient été réparties d'après les prescriptions suivantes :

1° Le détachement du comte Groeben comprenait les troupes du Ier corps arrivées jusqu'à ce

moment de Rouen, et 3 régiments de la 3e division de cavalerie.

2° La division Kummer ne subissait pas de modifications.

3° La brigade de cavalerie de réserve Strantz était affectée à la division Barnekow.

4° Le détachement du Prince Albrecht se composait des 19e et 81e régiments d'infanterie, du régiment de hussards de la Garde et de deux régiments de uhlans de la Garde avec l'artillerie correspondante.

5° La division de cavalerie Lippe conservait sa force et son organisation antérieures.

A la réception de la nouvelle de l'évacuation de Saint-Quentin, l'ordre était donné, dès la soirée du 16 Janvier, à la 15e division de diriger le lendemain de fortes reconnaissances sur Bapaume, mais en leur recommandant néanmoins d'éviter tout engagement sérieux. Comme cependant toutes les troupes avancées signalaient les mouvements de grosses colonnes dans la direction de Saint-Quentin, ce qui amenait même l'ennemi immédiatement devant Péronne, les dispositions suivantes étaient arrêtées pour le 17 :

La 16e division se portera sur la rive droite de la Somme, de Péronne sur Ham où elle se réunira à la division de cavalerie du comte de Lippe qui fera éclairer par des reconnaissances les routes de La Fère. — La 15e division s'établira à Villers-Carbonnel et à l'Est de cette localité. — Le détachement du Prince Albrecht se concentrera à Nesle.

Tous ces ordres étaient exécutés tels qu'ils avaient été prescrits. Les avis reçus jusque dans la soirée du 17 constataient que, de toute part, l'ennemi était en marche sur Saint-Quentin. A Tincourt, entre Roisel et Péronne, ce mouvement amenait même un petit engagement ; un détachement d'observation de la 16e division était refoulé sur Péronne par une colonne forte de 13 bataillons environ, qui se portait vers l'Est. A Bapaume, l'ennemi fortifiait en toute hâte les abords Sud. De profondes colonnes françaises avaient été signalées défilant par le Câtelet sur Saint-Quentin ; les environs de cette ville elle-même étaient fortement occupés. On ne pouvait vérifier si, au delà de Saint-Quentin, l'ennemi avait également poussé en avant vers l'Est ; des reconnaissances parties de La Fère n'avaient trouvé personne sur l'Oise jusqu'à Vendeuil.

Le général de Goeben donnait les ordres suivants pour la journée du 18 Janvier :

« Comme il est certain que l'ennemi, au nom-
« bre de plusieurs divisions, est concentré à Saint-
« Quentin, toutes les troupes quitteront leur po-
« sition actuelle demain matin, à 8 heures.

« Le détachement du comte Groeben ira sur
« Vermand, où il se mettra sous les ordres du lieu-
« tenant-général de Kummer.

« La cavalerie éclairera le pays vers la gauche
« jusqu'à l'Escaut et au delà.

« La 15e division marchera par Tertry sur
« Etreiller.

« Si l'ennemi fait mine de tenir à Saint-Quentin,
« on se bornera à le reconnaître, mais sans l'at-
« taquer encore.

« L'artillerie de réserve du VIII^e^ corps se por-
« tera, à 10 heures, de Villers-Carbonel sur Qui-
« vières et Ugny.

« La 16^e^ division s'avancera sur Jussy.

« La division de cavalerie comte de Lippe ga-
« gnera l'Oise par Vendeuil et Moy et y fera
« reconnaître quels sont les points de passage
« encore praticables.

« Le détachement du Prince Albrecht ira de
« Nesle sur Ham.

« Dès le point du jour, toutes ces troupes en-
« verront au loin des reconnaissances. »

Le but de ces dispositions était de constater d'abord si l'armée française avait l'intention de tenir à Saint-Quentin. Dans le cas de l'affirmative, la position prescrite ci-dessus permettait avec une égale facilité soit de faire converser l'aile droite vers Saint-Quentin pour l'attaquer, soit de se prolonger parallèlement au mouvement de l'ennemi, si, au contraire, il continuait sa marche.

Sur ces entrefaites, le général de Goeben recevait du grand quartier général l'avis que le XIII^e^ corps s'acheminait d'Alençon sur Rouen et que, par conséquent, il lui était possible de retirer de cette ville de nouvelles troupes pour l'armée opérant sur la Somme. Le général de Goeben ordonnait en conséquence que 3 bataillons et 1 batterie fussent immédiatement dirigés par voie ferrée de Rouen sur

Amiens, et que la garnison de cette dernière ville se portât à marches forcées sur Ham. En outre, le commandant en chef de l'armée de la Meuse était invité, de son côté, par le grand quartier général à mettre également une brigade et une batterie à la disposition du général de Goeben. Le transport de cette brigade par chemin de fer, de Gonesse à Tergniers, près La Fère, devait commencer dans la matinée du 17 Janvier.

Dans la matinée du 18 Janvier, le général de Goeben se rendait de Nesle à Ham, où il avait fait savoir qu'on eût à lui adresser toutes les communications le concernant. Les divers renseignements parvenus jusque dans le courant de l'après-midi, continuaient à laisser douteux le point de savoir si, de Saint-Quentin, le gros des forces ennemies ne s'avançait pas plus loin vers l'Est. En conséquence, l'ordre était donné au général de Kummer de suivre énergiquement l'ennemi, et d'occuper même Saint-Quentin s'il y avait lieu; en même temps, avis était adressé au général de Barnekow de s'établir à Jussy, Clastres, Montescourt et Remigny, et au Prince Albrecht de prendre position à gauche du général Barnekow, à Flavy-le-Myrtel, Annois et Saint-Simon.

Vers le soir cependant, de nouvelles indications laissaient clairement entrevoir que le gros au moins des forces françaises devait encore se trouver à l'Est et à l'Ouest de Saint-Quentin.

La division Lippe avait occupé Moy, et avait

poussé jusqu'à Origny des reconnaissances qui n'avaient pas aperçu l'ennemi.

Peu après midi, de fortes colonnes françaises s'étaient avancées contre la division Barnekow, avaient refoulé son avant-garde et avaient continué à marcher en avant, le long du chemin de fer, vers Montescourt. La division prenait ses positions de combat à Jussy, mais elle n'était pas attaquée. L'ennemi s'arrêtait à Essigny.

En se portant en avant vers 11 heures, l'aile gauche, — division Kummer et Groeben, — était venue se heurter contre l'ennemi établi à Trescon, Culaincourt et Pouilly; en arrière de cette position, on apercevait de profondes colonnes se dirigeant sur Saint-Quentin. Après un violent combat, l'ennemi qui avait engagé deux divisions environ, était repoussé d'abord des villages désignés ci-dessus, puis, un peu plus tard, de Beauvois vers Saint-Quentin, en perdant 500 prisonniers et 1 canon. Le général de Kummer passait la nuit sur le terrain conquis.

Dans la soirée, la garnison qui venait d'être relevée à Amiens et qui se composait de 3 bataillons, arrivait à Ham. Renforcée de 3 escadrons et de 2 batteries, elle était placée sous les ordres du colonel Bœcking pour y constituer la réserve de l'armée.

Quant au transport de la brigade que devait envoyer l'armée de la Meuse (la 16e, du IVe corps), le manque de matériel le retardait encore à tel point qu'un bataillon seulement se trouvait en

mesure de prendre part à l'affaire décisive du 19 Janvier.

Dans la soirée du 18 Janvier, la Ire armée était donc concentrée à 15 kilomètres à l'Ouest et au Sud de Saint-Quentin; en face d'elle, à l'Ouest et à l'Est de la ville, se trouvait l'armée française du Nord. Dans la soirée encore, le général de Goeben recevait du grand quartier-général une communication portant que cette armée se composait du 22e et du 23e corps, renforcés dans ces derniers temps par les troupes débarquées à Calais et à Dunkerque.

Le général de Goeben était bien décidé dès lors à diriger, le 19, une vigoureuse attaque contre l'ennemi en cherchant à l'envelopper. Ses seules dispositions pour la bataille se bornent à donner l'ordre à toutes les troupes de se mettre en mouvement à 8 heures du matin et d'aborder l'adversaire dans la direction de Saint-Quentin, savoir :

La division Groeben (8 bataillons, 15 escadrons, 5 batteries) par la route de Vermand.

La division Kummer (13 bataillons, 3 escadrons, 11 batteries) par la route de Beauvois.

La réserve (3 bataillons, 3 escadrons, 2 batteries) par la route de Ham.

Le détachement du Prince Albrecht (5 bataillons, 5 escadrons, 3 batteries) le long du chemin de fer de Montescourt.

La division Barnekow (8 bataillons, 11 escadrons, 4 batteries) par la route passant à Essigny.

Le détachement du comte de Lippe (2 ba-

taillons, 16 escadrons, 2 batteries) par la route de La Fère, pour couvrir l'aile droite.

La cavalerie des deux ailes devait chercher autant que possible à déborder l'ennemi; le comte Groeben, de son côté, ferait en sorte de gagner la route de Cambrai. Afin de simplifier le commandement et la direction, toutes les troupes de l'aile gauche étaient placées sous les ordres du lieutenant-général de Kummer, toutes celles de l'aile droite sous les ordres du lieutenant-général de Barnekow. Le commandant en chef n'avait conservé que la réserve à sa disposition immédiate. Les corps de la 16e brigade qui pouvaient encore arriver étaient affectés d'avance au lieutenant-général comte de Lippe, qui en réunirait le commandement à celui de son propre détachement.

Faidherbe était hors d'état de se soustraire à cette attaque menaçante. Il l'attendait donc, et pour cela il s'était établi en demi-cercle à 6 kilomètres à l'Ouest et au Sud de Saint-Quentin, ayant à droite le 23e corps depuis la route Saint-Quentin-le Câtelet-Cambrai jusqu'au canal, et à gauche le 22e corps jusqu'à la route Saint-Quentin–La Fère.

Depuis deux jours, le dégel avait succédé au froid persistant et aux neiges de la période précédente. Il en résultait que les chemins non empierrés étaient défoncés, les champs détrempés à une profondeur de plusieurs pouces et couverts d'eau en maints endroits, ce qui rendait les mouvements des troupes excessivement difficiles et pénibles.

Les diverses fractions de la Ire armée commencent leur marche en avant au moment prescrit. Après une affaire très-chaude qui durait pendant 7 heures, l'ennemi, délogé de toutes ses positions en avant de Saint-Quentin, était repoussé, l'aile gauche dans la ville même, l'aile droite sur la route qui mène à Cambrai par le Câtelet. Tandis qu'au Sud-Est, nous pénétrions dans Saint-Quentin, dès 6 heures du soir, après avoir enlevé d'assaut la gare, à l'Ouest, au contraire, la lutte se prolongeait encore pendant une heure environ, parce que des renforts arrivés de Cambrai dans l'après-midi, ralentissaient le mouvement en avant et aussi parce que, sur ce point, l'ennemi s'efforçait de continuer plus longtemps la résistance afin de couvrir la retraite sur Cambrai, de ses troupes et surtout de son artillerie.

La bataille se terminait par la défaite complète de l'armée du Nord qui s'enfuyait dans le plus grand désordre vers Cambrai, en laissant 10,000 prisonniers et 6 bouches à feu entre les mains des vainqueurs.

Les pertes de la Ire armée en tués, blessés et disparus s'élevaient à 94 officiers et 3,369 hommes. Ajoutons toutefois que parmi les disparus, figuraient 400 hommes environ qui avaient été distraits momentanément pour le transport des blessés et des prisonniers, et qui rejoignirent ultérieurement leurs corps (1).

(1) Le général Faidherbe évalue également à 3,000 hommes ses pertes en tués et blessés dans cette journée.

Une poursuite immédiate et continue était impossible tant en raison de l'épuisement des troupes que du manque d'une réserve intacte, car tous les corps de la Ire armée avait été engagés; mais comme néanmoins il fallait atteindre l'ennemi pour compléter sa déroute, cette poursuite générale et sans relâche était fixée au 20 Janvier. Il était prescrit à toutes les troupes de faire, autant que possible, une marche de 38 kilomètres en utilisant pour cela tous les moyens propres à leur en faciliter l'exécution. Le général de Kummer avait ordre de prendre la direction de Cambrai avec sa division et les troupes du général comte de Groeben, et de chercher surtout à gêner l'ennemi au point où la route franchit l'Escaut. Le général de Barnekow était dirigé sur Clary et Caudry, avec la 16e division, le détachement du Prince Albrecht et l'ancienne réserve de l'armée. Le général comte de Lippe marchait sur Cateau-Cambresis, avec mission de faire éclairer en même temps le pays vers Guise.

Les troupes de l'armée de la Meuse, en marche pour rallier, étaient renvoyées sous Paris, à l'exception des 3 bataillons déjà arrivés et qui étaient maintenus pendant quelques jours encore à la disposition du comte de Lippe, pour prendre part à la poursuite.

Saint-Quentin restait occupé par un détachement de troupes de toutes armes.

La fatigue des hommes, l'insuffisance fréquente des vivres qui souvent même ne pouvaient être

complétement distribués que dans le courant de la nuit en raison de la durée du combat, enfin la rapidité avec laquelle l'ennemi avait opéré sa retraite, empêchèrent que la poursuite ne donnât tous les résultats qu'on en espérait dans cette journée du 20. Nos têtes de colonne seulement parvenaient à atteindre les Français à Masnières et à une bifurcation de voies ferrées située au Sud-Ouest de Cateau-Cambresis.

L'ordre était donc donné, pour le 21, au général comte de Lippe de s'établir à cette bifurcation et d'occuper Cateau-Cambresis, au général Barnekow de prendre position à Caudry-Bethoncourt, au général de Kummer d'occuper la position Marcoing-Masnières et de faire battre le pays le long de la route Cambrai-Arras.

Le 21 Janvier, toutes les troupes avaient gagné ces emplacements. L'aile gauche rejetait quelques petits corps sur Cambrai et réduisait l'ennemi aux limites tracées par la portée de ses canons.

Le 22 Janvier, le général de Kummer appuie à l'Ouest avec la 15e division et un régiment de la 3e division de cavalerie pour venir s'établir aux environs d'Achiet, Bapaume, Beugny et Beaumetz, et pour surveiller de là le pays dans la direction de Cambrai et d'Arras, en même temps qu'il couvrirait Amiens. — Le lieutenant-général comte Groeben observait Cambrai de la ligne Marcoing-Masnières-Crèvecœur et couvrait Péronne avec le reste de la 3e division de cavalerie et les troupes du Ier corps d'armée, réunies sous le commandement du

général de Gayl, à la suite de la blessure du général Memerty. — Le général Barnekow avec la 16e division prenait position à Clary, Maretz, Prémont et Brancourt, d'où il surveillait la route Cambrai-Cateau-Cambresis et la ligne ferrée Cambrai-Bertry. — Le général comte de Lippe demeurait à Cateau-Cambresis, où il était renforcé par un détachement de la 16e division remplaçant les troupes renvoyées à l'armée de la Meuse.

L'armée restait dans ces positions pendant les journées des 23 et 24 Janvier, d'abord pour donner aux troupes un repos qu'elles avaient bien gagné, puis pour achever au loin en avant la destruction complète des chemins de fer et des télégraphes. De fortes reconnaissances parcouraient le pays jusqu'au delà d'Arras, de Cambrai, du Quesnoy et de Landrecies. Mais à l'exception d'Arleux (entre Arras et Bouchain), sur aucun point on ne rencontrait l'ennemi en dehors de la zone d'action du canon de ses places.

Le 22 Janvier, le lieutenant-général comte Groeben fait sommer Cambrai; la place refuse de se rendre. Le 23, le détachement du comte de Lippe bombarde, également sans succès, Landrecies. Comme il n'entrait pas dans les projets des chefs de l'armée allemande d'occuper d'une manière permanente la région située au Nord de la Somme, et comme, d'autre part, on n'avait pas sous la main un parc de siége et qu'on ne pouvait pas en amener promptement, on dut s'abstenir de toute

tentative ultérieure pour s'emparer de ces places fortes.

Le général de Groeben s'arrêtait, au contraire, au parti de revenir de nouveau derrière la Somme avec le gros de son armée, en ne laissant au delà du fleuve que des détachements chargés de surveiller et d'éclairer le pays. Ces mouvements avaient eu lieu dans les journées du 25 au 27 Janvier, quand la conclusion de l'armistice vint également mettre un terme aux hostilités sur cette partie du théâtre de la guerre.

XXIV.

Attaque d'artillerie contre Paris. — Bataille du Mont-Valérien, le 19 Janvier. — Capitulation de Paris et armistice.

Dans la nuit du 3 au 4 Janvier, l'armement des batteries dirigées contre le front Sud-Ouest de Paris avait été terminé sans être inquiété et, en apparence, sans être même remarqué par l'ennemi. Néanmoins un épais brouillard obligeait à

remettre l'ouverture du feu à la matinée du 5 Janvier. Le défenseur répondait par une canonnade très-vive et très-soutenue partant des forts, des batteries situées dans leurs intervalles et, au début, des canonnières de la Seine. En peu de jours cependant, on parvenait à réduire presque complétement au silence les forts d'Issy et de Vanves ainsi que la redoute de Villejuif et la majeure partie du fort de Montrouge. A plusieurs reprises, quelques pièces isolées venaient s'établir derrière les épaulements préparés entre les forts, en ayant soin de changer fréquemment de position; mais toujours, après avoir tiré quelques coups, elles étaient contraintes de cesser leur feu. L'artillerie du corps de place, au contraire, continuait sans interruption la lutte avec nos batteries, bien que, de part et d'autre, la grande distance (4,000 à 7,000 pas) ne permît pas d'en attendre un résultat sérieux. Le front Sud de l'enceinte, construit presque en ligne droite sur une longueur de 9,000 pas, avait 18 bastions en position de battre nos batteries, et l'assiégé y avait disposé un nombre supérieur de bouches à feu du plus gros calibre. De leur côté, les batteries allemandes avaient l'avantage, — très-faible d'ailleurs, — de n'offrir, en raison de la grande distance, qu'un but presque inappréciable, de sorte que l'ennemi ne pouvait leur causer que fort peu de dommages. L'assiégeant pouvait donc bientôt pousser plus avant ses batteries et gagner ainsi des positions desquelles il lui devenait possible de couvrir de ses feux une

notable partie de la ville. Les nouvelles batteries indiquées ci-dessous entraient donc en action contre le front Sud, savoir :

Batterie n° 18 (Bagneux) tirant à bombarder et à démonter. Etablie entre Bagneux et Châtillon, armée de 6 pièces de 24 long rayées, elle tirait à bombarder la ville et à démonter le front Ouest de Montrouge ainsi que les batteries épaulées construites à l'Ouest de ce fort. Distance de Montrouge, 2,900 pas ; du corps de place, 4,500 pas. Ouverture du feu contre Montrouge dans la matinée du 8 Janvier, et contre la ville dans la soirée du même jour.

Batterie n° 19 (Fleury) tirant à démonter et à faire brèche. Etablie sur la croupe qui s'avance entre Fleury et Clamart, elle était armée de 4 pièces de 24 long rayées, empruntées à la batterie n° 4 à Meudon, et de 4 pièces de 24 court rayées. Dirigée contre le fort d'Issy (distance 2,100 pas), et le corps de place (Point du Jour : 4,700 pas). Ouverture du feu dans la matinée du 10 Janvier.

Batterie n° 20 (Clamart) tirant à démonter et à enfiler. Etablie au village de Clamart, derrière Notre-Dame de Clamart; dirigée contre le fort de Vanves; armée de 6 pièces rayées de 24 long prises à la batterie n° 6. Distance 2,600 pas. Ouverture du feu dans la matinée du 11 Janvier.

Batterie n° 21 (Châtillon) tirant à démonter. Etablie à l'Ouest de Châtillon; dirigée contre Vanves et les emplacements avoisinants. Distance 1,800 pas. Armement : 6 pièces rayées de 24 court. Ouver-

ture du feu dans la matinée du 13 Janvier.

Batterie n° 22 (Châtillon) tirant à démonter et à enfiler. Établie à gauche de la batterie n° 18; agissant contre Montrouge et les épaulements de batteries à l'Ouest de ce fort. Distance 2,800 pas. Armement : 6 pièces rayées de 12. Ouverture du feu dans la matinée du 13 Janvier.

Batterie n° 23, à tir courbe. Sur la droite de l'ouvrage construit par les Français à Notre-Dame de Clamart; armée de 4 mortiers de 50 lisses et dirigée contre le fort d'Issy. Distance 1,800 pas. Ouverture du feu le 20 Janvier.

De plus, et en prévision d'une tentative de sortie de ce côté, un épaulement pour 4 pièces rayées de 6 avait été établi au nord de la gare de Meudon, face au village d'Issy.

Le nombre total des bouches à feu en action contre le front Sud de Paris s'élevait donc, vers le milieu de Janvier, à 123 dont 40 en première ligne. 200 ou 300 obus étaient lancés journellement sur la ville; c'était un nombre suffisant pour jeter une vive inquiétude dans les quartiers de la rive gauche de la Seine, ainsi que dans les localités de Passy, Auteuil, Boulogne et Billancourt, situées de l'autre côté du fleuve, pour en chasser la plus grande partie de la population et pour abattre l'esprit de résistance, sans pouvoir arriver cependant à causer des dommages matériels considérables.

Des résultats plus décisifs n'eussent pu être obtenus qu'en procédant à une attaque en règle contre les forts d'Issy et de Vanves, attaque à laquelle

on n'avait jamais songé pour les motifs déjà connus, et que maintenant on était moins que jamais disposé à entreprendre, car chaque jour qui s'écoulait montrait d'une manière plus évidente que la force de résistance de Paris approchait de son terme. En admettant même que les vivres eussent suffi pour longtemps encore, la ténacité du défenseur ne pouvait tarder à être ébranlée, car, du côté du Nord également, il était de plus en plus refoulé par le tir très-juste et à grande portée des grosses pièces de l'assiégeant, et le moment n'était peut-être plus éloigné où les quartiers Nord de Paris se verraient exposés à leur tour aux horreurs d'un bombardement.

L'attaque d'artillerie dirigée contre le front Sud avait été appuyée en effet par un redoublement des feux des batteries déjà démasquées devant les fronts Nord et Est, afin de diviser ainsi l'attention et l'action du défenseur. Deux nouvelles batteries (n^{os} 16 et 17) avaient été établies à Chennevières pour agir contre les travaux de l'ennemi à Saint-Maur; trois nouvelles batteries (n^{os} 18, 19, 20) avaient été construites à Blanc-Mesnil et à Pont-Iblon pour couvrir la position occupée par la Garde; elles étaient armées, les premières de 4 pièces de 24 court et les secondes de 12 pièces de 12. La majeure partie de ces bouches à feu avait été retirée des batteries établies contre le Mont-Avron. Elles commençaient leur tir le 5 et le 6 Janvier.

En outre, la capitulation de Mézières allait permettre d'augmenter encore notablement la puis-

sance de l'attaque contre le front Nord. Une partie du parc de siége devenu disponible devant cette place était mise, à cet effet, à la disposition de l'armée de la Meuse ; l'autre partie était donnée d'abord à la Ire armée pour être employée au siége de Péronne, puis elle faisait également retour à l'armée de la Meuse, après la capitulation de cette place qui avait lieu avant même que les grosses pièces y fussent arrivées. Conséquemment, l'artillerie de siége sur le front Nord pouvait donc recevoir jusqu'au milieu de Janvier, une augmentation de 26 pièces de 24 long, 10 de 24 court, 32 de 12 (toutes bouches à feu rayées) et 4 mortiers rayés, avec les compagnies d'artillerie de place nécessaires pour les servir. On y trouvait aussi le moyen de faire avancer plus rapidement désormais l'attaque contre les ouvrages de Saint-Denis. Le chemin de fer amenait le parc de siége jusque dans le voisinage même de l'emplacement des batteries qui devaient agir contre cette ville. Ces batteries étaient les suivantes :

A. *Au Bourget :*

Batterie de bombardement n° 21. 8 pièces de 24 long. Distance jusqu'au fort d'Aubervilliers : 5,000 pas; jusqu'à la Villette : 8,000 pas.

B. *Sur la hauteur de Stains :*

4 batteries (nos 22, 23, 24, 25) pour 6 pièces de 24 long, 6 de 24 court et 16 de 12. Distance jusqu'aux ouvrages de Saint-Denis : de 4,000 à 5,000 pas.

C. *Dans le voisinage de la station de Pierrefitte :*

Batterie n° 26 pour 4 pièces de 24 court; distance jusqu'à la Double-Couronne : 2,700 pas.

D. *Sur la hauteur de Montmagny :*

2 batteries (n°s 27 et 28) pour 4 mortiers rayés et 8 pièces de 12. Distance jusqu'à la Double-Couronne et au fort de la Briche : 3,400 pas.

E. *A Montmorency :*

Batterie n° 29 pour 6 pièces de 24 long; distance jusqu'aux ouvrages mentionnés en D. : 4,500 pas.

F. *A la Chevrette, La Barre et Ormesson :*

3 batteries (n°s 30, 31, 32) pour 4 pièces de 24 court, 6 de 24 long et 8 de 12; distance jusqu'au fort de la Briche : 4,000 pas.

Les batteries numérotées de 22 à 32 commencent leur feu dans la matinée du 21 Janvier; la batterie n° 21 et une nouvelle batterie (n° 33) établie à l'Ouest du Bourget, l'ouvrent le 24, et toutes avec un tel succès que, dès la nuit du 24 au 25, on pouvait déjà porter les avant-postes en avant, et établir en arrière de leur ligne, de nouvelles batteries, éloignées de 1,500 pas seulement des ouvrages de Saint-Denis, et qui entraient en action le 26 Janvier. Sur le front Est également, il devenait possible d'établir à Champigny et sur la hauteur située entre Villiers et Brie, de nouvelles batteries qui canonnaient Vincennes avec succès. Les obus des batteries du Bourget atteignaient la Villette.

Les résultats obtenus jusque-là par l'artillerie de siége étaient tels qu'on en était venu à discuter très-sérieusement la question d'opportunité d'une

attaque décisive contre Saint-Denis au moment où Paris mit bas les armes.

Nous avons anticipé sur les événements afin de pouvoir exposer, sans solution de continuité, tout ce qui était relatif à ces attaques de l'artillerie; nous allons maintenant revenir en arrière pour reprendre le récit des autres incidents qui marquèrent la dernière période de la lutte autour de Paris.

L'armée d'investissement attendait, l'arme au pied, les résolutions que dicterait au défenseur le feu des grosses pièces qui, de jour en jour, l'inquiétait et le refoulait davantage. Les nouvelles arrivant de Paris laissaient entrevoir que, de toute manière, les approvisionnements de la ville ne suffiraient plus pour longtemps; l'inquiétude soulevée dans la population par les effets de notre artillerie, suivait une progression croissante à mesure que les batteries de l'assiégeant augmentaient en nombre et se rapprochaient des fronts Sud, Est et Nord. On sommait tumultueusement le Gouvernement de prendre des déterminations décisives; dans la presse, quelques voix s'élevaient qui faisaient entendre le mot de capitulation, mais elles étaient étouffées par l'opinion prépondérante qui demandait un suprême effort général pour rompre les lignes de l'assaillant.

Du côté des Allemands, on était assuré du succès dans le cas où une attaque serait tentée contre les positions d'investissement. Sur les fronts Sud, Est et Nord, l'assiégé eût été forcé d'interrompre pen-

dant plusieurs heures le feu de ses grosses pièces, s'il eût voulu se former pour une sortie,—opération toujours fort difficile en elle-même, mais qui devenait presque impossible avec des troupes comme celles qui se trouvaient dans Paris. Avec une armée solide, on aurait pu essayer peut-être, de profiter pour cela des heures de nuit ; mais avec l'armée dont disposait Trochu, une semblable mesure eût été pour le moins très-dangereuse, ainsi que le démontrait déjà l'issue de diverses petites entreprises nocturnes, et plus particulièrement celle des sorties plus considérables exécutées contre les fronts occupés par la Garde et par le XII^e^ corps, dans les nuits du 13 au 14 et du 14 au 15 Janvier. Dans ces tentatives, les colonnes d'attaque se repliaient toujours en désordre devant le feu de nos avant-postes qui, de leur côté, n'éprouvaient que des pertes absolument insignifiantes. Il ne restait donc plus à l'assiégé comme terrain d'attaque que le front Ouest. Là, en effet, il pouvait se former à son aise sous la protection du Mont-Valérien et en dehors de la zone d'action des canons allemands ; mais ensuite il venait se heurter nécessairement contre une position rendue si forte par la nature et par l'art, qu'il devenait presque impossible de la forcer, si elle était vigoureusement défendue.

Quant à la chance de ne pas rencontrer sur cette position des troupes suffisantes pour opposer une résistance des plus opiniâtres, les Français n'auraient pu y compter que dans le cas où une armée de secours aurait obtenu au dehors des succès tels que

les troupes d'investissement eussent été dans la nécessité de détacher contre elle des corps considérables. Cette mission avait été principalement destinée à Chanzy ; mais, par suite de la déroute du Mans, ce général se trouvait moins que jamais en état de venir au secours de la Capitale. Dans l'hypothèse la plus favorable, Faidherbe pouvait bien encore attirer sur lui quelques fractions de l'armée assiégeante ; mais il était notoirement trop faible pour se flatter de remporter sur la I^re^ armée allemande, qui lui était opposée, des avantages d'une action décisive sur la délivrance de Paris.

Nonobstant les chances très-restreintes de réussite que pouvait donc présenter à l'armée de Paris une attaque contre les lignes allemandes, il y avait tout lieu, cependant, de s'attendre presque avec certitude à une tentative de ce genre, avant que d'en venir à une décision définitive en faveur de la capitulation. Quand bien même le Gouvernement français, prévoyant l'impossibilité d'un succès, eût voulu éviter une nouvelle effusion de sang, il n'aurait pas été assez fort pour résister sur ce point aux manifestations de l'opinion publique.

Le lendemain du jour où dans une solennité à la fois simple et digne, S. M. le Roi Guillaume de Prusse avait été proclamé, le 18 Janvier, au château de Versailles, Chef de l'empire allemand à nouveau rétabli, l'armée de Paris engageait cette lutte suprême et désespérée. Le 19 Janvier, à partir de 8 heures du matin, les avant-postes mandaient que des corps ennemis s'avançaient

contre la position occupée par le Ve corps, en même temps que de fortes réserves se formaient sous la protection du Mont-Valérien. Un temps brumeux ne permettait de distinguer qu'imparfaitement les forces et les mouvements de l'assiégé; néanmoins on arrivait promptement à se convaincre qu'il était décidé à entreprendre la grande sortie attendue depuis si longtemps.

S. A. le Prince impérial prescrivait donc aussitôt les dispositions nécessaires pour faire soutenir le Ve corps. 5 bataillons de la division de landwehr de la Garde, ainsi qu'une brigade du IIe corps bavarois avec 2 batteries et 2 escadrons, se rassemblaient à Versailles pour former la réserve. 4 bataillons de landwehr de la Garde se portaient derrière l'aile gauche du Ve corps pour y être à la disposition du général de Kirchbach commandant ce corps. Le VIe corps recevait l'ordre de tenir une brigade toute prête à appuyer le IIe corps bavarois en cas de besoin.

S. M. l'Empereur se rendait de sa personne à la machine de Marly où une station télégraphique était établie; le Prince impérial venait se placer lui-même sur la hauteur au Nord-Est de Vaucresson.

Le Ve corps s'était établi de la manière suivante: à l'aile droite, la 9e division (de Sandrart) occupant la ligne de défense depuis le parc de Meudon jusqu'au mur de clôture du parc de Buzenval; à sa gauche, la 10e division (de Schmidt) tenant la ligne de Buzenval par La Jonchère jusqu'à la Seine. Les

réserves principales de ces deux divisions se trouvaient sur le plateau de Jardy et à Beauregard.

A l'aile droite ennemie, vers 10 heures 1/2, 12 bataillons s'avancent en même temps contre le front de la 10e division, depuis Buzenval jusqu'à la Seine ; de fortes réserves les suivent. Une nombreuse artillerie de campagne, soutenue par les grosses pièces du Mont-Valérien appuie l'attaque de l'infanterie. Néanmoins, et malgré ses efforts réitérés, celle-ci ne parvient que jusqu'à la première ligne de défense de la 10e division. Les bataillons de tête de l'assaillant reculent devant le feu meurtrier de l'infanterie prussienne, pendant que les colonnes qui les suivent sont mises en désordre par le tir bien dirigé de 4 batteries établies à Saint-Michel et surtout par le feu d'écharpe de 4 batteries du IVe corps et d'une batterie de la division de landwehr de la Garde, qui s'étaient hâtées d'accourir sur la rive droite de la Seine et qui avaient gagné une excellente position à Carrières. Dans l'après-midi, les pertes énormes qu'avait eu à supporter l'infanterie française de l'aile droite, obligeaient l'ennemi à renoncer à toute entreprise ultérieure dans cette direction. A partir de 3 heures, la lutte dégénérait en un combat de tirailleurs qui cessait peu à peu avec l'obscurité.

Vers 10 heures, l'assiégé avait également déployé devant le front de la 9e division, une division qui se portait contre Montretout et le dos de terrain de Buzenval. Nos postes avancés se replient sur la

position principale; la redoute de Montretout, construite en avant de cette position, est également enlevée par l'assiégé qui y pénètre de tous côtés, même par la gorge. L'ennemi occupe cette redoute ainsi que le dos de terrain situé à l'Ouest et le parc de Buzenval; puis, continuant son mouvement en avant, il se porte sur Garches, mais en dépit de tous ses efforts, il ne parvient pas à gagner du terrain. La 9e division se maintient dans le village de Garches et à la Bergerie d'où elle repousse avec des pertes sanglantes les tentatives que l'assaillant, renouvelle sans cesse avec des troupes toujours fraîches. Vers 3 heures de l'après-midi enfin, le général de Sandrart qui avait été renforcé d'un bataillon du XIe corps, donne l'ordre de passer à l'offensive pour reprendre à l'ennemi les positions situées en avant. Les hauteurs de Garches sont emportées d'assaut; mais, d'un autre côté, les troupes trop peu nombreuses dont on disposait, ne parviennent pas tout d'abord à enlever le parc de Buzenval et la redoute de Montretout où l'assiégé avait fait avancer de fortes réserves. Ce n'est qu'à la nuit close, à 9 heures du soir, que l'on arrive à reprendre la hauteur et la redoute de Montretout que l'ennemi évacue à l'approche des colonnes d'attaque. En même temps, et après un combat des plus opiniâtres, on réoccupait, à quelques maisons près, la ville de Saint-Cloud dans laquelle l'assiégé avait également pénétré.

La lutte cessait vers 9 heures du soir. A l'exception des postes du parc de Buzenval, les avant-

postes du Ve corps avaient tous repris leurs emplacements primitifs. Les grandes réserves de ce corps d'armée regagnaient leurs cantonnements; les troupes appelées de la division de landwehr de la Garde et du IIe corps bavarois, — qui d'ailleurs n'avaient pas été engagées, — se logeaient à Versailles et aux environs.

Pendant la nuit, l'ennemi bivouaque en grandes masses au pied du Mont-Valérien; mais le lendemain matin, et contrairement à ce que l'on attendait, il ne renouvelle pas son attaque. Le parc de Buzenval est réoccupé sans combat; on coupe la retraite aux détachements français attardés dans Saint-Cloud et qui, dans le courant de l'après-midi sont obligés de mettre bas les armes, au nombre de 18 officiers et de 329 hommes.

Le Ve corps d'armée avec un effectif de 20,000 hommes environ, avait donc victorieusement gardé sa première ligne de défense d'un développement de 8,000 pas contre toutes les attaques d'une armée de plus de 100,000 hommes combattant pour conquérir son salut. Les pertes du Ve corps s'élevaient en tués, blessés et disparus, à 38 officiers et 599 hommes. On avait pris à l'ennemi 25 officiers et 450 hommes; il abandonnait en outre 1,200 cadavres sur le champ de bataille, de sorte que ses pertes totales doivent être évaluées à 6,000 hommes au moins. Là se trouvait l'explication des motifs qui avaient déterminé les généraux français à ne pas continuer la lutte, bien que la conséquence de cette décision dut être la capitu-

lation inévitable et prochaine de Paris. Quoi qu'il en soit, on peut avancer en toute certitude que si le lendemain les troupes françaises avaient réussi, dans un nouvel effort désespéré, à pénétrer dans les positions défensives du V^e^ corps, elles n'en auraient pas moins été obligées, une fois encore, de battre en retraite dans la soirée, et cela avec une perte de 20,000 à 30,000 hommes; car jamais elles n'eussent pu percer au travers de ces lignes de défense qui se succédaient de plus en plus fortes, et derrière lesquelles les attendaient de nombreuses troupes toutes fraîches.

On comprend facilement que l'issue de la bataille du Mont-Valérien devait soulever dans Paris une émotion générale. Les esprits exaltés demandaient impétueusement une sortie en masse dans laquelle la population tout entière, y compris les femmes mêmes et les enfants, se ruerait contre les lignes allemandes. Il paraissait fort douteux que le Gouvernement établi pût se maintenir au pouvoir; s'il n'y parvenait point, Paris marchait peut-être vers une des plus épouvantables catastrophes dont fasse mention l'histoire du genre humain. Des vivres n'existaient plus en effet que pour quelques jours à peine; si donc une capitulation n'intervenait pas encore en temps utile, c'est-à-dire assez tôt pour que la ville pût être ravitaillée du dehors avant d'avoir consommé sa dernière bouchée, une grande partie de la population devait fatalement succomber à la faim, sans pouvoir être secourue. Tout ce qui se trouvait en fait de subsistances tant

entre les mains des troupes allemandes, que dans un rayon de plusieurs journées de marche, devait suffire à grand'peine pour nourrir, ne fût-ce qu'un jour, cette population de plus de deux millions d'âmes, et les exigences de son propre entretien eussent contraint l'armée allemande à repousser sans miséricorde derrière les murs de la ville, les malheureux habitants que la faim chasserait au dehors. Mais si le Gouvernement ne parvenait pas à se maintenir au pouvoir, à qui donc incomberait, au milieu de l'anarchie qui suivrait cette révolution, la tâche de conclure la capitulation en temps utile?

Fort heureusement pour Paris et pour la France entière, cette fois encore, les menées anarchiques ne triomphèrent pas dans la Capitale. Le 23 Janvier, M. Jules Favre pouvait enfin se présenter à Versailles pour y négocier au nom du Gouvernement établi, et le 26 déjà, ces négociations étaient assez avancées pour que l'on pût tomber d'accord sur la cessation des hostilités devant Paris à partir de minuit, et entamer des pourparlers sur la question des ravitaillements de la Capitale. Le 28 Janvier, ces pourparlers aboutissaient à la conclusion d'un armistice de 21 jours qui devait commencer le jour même pour Paris, et 3 jours après pour les départements, à l'exception de ceux du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or.

Le but assigné à l'armistice était la convocation d'une Assemblée nationale, qui aurait à statuer sur la continuation de la guerre ou sur les conditions

auxquelles la paix pourrait être conclue. Les principales stipulations militaires de la convention étaient les suivantes :

1° Remise immédiate de tous les forts de Paris à l'armée allemande.

2° Désarmement du corps de place de Paris.

3° Les troupes de ligne, les gardes mobiles et les troupes de marine qui font partie de la garnison de Paris seront prisonnières de guerre, à l'exception de 12,000 hommes qui resteront sous les armes pour le maintien de l'ordre intérieur. On s'abstenait provisoirement de transporter en Allemagne l'armée prisonnière, mais celle-ci était tenue néanmoins de faire immédiatement la remise de ses armes.

4° Ravitaillement de la ville en ce qui concernait les subsistances, le blocus étant d'ailleurs maintenu sous tous les autres rapports.

5° Paiement d'une contribution de guerre de 200 millions de francs par la ville de Paris.

6° Renonciation provisoire de la part des armées allemandes à entrer dans la Capitale.

7° Etablissement d'une ligne de démarcation entre les deux armées.

Des considérations d'un ordre purement politique avaient conduit à renoncer à la capitulation sans conditions de la Capitale.

En ce qui concernait la situation à établir sur le théâtre oriental des opérations, la convention s'exprimait ainsi : « Malgré l'armistice, les opéra-« tions militaires dans l'étendue des départements

« du Doubs, du Jura et de la Côte-d'Or, ainsi que « le siége de Belfort, continueront jusqu'au mo- « ment où l'on sera tombé d'accord sur la ligne de « démarcation dont le tracé dans les 3 départe- « ments ci-dessus mentionnés, reste réservé pour « une convention ultérieure. »

Ainsi, pendant que, dans tout le reste de la France, les combattants se mettaient au repos, les hostilités continuaient dans l'Est, et il nous reste encore, pour achever notre récit, à exposer les opérations de l'armée du Sud jusqu'au moment où elles cessèrent définitivement.

XXV.

Opérations du général de Manteuffel sur les flancs et sur les derrières de l'armée de Bourbaki jusqu'au moment du désarmement de cette armée sur le territoire suisse.

Le 12 Janvier, quand le général de Manteuffel prenait, à Châtillon, le commandement de l'armée du Sud, le II^{e} corps d'armée avait la 3^{e} divi-

à la pointe méridionale du lac de Saint-Point. L'ennemi y perdait de nouveau 1,500 prisonniers.

Après s'être assuré ainsi que l'armée française se trouvait effectivement à Pontarlier, le dos à la frontière suisse, le général de Manteuffel, qui avait maintenant sous la main des forces suffisantes, se décide à diriger, le 1er Février, une attaque concentrique sur cette ville. Il disposait pour cela du VII[e] corps tout entier, de deux brigades du II[e] corps et du détachement de Goltz; il pouvait compter en outre qu'une attaque par le Nord serait exécutée par la division Schmeling qui, dans la soirée du 31 Janvier, avait fait savoir qu'elle venait d'atteindre Nods ce même jour.

C'est en vain qu'invoquant des erreurs dans les télégrammes de Bordeaux, le général Clinchant, qui avait remplacé Bourbaki dans le commandement en chef de l'armée ennemie, tente à plusieurs reprises, auprès du général Manteuffel, d'obtenir une suspension de son mouvement; tous ces efforts n'ont aucun succès.

Pontarlier est enlevé après un court engagement; mais une lutte sanglante s'engage dans la montagne entre le II[e] corps et l'arrière-garde française qui se défend avec acharnement dans une forte position appuyée au fort de la Cluse et garnie de mitrailleuses. Le combat ne se termine que fort avant dans la soirée, après l'enlèvement de la croisée des deux routes qui mènent en Suisse.

Tant dans les affaires du 29 Janvier au 1er Février que dans leur suite immédiate, l'armée du

Sud avait pris 2 drapeaux, 28 canons ou mitrailleuses, plus de 1,500 prisonniers, dont 2 généraux, plusieurs centaines de voitures de vivres qui étaient restées embourbées dans les chemins défoncés des montagnes, et enfin une grande quantité d'armes de toute espèce.

Il ne restait aux débris de l'armée ennemie refoulés dans les montagnes de la frontière et cernés de tous côtés, d'autre alternative que la captivité en Allemagne ou le passage sur le territoire neutre de la Suisse. Dans cette situation, le général Clinchant avait entamé, depuis plusieurs jours déjà avec la Suisse, des négociations dont le résultat était une convention par laquelle ses troupes entraient sur le territoire helvétique pour y être désarmées et y demeurer internées jusqu'à la conclusion définitive de la paix. De toute cette armée que Bourbaki avait rêvé de conduire d'abord en Alsace, puis au delà du Rhin dans l'Allemagne du Sud, une petite fraction, brusquement séparée du gros, parvenait seule à gagner le midi de la France, tandis qu'un faible détachement restait en arrière à Besançon.

Les troupes qui passaient ainsi la frontière et dont l'effectif était très-diversement évalué, — de 80,000 à 100,000 hommes, — se trouvaient dans le plus complet état de désorganisation; les tableaux que les journaux suisses retracent des misères qui les accablaient, rappellent vivement la retraite de l'armée française en Russie dans l'année 1812. Le manque de vivres et de vêtements suffi-

sants durant ces marches continuelles, constamment inquiétées par l'armée poursuivante, à travers un âpre pays de montagnes couvert de plusieurs pieds de neige, avait semé la maladie et le découragement au milieu de ces masses faiblement organisées et les avait précipitées dans l'abîme d'une ruine totale.

La ferme attitude du général de Werder à Montbéliard, la pointe audacieuse du général de Manteuffel vers le Jura, avaient pour résultat de contraindre, pour la quatrième fois dans cette campagne, une grande armée française à mettre bas les armes!

Le jour même où Clinchant franchissait la frontière avec son armée, le lieutenant général Hann de Weyhern occupait sans résistance Dijon, après s'être avancé, dans la soirée du 31, jusqu'aux abords mêmes de la ville à la suite d'un petit engagement. Garibaldi, évitant la rencontre décisive, s'était échappé vers le Midi.

Dans les journées suivantes, l'armée du Sud se répandait dans la partie méridionale, non encore occupée, des départements du Jura, du Doubs et de la Côte-d'Or; l'occupation complète de ces départements marquait la fin de ses opérations, car, aux termes de la convention de Versailles, leurs limites ne pouvaient être dépassées.

Pendant ces événements, le siége de Belfort avait suivi son cours. Après l'ouverture de la première parallèle contre les deux Perches (Hautes et

Basses) un feu très-vif avait été dirigé contre ces forts, et, d'après les apparences et les déclarations des prisonniers, la garnison paraissait assez découragée pour que le général de Tresckow crût pouvoir essayer d'une attaque de vive force. Dans la nuit du 26 au 27 Janvier, les colonnes se lancent à l'assaut et pénètrent jusque dans les fossés ; mais elles y sont accueillies par un feu tellement violent de mitraille et de mousqueterie qu'elles se voient forcées de renoncer à continuer l'attaque. Les troupes assiégeantes perdaient dans cette affaire 8 officiers et 447 hommes sur lesquels beaucoup furent faits prisonniers dans les fossés dont ils ne pouvaient gravir les contrescarpes à pic taillées dans le roc.

Il ne restait plus désormais, après cette tentative inutile, qu'à continuer le siége régulier; mais par suite de la gelée et de la nature rocheuse du terrain, les travaux n'avançaient que d'une façon relativement fort lente. Puis, les forces dont on disposait pour ces travaux se montraient chaque jour plus insuffisantes, car non-seulement les combats et les fatigues résultant d'un hiver long et rigoureux avaient notablement affaibli les bataillons, mais en outre il fallait en distraire constamment des troupes pour se garder contre toute éventualité d'un nouveau mouvement offensif des corps de Bourbaki par le Sud-Ouest.

Dans la nuit du 1er février l'assiégeant était en mesure d'ouvrir la deuxième parallèle; mais il fallait ensuite s'avancer dans le roc à la sape pleine,

et les fatigues du corps de siége s'augmentaient encore par ce fait qu'à la suite d'un temps doux et pluvieux, l'eau atteignait dans les tranchées une hauteur de 4 pieds. Néanmoins les travaux furent poussés de telle sorte que le 7 Février on couronnait les chemins couverts des deux ouvrages qui, dès le lendemain 8, étaient enlevés après une courte résistance de la faible garnison qui les occupait.

Pendant que le général de Tresckow préparait l'attaque de la place proprement dite, les Gouvernements des puissances belligérantes arrivaient à une entente par suite de laquelle les hostilités cessaient également dans toutes les parties du théâtre de la guerre non comprises dans la convention du 28 Janvier. Le 18 Février, la place de Belfort était remise aux troupes allemandes; la libre sortie était accordée à la garnison française, forte encore de 12,000 hommes environ, qui partait en emportant les archives de la place.

XXVI.

Conclusion.

On sait qu'à l'armistice de Versailles succédait la paix : l'Alsace moins Belfort, et les parties allemandes de la Lorraine faisaient retour au nouvel Empire germanique, la France s'engageait en outre à payer une contribution de guerre de 5 milliards de francs.

En réalité la France était absolument hors d'état de continuer la lutte avec la moindre espérance de succès ; en agissant ainsi, elle n'aurait pu qu'augmenter encore la grandeur de sa défaite et l'amener peut-être aux proportions d'une ruine complète et définitive.

Plus de 385,000 Français, dont 11,860 officiers, se trouvaient prisonniers de guerre en Allemagne, près de 100,000 hommes étaient internés en Suisse, et dans le cas d'une reprise des hostilités, l'armée de Paris, comptant au delà de 150,000 hommes, allait être conduite à son tour de l'autre côté du Rhin. Au nombre des prisonniers se trouvaient, à quelques rares exceptions près, tous les officiers connus et tous les soldats formés que possédait la

France. Le vainqueur avait entre les mains le matériel de guerre tout entier de trois grandes armées, 22 places fortes conquises, une grande quantité de bouches à feu, de voitures, d'armes enlevées sur les champs de bataille, un total de 1,835 pièces de campagne, 5,373 pièces de place et plus de 600,000 fusils; d'autre part, le matériel de l'armée réfugiée en Suisse demeurait détenu jusqu'à la conclusion de la paix. — La flotte était en majeure partie désarmée; ses officiers, ses équipages, son matériel avaient été utilisés pour la guerre de terre. — Les armées allemandes couvraient un tiers de la surface totale de la France; elles étaient maîtresses de la capitale dont le pays a coutume de recevoir l'impulsion. Si jusqu'alors les Allemands avaient différé d'entrer dans Paris, et si par suite on caressait peut-être l'espoir que Paris, ravitaillé à nouveau, pourrait tenter de reprendre la lutte, 700 pièces de gros calibre en batterie dans les forts et dans leurs intervalles étaient prêtes, au besoin, à étouffer dans son germe toute tentative de résistance (1). Nonobstant la richesse du pays, les finances françaises étaient épuisées, le crédit était à ce point ébranlé que c'est à peine si l'on pouvait encore compter sur le concours des bons voisins qui, mettant de côté toute autre considération, sont toujours prêts d'ailleurs, moyennant des dé-

(1) Dans l'attaque contre Paris pendant le mois de Janvier, on n'a jamais employé plus de 12 bouches à feu au bombardement de la ville.

dommagements convenables, à venir en aide à celui-là précisément qui se trouve dans l'embarras.

Les forces dont la France disposait encore vers la fin de l'armistice se composaient de 8 corps d'un effectif total de 250,000 hommes environ. 5 corps (16e, 17e, 21e, 22e et 23e) avaient été réorganisés après leurs dernières défaites du Mans et de Saint-Quentin ; 3 corps (19e, 25e et 26e) venaient d'être nouvellement créés. Mais bien que numériquement déjà, ces forces fussent hors de proportion avec celles de l'adversaire, les récentes et amères expériences du Mans, de Montbéliard, de Saint-Quentin, de Paris et de Pontarlier avaient enfin prouvé à tous, même à Gambetta, que pour créer des armées il ne suffit pas d'armer des masses. C'est à cette erreur, basée sur des essais mal interprétés de l'époque des guerres de la révolution, que la France républicaine a dû sa chute bien plus profonde que celle de l'Empire. Nous sommes loin d'ailleurs de nous refuser à reconnaître l'énergie qui mettait sur pied des masses armées toujours nouvelles. La France a accompli, sous ce rapport, ce que nul autre pays n'eût été en état de faire. Mais l'erreur du principe même n'en ressortait que plus vivement.

Du côté des Allemands aussi on avait mis à profit la période de l'armistice. Nous ne croyons pas pouvoir donner une meilleure preuve de l'excellence de l'organisation militaire allemande et de l'abnégation avec laquelle tous les membres actifs de ce vaste organisme, laissés dans l'inté-

rieur, accomplissaient leur pénible tâche, qu'en énumérant ci-dessous les effectifs que les divers corps avaient de nouveau atteint le 1er Mars 1871, malgré les fortes pertes qu'ils avaient eues à supporter : (1)

1° *Armée active.*

	Fantassins.	Cavaliers.	Pièces.
Garde.	29,655	4,668	90
Ier corps d'armée	23,306	1,194	84
IIe id.	21,519	1,100	84
IIIe id.	22,973	1,143	84
IVe id.	24,019	1,119	84
Ve id.	23,460	1,181	84
VIe id.	24,089	1,161	84
VIIe id.	28,366	1,679	84
VIIIe id.	24,276	1,207	90
IXe id.	21,636	1,756	90
Xe id.	22,832	1,223	84
XIe id.	22,103	1,189	84
XIIe id.	25,413	3,442	96
17e division d'infanterie	11,703	1,672	36
Détachement du Prince Albrecht de Prusse.	6,083	2,280	18
Détachement de Goltz.	5,888	1,119	18
Ier corps bavarois	25,242	2,067	114
IIe id.	22,784	2,606	108
Division wurtembergeoise.	14,515	1,699	54
Division badoise.	14,206	2,004	60
A reporter. . . .	414.098	35.509	1532

(1) Ici encore, de même que dans toutes les situations d'effectif données dans le cours de l'ouvrage, on n'a fait figurer que les sous-officiers et les soldats réellement présents dans le rang. Réglementairement, chaque corps d'armée de la Confédération du Nord comptait 25 bataillons d'infanterie à 1,000 hommes et 2 régiments de cavalerie de 600 chevaux chacun. Il n'y avait exception que pour la Garde, le VIIe corps et le XIIe dont les effectifs étaient plus forts.

	Fantassins.	Cavaliers.	Pièces.
Report	414.098	35.509	1532
Division de la landwehr de la Garde.	11,033	—	18
1re division de réserve	10,421	568	24
4e id.	14,523	1,126	36
1re division de cavalerie.	—	3,448	6
2e id	—	2,914	12
3e id	—	2,221	6
4e id	—	3,138	12
5e id	—	5,049	12
6e id	—	2,642	6
TOTAL.	450,075	57,515	1,662

2° *Troupes d'occupation.*

Troupes d'étapes de la Ire armée..	4,954	135	—
Id. IIe armée..	8,113	758	—
Id. IIIe armée..	9,450	1,274	8
Id. armée de la Meuse.	4,234	287	—
Troupes de garnison dans le gouvernement général d'Alsace. . .	27,176	1,211	18
Troupes de garnison dans le gouvernement général de Lorraine.	28,530	995	18
Troupes de garnison dans le gouvernement général de Reims. .	18,466	750	18
Garnison de Metz.	13,170	276	6
Détachement de Krenski.	5,707	264	12
TOTAL.	119,800	5,950	80

Il y avait donc au 1er Mars sur le territoire français, 569,875 fantassins et 63,465 cavaliers avec 1,742 bouches à feu de campagne. Si l'on y ajoute les officiers et les employés militaires, l'artillerie et le génie, le train et tous les services administratifs, on trouve pour la force totale des armées allemandes en France, un chiffre rond d'*un million* d'hommes.

En outre, il restait encore dans l'intérieur de l'Allemagne plus de 250,000 hommes de troupes de dépôt et de garnison chargées de fournir au service des places, à la garde des prisonniers et au complément des renforts à diriger sur l'armée active.

Malgré des répétitions et des longueurs, nous avons cru devoir conserver scrupuleusement la forme du texte allemand dans l' « *Ordre de bataille* » qui va suivre. — Bien que l'organisation de l'armée de la Confédération du Nord soit familière à la plupart de nos lecteurs, quelques mots d'explication à ce sujet ne seront peut-être pas inutiles.

On connaît l'organisation parfaitement symétrique des divers corps d'armée. A l'époque de la guerre ces corps d'armée étaient au nombre de 12, non compris la Garde. Les divisions et les brigades, numérotées de la droite à la gauche de l'armée, avaient donc les numéros de 1 à 24 et de 1 à 48. Quant aux régiments, ils ont un double numérotage: l'un spécial au corps d'armée, l'autre général. Indépendamment du nom de la province, une désignation honorifique s'ajoute souvent encore à ces deux numéros; c'est ainsi que nous trouvons par exemple le 8 *régiment d'infanterie du Brandebourg* (*Prince Frédéric-Charles de Prusse*), n° 64.

L'*Abtheilung* de l'artillerie est un fractionnement intermédiaire entre la batterie et le régiment (2 ou 3 batteries, ou 4 compagnies pour l'artillerie de place) (N. du T.).

ORDRE DE BATAILLE

des armées allemandes au début de la guerre et des corps qui furent ultérieurement appelés sur le théâtre des opérations ou qui y furent formés.

Ire ARMÉE.

Commandant en chef : général d'infanterie **DE STEINMETZ.**

Chef d'état-major : général-major **DE SPERLING.**

Ier CORPS D'ARMÉE.

Général de cavalerie : **Baron DE MANTEUFFEL.**

1re DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général **DE BENTHEIM.**

1re BRIGADE D'INFANTERIE.	2e BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major **DE GAYL.**	Général-major **Baron DE FALKENSTEIN.**
Régiment de grenadiers Prince royal (1er de la Prusse orientale), n° 1.	2e régiment de grenadiers de la Prusse orientale, n° 3.
4e régiment d'infant. id., n° 44.	6e régiment d'infant. id., n° 43.
Bataillon de chasseurs (Prusse orientale) n° 1	

2e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major **DE PRITZELWITZ.**

3e BRIGADE D'INFANTERIE.	4e BRIGADE D'INFANTERIE.
Colonel **DE MEMERTY.**	Général-major **DE ZGLINITZKI.**
3e régiment de grenadiers de la Prusse orientale, n° 4.	4e régiment de grenadiers de la Prusse orientale, n° 5.
7e régiment d'infant. id., n° 44.	8e régiment d'infant. id., n° 45.
10e régiment de dragons de la Prusse orientale	

Détachement du train id. n° 1.

Total du Ier corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

VIIe CORPS D'ARMÉE.

Général d'infanterie DE ZASTROW.

13e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE GLUMER.

25e BRIGADE D'INFANTERIE.	26e BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major Baron von der Osten-Sacken.	Général-major Baron de Goltz.
1er régiment d'infanterie de Westphalie, n° 13.	2e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 15 (Prince Frédéric de Hollande).
Régiment de fusiliers de Hanovre, n° 73.	6e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 55.

Bataillon de chasseurs de Westphalie, n° 7.
1er régiment de hussards de Westphalie, n° 8.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie, n° 7.

14e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE KAMECKE.

27e BRIGADE D'INFANTERIE.	28e BRIGADE D'INFANTERIE.
Colonel de François.	Colonel de Woyna.
Régiment de fusiliers rhénans, n° 39.	5e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 53.
1er régiment d'infanterie de Hanovre, n° 74.	2e régiment d'infanterie de Hanovre, n° 77.

Régiment de hussards de Hanovre, n° 15.
2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie, n° 7.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie, n° 7.
2 batteries à cheval id. id. n° 7.
Bataillon du génie de Westphalie, n° 7.
Bataillon du train id. n° 7.

Total du VIIe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

VIII CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général DE GOEBEN.

15e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général de WELTZIEN.

29e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE WEDELL.

Régiment de fusiliers de la Prusse orientale, n° 33.
7e régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 60.

30e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE STRUBBERG.

2e régiment d'infanterie rhénan, n° 28.
4e régiment d'infanterie de Magdebourg, n° 67.

Bataillon de chasseurs rhénans, n° 8.
Régiment de hussards du Roi (1er rhénan), n° 7.
4er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne rhénan, n° 8.

16e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE BARNEKOW.

31e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major Comte NEIDHARDT DE GNEISENAU.

3e régiment d'infanterie rhénan, n° 29.
7e régiment d'infanterie rhénan, n° 69.

32e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE REX.

Régiment de fusiliers de Hohenzollern, n° 40.
4e régiment d'infanterie de Thuringe, n° 72.

2e régiment de hussards rhénans, n° 9.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne rhénan, n° 8.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne rhénan, n° 8.
3 batteries à cheval id. id. n° 8.
Bataillon du génie rhénan, n° 8.
Bataillon du train id. n° 8.

TOTAL du VIIIe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 90 pièces.

Lieutenant général DE HARTMANN.

4re BRIGADE DE CAVALERIE.

Colonel DE LUDERITZ.

Régiment de cuirassiers de la Reine (de Poméranie), n° 2.
1er régiment de uhlans de Poméranie, n° 4.
2e id. n° 9.

2e BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major BAUMGARTH.

Régiment de cuirassiers de la Prusse orientale (Comte Wrangel), n° 3.
Régiment de uhlans de la Prusse orientale, n° 8.
Régiment de uhlans de Lithuanie, n° 12.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de la Prusse orientale, n° 1.

TOTAL de la 1re division de cavalerie : 24 escadrons, 6 pièces.

3e DIVISION DE CAVALERIE.

Général-major Comte DE GROEBEN.

6e BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major DE MIRUS.

Régiment de cuirassiers rhénans, n° 8.
Régiment de uhlans rhénans, n° 7.

7e BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major Comte DE DOHNA.

Régiment de uhlans de Westphalie, n° 5.
2e régiment de uhlans de Hanovre, n° 14.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Westphalie, n° 7.

TOTAL de la 3e division de cavalerie : 16 escadrons, 6 pièces.

IIe ARMÉE.

Commandant en chef : S. A. R. le Prince FRÉDÉRIC-CHARLES de Prusse.
Chef d'état-major : Général-major DE STIEHLE.

CORPS DE LA GARDE.

S. A. R. le Prince AUGUSTE DE WURTEMBERG, général de cavalerie.

1re DIVISION D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Général-major DE PAPE.

1re BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.
Général-major DE KESSEL.
1er régiment de la garde à pied.
3e id.

2e BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.
Colonel Baron DE MEDEM.
2e régiment de la garde à pied.
4e id.
Régiment de fusiliers de la garde.

Bataillon de chasseurs de la Garde.
Régiment de hussards de la Garde.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Garde.

2e DIVISION D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Général-major DE BUDRITZKI.

3e BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.
Colonel KNAPPE DE KNAPPSTAEDT.
Régiment de grenadiers Empereur-Alexandre, n° 1.
Régiment de grenadiers Reine-Élisabeth, n° 3.

4e BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.
Général-major DE BERGER.
Régiment de grenadiers Empereur-François, n° 2.
Régiment de grenadiers de la Reine, n° 4.

Bataillon de tirailleurs de la Garde.
2e régiment de uhlans de la Garde.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Garde.

DIVISION DE CAVALERIE DE LA GARDE.

Lieutenant-général Comte DE GOLTZ.

1re BRIGADE DE CAVALERIE DE LA GARDE.
Général-major Comte DE BRANDEBOURG I.
Régiment des gardes du corps.
Régiment de cuirassiers de la Garde.

2e BRIGADE DE CAVALERIE DE LA GARDE.
S. A. R. le Prince ALBRECHT DE PRUSSE, général-major.
1er régiment de uhlans de la Garde.
3e id.

3e BRIGADE DE CAVALERIE DE LA GARDE.
Général-major Comte DE BRANDEBOURG II.
1er régiment de dragons de la Garde.
2e id.

Bataillon du train de la Garde.

TOTAL du corps de la Garde : 29 bataillons d'infanterie, 32 escadrons, 90 pièces.

IIe CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général DE FRANSECKI.

3e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE HARTMANN.

5e BRIGADE D'INFANTERIE.	6e BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major DE KOBLINSKI.	Colonel de DECKEN.
Régiment de grenadiers Roi Frédéric-Guillaume IV (1er de Poméranie), no 2.	3e régiment d'infanterie de Poméranie, no 14.
5e régiment d'infanterie de Poméranie, no 42.	7e id. no 54.

Bataillon de chasseurs de Poméranie, no 2.
Régiment de dragons de Neumark, no 3.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, no 2.

4e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général HANN DE WEYHERN.

7e BRIGADE D'INFANTERIE.	8e BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major DU TROSSEL.	Général-major DE KETTLER.
Régiment de grenadiers de Colberg (2e de Poméranie), no 9.	4e régiment d'infanterie de Poméranie, no 21.
6e régiment d'infanterie de Poméranie, no 49.	8e id. no 61.

Régiment de dragons de Poméranie, no 11.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, no 2.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, no 2.
2 batteries à cheval id. id. no 2.
Bataillon du génie de Poméranie, no 2.
Bataillon du train, no 2.

TOTAL du IIe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

III^{e} CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général D'ALVENSLEBEN.

5^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE STULPNAGEL.

9^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE DOERING.

Régiment de grenadiers du corps (1er de Brandebourg), n° 8.
5^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 48.

10^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHWERIN.

2^{e} régiment de grenadiers de Brandebourg, n° 12.
6^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 52.

Bataillon de chasseurs du Brandebourg, n° 3.
2^{e} régiment de dragons du Brandebourg, n° 12.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

6^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Baron DE BUDDENBROCK.

11^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE ROTHMALER.

3^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 20.
Régiment de fusiliers de Brandebourg, n° 35.

12^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BISMARCK.

4^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 24 (Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin).
8^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 64 (Prince Frédéric-Charles de Prusse).

1er régiment de dragons du Brandebourg, n° 2.
3^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.
2 batteries à cheval id. id. n° 3.

Bataillon du génie du Brandebourg, n° 3.
Bataillon du train id. n° 3.

TOTAL du III^{e} corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

7e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE GROSS DE SCHWARZHOFF.

13e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BORRIES.

1er régiment d'infanterie de Magdebourg, no 26.
3e régiment d'infanterie de Magdebourg, no 66.

14e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE ZYCHLINSKI.

2e régiment d'infanterie de Magdebourg, no 27.
Régiment d'infanterie d'Anhalt, no 93.

Bataillon de chasseurs de Magdebourg, no 4.
Régiment de dragons de Westphalie, no 7.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, no 4.

8e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE SCHŒLER.

15e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE KESSLER.

1er régiment d'infanterie de Thuringe, no 31.
3e régiment d'infanterie de Thuringe, no 71.

16e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE SCHEFFLER.

7e régiment d'infanterie de Thuringe, no 96.
Régiment de fusiliers du Schleswig-Holstein, no 86.

Régiment de hussards de Thuringe, no 12.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, no 4.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, no 4.
2 batteries à cheval id. id. no 4.

Bataillon du génie de Magdebourg, no 4.
Bataillon du train id. no 4.

TOTAL du IVe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

IX^{e} CORPS D'ARMÉE.

Général d'infanterie DE MANSTEIN.

18^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Baron DE WRANGEL.

35^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BLUMENTHAL.

Régiment de fusiliers de Magdebourg, n° 36.
Régiment d'infanterie du Schleswig, n° 84.

36^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE BELOW.

2^{e} régiment de grenadiers de Silésie, n° 11.
Régiment d'infanterie du Holstein, n° 85.

Bataillon de chasseurs de Lauenbourg, n° 9.
Régiment de dragons de Magdebourg, n° 6.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.

25^{e} DIVISION (GRAND-DUCALE HESSOISE).

S. A. Le Prince LOUIS DE HESSE, lieutenant général.

49^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE WITTICH.

1er régiment d'infanterie.
2^{e} id.
1er bataillon de chasseurs.

50^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE LYNCKER.

3^{e} régiment d'infanterie.
4^{e} id.
2^{e} bataillon de chasseurs.

BRIGADE DE CAVALERIE GRAND-DUCALE HESSOISE (25^{e}).

Général-major DE SCHLOTHEIM.

1er régiment de cavalerie.
2^{e} id.
1 batterie à cheval.

Artillerie de campagne grand-ducale hessoise (5 batteries montées).

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.
1 batterie à cheval id. id. n° 9.
2 compagnies du bataillon du génie de Schleswig-Holstein, n° 9 avec la colonne d'outils.
La compagnie du génie grand-ducale hessoise avec un équipage de pont d'avant-garde.

Dans le bataillon du train de Schleswig-Holstein, n° 9 : 3 colonnes de vivres, 1 détachement sanitaire, 1 boulangerie de campagne, 1 dépôt de chevaux, 1 escadron d'escorte du train, 6 ambulances de campagne, le personnel de réserve d'ambulance, le dépôt de réserve d'ambulance.

Train et services administratifs [illegible]

19e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE SCHWARTZKOPPEN.

37e BRIGADE D'INFANTERIE.	38e BRIGADE D'INFANTERIE.
Colonel LEHMANN.	Colonel DE WEDELL.
Régiment d'infanterie de la Frise-Orientale, n° 78	3e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 16.
Régiment d'infanterie d'Oldenbourg, n° 91.	8e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 57.

1er régiment de dragons du Hanovre, n° 9.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

20e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE KRAATZ-KOSCHLAU.

39e BRIGADE D'INFANTERIE.	40e BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major DE WOYNA.	Colonel DE DIRINGSHOFEN.
7e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 56.	4e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 17.
3e régiment d'infanterie de Hanovre, n° 79.	Régiment d'infanterie du Brunswick, n° 92.

10e bataillon de chasseurs.
2e régiment de dragons du Hanovre, n° 16.
2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.
2 batteries à cheval id. id. n° 10.

Bataillon du génie du Hanovre, n° 10 (sans l'équipage de pont).
Bataillon du train n° 10.

TOTAL du Xe corps d'armée . 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

XII^{e} CORPS D'ARMÉE (Royal Saxon).

S. A. R. le PRINCE ROYAL DE SAXE, général d'infanterie.

23^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

S. A. R. le Prince GEORGE DE SAXE, lieutenant général.

45^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.	46^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major DE CRAUSHAAR.	Colonel DE MONTBÉ.
1er régiment de grenadiers (du corps), n° 100. 2^{e} régiment de grenadiers (Roi Guillaume de Prusse), n° 101. Régiment de tirailleurs (fusiliers), n° 108.	3^{e} régiment d'infanterie (Prince royal), n° 102. 4^{e} régiment d'infanterie, n° 103.

1er régiment de cavalerie.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne, n° 12.

24^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major NEHRHOFF DE HOLDERBERG.

47^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.	48^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.
Colonel DE LEONHARDI.	Colonel DE SCHULZ.
5^{e} régiment d'infanterie (Prince Frédéric-Auguste), n° 104. 6^{e} régiment d'infanterie, n° 105. 1er bataillon de chasseurs (Prince royal, n° 12).	7^{e} régiment d'infanterie (Prince Georges), n° 107. 8^{e} régiment d'infanterie, n° 109. 2^{e} bataillon de chasseurs, n° 13.

2^{e} régiment de cavalerie.
2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne, n° 12.

12^{e} DIVISION DE CAVALERIE.

Général-major Comte DE LIPPE.

1re BRIGADE DE CAVALERIE.	2^{e} BRIGADE DE CAVALERIE.
Général-major KRUG DE NIDDA.	Général-major SENFF DE PILSACH.
Régiment de cavalerie de la Garde. 1er régiment de hulans, n° 17.	3^{e} régiment de cavalerie. 2^{e} régiment de hulans, n° 18.

Régiment de cuirassiers de Westphalie, n° 4.

Total du XII^e corps d'armée : 29 bataillons d'infanterie, 24 escadrons, 96 pièces.

5e DIVISION DE CAVALERIE.

Lieutenant général DE RHEINBABEN.

11e BRIGADE DE CAVALERIE.	12e BRIGADE DE CAVALERIE.	13e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel DE BARBY.	Général-major DE BREDOW.	Général-major DE REDERN.
Régiment de cuirassiers de Westphalie, n° 4.	Régiment de cuirassiers de Magdebourg, n° 7.	Régiment de hussards de Magdebourg, n° 10.
1er régiment de hulans du Hanovre, n° 13.	Régiment de hulans de l'Altmark, n° 16.	2e régiment de hussards de Westphalie, n° 11.
Régiment de dragons d'Oldenbourg, n° 19.	Regiment du dragons du Schleswig-Holstein, n° 13.	Régiment de hussards de Brunswick, n° 17.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, n° 4.
1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

Total de la 5e division de cavalerie : 36 escadrons, 12 pièces.

6e DIVISION DE CAVALERIE.

S. A. le Duc GUILLAUME DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN, général-major.

14e BRIGADE DE CAVALERIE.	15e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel Baron DE DIEPENBROÏCK-GRÜTER.	Général-major DE RAUCH.
Régiment de cuirassiers de Brandebourg (Empereur Nicolas Ier de Russie), n° 6.	Régiment de hussards du Brandebourg (hussards de Ziethen), n° 3.
1er régiment de hulans du Brandebourg (Empereur de Russie), n° 3.	Régiment de hussards du Schleswig-Holstein, n° 16.
Régiment de hulans du Schleswig-Holstein, n° 15.	

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

Total de la 6e division de cavalerie : 20 escadrons, 6 pièces.

IIe ARMÉE.

Commandant en chef : S. A. R. le Prince FRÉDÉRIC-CHARLES de Prusse.
Chef d'état-major : Général-major DE STIEHLE.

CORPS DE LA GARDE.

S. A. R. le Prince AUGUSTE DE WURTEMBERG, général de cavalerie.

1re DIVISION D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Général-major DE PAPE.

1re BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Général-major DE KESSEL.

1er régiment de la garde à pied.
3e id.

2e BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Colonel Baron DE MEDEM.

2e régiment de la garde à pied.
4e id.
Régiment de fusiliers de la garde.

Bataillon de chasseurs de la Garde.
Régiment de hussards de la Garde.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Garde.

2e DIVISION D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Général-major DE BUDRITZKI.

3e BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Colonel KNAPPE DE KNAPPSTAEDT.

Régiment de grenadiers Empereur-Alexandre, n° 1.
Régiment de grenadiers Reine-Élisabeth, n° 3.

4e BRIGADE D'INFANTERIE DE LA GARDE.

Général-major DE BERGER.

Régiment de grenadiers Empereur-François, n° 2.
Régiment de grenadiers de la Reine, n° 4.

Bataillon de tirailleurs de la Garde.
2e régiment de uhlans de la Garde.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Garde.

DIVISION DE CAVALERIE DE LA GARDE.

Lieutenant-général Comte DE GOLTZ.

1re BRIGADE DE CAVALERIE DE LA GARDE.

Général-major Comte DE BRANDEBOURG I.

Régiment des gardes du corps.
Régiment de cuirassiers de la Garde.

2e BRIGADE DE CAVALERIE DE LA GARDE.

S. A. R. le Prince ALBRECHT DE PRUSSE, général-major.

1er régiment de uhlans de la Garde.
2e id.

3e BRIGADE DE CAVALERIE DE LA GARDE.

Général-major Comte DE BRANDEBOURG II.

1er régiment de dragons de la Garde.
2e id.

Bataillon du train de la Garde.

TOTAL du corps de la Garde : 29 bataillons d'infanterie, 32 escadrons, 90 pièces.

IIe CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général DE FRANSECKI.

3e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE HARTMANN.

5e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE KOBLINSKI.

Régiment de grenadiers Roi Frédéric-Guillaume IV (1er de Poméranie), no 2.
5e régiment d'infanterie de Poméranie, no 42.

6e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel de DECKEN.

3e régiment d'infanterie de Poméranie, no 14.
7e id. no 54.

Bataillon de chasseurs de Poméranie, no 2.
Régiment de dragons de Neumark, no 3.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, no 2.

4e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général HANN DE WEYHERN.

7e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DU TROSSEL.

Régiment de grenadiers de Colberg (2e de Poméranie), no 9.
6e régiment d'infanterie de Poméranie, no 49.

8e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE KETTLER.

4e régiment d'infanterie de Poméranie, no 21.
8e id. no 64.

Régiment de dragons de Poméranie, no 11.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, no 2.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, no 2.
2 batteries à cheval id. id. no 2.
Bataillon du génie de Poméranie, no 2.
Bataillon du train, no 2.

TOTAL du IIe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

III^{e} CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général D'ALVENSLEBEN.

5^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE STULPNAGEL.

9^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE DŒRING.

Régiment de grenadiers du corps (1er de Brandebourg), n° 8.
5^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 48.

10^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHWERIN.

2^{e} régiment de grenadiers de Brandebourg, n° 12.
6^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 52.

Bataillon de chasseurs du Brandebourg, n° 3.
2^{e} régiment de dragons du Brandebourg, n° 12.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

6^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Baron DE BUDDENBROCK.

11^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE ROTHMALER.

3^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 20.
Régiment de fusiliers de Brandebourg, n° 35.

12^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BISMARCK.

4^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 24 (Grand-duc de Mecklembourg-Schwerin).
8^{e} régiment d'infanterie de Brandebourg, n° 64 (Prince Frédéric-Charles de Prusse).

1er régiment de dragons du Brandebourg, n° 2.
3^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.
2 batteries à cheval id. id. n° 3.

Bataillon du génie du Brandebourg, n° 3.
Bataillon du train id. n° 3.

TOTAL du III^{e} corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

7e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE GROSS DE SCHWARZHOFF.

13e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BORRIES.

1er régiment d'infanterie de Magdebourg, no 26.
3e régiment d'infanterie de Magdebourg, no 66.

14e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE ZYCHLINSKI.

2e régiment d'infanterie de Magdebourg, no 27.
Régiment d'infanterie d'Anhalt, no 93.

Bataillon de chasseurs de Magdebourg, no 4.
Régiment de dragons de Westphalie, no 7.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, no 4.

8e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE SCHŒLER.

15e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE KESSLER.

1er régiment d'infanterie de Thuringe, no 31.
3e régiment d'infanterie de Thuringe, no 71.

16e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE SCHEFFLER.

7e régiment d'infanterie de Thuringe, no 96.
Régiment de fusiliers du Schleswig-Holstein, no 86.

Régiment de hussards de Thuringe, no 12.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, no 4.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, no 4.
2 batteries à cheval id. id. no 4.

Bataillon du génie de Magdebourg, no 4.
Bataillon du train id. no 4.

TOTAL du IVe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

IX^{e} CORPS D'ARMÉE.

Général d'infanterie DE MANSTEIN.

18^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Baron DE WRANGEL.

35^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BLUMENTHAL.

Régiment de fusiliers de Magdebourg, n° 36.
Régiment d'infanterie du Schleswig, n° 84.

36^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE BELOW.

2^{e} régiment de grenadiers de Silésie, n° 11.
Régiment d'infanterie du Holstein, n° 85.

Bataillon de chasseurs de Lauenbourg, n° 9.
Régiment de dragons de Magdebourg, n° 6.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.

25^{e} DIVISION (GRAND-DUCALE HESSOISE).

S. A. Le Prince LOUIS DE HESSE, lieutenant général.

49^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE WITTICH.

1er régiment d'infanterie.
2^{e} id.
1er bataillon de chasseurs.

50^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE LYNCKER.

3^{e} régiment d'infanterie.
4^{e} id.
2^{e} bataillon de chasseurs.

BRIGADE DE CAVALERIE GRAND-DUCALE HESSOISE (25^{e}).

Général-major DE SCHLOTHEIM.

1er régiment de cavalerie.
2^{e} id.
1 batterie à cheval.

Artillerie de campagne grand-ducale hessoise (5 batteries montées).

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.
1 batterie à cheval id. id. n° 9.
2 compagnies du bataillon du génie de Schleswig-Holstein, n° 9 avec la colonne d'outils.
La compagnie du génie grand-ducale hessoise avec un équipage de pont d'avant-garde.

Dans le bataillon du train de Schleswig-Holstein, n° 9 : 3 colonnes de vivres, 1 détachement sanitaire, 1 boulangerie de campagne, 1 dépôt de chevaux, 1 escadron d'escorte du train, 6 ambulances de campagne, le personnel de réserve d'ambulance, le dépôt de réserve d'ambulance.

Train et services administratifs hessois.

19e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE SCHWARTZKOPPEN.

37e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel LEHMANN.

Régiment d'infanterie de la Frise-Orientale, n° 78
Régiment d'infanterie d'Oldenbourg, n° 91.

38e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE WEDELL.

3e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 16.
8e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 57.

1er régiment de dragons du Hanovre, n° 9.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

20e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE KRAATZ-KOSCHLAU.

39e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE WOYNA.

7e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 56.
3e régiment d'infanterie de Hanovre, n° 79.

40e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE DIRINGSHOFEN.

4e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 17.
Régiment d'infanterie du Brunswick, n° 92.

10e bataillon de chasseurs.
2e régiment de dragons du Hanovre, n° 16.
2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.
2 batteries à cheval id. id. n° 10.

Bataillon du génie du Hanovre, n° 10 (sans l'équipage de pont).
Bataillon du train n° 10.

TOTAL du Xe corps d'armée . 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

XII[e] CORPS D'ARMÉE (Royal Saxon).

S. A. R. le PRINCE ROYAL DE SAXE, général d'infanterie.

23[e] DIVISION D'INFANTERIE.

S. A. R. le Prince GEORGE DE SAXE, lieutenant général.

45[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE CRAUSHAAR.

1[er] régiment de grenadiers (du corps), n° 100.
2[e] régiment de grenadiers (Roi Guillaume de Prusse), n° 101.
Régiment de tirailleurs (fusiliers), n° 108.

46[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE MONTBÉ.

3[e] régiment d'infanterie (Prince royal), n° 102.
4[e] régiment d'infanterie, n° 103.

1[er] régiment de cavalerie.
1[er] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne, n° 12.

24[e] DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major NEHRHOFF DE HOLDERBERG.

47[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE LEONHARDI.

5[e] régiment d'infanterie (Prince Frédéric-Auguste), n° 104.
6[e] régiment d'infanterie, n° 105.
1[er] bataillon de chasseurs (Prince royal, n° 12).

48[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE SCHULZ.

7[e] régiment d'infanterie (Prince Georges), n° 107.
8[e] régiment d'infanterie, n° 109.
2[e] bataillon de chasseurs, n° 13.

2[e] régiment de cavalerie.
2[e] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne, n° 12.

12[e] DIVISION DE CAVALERIE.

Général-major Comte DE LIPPE.

1[re] BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major KRUG DE NIDDA.

Régiment de cavalerie de la Garde.
1[er] régiment de hulans, n° 17.

2[e] BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major SENFT DE PILSACH.

3[e] régiment de cavalerie.
2[e] régiment de hulans, n° 18.

ARMÉE DU RHIN, n° 12.

TOTAL du XII^e corps d'armée : 29 bataillons d'infanterie, 24 escadrons, 96 pièces.

5^e DIVISION DE CAVALERIE.

Lieutenant général DE RHEINBABEN.

11^e BRIGADE DE CAVALERIE.	12^e BRIGADE DE CAVALERIE.	13^e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel DE BARBY.	Général-major DE BREDOW.	Général-major DE REDERN.
Régiment de cuirassiers de Westphalie, n° 4.	Régiment de cuirassiers de Magdebourg, n° 7.	Régiment de hussards de Magdebourg, n° 10.
1^er régiment de hulans du Hanovre, n° 13.	Régiment de hulans de l'Altmark, n° 16.	2^e régiment de hussards de Westphalie, n° 11.
Régiment de dragons d'Oldenbourg, n° 19.	Regiment du dragons du Schleswig-Holstein, n° 13.	Régiment de hussards de Brunswick, n° 17.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, n° 4.
1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

TOTAL de la 5^e division de cavalerie : 36 escadrons, 12 pièces.

6^e DIVISION DE CAVALERIE.

S. A. le Duc GUILLAUME DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN, général-major.

14^e BRIGADE DE CAVALERIE.	15^e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel Baron DE DIEPENBROÏCK-GRÜTER.	Général-major DE RAUCH.
Régiment de cuirassiers de Brandebourg (Empereur Nicolas I^er de Russie), n° 6.	Régiment de hussards du Brandebourg (hussards de Ziethen), n° 3.
1^er régiment de hulans du Brandebourg (Empereur de Russie), n° 3.	Régiment de hussards du Schleswig-Holstein, n° 16.
Régiment de hulans du Schleswig-Holstein, n° 15.	

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

TOTAL de la 6^e division de cavalerie : 20 escadrons, 6 pièces.

III^e ARMÉE.

Commandant en chef : **S. A. R. LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE**, général d'infanterie.

Chef d'état-major : le lieutenant général DE BLUMENTHAL.

V^e CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général DE KIRCHBACH.

9^e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SANDRART.

17^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BOTHMER.

- 3^e régiment d'infanterie de Posen, n° 58.
- 4^e régiment d'infanterie de Posen, n° 59.

18^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE VOIGTS-RHETZ.

- Régiment de grenadiers du Roi (2^e de la Prusse occidentale), n° 7.
- 2^e régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 47.

- 1^er bataillon de chasseurs de Silésie, n° 5.
- 1^er régiment de dragons de Silésie, n° 4.
- 1^er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Basse-Silésie, n° 5.

10^e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHMIDT.

19^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE HENNING-SCHOENHOFF.

- 1^er régiment de grenadiers de la Prusse occidentale, n° 6.
- 1^er régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 46.

20^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel WALTHER DE MONTBARY.

- Régiment de fusiliers de Westphalie, n° 37.
- 3^e régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 50.

- Régiment de dragons de la Marche électorale, n° 14.
- 3^e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Basse-Silésie, n° 5.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

- 2^e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Basse-Silésie, n° 5.
- 2 batteries à cheval id. id. n° 5.
- Bataillon du génie de la Basse-Silésie, n° 5.

11e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE GORDON.

21e BRIGADE D'INFANTERIE.	22e BRIGADE D'INFANTERIE.
Général-major DE MALACHOWSKI.	Colonel DE ECKARTSBERG.
1er régiment de grenadiers de Silésie, n° 10.	Régiment de fusiliers de Silésie, n° 38.
1er régiment d'infanterie de Posen, n° 18.	4e régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 51.

2e bataillon de chasseurs de Silésie, n° 6.
2e régiment de dragons de Silésie, n° 8.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Silésie, n° 6.

12e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE HOFFMANN.

23e BRIGADE D'INFANTERIE.	24e BRIGADE D'INFANTERIE.
Colonel GUNDELL.	Général-major DE FABECK.
1er régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 22.	2e régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 23.
3e régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 62.	4e régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 63.

3e régiment de dragons de Silésie, n° 15.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Silésie, n° 6.

— 417 —

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Silésie, n° 6.
2 batteries à cheval id. id. n° 6.

Bataillon du génie de Silésie, n° 6.
Bataillon du Train id. n° 6.

27

TOTAL du VIe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

XI[e] CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant-général DE BOSE.

21[e] DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHACHTMEYER.

41[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

Régiment de fusiliers hessois, n° 80.
1[er] régiment d'infanterie de Nassau, n° 87.

42[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

2[e] régiment d'infanterie de Hesse, n° 82.
2[e] régiment d'infanterie de Nassau, n° 88.

Bataillon de chasseurs de Hesse, n° 11.
Régiment de dragons rhénans, n° 5.
1[er] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Hesse, n° 11.

22[e] DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE GERSDORFF.

43[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

2[e] régiment d'infanterie de Thuringe, n° 32.
6[e] régiment d'infanterie de Thuringe, n° 95.

44[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

3[e] régiment d'infanterie de Hesse, n° 83.
5[e] régiment d'infanterie de Thuringe (Grand-duc de Saxe), n° 94.

1[er] régiment de hussards hessois, n° 13.
2[e] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Hesse, n° 11.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

3[e] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Hesse, n° 11.
2 batteries à cheval id. id. n° 11.

Bataillon du génie de Hesse, n° 11.

... DE TANN-RATHSAMHAUSEN.

1re DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE STÉPHAN.

1re BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DIETL.

Régiment d'infanterie du corps.
1er et 2e bataillons du 1er régiment d'infanterie.
2e bataillon de chasseurs.

2e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE ORFF.

2e régiment d'infanterie.
1er et 2e bataillons du 11e régiment d'infanterie.
4e bataillon de chasseurs.

9e bataillon de chasseurs.
2e régiment de chevau-légers.
1er abtheilung du 1er régiment d'artillerie.

2e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Comte DE PAPPENHEIM.

3e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major SCHUHMACHER.

3e régiment d'infanterie.
1er et 2e bataillons du 12e régiment d'infanterie.
1er bataillon de chasseurs.

4e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major Baron DE TANN.

10e régiment d'infanterie.
1er et 2e bataillons du 13e régiment d'infanterie.
7e bataillon de chasseurs.

4e régiment de chevau-légers.
1 abtheilung du 1er régiment d'artillerie.

BRIGADE DE CUIRASSIERS.

Général-major DE TAUSCH.

1er régiment de cuirassiers.
2e régiment de cuirassiers.
6e régiment de chevau-légers.
1 batterie à cheval du 3e régiment d'artillerie.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

6 batteries de 6 et 1 batterie à cheval du 3e régiment d'artillerie.
1re division du génie de campagne.
Train.

TOTAL du 1er corps bavarois : 25 bataillons, 20 escadrons, 90 pièces.

IX^{e} CORPS D'ARMÉE.

Général d'infanterie DE MANSTEIN.

18^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Baron DE WRANGEL.

35^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BLUMENTHAL.

Régiment de fusiliers de Magdebourg, n° 36.
Régiment d'infanterie du Schleswig, n° 84.

36^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE BELOW.

2^{e} régiment de grenadiers de Silésie, n° 11.
Régiment d'infanterie du Holstein, n° 85.

Bataillon de chasseurs de Lauenbourg, n° 9.
Régiment de dragons de Magdebourg, n° 6.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.

25^{e} DIVISION (GRAND-DUCALE HESSOISE).

S. A. Le Prince LOUIS DE HESSE, lieutenant général.

49^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE WITTICH.

1er régiment d'infanterie.
2^{e} id.
1er bataillon de chasseurs.

50^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE LYNCKER.

3^{e} régiment d'infanterie.
4^{e} id.
2^{e} bataillon de chasseurs.

BRIGADE DE CAVALERIE GRAND-DUCALE HESSOISE (25^{e}).

Général-major DE SCHLOTHEIM.

1er régiment de cavalerie.
2^{e} id.
1 batterie à cheval.

Artillerie de campagne grand-ducale hessoise (5 batteries montées).

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.
1 batterie à cheval id. id. n° 9.
2 compagnies du bataillon du génie de Schleswig-Holstein, n° 9 avec la colonne d'outils.
La compagnie du génie grand-ducale hessoise avec un équipage de pont d'avant-garde.

Dans le bataillon du train de Schleswig-Holstein, n° 9 : 3 colonnes de vivres, 1 détachement sanitaire, 1 boulangerie de campagne, 1 dépôt de chevaux, 1 escadron d'escorte du train, 6 ambulances de campagne, le personnel de réserve d'ambulance, le dépôt de réserve d'ambulance.

19e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE SCHWARTZKOPPEN.

37e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel LEHMANN.

Régiment d'infanterie de la Frise-Orientale, n° 78
Régiment d'infanterie d'Oldenbourg, n° 91.

38e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE WEDELL.

3e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 16.
8e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 57.

1er régiment de dragons du Hanovre, n° 9.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

20e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE KRAATZ-KOSCHLAU.

39e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE WOYNA.

7e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 56.
3e régiment d'infanterie de Hanovre, n° 79.

40e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE DIRINGSHOFEN.

4e régiment d'infanterie de Westphalie, n° 17.
Régiment d'infanterie du Brunswick, n° 92.

10e bataillon de chasseurs.
2e régiment de dragons du Hanovre, n° 16.
2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.
2 batteries à cheval id. id. n° 10.

Bataillon du génie du Hanovre, n° 10 (sans l'équipage de pont).
Bataillon du train n° 10.

TOTAL du Xe corps d'armée . 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

XII^{e} CORPS D'ARMÉE (Royal Saxon).

S. A. R. le PRINCE ROYAL DE SAXE, général d'infanterie.

23^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

S. A. R. le Prince GEORGE DE SAXE, lieutenant général.

45^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE CRAUSHAAR.

1er régiment de grenadiers (du corps), n° 100.
2^{e} régiment de grenadiers (Roi Guillaume de Prusse), n° 101.
Régiment de tirailleurs (fusiliers), n° 108.

46^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE MONTBÉ.

3^{e} régiment d'infanterie (Prince royal), n° 102.
4^{e} régiment d'infanterie, n° 103.

1er régiment de cavalerie.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne, n° 12.

24^{e} DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major NEHRHOFF DE HOLDERBERG.

47^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE LEONHARDI.

5^{e} régiment d'infanterie (Prince Frédéric-Auguste), n° 104.
6^{e} régiment d'infanterie, n° 105.
1er bataillon de chasseurs (Prince royal, n° 12).

48^{e} BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE SCHULZ.

7^{e} régiment d'infanterie (Prince Georges), n° 107.
8^{e} régiment d'infanterie, n° 109.
2^{e} bataillon de chasseurs, n° 13.

2^{e} régiment de cavalerie.
2^{e} abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne, n° 12.

12^{e} DIVISION DE CAVALERIE.

Général-major Comte DE LIPPE.

1re BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major KRUG DE NIDDA.

Régiment de cavalerie de la Garde.
1er régiment de hulans, n° 17.

2^{e} BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major SENFT DE PILSACH.

3^{e} régiment de cavalerie.
2^{e} régiment de hulans, n° 18.

bataillon du train, n° 12.

TOTAL du XII^e corps d'armée : 29 bataillons d'infanterie, 24 escadrons, 96 pièces.

5^e DIVISION DE CAVALERIE.

Lieutenant général DE RHEINBABEN.

11^e BRIGADE DE CAVALERIE.	12^e BRIGADE DE CAVALERIE.	13^e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel DE BARBY.	Général-major DE BREDOW.	Général-major DE REDERN.
Régiment de cuirassiers de Westphalie, n° 4.	Régiment de cuirassiers de Magdebourg, n° 7.	Régiment de hussards de Magdebourg, n° 10.
1^er régiment de hulans du Hanovre, n° 13.	Régiment de hulans de l'Altmark, n° 16.	2^e régiment de hussards de Westphalie, n° 11.
Régiment de dragons d'Oldenbourg, n° 19.	Regiment du dragons du Schleswig-Holstein, n° 13.	Régiment de hussards de Brunswick, n° 17.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Magdebourg, n° 4.
1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Hanovre, n° 10.

TOTAL de la 5^e division de cavalerie : 36 escadrons, 12 pièces.

6^e DIVISION DE CAVALERIE.

S. A. le Duc GUILLAUME DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN, général-major.

14^e BRIGADE DE CAVALERIE.	15^e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel Baron DE DIEPENBROÏCK-GRÜTER.	Général-major DE RAUCH.
Régiment de cuirassiers de Brandebourg (Empereur Nicolas I^er de Russie), n° 6.	Régiment de hussards du Brandebourg (hussards de Ziethen), n° 3.
1^er régiment de hulans du Brandebourg (Empereur de Russie), n° 3.	Régiment de hussards du Schleswig-Holstein, n° 16.
Régiment de hulans du Schleswig-Holstein, n° 15.	

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Brandebourg, n° 3.

TOTAL de la 6^e division de cavalerie : 20 escadrons, 6 pièces.

III^e ARMÉE.

Commandant en chef : **S. A. R. LE PRINCE ROYAL DE PRUSSE**, général d'infanterie.

Chef d'état-major : le lieutenant général DE BLUMENTHAL.

V^e CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant général DE KIRCHBACH.

9^e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SANDRART.

17^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE BOTHMER.

- 3^e régiment d'infanterie de Posen, n° 58.
- 4^e régiment d'infanterie de Posen, n° 59.

18^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE VOIGTS-RHETZ.

- Régiment de grenadiers du Roi (2^e de la Prusse occidentale), n° 7.
- 2^e régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 47.

- 1^er bataillon de chasseurs de Silésie, n° 5.
- 1^er régiment de dragons de Silésie, n° 4.
- 1^er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Basse-Silésie, n° 5.

10^e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHMIDT.

19^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE HENNING-SCHOENHOFF.

- 1^er régiment de grenadiers de la Prusse occidentale, n° 6.
- 1^er régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 46.

20^e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel WALTHER DE MONTBARY.

- Régiment de fusiliers de Westphalie, n° 37.
- 3^e régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 50.

- Régiment de dragons de la Marche électorale, n° 14.
- 3^e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Basse-Silésie, n° 5.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

- 2^e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de la Basse-Silésie, n° 5.
- 2 batteries à cheval id. id. n° 5.
- Bataillon du génie de la Basse-Silésie, n° 5.

11e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE GORDON.

21e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE MALACHOWSKI.

1er régiment de grenadiers de Silésie, n° 10.
1er régiment d'infanterie de Posen, n° 18.

22e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE ECKARTSBERG.

Régiment de fusiliers de Silésie, n° 38.
4e régiment d'infanterie de la Basse-Silésie, n° 51.

2e bataillon de chasseurs de Silésie, n° 6.
2e régiment de dragons de Silésie, n° 8.
1er abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Silésie, n° 6.

12e DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE HOFFMANN.

23e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel GUNDELL.

1er régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 22.
3e régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 62.

24e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE FABECK.

2e régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 23.
4e régiment d'infanterie de la Haute-Silésie, n° 63.

3e régiment de dragons de Silésie, n° 15.
3e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Silésie, n° 6.

— 417 —

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

2e abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Silésie, n° 6.
2 batteries à cheval id. id. n° 6.

Bataillon du génie de Silésie, n° 6.
Bataillon du Train id. n° 6.

TOTAL du VIe corps d'armée : 25 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 84 pièces.

XI[e] CORPS D'ARMÉE.

Lieutenant-général DE BOSE.

21[e] DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHACHTMEYER.

41[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

Régiment de fusiliers hessois, n° 80.
1[er] régiment d'infanterie de Nassau, n° 87.

42[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

2[e] régiment d'infanterie de Hesse, n° 82.
2[e] régiment d'infanterie de Nassau, n° 88.

Bataillon de chasseurs de Hesse, n° 11.
Régiment de dragons rhénans, n° 5.
1[er] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Hesse, n° 11.

22[e] DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE GERSDORFF.

43[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

2[e] régiment d'infanterie de Thuringe, n° 32.
6[e] régiment d'infanterie de Thuringe, n° 95.

44[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

?

3[e] régiment d'infanterie de Hesse, n° 83.
5[e] régiment d'infanterie de Thuringe (Grand-duc de Saxe), n° 94.

1[er] régiment de hussards hessois, n° 13.
2[e] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Hesse, n° 11.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

3[e] abtheilung-monté du régiment d'artillerie de campagne de Hesse, n° 11.
2 batteries à cheval id. id. n° 11.

Bataillon du génie de Hesse, n° 11.

1re DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE STÉPHAN.

1re BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DIETL.

Régiment d'infanterie du corps.
1er et 2e bataillons du 1er régiment d'infanterie.
2e bataillon de chasseurs.

2e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE ORFF.

2e régiment d'infanterie.
1er et 2e bataillons du 11e régiment d'infanterie.
4e bataillon de chasseurs.

9e bataillon de chasseurs.
2e régiment de chevau-légers.
1er abtheilung du 1er régiment d'artillerie.

2e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Comte DE PAPPENHEIM.

3e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major SCHUHMACHER.

3e régiment d'infanterie.
1er et 2e bataillons du 12e régiment d'infanterie.
1er bataillon de chasseurs.

4e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major Baron DE TANN.

10e régiment d'infanterie.
1er et 2e bataillons du 13e régiment d'infanterie.
7e bataillon de chasseurs.

4e régiment de chevau-légers.
1 abtheilung du 1er régiment d'artillerie.

BRIGADE DE CUIRASSIERS.

Général-major DE TAUSCH.

1er régiment de cuirassiers.
2e régiment de cuirassiers.
6e régiment de chevau-légers.
1 batterie à cheval du 3e régiment d'artillerie.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

6 batteries de 6 et 1 batterie à cheval du 3e régiment d'artillerie.
4e division du génie de campagne.
Train.

TOTAL du 1er corps bavarois : 25 bataillons, 20 escadrons, 90 pièces.

IIe CORPS BAVAROIS.

Général d'infanterie DE HARTMANN.

3e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général DE WALTHER.

5e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHLEICH.

6e régiment d'infanterie.
2e et 3e bataillons du 7e régiment d'infanterie.
8e bataillon de chasseurs.

6e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel BŒRRIES DE WISSELL.

1er et 2e bataillons du 14e régiment d'infanterie.
15e régiment d'infanterie.
3e bataillon de chasseurs.

1er régiment de chevau-légers.
1re abtheilung du 4e régiment d'artillerie.

4e DIVISION D'INFANTERIE.

Lieutenant général Comte DE BOTHMER.

7e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE THIÉRECK.

1er et 2e bataillon du 5e régiment d'infanterie.
9e régiment d'infanterie.
6e bataillon de chasseurs.

8e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major MAILLINGER.

3e bataillon du 1er régiment d'infanterie.
3e id. du 5e id.
1er id. du 7e id.
3e id. du 11e id.
3e id. du 14e id.
5e bataillon de chasseurs.

10e bataillon de chasseurs.
2e régiment de chevau-légers.
1re abtheilung du 4e régiment d'artillerie.

BRIGADE DE HULANS.

Général-major Baron DE MULZER.

1er régiment de hulans.
2e régiment de hulans.
5e régiment de chevau-légers.
1 batterie à cheval du 2e régiment d'artillerie.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

6 batteries de 6 et 1 batterie à cheval du 2e régiment d'artillerie.
2e division du génie de campagne.

Lieutenant général DE OBERNITZ.

1re BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE REITZENSTEIN.

1er régiment d'infanterie.
7e id.
2e bataillon de chasseurs.

2e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE STARKLOFF.

2e régiment d'infanterie.
5e id.
3e bataillon de chasseurs.

3e BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel DE HUGEL.

3e régiment d'infanterie.
8e id.
1er bataillon de chasseurs.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major Comte DE SCHÉLER.

1er régiment de cavalerie.
3e id.
4e id.

ARTILLERIE.

Régiment d'artillerie de campagne (9 batteries).
2 compagnies du génie.
Train.

TOTAL de la division wurtembergeoise : 15 bataillons d'infanterie, 12 escadrons, 54 pièces.

DIVISION GRAND-DUCALE BADOISE.

Lieutenant général DE BEYER.

1re BRIGADE D'INFANTERIE.

Lieutenant général Baron DE LA ROCHE.

1er régiment de grenadiers (du corps).
2e régiment de grenadiers.

2e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major Baron DE DEGENFELD.

3e régiment d'infanterie.
4e id.
3e régiment de dragons.

3e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major DE KELLER.

5e régiment d'infanterie.
6e id. (2 bataillons).

BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major Baron DE LA ROCHE.

Régiment de dragons du corps.
2e régiment de dragons.

ARTILLERIE.

Régiment d'artillerie de campagne (8 batteries montées, 1 batterie à cheval).
1 compagnie de pontonniers avec l'équipage de pont d'avant-garde et la colonne d'outils.
Train.

TOTAL de la division badoise : 17 bataillons d'infanterie, 12 escadrons, 54 pièces.

3e BRIGADE DE CAVALERIE.	4e BRIGADE DE CAVALERIE.	5e BRIGADE DE CAVALERIE.
Général-major DE COLOMB.	Colonel Baron DE BARNEKOW.	Colonel DE BAUMBACH.
Régiment de cuirassiers du corps (de Silésie), n° 1. Régiment de hulans de Silésie, n° 2.	1er régiment de hussards du corps, n° 1. Régiment de hussards de Poméranie (hussards de Blücher), n° 5.	1er régiment de hussards de Silésie, n° 4. 2e id. n° 6.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Poméranie, n° 2.
1 id. id. de Silésie, n° 6.

TOTAL de la 2e division de cavalerie : 24 escadrons, 12 pièces.

4e DIVISION DE CAVALERIE.

S. A. R. le Prince ALBRECHT DE PRUSSE, général de cavalerie.

8e BRIGADE DE CAVALERIE.	9e BRIGADE DE CAVALERIE.	10e BRIGADE DE CAVALERIE.
Colonel DE HONTHEIM.	Colonel DE BERNHARDI.	Colonel DE KROSIGK.
Régiment de cuirassiers de la Prusse occidentale, n° 5. Régiment de hulans de Posen, n° 10.	Régiment de hulans de la Prusse occidentale, n° 1. Régiment de hulans de Thuringe, n° 6.	2e régiment de hussards du corps, n° 2. 2e régiment de hussards de Hesse, n° 14.

1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne de Basse-Silésie, n° 5.
1 id. id. de Hesse, n° 14.

TOTAL de la 4e division de cavalerie : 24 escadrons, 12 pièces.

FORMATIONS ULTÉRIEURES.

DIVISION DE LANDWEHR DE LA GARDE.

Général-major Baron DE LOEN.

1re BRIGADE DE LANDWEHR DE LA GARDE.

Colonel GIRODZ DE GAUDI.

1er régiment de landwehr de la Garde.
2e id.

2e BRIGADE DE LANDWEHR DE LA GARDE.

Colonel DE ROEHL.

1er régiment de landwehr des grenadiers de la Garde.
2e id.

2e régiment de hussards de réserve.
3 batteries de réserve de la Garde.
1 compagnie du génie de place du Xe corps d'armée.

TOTAL de la division de landwehr de la Garde : 12 bataillons d'infanterie, 4 escadrons, 18 pièces.

1re DIVISION DE RÉSERVE (formation primitive).

Général-major DE TRESCKOW.

1re DIVISION DE LANDWEHR.

1re BRIGADE DE LANDWEHR.

Colonel Baron DE BUDDENBROCK.

Les bataillons des :
3e régiment de landwehr de Poméranie, n° 14.
4e id. n° 21.
7e id. n° 54.
formant 2 régiments à 3 bataillons.

2e régiment de hulans de réserve.

2e BRIGADE DE LANDWEHR.

Général-major DE AVEMANN.

Les bataillons des :
1er régiment de landwehr de Magdebourg, n° 26.
8e id. de Poméranie, n° 61.
3e id. de Magdebourg, n° 66.
formant 2 régiments à 3 bataillons.

BRIGADE D'INFANTERIE COMBINÉE.

Général-major DE BOTHWELL.

4e régiment d'infanterie rhénane, n° 30.
Régiment de fusiliers de Poméranie, n° 34.

[illegible] de réserve du [illegible] corps d'armée.
2 id. du IIIe corps d'armée.

TOTAL de la 1re division de réserve : 18 bataillons d'infanterie, 4 escadrons, 36 pièces.

3e DIVISION DE RÉSERVE.

Lieutenant général DE KUMMER.

3e DIVISION DE LANDWEHR.

Général-major Baron SCHULER DE SENDEN.

5e BRIGADE DE LANDWEHR.

Général-major DE RUVILLE.

Les bataillons des :
1er régiment de landwehr de la Prusse occidentale, n° 6
1er régiment de landwehr de Posen, n° 18.
1er id. de la Basse-Silésie, n° 46.
formant 2 régiments à 3 bataillons.

6e BRIGADE DE LANDVEHR.

Colonel DE GILSA.

Les bataillons des :
2e régiment de landwehr de Posen, n° 19.
3e id. n° 58.
4e id. n° 59.
formant 2 régiments à 3 bataillons.

BRIGADE D'INFANTERIE COMBINÉE.

Général-major DE BLANKENSEE.

2e régiment d'infanterie de Posen, n° 19.
1er régiment d'infanterie de Hesse, n° 84.

3e BRIGADE DE CAVALERIE DE RÉSERVE.

Général-major DE STRANTZ.

1er régiment de dragons de réserve.
3e régiment de hussards id.
5e régiment de hulans id.
7e id. id.

ARTILLERIE.

3 batteries de réserve du Ve corps d'armée.

TOTAL de la 3e division de réserve : 18 bataillons d'infanterie, 16 escadrons, 18 pièces.

XIII[e] CORPS D'ARMÉE (Première formation).

S. A. R. le Grand-duc DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN, général d'infanterie.

17[e] DIVISION D'INFANTERIE.

Général-major DE SCHIMMELMANN.

33[e] BRIGADE D'INFANTERIE.

Colonel Baron DE KOTTEVITZ.

1[er] régiment d'infanterie hanséatique, n° 75.
2[e] régiment d'infanterie hanséatique, n° 76.

34[e] BRIGADE D'INFANTERIE (GRAND'DUCALE MECKLEMBOURGEOISE).

Colonel DE MANTEUFFEL.

Régiment de grenadiers du Mecklembourg, n° 89.
Régiment de fusiliers du Mecklembourg, n° 90.
Bataillon de chasseurs du Mecklembourg, n° 14.

17[e] BRIGADE DE CAVALERIE.

Colonel DE RAUCH.

1[er] régiment de dragons du Mecklembourg, n° 17.
2[e] id. n° 18.
2[e] régiment de hulans du Brandebourg, n° 11.
1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.

ARTILLERIE.

3[e] abtheilung-monté (Mecklembourg) du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.
1 batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne du Schleswig-Holstein, n° 9.
1 compagnie du bataillon du génie du Schleswig-Holstein, n° 9, avec un équipage de pont d'avant-garde.
Du bataillon du train du Schleswig-Holstein, n° 9 : 2 colonnes de vivres, 2 détachements sanitaires (brancardiers), 6 ambulances de campagne.

2[e] DIVISION DE LANDWEHR.

Général-major DE SELCHOW.

3[e] BRIGADE DE LANDWEHR.

Colonel DE ARNOLDI.

Les bataillons des :

1[er] régiment de landwehr du Brandebourg, n° 8.
2[e] régiment de landwehr du Brandebourg, n° 12.
5[e] régiment de landwehr de Brandebourg, n° 48.
6[e] régiment de landwehr de Brandebourg, n° 52.
formant deux régiments à 4 bataillons.

4[e] BRIGADE DE LANDWEHR.

Colonel RAUISCH.

Les bataillons des :

3[e] régiment de landwehr de Brandebourg, n° 20.
4[e] régiment de landwehr de Brandebourg, n° 24.
7[e] régiment de landwehr de Brandebourg, n° 60.
8[e] régiment de landwehr de Brandebourg, n° 64.
formant 2 régiments à 4 bataillons.

4[e] régiment de hulans de réserve.
3 batteries de réserve du X[e] corps d'armée.
2 compagnies du génie de place du IX[e] corps d'armée.

Colonel KNAPPE DE KNAPPSTAEDT.

2e régiment combiné de landwehr de la Prusse orientale (régiments de landwehr, nos 4 et 5).
1er régiment d'infanterie rhénan, no 25.

ORIENTALE.

Colonel DE ZIMMERMANN.

1er régiment combiné de landwehr de la Prusse orientale (régiments de landwehr nos 1 et 3).
2e régiment combiné de landwehr de la Prusse orientale (régiments de landwehr nos 41 et 43).

BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major DE TRESKOW.

1er régiment de hulans de réserve.
3e id.
3 batteries de réserve du IVe corps d'armée.
3 id. du VIe corps d'armée.
2 compagnies du génie de place du Xe corps d'armée.

TOTAL de la 4e division de réserve : 15 bataillons d'infanterie, 8 escadrons, 36 pièces.

DÉTACHEMENT DU GÉNÉRAL-MAJOR DE DEBSCHUTZ.

2e régiment de landwehr de la Prusse occidentale, no 7.
1er régiment de landwehr de Silésie, no 10.
2e régiment de Basse-Silésie, no 47.
4e id. no 50.
2 escadrons du 6e régiment de hulans de réserve.
2 batteries de réserve du VIIIe corps d'armée.

TOTAL du détachement Debschütz : 8 bataillons d'infanterie, 2 escadrons, 22 pièces.

XIV[e] CORPS D'ARMÉE (Première formation).

Général d'infanterie DE WERDER.

DIVISION GRAND'DUCALE BADOISE.

Lieutenant général DE GLUMER.

1re BRIGADE D'INFANTERIE.

Intérimaire : Colonel BAYER.
(plus tard S. A. le Prince GUILLAUME DE BADE.

2e régiment de grenadiers.
4er regiment de grenadiers (du corps).

2e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major
Baron DE DEGENFELD.

4e régiment d'infanterie.
3e id.

3e BRIGADE D'INFANTERIE.

Général-major KELLER.

5e régiment d'infanterie.
6e id. (2 bataillons).

ARTILLERIE DIVISIONNAIRE.

4 batteries montées du régiment d'artillerie de campagne badois.

BRIGADE DE CAVALERIE.

Général-major Baron DE LA ROCHE.

Régiment de dragons du corps (1er).
2e régiment de dragons.
3e id.
Batterie à cheval du régiment d'artillerie de campagne badois.

TROUPES COMBINÉES PRUSSIENNES.

Général-major Baron DE GOLTZ

BRIGADE D'INFANTERIE COMBINÉE.

Général-major DE BOTHWELL.
(plus tard le colonel WAHLERT).

Régiment de fusiliers de Poméranie, n° 34.
4e régiment d'infanterie rhénan, n° 30.
1 batterie de réserve du Ier corps d'armée.
2 batteries de réserve du IIIe corps d'armée.

BRIGADE DE CAVALERIE COMBINÉE.

Général-major KRUG DE NIDDA.

2e régiment de dragons de réserve.
2e régiment de hussards de réserve.

RÉSERVE D'ARTILLERIE.

4 batteries montées du régiment d'artillerie de campagne badois.
Abtheilung du génie badois avec un équipage de pont, une colonne d'outils et un équipage de pont d'avant-garde.

ERRATA

Page 4, ligne 27 : au lieu de : VII[e] corps, lire : *VIII[e] corps.*
— 7, — 12 : au lieu de : et renforcés des, lire : *c'est-à-dire les IV[e] et XII[e]* corps, etc.
— 11, — 14 : au lieu de : à la tête du X[e] corps et de la division Kummer, lire : *à la tête du I[er] corps, de la division Kummer, d'une partie du IX[e] corps et de la 28[e] brigade d'infanterie.*
— 16, — 7 : au lieu de : le I[er] et le II[e] corps bavarois, lire : *le I[er] corps bavarois et le XI[e] corps prussien.*
— 19, — 16 : au lieu de : 6[e] brigade, lire : 6[e] *division.*
— 20, — 2 : au lieu de : VI[e] corps, lire : *IV[e] corps.*
— 20, — 9 : au lieu de : Crely, lire : *Crecy.*
— 24, — 17 : au lieu de : et 4 bataillons, lire : *dont 4 bataillons.*
— 26, — 4 : au lieu de : sur la rive droite de la Seine et la rive gauche de la Marne, lire : *de la rive droite de la Seine à la rive droite de la Marne.*
— 28, — 13 : au lieu de : Lizy-sur-Oise, lire : *Lizy-sur-Ourcq.*
— 33, — 19 : au lieu de : étaient prises, lire : *devaient être prises.*
— 57, — 17 : au lieu de : 17 octobre, lire : 7 *octobre.*
— 74, — dernière : au lieu de : 1[re] division de Landwehr de la garde, lire : *division de Landwehr de la garde.*
— 75, — 21 : au lieu de : rive gauche, lire : *rive droite.*
— 97, — 15 : au lieu de : cela permettait, lire : *cela engageait.*
— 102, — 3 : au lieu de : 8 régiments d'infanterie, lire : 8 *régiments de cavalerie.*
— 113, — 14 : au lieu de : III[e] armée, lire : *II[e] armée.*